

Terry Pratchett

TROIS SŒURCIÈRES

Les Annales du Disque-monde



L'ATALANTE

Terry Pratchett

LES ANNALES DU DISQUE-MONDE-06

TROIS SŒURCIÈRES

Traduit de l'anglais
par Patrick Couton



L'ATALANTE
Nantes

Illustration de couverture : Josh Kirby

WYRD SISTERS

1^{ère} publication : Victor Gollanez Ltd, Londres

© Terry & Lyn Pratchett, 1988

© Librairie l'Atalante. 1995, pour la traduction française

ISBN 2-84172-011-X

ISSN 0993-4855

*Avec en vedette : trois sorcières, ainsi que rois, dagues,
couronnes, tempêtes, nains, chats, fantômes, spectres,
primates, bandits, démons, forêts, hoirs, bouffons,
tortures, trolls, plateaux tournants,
grande liesse et diverses alarmes*



LE VENT hurlait. La foudre lardait le pays comme un assassin maladroit. Le tonnerre roulait en va-et-vient sur les collines sombres cinglées par la pluie. La nuit était aussi noire que l'intimité d'un chat. Une de ces nuits, peut-être, où les dieux manipulent les hommes comme des pions sur l'échiquier du destin. Au cœur des éléments déchaînés, parmi les bouquets d'ajoncs dégoulinants, luisait un feu, telle la folie dans l'œil d'une fouine. Il éclairait trois silhouettes voûtées. Tandis que bouillonnait le chaudron, une voix effrayante criailla :

« Quand nous revoyons-nous, toutes les trois ? » Une pause suivit.

Enfin une autre voix, beaucoup plus naturelle, répondit :
« Ben, moi, j'peux mardi prochain. »



Dans les profondeurs insondables de l'espace nage la Grande A'Tuin, la tortue stellaire dont le dos soutient les quatre éléphants géants qui portent sur leurs épaules la masse du Disque-monde. Un petit soleil et une petite lune tournent autour d'eux, sur une orbite biscornue afin de générer des saisons, si bien que nulle part ailleurs dans le multivers, sûrement, un éléphant n'est parfois obligé de lever la patte pour laisser passer l'astre du jour.

Le pourquoi de la chose, on ne le saura peut-être jamais. Possible que le créateur de l'univers, las de ces sempiternelles histoires d'inclinaison axiale, d'albédo et de vitesse de rotation, ait décidé pour une fois de rigoler un peu.

Il est fort à parier que les dieux d'un tel monde ne jouent pas aux échecs, et c'est effectivement le cas. À vrai dire, aucun dieu, nulle part, ne joue aux échecs. Ils manquent d'imagination pour ça. Ils préfèrent des jeux simples et méchants où l'on se « rend directement à l'oubli sans passer par la case transcendance » ; pour vous aider à comprendre la religion, sachez qu'un dieu trouve amusante l'idée d'un jeu de l'oie avec des dés chauffés à blanc.

La magie, à la manière d'une colle, maintient le Disque assemblé – une magie née de la rotation du monde lui-même, une magie dévidée comme de la soie de la structure fondamentale de l'existence pour suturer les plaies de la réalité.

On la retrouve en grande partie dans les montagnes du Bélier, lesquelles partent des terres glacées près du Moyeu pour arriver, via un archipel tout en longueur, aux mers chaudes qui se déversent éternellement dans l'espace par-dessus Bord.

La magie brute crépite, invisible, de sommet en sommet et s'enfouit dans les montagnes. C'est le Bélier qui fournit au monde la plupart de ses sorcières et de ses mages. Dans ces montagnes les feuilles des arbres s'agitent même en l'absence de vent. Les rochers font leur petite promenade du soir.

Parfois, même le pays a l'air de vivre...



Parfois, le ciel aussi.

La tempête se donnait vraiment à fond. C'était l'occasion ou jamais. Elle avait passé des années à moisir en province, à jouer les secondes rafales, à se rôder, à prendre des contacts, de temps en temps à faire une entrée fracassante devant des bergers sans méfiance ou à brûler les planches d'une malheureuse baraque. Voilà qu'une relâche dans la météo lui offrait la chance de tenir la vedette, et elle en rajoutait dans son rôle avec l'espoir qu'un gros climat la remarque.

C'était une *bonne* tempête. Elle projetait son feu intérieur, elle s'exprimait avec passion, et les critiques le reconnurent : pour peu qu'elle apprenne à mieux maîtriser son tonnerre, ce serait, d'ici quelques années, une tempête à suivre.

Les bois éclatèrent en applaudissements, se remplirent de brumes et de feuilles volantes.

En de pareilles nuits, les dieux, comme précédemment signalé, jouent à autre chose qu'aux échecs avec les destinées humaines et les trônes royaux. Il est important de se rappeler qu'ils trichent toujours, jusqu'au bout...

Et un carrosse roulait à tombeau ouvert sur la piste forestière accidentée ; il tressautait violemment chaque fois que les roues

rebondissaient sur des racines d'arbres. Le cocher excitait son équipage, et les claquements de son fouet composaient un joli contrepoint aux grondements de la tempête.

Derrière – pas loin, pour ne pas dire de plus en plus près – galopèrent trois cavaliers encapuchonnés.

En de pareilles nuits s'accomplissent les mauvaises actions. Les bonnes aussi, c'est entendu. Mais surtout les mauvaises, dans l'ensemble.



En de pareilles nuits, les sorcières sont de sortie. Enfin, de sortie, d'accord, mais pas n'importe où, pas à l'étranger. Elles n'aiment pas ce qu'on y mange, on ne peut pas se fier à l'eau et les chamans monopolisent tout le temps les transats. Mais une pleine lune bataillait contre les nuages loqueteux, et les bourrasques pleines de murmures sentaient la magie à plein nez.

Dans leur clairière au-dessus de la forêt les sorcières tenaient la discussion suivante :

« Mardi, moi, je fais du babysitting, dit celle qui n'avait pas de chapeau mais une crinière de boucles blanches si épaisse qu'on aurait dit un casque. Je garde le petit dernier de mon Jason. Vendredi, j'peux. Dépêche-toi avec le thé, mignonne. Je meurs de soif. »

La plus jeune membre du trio poussa un soupir et transvasa à la louche un peu d'eau bouillante du chaudron dans la théière.

La troisième sorcière lui tapota gentiment la main.

« Tu l'as bien dit, fit-elle. Faut juste que tu travailles un peu plus tes aigus. Pas vrai, Nounou Ogg ?

— Très efficaces, les aigus, moi, j'ai trouvé, s'empressa de répondre Nounou Ogg. À ce que j'vois, Bobonne Plurniche, qu'elle-repose-en-paix, t'a bien aidée pour la loucherie.

— Une bonne loucherie », abonda Mémé Ciredutemps.

La sorcière benjamine, du nom de Magrat Goussedail, se détendit considérablement. Elle témoignait envers Mémé Ciredutemps d'un respect mêlé de crainte. Mémé Ciredutemps avait la réputation, dans tout le Bélier, de ne pas aimer grand-

chose. Si elle la jugeait bonne, la loucherie de Magrat, c'est que les yeux devaient lui remonter dans les trous de nez.

À la différence des mages qui affectionnent par-dessus tout une hiérarchie compliquée, les sorcières ne se passionnent guère pour le côté structuré du plan de carrière. À chaque sorcière de recruter une jeune fille qui reprendra le secteur à sa mort. Par nature, les sorcières ne sont pas grégaires, du moins avec leurs consœurs, et elles n'ont certainement pas de chef.

Mémé Ciredutemps était la mieux considérée des chefs qu'elles n'avaient pas.

Les mains de Magrat tremblaient légèrement tandis qu'elle préparait le thé. Évidemment, elle était très flattée, mais aussi un peu angoissée de commencer une carrière de sorcière de village entre Mémé Ciredutemps et, de l'autre côté de la forêt, Nounou Ogg. C'est elle qui avait eu l'idée de former un convent local. Elle trouvait que ça faisait, disons, plus occulte. À son grand étonnement, les deux vieilles avaient approuvé, ou plutôt n'avaient pas trop désapprouvé.

« Un auvent ? s'était étonnée Nounou Ogg. Pourquoi donc on voudrait se joindre à un auvent ?

— Elle veut dire un convent, Gytha, avait expliqué Mémé Ciredutemps. Tu sais, comme dans le temps. Une réunion.

— Une sauterie ? avait fait Nounou Ogg avec espoir.

— Pas question de danser, avait prévenu Mémé. J'suis contre les danses. Contre les chansons aussi, et contre ces histoires de se mettre dans tous ses états ou de faire les imbéciles avec des onguents et des machins.

— Ça te fait du bien de sortir », avait dit joyeusement Nounou.

Malgré sa déception de ne pas pouvoir danser, Magrat se sentait soulagée d'avoir gardé pour elle une ou deux autres idées qui lui trottaient en tête. Elle farfouilla dans le paquet qu'elle avait apporté. C'était son premier sabbat, et elle tenait à faire les choses bien.

« Qui veut un pain au lait ? » proposa-t-elle.

Mémé regarda fixement le sien avant de mordre dedans. Magrat avait cuit des motifs de chauves-souris dessus. Leurs petits yeux, c'étaient des cassis.



Le carrosse fonça à travers les arbres en lisière de forêt, roula quelques secondes sur deux roues lorsqu'il heurta une pierre, se redressa contre toutes les lois de l'équilibre et reprit sa course grondante. Mais il allait moins vite à présent. La pente le ralentissait.

Le cocher, debout à la façon d'un conducteur de char, repoussa les cheveux qui le gênaient et fouilla l'obscurité des yeux. Personne ne vivait dans ce coin, en plein cœur du Bélier, mais une lumière brillait plus loin. Le ciel soit loué, il y avait une lumière là-bas.

Une flèche se ficha dans le toit du carrosse derrière lui.



Pendant ce temps, le roi Vérence, monarque de Lancre, faisait une découverte.

Comme la plupart des gens – en tout cas ceux en dessous de la soixantaine –, Vérence n'avait pas beaucoup réfléchi à ce qui arrivait lorsqu'on mourait. Comme la plupart des gens depuis l'aube des temps, il présumait que tout ça devait finir par s'arranger.

Et, comme la plupart des gens depuis l'aube des temps, voilà qu'il était mort.

Pour tout dire, il gisait au pied d'un escalier de son château de Lancre, une dague dans le dos.

Il se redressa en position assise et s'étonna : l'homme qui de son avis ne pouvait être que lui-même s'asseyait, mais la chose qui ressemblait fort à son corps restait couchée par terre.

Plutôt pas mal, le corps, soit dit en passant, maintenant qu'il le voyait de l'extérieur pour la première fois. S'il avait toujours eu un certain attachement pour lui, apparemment ce n'était plus le cas, il devait le reconnaître.

Un corps solidement bâti, tout en muscles. Le roi en avait pris soin. Il l'avait pourvu d'une moustache et de longs cheveux bouclés. Il avait veillé à lui donner beaucoup d'exercice en plein

air et quantité de viande rouge. Et voilà qu'au moment où il aurait pu lui servir, ledit corps le laissait tomber. Ou plutôt le flanquait dehors.

Pour couronner le tout, le roi devait s'accommoder de la grande silhouette décharnée debout près de lui. Une robe noire à capuchon la dissimulait presque entièrement, mais le bras qui émergeait des plis pour agripper une faux imposante était fait d'os.

Quand on est mort, il est des choses qu'on reconnaît d'instinct.

« BONJOUR. »

Vérence se releva de toute sa hauteur, ou de ce qui l'aurait été si cette part de lui-même à laquelle on aurait pu appliquer le mot « hauteur » ne gisait pas, raide, par terre, face à un avenir où le mot « profondeur » convenait mieux.

« Je suis roi, moi, attention, fit-il.

— VOUS *ÉTIEZ*, VOTRE MAJESTE.

— Comment ? aboya Vérence.

— J'AI DIT : *ÉTIEZ*. ON APPELLE ÇA L'IMPARFAIT. VOUS ALLEZ VITE VOUS HABITUER. »

La haute silhouette tapota de ses doigts calcaires le manche de la faux. Visiblement, quelque chose la contrariait.

À ce compte-là, songea Vérence, moi aussi. Mais les divers signaux en clair que lui transmettait sa situation présente forçaient le passage même à travers la bêtise folle et téméraire qui composait l'essentiel de sa personnalité, et il comprenait que, dans l'espèce de royaume où il se trouvait désormais, ce n'était pas lui le roi.

« Êtes-vous la Mort, l'ami ? hasarda-t-il.

— J'AI BEAUCOUP DE NOMS.

— Lequel portez-vous en ce moment ? » demanda Vérence, un brin plus respectueux. Des gens leur grouillaient autour ; à vrai dire, certains leur grouillaient à *travers*, comme des fantômes.

« Oh, alors c'était Kasqueth », ajouta distraitement le roi en avisant l'individu qui se tapissait avec un plaisir obscène en haut de l'escalier. Mon père me disait de ne jamais lui tourner le dos. Pourquoi je ne suis pas en colère ?

— LES GLANDES, lâcha la Mort. L'ADRÉNALINE, TOUT ÇA. ET LES ÉMOTIONS. VOUS N'EN AVEZ PLUS. TOUT CE QUI VOUS RESTE DÉSORMAIS, C'EST LA PENSÉE. »

La grande silhouette parut prendre une décision.

« C'EST TRÈS IRRÉGULIER, poursuivit-elle comme pour elle-même. MAIS QUI SUIS-JE POUR DISCUTER ?

— Oui, qui ?

— QUOI ?

— J'ai dit : oui, qui ?

— LA FERME. »

La Mort, le crâne penché, paraissait écouter une voix intérieure. Son capuchon retomba, et feu le roi remarqua que la Mort avait tout du squelette poli à un détail près. Ses orbites luisaient d'un bleu céleste. Vérence n'avait pas peur, pourtant ; non seulement parce qu'on a difficilement peur quand les éléments dont on a besoin pour ce faire se rigidifient dans le voisinage, mais aussi parce qu'il n'avait jamais vraiment craint quoi que ce soit de son vivant et qu'il n'allait pas commencer maintenant. Deux explications à ça : d'abord il manquait d'imagination, ensuite il comptait parmi ces rares individus parfaitement en phase dans le temps.

Ce qui n'est pas le cas de la plupart des gens. Ils vivent leur vie comme une sorte de flou temporel autour du point qu'ils occupent physiquement ; ils anticipent l'avenir ou s'accrochent au passé. D'ordinaire, ils se soucient tellement de ce qui va leur arriver après que le seul moment où ils découvrent ce qui leur arrive maintenant, c'est quand ils y repensent. La plupart des gens sont comme ça. Ils apprennent la peur parce qu'ils peuvent effectivement affirmer, au niveau du subconscient, ce qui va leur arriver après. Ils le vivent déjà.

Mais Vérence, lui, n'avait jamais vécu que pour le présent. Jusqu'à ce jour, en tout cas.

La Mort soupira.

« J'IMAGINE QUE PERSONNE NE VOUS A RIEN DIT, hasarda-t-il.

— Pardon ?

— PAS DE PRESENTIMENTS ? DE RÊVES BIZARRES ? PAS DE VIEUX DEVINS FOUS QUI VOUS ONT CRIÉ QUELQUE CHOSE DANS LA RUE ?

— À quel sujet ? Mon assassinat ?

— NON, J'IMAGINE QUE NON. CE SERAIT TROP DEMANDER, fit la Mort avec amertume. ON ME LAISSE TOUT LE BOULOT.

— Qui ça ? demanda Vérence, dérouté.

— LE SORT. LE DESTIN. TOUS LES AUTRES. » La Mort posa une main sur l'épaule du roi. « POUR TOUT DIRE, J'EN AI PEUR, VOUS ALLEZ DEVENIR UN FANTÔME.

— Oh. » Il baissa les yeux sur son... corps, qui avait l'air parfaitement solide. Puis quelqu'un lui passa au travers.

« NE VOUS RENDEZ PAS MALADE POUR ÇA. »

Vérence regarda son cadavre raidi qu'on transportait respectueusement hors de la salle.

« Je vais tâcher, dit-il.

— C'EST BIEN.

— Mais je ne me sens pas d'attaque pour toutes ces histoires de draps blancs et de chaînes. Est-ce qu'il faudra que je me promène en gémissant et en criant ? »

La Mort haussa les épaules. « VOUS EN AVEZ ENVIE ? fit-il.

— Non.

— ALORS JE NE M'EMBÊTERAIS PAS AVEC ÇA, SI J'ÉTAIS VOUS. » La Mort sortit un sablier des replis de sa robe noire et l'examina attentivement.

« MAINTENANT, FAUT VRAIMENT QUE J'Y AILLE. » Il fit demi-tour, se mit la faux sur l'épaule et se dirigea vers le mur pour sortir de la salle.

« Dites ? Attendez ! » s'écria Vérence qui lui courut après.

La Mort ne tourna pas la tête. Vérence le suivit à travers le mur ; c'était comme marcher dans du brouillard.

« C'est tout ? demanda-t-il. Je veux dire, combien de temps je vais rester un fantôme ? *Pourquoi* je suis un fantôme ? Vous ne pouvez pas me laisser comme ça ! » Il s'arrêta et brandit un doigt impérieux, légèrement transparent. « Stop ! Je vous l'ordonne ! »

La Mort secoua tristement la tête et traversa le mur suivant. Le roi se dépêcha dans son sillage avec toute la dignité qu'il pouvait encore rassembler, et il le trouva qui tripotait les sangles d'un gros cheval blanc debout sur les remparts. L'animal mangeait dans une musette.

« Vous ne pouvez pas me laisser comme ça ! » répéta-t-il malgré l'évidence.

La Mort se tourna vers lui.

« SI, JE PEUX, dit-il. VOUS ÊTES UN NON-MORT, VOUS VOYEZ. LES FANTÔMES HABITENT UN MONDE ENTRE LES VIVANTS ET LES MORTS. CE N'EST PAS MOI QUI M'EN OCCUPE. » Il tapota le roi sur l'épaule. « NE VOUS INQUIÉTEZ PAS, dit-il, ÇA NE DURERA PAS UNE ÉTERNITÉ.

— Bon.

— ÇA VOUS *PARAÎTRA* PEUT-ÊTRE UNE ÉTERNITÉ.

— Combien de temps ça va vraiment durer ?

— JUSQU'À CE QUE VOUS AYEZ ACCOMPLI VOTRE DESTIN, JE PRÉSUME.

— Et comment je vais savoir ce qu'est mon destin ? fit le roi, au désespoir.

— LÀ, JE NE PEUX PAS VOUS AIDER. JE REGRETTE.

— Allez, comment je peux le savoir ?

— CES CHOSES-LA, EN GÉNÉRAL, SONT UN JOUR OU L'AUTRE ÉVIDENTES, À CE QUE J'AI COMPRIS, dit la Mort qui bondit en selle.

— Et jusqu'à quand je dois hanter ce château ? » Le roi Vérence considéra autour de lui les remparts livrés aux courants d'air. « Tout seul, j'imagine. Personne ne me verra ?

— OH, SI, CEUX QUI ONT DES DISPOSITIONS DE MÉDIUM, LES PARENTS PROCHES, ET LES CHATS, ÉVIDEMMENT.

— J'ai horreur des chats. »

La figure de la Mort se figea un peu plus, si possible. La lueur bleue dans ses orbites étincela rouge l'espace d'un instant.

« JE VOIS », dit-il. Le ton laissait entendre que le trépas était trop bon pour qui avait horreur des chats. « VOUS AIMEZ LES TRÈS GROS CHIENS, J'IMAGINE.

— À vrai dire, oui. » Le roi contempla tristement l'aube. Ses chiens. Ils allaient vraiment lui manquer. Et la journée s'annonçait si bonne pour la chasse.

Il se demanda si les fantômes chassaient. Peu probable, se dit-il. Pas plus qu'ils ne mangeaient ni ne buvaient d'ailleurs, et ça, c'était vraiment déprimant. Il aimait les grands banquets bruyants et il avait lampé¹ plus d'une pinte de bonne bière. Et de mauvaise, à la réflexion. La plupart du temps, il n'avait jamais su faire la différence avant le lendemain matin.

Il flanqua un coup de pied découragé à une pierre et nota avec mélancolie qu'il passait carrément au travers. Pas de chasse, de beuveries, de ripailles, pas de ribotes, pas de fauconnerie... Il lui vint à l'esprit que les plaisirs de la chair se restreignaient sans la chair. Soudain, la vie ne valait plus d'être vécue. Le fait qu'il ne la vive pas ne lui apportait aucun réconfort.

« CERTAINS AIMENT ÇA, LA CONDITION DE FANTÔME, dit la Mort.

— Hmm ? fit Vérence, sinistre.

— ÇA N'EST PAS SI AFFREUX, JE PENSE. ILS VOIENT COMMENT S'EN SORTENT LEURS DESCENDANTS. PARDON ? QU'EST-CE QUI VOUS PREND ? »

Mais Vérence avait disparu dans le mur.

« NE VOUS GÊNEZ PAS POUR MOI, JE VOUS EN PRIE », bougonna la Mort. Il jeta autour de lui un regard capable de voir dans le temps, dans l'espace et dans l'âme humaine, et nota un glissement de terrain très loin en Klatch, un ouragan en Terres d'Howonda, une peste à Hergen.

« LE BOULOT, LE BOULOT », marmotta-t-il, et il éperonna son cheval qui décolla dans le ciel.

Vérence courut à travers les murs de son château. Ses pieds touchaient à peine le sol – en fait, l'inégalité du sol faisait qu'ils ne le touchaient parfois pas du tout.

En tant que roi, il avait l'habitude de traiter les serviteurs comme s'ils n'existaient pas, et leur courir à travers revenait à peu près au même. La seule différence, c'est qu'ils ne s'écartaient pas.

¹ Lamper, c'est comme boire, mais on en renverse davantage à côté.

Vérence arriva à la nourrisserie, vit la porte enfoncée, les draps qui traînaient...

Entendit le bruit des sabots. Il gagna la fenêtre, vit son propre cheval franchir à fond de train le portail ouvert entre les brancards du carrosse. Le martèlement des sabots retentit encore un moment sur les pavés, renvoyé par l'écho, puis mourut.

Le roi frappa l'appui de la fenêtre et son poing s'enfonça d'une main dans la pierre.

Il s'élança alors dans le vide, sans daigner se soucier de la chute, descendit, moitié volant, moitié courant, à travers la cour et pénétra dans les écuries.

Vingt secondes lui suffirent pour constater qu'à la longue liste des choses interdites aux fantômes il fallait ajouter l'équitation. Il réussit bien à monter en selle, ou du moins à chevaucher du vide juste au-dessus, mais lorsque le cheval finit par s'emballer, terrifié au-delà de toute expression par les choses mystérieuses qui se passaient derrière ses oreilles, Vérence se retrouva assis à califourchon sur un mètre cinquante de rien.

Il voulut courir et parvint au portail avant que l'air autour de lui ne s'épaississe jusqu'à la consistance du goudron.

« Vous ne pouvez pas, fit une voix triste et vieille derrière lui. Il faut rester là où vous avez été tué. Hanter, c'est ça. Croyez-moi. J'en sais quelque chose. »



Mémé Ciredutemps marqua une pause, un deuxième petit pain à mi-chemin de sa bouche.

« Y a quelque chose qui vient, dit-elle.

— Vous avez des picotements dans les pouces ? » demanda sérieusement Magrat. Elle avait beaucoup appris sur la sorcellerie dans les livres.

« Des picotements dans les oreilles », répondit Mémé. Elle leva les sourcils à l'intention de Nounou Ogg. La vieille Bobonne Plurniche avait fait une excellente sorcière dans son genre, mais bien trop *fantaisiste*. Trop de fleurs, d'idées romantiques et tout ça.

L'éclair suivant montra la lande qui s'étendait jusqu'à la forêt plus bas, mais la pluie sur la terre chaude d'été avait peuplé l'espace de spectres de brume.

« Un galop de cheval ? fit Nounou Ogg. Personne monterait ici à une heure pareille. »

Magrat fouilla les alentours d'un œil angoissé. Ici et là sur la lande se dressaient d'immenses menhirs dont les origines se perdaient dans la nuit des temps et qui menaient, disait-on, leurs propres vies ambulantes. Elle frissonna.

« Qu'est-ce qu'il y a à craindre ? parvint-elle à dire.

— Nous », répondit Mémé Ciredutemps avec suffisance.

Le galop se rapprocha, ralentit. Puis d'entre les bouquets d'ajoncs émergea en ferraillant le carrosse dont les chevaux ne tenaient debout que par leurs harnais. Le cocher bondit à terre, courut à la portière, prit un gros paquet à l'intérieur et fonça en direction du trio.

Il avait parcouru la moitié de la distance sur la tourbe humide lorsqu'il s'arrêta et fixa Mémé Ciredutemps d'un air horrifié.

« Ça va », dit-elle dans un murmure qui retentit au milieu des grondements de la tempête aussi clairement qu'une cloche.

Elle fit quelques pas dans sa direction et un éclair fort à propos lui permit de regarder directement dans les yeux de l'homme. Ils avaient cette fixité typique, pour qui détenait la Connaissance, de ceux qui ne regardent plus rien en ce monde.

Dans une ultime secousse il fourra le paquet dans les bras de Mémé et bascula en avant. Les plumes d'un carreau d'arbalète lui ressortaient du dos.

Trois silhouettes s'avancèrent dans la lumière du feu. Mémé leva la tête et croisa deux autres yeux, aussi glacés que les pentes de l'Enfer.

Leur propriétaire rejeta son arbalète. Une cotte de mailles étincela sous sa cape trempée lorsqu'il tira l'épée.

Il ne la brandit pas. Les yeux, qui ne quittaient pas la figure de Mémé, n'étaient pas ceux d'un homme à s'encombrer de tels gestes. C'étaient ceux d'un homme à savoir exactement à quoi servent les épées. Il tendit la main.

« Vous allez me le donner », dit-il.

Mémé écarta d'un coup sec la couverture du paquet dans ses bras et baissa le regard sur un petit visage emmailloté de sommeil.

Elle releva la tête.

« Non », dit-elle par principe.

Le soldat jeta un coup d'œil à Magrat puis à Nounou Ogg, toutes deux aussi immobiles que les menhirs de la lande.

« Vous êtes des sorcières ? » fit-il.

Mémé opina. Un éclair déchira le ciel et un buisson à cent mètres s'épanouit en une gerbe de feu. Les deux soldats derrière l'homme marmonnèrent quelque chose, mais il sourit et leva une main recouverte de mailles.

« Est-ce que la peau des sorcières repousse l'acier ? demanda-t-il.

— Pas à ma connaissance, répondit Mémé d'un ton uni. Essayez toujours. »

L'un des soldats fit un pas en avant et toucha prudemment le bras de l'homme.

« Mon capitaine, sauf vot'respect, mon capitaine, c'est pas une bonne idée...

— Silence !

— Mais ça porte terriblement malheur...

— Faut que je te le répète ?

— Mon capitaine », fit le soldat. Ses yeux croisèrent ceux de la sorcière l'espace d'un instant et reflétèrent une horreur éperdue.

Le chef sourit de toutes ses dents à Mémé dont pas un muscle n'avait bougé.

« Ta magie de paysan, c'est bon pour les simples d'esprit, mère de la nuit. Rien ne m'empêche de te pourfendre sur place.

— Alors pourfends donc, mon bonhomme, fit Mémé qui lui regardait par-dessus l'épaule. Si le cœur t'en dit, pourfends aussi fort que tu l'oses. »

L'homme leva son épée. Un éclair fusa une fois de plus et fendit un rocher à quelques pas, remplissant l'atmosphère de fumée et d'une puanteur de silicium brûlé.

« Raté », dit-il d'un air avantageux, et Mémé vit ses muscles se bander alors qu'il se préparait à abattre l'épée.

Une expression d'étonnement extrême lui passa sur la figure. Il pencha la tête de côté et ouvrit la bouche, comme s'il essayait de se faire à une nouvelle idée. L'épée lui tomba de la main et atterrit la pointe la première dans la tourbe. Puis il poussa un soupir et se replia, tout doucement, pour s'écrouler en tas aux pieds de Mémé.

Elle lui donna un petit coup du bout de l'orteil. « Peut-être que tu savais pas ce que j'visais, murmura-t-elle. Mère de la nuit, ah oui ! »

Le soldat qui avait voulu retenir le chef fixa avec horreur le poignard sanglant dans sa main et recula.

« Je... je... je pouvais pas le laisser... Il aurait pas dû... C'est... c'est pas bien de... bredouilla-t-il.

— T'es du pays, jeune homme ? » fit Mémé.

Il tomba à genoux. « Loupdingue, m'dame », répondit-il. Son regard revint sur le capitaine effondré. « Ils vont me tuer, maintenant ! gémit-il.

— Mais tu as fait ce que tu estimais juste, dit Mémé.

— J'suis pas devenu soldat pour ça. Pas pour aller tuer des gens.

— Parfaitement. Si j'étais toi, je me ferais marin, dit Mémé d'un air songeur. Oui, une carrière navale. Je commencerais le plus tôt possible. Tout de suite, même. File, bonhomme. File sur la mer, elle garde pas de traces. Tu auras la vie longue et prospère, je te promets. » Elle parut réfléchir un moment puis ajouta :

« Du moins sûrement plus longue que si tu restes à traîner dans le coin. »

Il se releva, lui lança un regard de gratitude et de crainte mêlées, puis s'enfuit à toutes jambes dans la brume.

« Et maintenant, on va peut-être nous dire à quoi ça rime, tout ça ? » fit Mémé en se tournant vers le troisième homme.

Vers la place qu'avait occupée le troisième homme.

On entendit le martèlement de sabots au loin sur la tourbe, puis le silence.

Nounou Ogg s'avança en clopinant.

« Je peux le rattraper, dit-elle. Qu'est-ce que t'en penses ? »

Mémé refusa de la tête. Elle s'assit sur un rocher et regarda l'enfant dans ses bras. C'était un garçon, âgé de deux ans au plus, et tout nu sous la couverture. Elle le berça distraitement, les yeux dans le vide.

Nounou Ogg examina les deux cadavres avec l'air de celle à qui la toilette des morts ne fait pas peur.

« C'étaient peut-être des bandits », dit Magrat d'une voix tremblotante.

Nounou secoua la tête.

« Bizarre, fit-elle. Ils portent tous les deux le même emblème. Deux ours sur un bouclier noir et or. Quelqu'un sait ce que ça veut dire ?

— C'est l'emblème du roi Vérence, dit Magrat.

— Qui c'est ? demanda Mémé Ciredutemps.

— Il gouverne le pays, répondit Magrat.

— Oh. Ce roi-là, fit Mémé comme si le sujet ne valait pas qu'on s'y attarde.

— Des soldats qui se battent entre eux. Ç'a pas de sens, dit Nounou Ogg. Magrat, va donc regarder dans la voiture. »

La benjamine des sorcières fourragea dans la carrosserie et revint avec un sac. Elle le retourna et quelque chose tomba par terre avec un bruit sourd.

La tempête était allée gronder sur l'autre versant de la montagne à présent, et la lune annonciatrice de pluie répandait un fin gruaux de lumière sur la lande humide. Elle se reflétait aussi sur ce qui était, sans le moindre doute, une couronne extrêmement importante.

« C'est une couronne, dit Magrat. Y a plein de bouts pointus dessus.

— Oh, bon sang », fit Mémé.

L'enfant gazouilla dans son sommeil. Mémé Ciredutemps désapprouvait que l'on regarde dans l'avenir, mais elle sentait maintenant l'avenir qui la regardait, elle.

Et elle n'aimait pas son expression, à l'avenir.



Le roi Vérence, lui, regardait le passé et partageait en gros le même point de vue.

« Vous me voyez ? demanda-t-il.

— Oh, oui. Très bien, même », fit le nouvel arrivant.

Les sourcils de Vérence firent des nœuds. La condition de fantôme exigeait apparemment beaucoup plus d'effort mental que celle de vivant ; il s'était pas mal débrouillé pendant quarante ans sans avoir à réfléchir plus d'une ou deux fois par jour, et maintenant il fallait tout le temps s'y coller.

« Ah, fit-il. Vous êtes un fantôme, vous aussi.

— Bien observé.

— C'est la tête que vous avez sous le bras, dit Vérence, content de lui. Ça m'a mis la puce à l'oreille.

— Ça vous gêne ? Je peux me la remettre si ça vous gêne », fit obligeamment le fantôme. Il tendit sa main libre. « Enchanté de vous connaître. Je suis Podechambe, roi de Lancre.

— Vérence. Pareil. » Il baissa les yeux pour examiner les traits du vieux roi et ajouta : « Je ne crois pas me rappeler votre portrait dans la grande galerie...

— Oh, tout ça date d'après mon époque, coupa court Podechambe.

— Vous êtes ici depuis combien de temps, alors ? »

Podechambe baissa la main et se frotta le nez. « Dans les mille ans, dit-il, un soupçon de fierté dans la voix. En tant qu'homme et fantôme.

— Mille ans !

— C'est moi qui ai bâti le château, à vrai dire. Je venais de le faire joliment décorer quand mon neveu m'a coupé la tête pendant mon sommeil. Ça m'a mis dans un état, vous ne pouvez pas savoir.

— Mais... mille ans... » répéta faiblement Vérence.

Podechambe lui prit le bras.

« Ça n'est pas si méchant, confia-t-il tandis qu'il entraînait le roi docile à travers la cour. C'est mieux qu'être vivant, par bien des côtés.

— Des côtés drôlement bizarres, alors ! lâcha Vérence. J'aimais bien ça, être vivant, moi ! »

Podechambe eut un sourire rassurant. « Vous vous y habituerez vite, fit-il.

— Je ne veux pas m'y habituer !

— Vous avez un champ morphogénique puissant, dit Podechambe. Je le sais. Ces choses-là, je les sens. Oui. Très puissant. Je dirais.

— C'est quoi ?

— Les mots, ça n'a jamais été mon fort, vous savez. J'ai toujours trouvé plus facile de cogner sur les gens avec ce qui me tombait sous la main. Mais je crois comprendre que ça se résume à votre intensité de vie. Quand vous viviez, j'entends. Quelque chose qu'on appelle... — il marqua un temps — la vitalité animale. Oui, c'est ça. La vitalité animale. Plus on en a eu, plus on reste soi-même, comme qui dirait, quand on est fantôme. J'imagine que vous, vous étiez cent pour cent vivant, de votre vivant », ajouta-t-il.

Malgré lui, Vérence se sentit flatté. « J'ai toujours cherché à m'occuper », dit-il.

Ils avaient tranquillement traversé le mur de la grand-salle, vide pour l'instant. La vue des tables à tréteaux déclencha une réaction automatique chez le roi.

« Comment fait-on pour le petit-déjeuner ? » demanda-t-il.

La tête de Podechambe parut surprise.

« On ne fait rien, dit-il. Nous sommes des fantômes.

— Mais j'ai faim, moi.

— Non, vous n'avez pas faim, vous savez. Ce n'est que votre imagination. »

Des cuisines parvenaient des bruits de casseroles. Les cuisiniers étaient déjà debout et, faute de consignes particulières, préparaient le menu normal pour le petit-déjeuner du château. Des odeurs familières remontaient des ténèbres du passage voûté qui menait aux cuisines.

Vérence renifla. « Des saucisses, fit-il, rêveur. Du bacon. Des œufs. Du poisson fumé. » Il regarda fixement Podechambe.

« Du boudin, murmura-t-il.

— Vous n'avez pas vraiment d'estomac, remarqua le vieux fantôme. Tout ça, c'est dans la tête. La force de l'habitude. Vous *pensez* seulement avoir faim.

— Je *pense* avoir une faim de loup.

— Oui, mais vous ne pouvez rien toucher, vous voyez, expliqua gentiment Podechambe. Rien du tout. »

Vérence se baissa doucement sur un banc afin de ne pas passer au travers et se prit la tête dans les mains. Il avait entendu dire que la mort pouvait être terrible. Il n'avait pas compris à quel point.

Il avait envie de se venger. Il avait envie de sortir de ce château soudain affreux, de retrouver son fils. Mais il était encore plus terrifié de découvrir que ce dont il avait vraiment envie, tout de suite, c'était une assiettée de rognons.



Une aube humide envahit le paysage, escalada les remparts du château de Lancre, prit le donjon d'assaut et enfin pénétra par la fenêtre du solarium.

Le duc Kasqueth contemplait d'un œil morne la forêt dégouttante d'eau. Elle était si vaste. Non pas, se dit-il, qu'il eût quoi que ce soit contre les arbres, mais en voir autant le déprimait terriblement. Il avait toujours envie de les compter.

« Tout à fait, mon amour », dit-il.

À ceux qui le rencontraient, le duc rappelait une espèce de lézard, du type qui vit sur les îles volcaniques, bouge une fois par jour, possède un troisième œil atrophié et cligne des paupières sur un rythme mensuel. Lui se considérait comme un homme civilisé davantage fait pour l'air sec et le soleil éclatant d'un climat correctement réglé.

D'un autre côté, songeait-il, il pouvait y avoir des agréments à être un arbre. Les arbres n'ont pas d'oreilles, de ça il était à peu près sûr. Et ils ont l'air de se débrouiller sans en passer par le sacro-saint mariage. Un chêne mâle – faudrait qu'il vérifie – un chêne mâle jette son pollen au vent, et toutes ces histoires de glands, à moins que ce ne soient des pommes de chênes, non, des glands, il en était à peu près sûr, bref, toutes ces histoires-là se passaient ailleurs...

« Oui, mon trésor », dit-il.

Oui, les arbres avaient trouvé la combine. Le duc Kasqueth lança un regard noir au toit de la forêt. Salauds d'égoïstes.

« Certainement, ma chérie, dit-il.

— Comment ? » fit la duchesse.

Le duc hésita, s'efforça désespérément de se repasser en tête le monologue des cinq dernières minutes. Elle avait eu des mots comme quoi il était une moitié d'homme et... volontairement infirme ? Et il croyait bien qu'elle s'était plainte du froid qui régnait dans le château. Oui, c'était sans doute ça. Eh bien, ces maudits arbres fourniraient l'occasion d'une bonne journée de travail, pour une fois.

« Je vais ordonner qu'on en abatte quelques-uns et qu'on les amène directement ici, mon adorée », dit-il.

Lady Kasqueth resta momentanément sans voix. Un événement à marquer au calendrier. C'était une forte femme, impressionnante, qui évoquait à ceux qui la croisaient pour la première fois un galion toutes voiles dehors ; effet qu'accentuait sa conviction malheureuse que le velours rouge lui allait plutôt bien. Pourtant, il ne lui rehaussait pas le teint. Les deux s'assortissaient.

Le duc songeait souvent à la chance qu'il avait eue de l'épouser. Sans la force de l'ambition de la duchesse, il ne serait qu'un seigneur local de plus, sans autre occupation que chasser, boire et exercer son droit de cuissage². Alors qu'il se trouvait à présent à une marche du trône et qu'il serait sans doute bientôt le monarque de tout ce que son regard embrassait.

Mais son regard n'embrassait que des arbres.

Il soupira.

« Qu'on abatte *quoi* ! fit lady Kasqueth, glaciale.

— Oh, les arbres, répondit le duc.

— Qu'est-ce que les arbres viennent faire là-dedans ?

— Eh bien... il y en a tellement, dit le duc avec émotion.

— Ne détournez pas la conversation !

² Il se demandait ce que c'était. Il n'avait jamais trouvé personne en mesure de lui fournir des explications là-dessus. Mais un seigneur féodal se devait d'en avoir un et, il en était à peu près sûr, se devait de l'exercer régulièrement. Il pensait qu'il s'agissait d'une espèce de gros chien plein de poils. Il allait s'en procurer un, parfaitement, et il allait lui en donner, de l'exercice, nom de nom.

— Pardon, ma douce.

— Ce que je disais, c'était : comment avez-vous pu être assez bête pour les laisser s'échapper ? Je vous avais dit que ce serviteur était bien trop loyal. On ne peut pas faire confiance à des gens pareils.

— Non, mon amour.

— Vous n'avez pas, par hasard, eu l'idée d'envoyer quelqu'un à leur poursuite, j'imagine ?

— Bentzen, ma chère. Et deux gardes.

— Oh. »

La duchesse se tut un instant. Bentzen, capitaine de la garde personnelle du duc, était un tueur aussi efficace qu'une mangouste psychotique. C'est lui qu'elle aussi aurait choisi. Elle fut contrariée qu'on la prive momentanément d'une occasion de prendre son mari en défaut, mais elle se ressaisit magnifiquement.

« Il n'aurait pas eu besoin de les poursuivre du tout si vous m'aviez écoutée. Mais vous ne le faites jamais.

— Je ne fais jamais quoi, ma passion ? »

Le duc bâilla. La nuit avait été longue. Il y avait eu un orage aux proportions inutilement dramatiques, puis toute cette cochonnerie avec les couteaux.

On a déjà signalé que le duc Kasqueth était à une marche du trône. La marche en question se trouvait en haut de l'escalier menant à la grand-salle, celui que le roi Vérence avait dévalé en catastrophe pour atterrir, contre toutes les lois de la probabilité, sur sa propre dague.

Son médecin personnel avait néanmoins déclaré la mort parfaitement naturelle. Bentzen était passé voir l'homme pour lui expliquer qu'une chute dans un escalier avec une dague dans le dos était un mal qu'on attrapait en ouvrant imprudemment la bouche.

À vrai dire, ce mal avait déjà frappé plusieurs membres de la garde royale, un peu durs d'oreille. Comme un début d'épidémie.

Le duc frissonna. Certains détails de la nuit lui revenaient, à la fois flous et horribles.

Il s'efforça de se rassurer : le plus pénible était passé, maintenant, et il avait un royaume. Un royaume pas très important, composé surtout d'arbres, apparemment, mais un royaume quand même, couronne à l'appui.

Si seulement on arrivait à remettre la main dessus.

Le château de Lancre avait été bâti sur un affleurement rocheux par un architecte qui avait entendu parler de Gormagot mais n'avait pas de budget. Il avait fait de son mieux, cependant, avec un petit assortiment de tourelles soldées, de soubassements, contreforts, créneaux, gargouilles, tours, cours, donjons et culs de basse-fosse en promotion ; autant dire tout ce dont un château a besoin ; en dehors, peut-être, de fondations sérieuses et du genre de mortier qui ne s'en va pas à la moindre averse.

Le château penchait vertigineusement au-dessus des eaux blanches et impétueuses de la Lancre qui grondaient, lugubres, trois cents mètres plus bas. Régulièrement, quelques morceaux tombaient dedans.

Mais tout petit qu'il était, le château recelait mille cachettes pour une couronne.

La duchesse sortit rapidement trouver une autre victime à réprimander et laissa lord Kasqueth à sa morne contemplation du paysage. Il se mit à pleuvoir.

Comme pour répondre à un signal, des coups violents retentirent à la porte du château. Ils dérangèrent beaucoup le portier du château qui jouait à épluche-l'oignon avec le cuisinier du château et le fou du château dans la chaleur de la cuisine du château.

Il grogna et se leva.

« On frappe à l'huis, dit-il.

— À lui qui ? fit le fou.

— À l'huis dehors, crétin. »

Le fou lui jeta un coup d'œil inquiet. « Au-dehors de lui, tu veux dire ? Je n'y comprends rien, fit-il d'un air soupçonneux. Ça ne serait pas un genre de zen, ça, des fois ? »

Dès le portier parti en ronchonnant vers sa loge, le cuisinier poussa une nouvelle pièce dans la cagnotte et lança par-dessus ses cartes un regard pénétrant au fou.

« C'est quoi, un zen ? » demanda-t-il.

Les clochettes du fou tintinnabulèrent tandis qu'il mettait de l'ordre dans son jeu. Distraitement, il répondit : « Oh, une secte du Klatch sens direct dérivée du système philosophique de Sumtin, connue pour sa simplicité, son austérité et l'assurance d'atteindre la sérénité et la plénitude individuelles par la méditation et des techniques respiratoires ; un de ses aspects intéressants consiste à poser des questions apparemment absurdes afin d'élargir les portes de la perception.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? » fit le cuisinier, l'air méfiant. Il était à cran. Lorsqu'il avait monté le petit-déjeuner dans la grand-salle, il avait eu l'impression que quelque chose essayait sans arrêt de lui retirer le plateau des mains. Et comme si ça ne suffisait pas, ce nouveau duc l'avait renvoyé chercher... Il frissonna. Des flocons d'avoine ! Et un œuf poché baveux ! Il était trop vieux pour des choses pareilles, le cuisinier. Il avait ses habitudes. C'était un cuisinier dans la vraie tradition féodale. Ce qui n'avait pas de pomme dans la bouche et qu'on ne rôtiissait pas, il refusait de le servir.

Le fou hésita, une carte à la main, réprima sa panique et réfléchit vite.

« Ma foi, noncle, couina-t-il, tu as plus de questions en toi qu'une flotte n'a d'artimons. »

Le cuisinier se détendit.

« Bon, d'accord », fit-il, pas entièrement satisfait. Le fou perdit les trois coups suivants, pour plus de sûreté.

Le portier, pendant ce temps, déverrouillait le guichet de la porte et regardait à l'extérieur d'un air interrogateur.

« Qui s'en vient frapper à l'huis ? » grogna-t-il.

Le soldat, tout trempé et terrifié qu'il fût, marqua un temps.

« À lui ? À lui qui ? fit-il.

— Si c'est pour faire chier, tu peux y rester toute la journée, à l'huis, dit calmement le portier.

— Non ! Il faut que je voie le duc tout de suite ! s'écria le garde. Les sorcières sont de sortie ! »

Le portier était sur le point de répondre : « C'est la bonne saison pour ça » ou : « J'aimerais bien, moi aussi », mais il se ravisa lorsqu'il aperçut le visage du garde. Ce n'était pas le

visage de qui a envie de rigoler. Plutôt celui de qui a vu des choses qu'aucun homme honnête ne devrait connaître...



« Les sorcières ? fit lord Kasqueth.

— Les sorcières ! » fit la duchesse.

Dans les corridors balayés de courants d'air, une voix aussi légère que le vent dans les trous de serrures au loin fit, avec une note d'espoir : « Les sorcières ! » Les médiums...



« On s'mêle de ce qui nous regarde pas, voilà, dit Mémé Ciredutemps. Et il en sortira rien de bon.

— C'est très romanesque, fit Magrat dans un souffle, et elle lâcha un gros soupir.

— Sentimentalisme à l'eau de rose, dit Nounou Ogg.

— Enfin, fit Magrat, vous avez tué cet affreux bonhomme !

— Moi ? Jamais. J'ai juste poussé... les événements à suivre leur cours. » Mémé Ciredutemps fronça les sourcils. « Il avait pas de respect. Quand les gens ont plus de respect, les ennuis sont pas loin.

— Agueu, agueu, agueu, dis donc.

— L'autre homme l'a amené ici pour le sauver ! s'écria Magrat. Il voulait qu'on le garde en lieu sûr ! C'est évident ! C'est la destinée !

— Oh, *évident*, fit Mémé. J'admets que c'est *évident*. Malheureusement, l'évidence, c'est pas forcément la vérité. »

Elle soupesa la couronne dans ses mains. Elle paraissait très lourde, d'une manière qui dépassait les grammes et kilos tout bêtes.

« Oui, mais le fait est... commença Magrat.

— Le fait est, dit Mémé, que des gens vont venir faire des recherches. Des gens sérieux. Des recherches sérieuses. Du genre à abattre les murs et mettre le feu au chaume. Et...

— Kicéti le bébé, dis donc.

— ...*Et*, Gytha, je t'assure que ça nous ferait *drôlement* plaisir que t'arrêtes de glousser comme ça ! » lança sèchement Mémé. Elle sentait ses nerfs qui se mettaient en pelote. Ses nerfs la travaillaient toujours dans les moments d'indécision. En outre, elles s'étaient repliées dans la chaumière de Magrat, et le décor l'horripilait parce que Magrat croyait dans la sagesse de dame Nature, dans les elfes, dans le pouvoir guérisseur des couleurs, dans le cycle des saisons et dans des tas d'autres choses auxquelles Mémé Ciredutemps refusait d'avoir affaire.

« Tu comptes tout de même pas m'apprendre comment m'occuper d'un enfant ? » répliqua Nounou Ogg avec douceur. À moi qu'en ai eu quinze ?

— Je dis seulement qu'on devrait réfléchir. »

Les deux autres l'observèrent un moment.

« Alors ? » fit Magrat.

Les doigts de Mémé battaient la charge sur le bord de la couronne. Son front se plissa.

« D'abord, faut le faire partir d'ici », dit-elle. Elle leva la main. « Non, Gytha, je suis sûre que chez toi c'est l'idéal et tout, mais y a des risques. Faut qu'il s'en aille loin d'ici, très loin, là où personne le connaît. Et puis, y a ça. » Elle se lançait la couronne d'une main à l'autre.

« Oh, ça, c'est facile, fit Magrat. Je veux dire, vous la cachez sous une pierre, n'importe quoi. C'est facile. Beaucoup plus facile que les bébés.

— Non, dit Mémé. Pour la bonne raison que le pays est plein de bébés et qu'ils se ressemblent tous, mais qu'à mon avis y a pas beaucoup de couronnes. Elles ont la manie de se faire retrouver, de toutes façons. On dirait qu'elles attirent les gens. Si tu la fourrais sous une pierre dans le coin, en moins d'une semaine quelqu'un tomberait dessus par hasard. Tu peux m'croire.

— Ça, c'est bien vrai, fit Nounou Ogg avec sérieux. Combien de fois on a vu ça : on jette un anneau magique au fin fond de la mer, après on rentre à la maison, on s'attable devant une tranche de turbot pour le thé, et paf, le voilà ? »

Elles réfléchirent en silence.

« Moi, jamais j'ai vu ça, répondit Mémé avec humeur. Et toi non plus. N'importe comment, il pourrait demander qu'on la lui rende. Si elle lui revient de droit, j'entends. Les rois font grand cas des couronnes. Vraiment, Gytha, des fois, qu'est-ce que tu peux raconter comme...

— Je vais faire du thé, vous voulez ? » proposa gaiement Magrat qui disparut dans l'arrière-cuisine.

Les deux aînées restèrent assises de chaque côté de la table dans un silence aussi poli que revêche. Nounou Ogg finit par dire : « Elle a bien arrangé son intérieur, non ? Des fleurs et tout. C'est quoi, ces machins sur les murs ?

— Des sceaux, fit Mémé avec aigreur. Quelque chose comme ça.

— C'est chic, dit Nounou Ogg, aimable. Et aussi toutes ces robes, ces baguettes et le reste.

— *Moderne*, fit Mémé Ciredutemps en reniflant. Moi, quand j'étais jeune, on avait une boule de cire, deux ou trois aiguilles, et on s'en contentait. Nos enchantements, on se les faisait nous-mêmes, en ce temps-là.

— Ah, ben, on a toutes pissé beaucoup d'eau sous les ponts depuis », dit Nounou Ogg d'un air solennel. Elle donna une petite secousse de réconfort au bébé.

Mémé Ciredutemps renifla encore. Nounou Ogg avait été mariée trois fois et régnait sur une tribu d'enfants et de petits-enfants dispersée par tout le royaume. Bien sûr, rien n'interdisait réellement à une sorcière de se marier. Mémé devait en convenir, mais à contre-cœur. Vraiment à contre-cœur. Elle y alla d'un troisième reniflement désapprobateur ; qu'elle regretta.

« C'est quoi, cette odeur ? lança-t-elle.

— Ah, fit Nounou Ogg qui changea avec précaution le bébé de position. Je crois que je vais aller voir si Magrat aurait pas des chiffons propres, tu veux bien ? »

Et Mémé se retrouva seule. Elle ne se sentait pas à l'aise, comme toujours quand on se retrouve seul dans la chambre d'autrui, et elle réprima son envie de se lever pour aller examiner les livres rangés sur l'étagère au-dessus du buffet ou vérifier la poussière de la tablette de cheminée. Elle tourna et

retourna la couronne dans ses mains. Une fois encore, elle lui parut plus grosse et plus lourde que nature.

Elle aperçut le miroir au-dessus de la cheminée et baissa les yeux sur la couronne. C'était tentant. La couronne la suppliait quasiment de l'essayer pour voir si elle lui allait. Ma foi, pourquoi pas ? Elle s'assura que les autres n'étaient pas dans les parages puis, d'un seul geste, elle se débarrassa de son chapeau et se posa la couronne sur la tête.

Elle avait l'air à sa taille. Mémé se redressa fièrement et agita une main impérieuse vaguement en direction du foyer.

« Exécution », dit-elle. Elle eut un geste arrogant vers l'horloge de parquet. « Coupez-lui la tête, ça lui fera les pieds, ventrebleu », ordonna-t-elle. Elle sourit, sinistre.

Et se figea en entendant les cris, le fracas des chevaux, le chuintement mortel des flèches et le choc sourd, humide des lances dans la chair. L'écho des charges successives lui résonnait sous le crâne. Les épées se heurtaient aux boucliers, aux autres épées, aux os, implacables. Les années défilèrent dans sa tête en l'espace d'une seconde. Tantôt elle gisait parmi les morts, tantôt elle pendait à la branche d'un arbre, mais il se trouvait toujours des mains pour la ramasser et la déposer sur un coussin de velours...

Mémé souleva très prudemment la couronne de sa tête – elle dut faire un effort, la couronne résistait – et la mit sur la table.

« Alors c'est comme ça, être roi ? dit-elle doucement. Je me demande pourquoi ils veulent tous le boulot ?

— Vous prenez du sucre ? demanda Magrat derrière elle.

— Faut être un parfait crétin pour être roi.

— Pardon ? »

Mémé se retourna. « Je t'ai pas vue entrer, fit-elle. Tu disais ?

— Du sucre dans votre thé ?

— Trois cuillerées », répondit-elle promptement. C'était l'un de ses grands regrets dans l'existence, à Mémé Ciredutemps : malgré tous ses efforts, au sommet de sa carrière, elle avait encore un teint de pomme vermeille et toutes ses dents. Aucun charme au monde n'arrivait à décider la moindre verrue à prendre racine sur son minois plutôt joli quoique légèrement chevalin, et une consommation immodérée de sucre ne

réussissait qu'à lui donner de l'énergie à revendre. Un mage qu'elle avait consulté lui en avait expliqué la cause : elle avait un *métabolisme*, ce qui au moins lui permettait de se sentir vaguement supérieure à Nounou Ogg qui n'en avait sûrement jamais vu même la queue d'un.

Magrat servit consciencieusement trois bonnes cuillerées. Ce serait agréable, songeait-elle avec mélancolie, qu'on lui dise merci de temps en temps.

Elle eut conscience que la couronne la regardait.

« Tu la sens, hein ? fit Mémé. Je l'ai dit, non ? Les couronnes attirent !

— C'est horrible.

— Non, non. C'est comme ça, voilà. C'est plus fort qu'elle.

— Mais c'est de la magie !

— C'est comme ça, voilà, répéta Mémé.

— Elle me pousse à l'essayer, dit Magrat, la main au-dessus de la couronne.

— C'est ça, oui.

— Mais je serai forte.

— C'est ce que j pense, dit Mémé, la figure soudain curieusement sans expression. Qu'est-ce qu'elle fait, Gytha ?

— Elle donne un bain au bébé dans l'évier, répondit distraitements Magrat. Comment on pourrait cacher une chose pareille ? Il se passerait quoi si on l'enterrait quelque part bien profond ?

— Un blaireau la déterrerais, dit Mémé d'une voix lasse. Ou un prospecteur s'en viendrait chercher de l'or ou autre chose. Ou un arbre s'emmêlerait les racines autour, une tempête l'arracherait, puis quelqu'un la ramasserait et se la mettrait sur la tête...

— Sauf si c'est quelqu'un d'aussi fort que nous, remarqua Magrat.

— Sauf ça, évidemment, dit Mémé qui s'étudia les ongles. Mais avec les couronnes, c'est pas de les mettre qui pose un problème, c'est de les enlever. »

Magrat prit l'objet et le retourna dans ses mains.

« Elle ressemble pourtant pas trop à une couronne, dit-elle.

— T'en as déjà vu des tas, j'imagine, fit Mémé. T'es experte en couronnes, dame.

— J'en ai vu quelques-unes. Elles ont beaucoup plus de pierres précieuses et des bouts de tissu au milieu, dit Magrat d'un air de défi. Ça, c'est un truc de rien...

— Magrat Goussedail !

— C'est vrai. Quand je faisais mon apprentissage avec Bobonne Plurniche...

— ... qu'elle-repose-en-paix...

— ... qu'elle-repose-en-paix, elle m'emmenait à Dodâne ou à Lancre chaque fois que les baladins venaient jouer. C'était une passionnée de théâtre. Ils ont plus de couronnes qu'on a de dents ; remarquez – elle marqua un temps –, Bobonne disait qu'elles étaient en fer-blanc, en papier et tout. Avec des bouts de verre pour les pierres précieuses. Mais elles faisaient plus vraies que celle-là. Vous trouvez pas ça bizarre ?

— La chose qui essaye de ressembler à une chose ressemble souvent plus à la chose que la chose. C'est bien connu. Mais j'suis pas d'accord pour encourager ce système. Et puis c'est quoi, ces gens qui se baladent en jouant avec des couronnes ?

— Vous connaissez pas le théâtre ? » s'étonna Magrat.

Mémé Ciredutemps, qui n'avouait jamais son ignorance en quoi que ce soit, n'hésita pas. « Oh, si, fit-elle. C'est un de ces machins, là, hein ?

— Bobonne Plurniche disait que c'était le miroir de la vie. Ça lui remontait toujours le moral, qu'elle disait.

— Pour sûr, approuva Mémé avec force. Quand c'est bien joué, en tout cas. Sont bien braves, non ? ces gens qui jouent du théâtre ?

— Je crois.

— Et ils se baladent dans tout le pays, tu disais ? fit Mémé qui regarda d'un air songeur la porte de l'arrière-cuisine.

— Partout. Il y a une troupe à Lancre en ce moment, à ce qu'il paraît. J'y suis pas allée parce que... vous savez bien. »

Magrat baissa la tête. « C'est pas convenable pour une femme d'aller dans ces endroits-là toute seule. »

Mémé opina. Elle approuvait entièrement ce genre d'idées, à condition, bien sûr, qu'elles ne s'appliquent qu'aux autres.

Elle tambourina des doigts sur la nappe de Magrat.

« Oui, dit-elle. Et pourquoi pas ? Va dire à Gytha de bien couvrir le bébé. Ça fait longtemps que j'ai pas entendu bien jouer du théâtre. »



Magrat nageait dans le bonheur, comme d'habitude. Le théâtre se résumait à quelques longueurs de toile à sac peinte, une scène de planches posées sur des tonneaux et une demi-douzaine de bancs disposés sur la place du village. Mais il était cependant parvenu à figurer « le château », « une autre partie du château », « la même partie un peu plus tard », « le champ de bataille » et maintenant « une route en dehors de la ville ». L'après-midi aurait été parfait sans Mémé.

Après plusieurs regards noirs et pénétrants lancés en direction du trio de musiciens pour voir si elle arrivait à deviner quel instrument on appelait le théâtre, la vieille sorcière avait finalement porté son attention vers la scène, et Magrat commençait à se dire que Mémé n'avait pas encore saisi tous les principes de l'art dramatique.

Pour l'heure, elle trépignait de rage sur son siège.

« Il l'a tué, souffla-t-elle. Pourquoi est-ce que personne fait rien ? Il l'a tué ! Là, devant tout le monde ! »

Magrat s'accrocha désespérément au bras de sa collègue qui se débattait pour se mettre debout.

« Tout va bien, chuchota-t-elle. Il est pas mort !

— Est-ce que tu me traiterais de menteuse, ma fille ? fit sèchement Mémé. J'ai tout vu !

— Écoutez, Mémé, c'est pas vraiment vrai, vous comprenez ? »

Mémé Ciredutemps se calma un peu mais continua de grommeler tout bas. Elle commençait à se dire qu'on cherchait à se payer sa tête.

Sur scène, un homme dans un drap s'était lancé dans un monologue fougueux. Mémé écouta attentivement quelques minutes puis décocha un petit coup de coude dans les côtes de Magrat. « Qu'est-ce qu'il fait, là ?

— Il dit combien il regrette que l'autre homme soit mort, répondit Magrat qui ajouta en hâte, dans l'espoir de détourner la conversation : Il y a beaucoup de couronnes, non ? »

Mémé n'entendait pas se laisser distraire. « Quelle idée il a eue de l'tuer, alors ? »

— Ben, c'est un peu compliqué... répondit Magrat d'une voix faible.

— C'est une honte ! lâcha sèchement Mémé. Et le pauvre mort qu'est toujours là, par terre ! »

Magrat jeta un regard implorant à Nounou Ogg, laquelle mastiquait une pomme et observait la scène d'un œil d'expert scientifique.

« Moi, m'est avis, dit-elle lentement, m'est avis que tout ça, c'est du chiqué. Regardez, il respire toujours. »

Les autres spectateurs, qui avaient à présent conclu que le commentaire faisait partie intégrante de la pièce, considérèrent comme un seul homme le cadavre. Qui rougit.

« Et regardez-moi ses souliers, critiqua Nounou. Un vrai roi aurait honte de porter des souliers pareils. »

Le cadavre s'efforça de repousser ses pieds derrière un buisson en carton.

Mémé, qui sentait obscurément qu'elles avaient remporté un petit triomphe sur les suppôts du mensonge et de l'artifice, prit une pomme dans le sac et un intérêt nouveau au spectacle. Les nerfs de Magrat commencèrent à se dénouer et elle entreprit de s'installer à l'aise pour profiter de la pièce. Mais pas pour très longtemps, en définitive. Une voix la ramena dans le monde des incrédules qu'elle voulait oublier.

« C'est quoi, ça ? »

Magrat soupira. « Ben, risqua-t-elle, *lui*, il croit que *lui*, c'est un prince, mais *lui*, c'est en réalité la fille de l'autre roi déguisée en homme. »

Mémé soumit l'acteur à une longue observation détaillée.

« C'en est un, c'est un homme, dit-elle. Avec une perruque de paille. Qui parle avec une voix aiguë. »

Magrat frissonna. Elle avait quelques rudiments des conventions théâtrales. Elle avait redouté cet instant. Mémé Ciredutemps avait des Opinions.

« Oui, mais, fit-elle d'un ton pitoyable, c'est le Théâtre, vous voyez. Toutes les femmes sont jouées par des hommes.

— Pourquoi ça ?

— Ils admettent pas les femmes sur scène », dit Magrat d'une petite voix. Elle ferma les yeux.

Pourtant aucune explosion ne lui parvint de la place à sa gauche. Elle hasarda un coup d'œil.

Mémé mâchait et remâchait tranquillement le même morceau de pomme, sans détacher son regard de l'action.

« Fais pas d'histoires, Esmé, dit Nounou qui connaissait elle aussi les Opinions de Mémé. Il est bien, ce passage-là. J crois que je commence à m'y faire. »

On tapa sur l'épaule de Mémé, et une voix demanda : « Madame, auriez-vous l'amabilité de retirer votre chapeau ? »

Mémé se retourna lentement sur son siège, comme mue par des moteurs invisibles, pour infliger à l'interrupteur un regard bleu diamant de cent kilowatts. L'homme se décomposa et s'affaissa sur son siège sans que les prunelles de la sorcière ne le quittent tout au long de sa descente.

« Non », répondit-elle.

Il pesa le pour et le contre. « Très bien », fit-il. Mémé reprit sa position première et hocha la tête en direction des acteurs qui avaient cessé de jouer pour suivre la scène.

« J'sais pas ce que vous regardez, gronda-t-elle. Continuez. »

Nounou Ogg lui passa un autre sac.

« Un bonbon à la menthe ? » fit-elle.

Le silence revint dans le théâtre de fortune, en dehors des voix hésitantes des acteurs qui n'arrêtaient pas de jeter des coups d'œil vers la silhouette hérissée de Mémé Ciredutemps, et des bruits de deux bonbons qu'on suçait et qu'on faisait passer sans rémission d'une joue à l'autre.

Puis Mémé lança, d'une voix si criarde qu'un acteur en lâcha son épée de bois : « Y a un gars, là-bas sur le côté, qui leur chuchote quelque chose !

— C'est un souffleur, expliqua Magrat. Il leur dit leur texte.

— Ils le savent pas ?

— Je crois qu'ils l'oublient, dit Magrat avec aigreur. Y a sûrement une raison. »

Mémé donna un coup de coude à Nounou.

« Il se passe quoi, maintenant ? Pourquoi y a tous ces rois et tous ces gens ? »

— C'est un banquet, t'vois, répondit Nounou Ogg, péremptoire. À cause du roi mort, celui aux chaussures de tout à l'heure. Seulement, maintenant, si tu regardes bien, tu verras qu'il fait semblant d'être un soldat, et tout le monde y va de son discours sur lui, que c'était un bon roi et qu'on se demande qui l'a tué.

— Non ? » fit Mémé d'un air menaçant. Ses yeux parcoururent la distribution de la pièce, en quête du meurtrier.

Elle fixait son choix.

Puis elle se leva.

Son châle noir volait au vent autour d'elle comme les ailes d'un ange de la vengeance descendu débarrasser le monde de son brou de sottise, simulation, artifice et chiqué. Curieusement, elle paraissait plus grande qu'à l'ordinaire. Elle pointa un doigt fulminant vers l'individu coupable.

« C'est lui qui l'a tué ! cria-t-elle d'une voix triomphante. On l'a tous vu ! Avec une dague, il a fait ça ! »



Le public sortait en file, ravi. Une bonne pièce dans l'ensemble, se disait-il, quoique difficile à suivre. Mais on avait drôlement rigolé quand tous les rois s'étaient enfuis en courant, quand la femme en noir avait bondi sur ses pieds et s'était mise à crier. Rien que pour ça, on ne regrettait pas ses sous.

Les trois sorcières étaient assises, toutes seules, sur le bord de la scène.

« Je m'demande comment ils arrivent à trouver autant de rois et de seigneurs pour faire ça ? dit Mémé, nullement intimidée. Moi, j'les aurais crus bien trop occupés. À gouverner, des choses comme ça.

— Non, fit Magrat d'une voix lasse. Je crois que vous comprenez toujours pas.

— Eh ben, j’veais connaître le fin fond de tout ça », dit sèchement Mémé. Elle se releva sur la scène et repoussa les rideaux en toile à sac.

« Vous, là ! s’écria-t-elle. Vous êtes mort ! »

L’ancien cadavre malchanceux, qui mangeait un sandwich au jambon pour se calmer les nerfs, tomba à la renverse de son tabouret.

Mémé flanqua un coup de pied à un buisson. Sa chaussure passa carrément au travers.

« Vous voyez ? lança-t-elle à la cantonade d’un ton bizarrement satisfait. Y a rien de vrai ! C’est que de la peinture, avec des bouts de bois et du papier par-derrrière.

— Puis-je vous être utile, braves dames ? »

La voix était chaude, merveilleuse ; chaque diphtongue tombait magnifiquement en place, sans heurts. Une voix d’or brun. Si le créateur du multivers avait une voix, c’était une voix comme celle-là. Le seul inconvénient, peut-être, c’est qu’on ne pouvait pas se servir d’une voix pareille pour, par exemple, commander du charbon. Le charbon se transmuterait en diamant.

Elle appartenait à un gros homme qui avait subi les assauts furieux d’une moustache. Des veines roses dessinaient les plans de villes moyennes sur ses joues ; son nez n’aurait pas eu de mal à se cacher dans un bol de fraises. Il portait un justaucorps en loques et une culotte trouée avec un aplomb capable de convaincre que ses robes de velours et vhermine étaient à cet instant même au lavage. Dans une main il tenait une serviette, avec laquelle il avait visiblement essuyé le maquillage qui lui graissait encore la figure.

« J’veus connais, vous, fit Mémé. C’est vous qu’avez commis le crime. » Elle lança un regard en coin à Magrat et reconnut, à contre-cœur : « Enfin, c’est ce qu’on aurait dit.

— Vous me voyez ravi. C’est toujours un plaisir de rencontrer de vrais connaisseurs. Olwyn Vitoller, pour vous servir. Directeur de cette troupe de vagabonds », ajouta-t-il en ôtant son chapeau mangé aux mites pour se fendre d’un salut profond. C’était moins une révérence qu’un exercice de topologie avancée.

Le chapeau décrivit un crochet suivi d'une série de courbes brutales et compliquées pour finir au bout d'un bras qui pointait à présent vers le ciel. L'une des jambes, pendant ce temps, partait en arrière. Le reste du corps s'abaissa poliment jusqu'à ce que la tête soit de niveau avec les genoux de Mémé.

« Oui, bon », fit Mémé. Ses vêtements lui paraissaient soudain un peu plus grands et beaucoup plus chauds.

« Moi aussi, j'veus ai trouvé très bon, dit Nounou Ogg. Vous avez crié tous ces mots avec tant de grâce. J'aurais juré qu'veus étiez roi.

— J'espère qu'on a pas dérangé, dit Magrat.

— Chère madame, fit Vitoller. Pourrais-je d'abord vous dire comme il est gratifiant pour un modeste comédien d'apprendre que son public a senti l'esprit sous la vulgaire coquille de fard.

— J pense que vous pourriez, dit Mémé. J pense que vous pourriez dire n'importe quoi, monsieur Vitoller. »

Il remit son chapeau et leurs regards se croisèrent, des regards longs, calculateurs de professionnels qui se jaugent. Vitoller céda le premier et s'efforça de faire croire qu'il n'y avait pas eu compétition de sa part.

« Et maintenant, dit-il, que me vaut la visite de trois si charmantes dames ? »

En réalité, il avait gagné. La bouche de Mémé s'ouvrit toute grande. Dans le meilleur des cas, elle se serait qualifiée de « belle, tout compte fait » ; Nounou, quant à elle, était aussi édentée qu'un bébé et sa figure tenait du petit raisin sec. Au mieux, on pouvait dire de Magrat qu'elle était plutôt quelconque, bien proprette et aussi plate de poitrine qu'une planche à repasser où se seraient égarés deux petits pois, même si par ailleurs elle avait la tête trop gonflée d'idées folles. Mémé ressentait comme une impression de magie à l'œuvre. Mais pas le genre de magie dont elle avait l'habitude.

C'était la voix de Vitoller. Par le simple effet de l'articulation, elle transformait tout ce dont il parlait.

Regarde-moi ces deux-là, se dit-elle, voilà qu'elles se bichonnent comme des gourdes. Mémé bloqua sa main qui se levait déjà pour tapoter son chignon dur comme du bois et elle s'éclaircit la gorge d'un raclement décidé.

« On aimerait vous causer, monsieur Vitoller. » Elle désigna les acteurs qui démontaient le décor en gardant de bonnes distances avec elle et chuchota d'un air de conspiratrice : « Dans un endroit discret.

— Chère madame, mais très certainement. Je loge actuellement dans cet estimé point d'eau là-bas. »

Les sorcières regardèrent autour d'elles. Enfin Magrat risqua : « Vous voulez dire au bistro ? »



Il faisait froid dans la grand-salle livrée aux courants d'air du château de Lancre, et la vessie du nouveau chambellan ne s'arrangeait pas avec l'âge. Debout, il se tortillait sous le regard de lady Kasqueth.

« Oh, oui, dit-il. Nous en avons, c'est vrai. Des tas.

— Et personne ne réagit ? » demanda la duchesse.

Le chambellan cligna des paupières. « Je vous demande pardon ?

— On les accepte ?

— Oh, parfaitement, répondit le chambellan d'un ton joyeux. On pense qu'une sorcière dans le village porte bonheur. Ma parole, oui.

— Pourquoi ? »

Le chambellan hésita. La dernière fois qu'il avait eu recours à une sorcière, c'était parce que certains problèmes rectaux avaient transformé ses cabinets en chambre de torture quotidienne, et le pot d'onguent qu'elle lui avait préparé avait changé le monde en un lieu de meilleure aisance.

« Elles adoucissent les petits maux et bobos de l'existence, dit-il.

— Là d'où je viens, on ne tolère pas les sorcières, fit la duchesse d'une voix dure. Et nous n'entendons pas les tolérer ici. Vous allez nous procurer leurs adresses.

— Leurs adresses, madame ?

— Où elles habitent. Je gage que vos percepteurs d'impôts savent où les trouver ?

— Ah ? » fit le chambellan d'une voix misérable.

Le duc se pencha en avant sur son trône.

« Je gage, dit-il, qu'elles payent des impôts ?

— Elles ne payent pas exactement des impôts », fit le chambellan.

Un silence s'ensuivit. Puis le duc souffla : « Continuez, mon vieux.

— Eh bien, disons plutôt qu'elles ne payent pas d'impôts, voyez-vous. Nous n'avons jamais jugé... Enfin, l'ancien roi ne croyait pas... Bref, elles n'en payent pas. »

Le duc posa la main sur le bras de sa femme.

« Je vois, dit-il avec froideur. Très bien. Vous pouvez disposer. »

Le chambellan lui adressa de la tête un bref signe de soulagement et sortit en crabe et en vitesse de la salle.

« Eh bien ! fit la duchesse.

— Comme vous dites.

— C'est ainsi que votre famille gouvernait un royaume, n'est-ce pas ? Vous aviez le *devoir* impératif de tuer votre cousin. C'était indéniablement dans les intérêts de l'espèce, dit la duchesse. Les faibles ne méritent pas de survivre. »

Le duc frissonna. Elle ne cesserait donc pas de le lui rappeler. Dans l'ensemble, il ne voyait aucune objection à tuer des gens, ou du moins à ordonner qu'on les tue et à regarder le spectacle. Mais tuer un parent, ça restait plutôt en travers de la gorge ou – se souvint-il – du foie.

« Tout à fait, réussit-il à dire. Évidemment, il paraît qu'il y a beaucoup de sorcières, et ça risque d'être difficile de retrouver les trois qui étaient sur la lande.

— Aucune importance.

— Bien sûr que non.

— Prenez l'affaire en main.

— Oui, mon amour. »

L'affaire en main. Pour ça, oui, il l'avait déjà prise en main, l'affaire. Quand il fermait les yeux, il revoyait le corps dévaler l'escalier. N'avait-il pas entendu une inspiration horrifiée, en bas dans l'obscurité de la salle ? Il n'y avait personne d'autre, il en était sûr. L'affaire en main ! Il s'était efforcé de la laver du sang qui la tachait, sa main. S'il arrivait à faire disparaître le

sang, s'était-il dit, alors ce serait comme s'il ne s'était rien passé. Il avait frotté, frotté. Frotté à en crier.



Mémé ne se sentait pas à l'aise dans les débits de boissons. Elle restait assise, raide, au garde-à-vous derrière son porto citron comme derrière un bouclier contre les attrait du monde.

Nounou Ogg, quant à elle, éclusait avec enthousiasme son troisième godet ; elle serait bientôt mûre, songea amèrement Mémé, pour exécuter sa sempiternelle danse sur la table en montrant ses dessous à tout le monde et en chantant : « Le hérisson, lui, ne se fait jamais mettre ».

La table était couverte de petite monnaie. Vitoller et sa femme la comptaient, chacun à un bout. On aurait dit qu'ils faisaient la course.

Mémé étudia madame Vitoller qui chipait des piécettes sous les doigts de son mari. C'était une femme à l'air intelligent qui donnait l'impression de traiter son époux comme un chien de berger traite son agneau préféré. Mémé ne connaissait les complexités des relations conjugales que de loin, de même qu'un astronome observe à distance la surface d'un monde étranger, mais elle s'était déjà dit que l'épouse de Vitoller se devait d'être une femme dotée de réserves inépuisables de patience, d'un grand sens de l'organisation et de doigts agiles.

« Madame Vitoller, fit-elle enfin, oserai-je vous demander si votre union a été bénie d'un fruit ? »

Le couple eut l'air ahuri.

« Elle veut dire... commença Nounou Ogg.

— Non, je comprends, dit madame Vitoller avec douceur. Non. Nous avons une petite fille autrefois. »

Un léger nuage survola la table. L'espace d'une seconde ou deux, Vitoller parut avoir retrouvé des dimensions humaines et beaucoup vieilli. Il fixait le petit tas d'argent devant lui.

« Parce que, vous voyez, y a cet enfant, dit Mémé en désignant le bébé dans les bras de Nounou Ogg. Et il lui faut un foyer. »

Les Vitoller ouvrirent de grands yeux. Puis l'homme soupira.

« Ce n'est pas une vie pour un enfant, dit-il. Toujours en déplacement. Toujours une nouvelle ville. Et pas d'école possible. Il paraît que c'est très important de nos jours. » Mais il ne quittait pas l'enfant des yeux.

Madame Vitoller demanda : « Pourquoi lui faut-il un foyer ?

— Il en a pas, répondit Mémé. En tout cas, pas de foyer où il serait le bienvenu. »

Le silence retomba. Puis madame Vitoller reprit : « Et vous qui demandez ça, vous êtes pour ainsi dire ses... ?

— Marraines », s'empressa de répondre Nounou Ogg. Mémé fut un peu décontenancée. Cette idée ne lui serait jamais venue.

Vitoller jouait distraitement avec les pièces devant lui. Sa femme avança la main par-dessus la table pour lui toucher la sienne, et il y eut un instant de communion muette. Mémé détourna la tête. Elle était devenue experte à lire sur les visages, mais parfois elle préférait s'abstenir.

« Les finances, hélas, sont serrées... commença Vitoller.

— Mais extensibles, dit sa femme d'un ton ferme.

— Oui. Je crois. Nous serions heureux de nous occuper de lui. »

Mémé hocha la tête et plongea la main dans les replis secrets de sa cape. Elle finit par ressortir une petite bourse de cuir qu'elle vida sur la table. Elle contenait beaucoup de pièces d'argent et même quelques toutes petites en or.

« Ça devrait payer les... – elle chercha ses mots – les couches, tout ça. Les vêtements et le reste. Ce que vous voulez.

— Plus de cent fois, je dirais, fit Vitoller d'une voix faible. Pourquoi vous n'en avez pas parlé plus tôt ?

— Si j'avais dû vous acheter, vous auriez pas valu la dépense.

— Mais vous ne savez rien de nous ! dit madame Vitoller.

— Non, hein ? fit tranquillement Mémé. Naturellement, on aimerait bien savoir comment il va. Vous pourriez nous envoyer des lettres et tout. Mais ça serait pas une bonne idée de parler de tout ça après votre départ, vous voyez ? Pour le bien de l'enfant. »

Madame Vitoller regarda les deux vieilles femmes.

« Il y a autre chose, n'est-ce pas ? dit-elle. Quelque chose d'important derrière tout ça ? »

Mémé hésita, puis fit oui de la tête.

« Mais il serait très malsain pour nous de le savoir ? »

Re-oui de la tête.

Mémé se leva lorsque plusieurs acteurs entrèrent et rompirent le charme. Les acteurs ont l'habitude de remplir tout l'espace autour d'eux.

« J'ai d'autres choses à voir, dit-elle. J'vous demande de m'excuser.

— Il s'appelle comment ? interrogea Vitoller.

— Thomas, répondit Mémé qui hésita à peine cette fois.

— Jean », répondit Nounou. Les deux sorcières échangèrent des regards. Mémé l'emporta.

« Thomas-Jean », dit-elle fermement avant de sortir majestueusement.

Elle tomba sur une Magrat essoufflée derrière la porte.

« J'ai trouvé une malle, dit Magrat. Avec toutes les couronnes et les machins. Alors je l'ai mise dedans, comme vous avez dit, tout en dessous du reste.

— Bien, fit Mémé.

— Notre couronne à nous, elle avait l'air drôlement moche à côté des autres !

— Comme quoi, hein... ? dit Mémé. Quelqu'un t'a vue ?

— Non, tout le monde était trop occupé, mais... » Magrat s'arrêta et rougit.

« Ben, vas-y, ma fille.

— Juste après ça, un homme s'est approché et m'a pincé les fesses. » Magrat s'empourpra comme une pivoine et se plaqua la main sur la bouche.

« Non ? fit Mémé. Et puis... ?

— Et puis, et puis...

— Oui ?

— Il a dit, il a dit...

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit : « Bonjour, chérie, tu fais quoi, ce soir ? » »

Mémé réfléchit un moment, puis demanda : « La vieille Bobonne Plurniche, elle sortait pas beaucoup, pas vrai ?

— C'était sa jambe, vous savez, fit Magrat.

— Mais elle t'a appris à faire la sage-femme et tout ?

— Oh, ça, oui, dit Magrat. Je l'ai fait souvent.

— Mais... — Mémé hésita, elle avançait à tâtons en terrain inconnu. — ...elle t'a jamais parlé de... comment dire ?... ce qu'il y a *avant*.

— Pardon ?

— Tu sais, fit Mémé, un soupçon de désespoir dans la voix. Les hommes, tout ça. »

Magrat paraissait au bord de la panique. « Qu'est-ce qu'ils ont, les hommes ? »

Mémé Ciredutemps s'était livrée à maintes bizarreries dans sa vie, et il lui en coûta beaucoup de ne pas relever le défi. Mais cette fois elle baissa les bras.

« Je crois, dit-elle d'un ton où se sentait son impuissance, que ce serait peut-être une bonne idée que t'aies une petite discussion avec Nounou Ogg un de ces jours. Sans trop tarder. »

Des gloussements rigolards s'échappèrent par la fenêtre derrière elles, un tintement de verres, et une voix fluette qui avait entonné une chanson :

« ...avec une girafe, Si tu montes sur un tabouret. Mais le hérisson, lui... »

Mémé n'en écouta pas davantage. « Seulement, pas maintenant », ajouta-t-elle.



La troupe repartit quelques heures avant le coucher du soleil ; les quatre chariots s'éloignèrent en cahotant sur la route qui menait vers les plaines de Sto et les grandes villes. Lancre avait un règlement municipal qui voulait que tous les acteurs, saltimbanques et autres criminels en puissance aient quitté l'enceinte de la ville au coucher du soleil ; personne ne s'en offusquait vraiment parce que la cité n'avait pas d'enceinte à proprement parler, et personne ne se souciait beaucoup qu'on revienne en douce une fois la nuit tombée. Ce qui comptait, c'étaient les apparences.

Les sorcières regardaient la scène depuis la chaumière de Magrat grâce à la vieille boule de cristal verte de Nounou Ogg.

« Il serait temps que t'apprennes comment obtenir le son sur ce truc », marmonna Mémé. Elle lui donna un petit coup et l'image se rida.

« C'était très bizarre, dit Magrat. Dans ces chariots. Les affaires qu'ils avaient ! Des arbres en papier, toutes sortes de costumes et... – elle agita les mains – il y avait une grande peinture d'un pays étranger, avec des temples, des choses comme ça, toute roulée. C'était beau. »

Mémé grogna.

« Moi, j'ai trouvé ça merveilleux, ces gens qui devenaient rois et tout, pas vous ? C'était comme de la magie.

– Magrat Goussedail, qu'est-ce que tu racontes ? C'était que de la peinture et du papier. Tout le monde l'a vu. »

Magrat ouvrit la bouche pour parler, retourna l'argument suivant dans sa tête et referma la bouche.

« Où elle est, Nounou ? demanda-t-elle.

– Dehors, allongée sur la pelouse, répondit Mémé. Elle s'est sentie un peu mal fichue. » Et on entendit une Nounou Ogg mal fichue qui éructait à tue-tête devant la chaumière.

Magrat soupira.

« Vous savez, dit-elle, si on est ses marraines, on aurait dû lui faire trois cadeaux. C'est la tradition.

– De quoi tu parles, ma fille ?

– Trois bonnes sorcières sont censées offrir trois cadeaux au bébé. Vous savez, comme la beauté, la sagesse et le bonheur. » Magrat poursuivit, d'un air provocant : « C'est comme ça qu'on faisait, dans le temps.

– Oh, tu veux dire les chaumières en pain d'épices et tout, fit Mémé pour couper court. Les rouets, les citrouilles, se piquer le doigt sur des épines de rosiers et le reste. Moi, j'ai jamais marché là-dedans. »

Elle astiqua la boule, perdue dans ses pensées.

« Oui, mais... » fit Magrat. Mémé leva les yeux sur elle. C'était ça, Magrat. La tête pleine de citrouilles. Tout le monde serait une marraine fée, pour un peu. Mais une bonne âme, dessous tout ce fatras. Gentille envers les petits animaux à fourrure. Du genre à s'inquiéter des oisillons tombés du nid.

« Écoute, si ça peut te faire plaisir », marmotta-t-elle en se surprenant elle-même. Elle agita vaguement les mains au-dessus de l'image des chariots qui s'éloignaient. « Qu'est-ce qu'il faut... la richesse, la beauté ? »

— Ben, l'argent, c'est pas tout, et s'il ressemble à son père, il sera bien assez beau, dit Magrat, soudain sérieuse. La sagesse, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Ça, c'est quelque chose qu'il devra apprendre tout seul, fit Mémé.

— Une vue parfaite ? Une belle voix pour chanter ? » De la pelouse, dehors, parvint celle éraillée mais enflammée de Nounou Ogg qui lançait à la face du ciel nocturne que « *Le bourdon d'un mage a un nœud au bout* ».

« Pas important, dit Mémé très fort. Faut penser têtologie, t'vois ? Pas s'embêter avec ces histoires de beauté et de richesse. C'est pas important, ça. »

Elle revint à la boule et fit un geste sans grand enthousiasme. « Vaudrait mieux que t'aïlles chercher Nounou, alors, vu qu'il faut qu'on soit toutes les trois. »

Magrat aida enfin Nounou à rentrer, puis il fallut lui expliquer l'affaire.

« Trois cadeaux, hein ? dit-elle. J'ai pas fait ces machins-là depuis que j'étais gamine, ça remonte à... À quoi tu joues ? »

Magrat s'affairait dans la pièce, elle allumait des bougies.

« Oh, faut qu'on crée la bonne ambiance magique », expliqua-t-elle. Mémé haussa les épaules mais ne pipa mot, même devant une provocation aussi flagrante. Chaque sorcière faisait sa magie à son idée, et Magrat était chez elle.

« Qu'est-ce qu'on va lui donner, alors ? demanda Nounou.

— On en causait, justement, dit Mémé.

— Moi, j'sais ce qui lui plaira », dit Nounou. Un silence glacial suivit sa proposition.

« J'vois pas à quoi ça lui servirait, ça, finit par rétorquer Magrat. Ça le gênerait plutôt, non ? »

— Il nous remerciera plus tard, notez bien ce que j'vous dis, fit Nounou. Mon premier mari, il répétait toujours...

— Faut en général quelque chose d'un peu moins physique, coupa Mémé qui fusilla Nounou Ogg du regard. Pas la peine d'aller tout gâcher, Gytha. Pourquoi il faut toujours que tu...

— Ben, j'peux quand même dire que... » commença Nounou.

Les deux voix baissèrent jusqu'au murmure. Il y eut un long silence tendu.

« Je crois, dit Magrat avec une gaieté crispée, que ce serait peut-être une bonne idée de rentrer toutes les trois dans nos petites chaumières et de faire à notre manière. Vous voyez.

Séparément. La journée a été longue, et on est toutes un peu fatiguées.

— Une bonne idée, approuva d'une voix ferme Mémé qui se leva. Viens, Nounou Ogg, lança-t-elle. La journée a été longue, et on est toutes un peu fatiguées. »

Magrat les entendit qui se chamaillaient en descendant le sentier sans se presser.

Elle resta là, assise au milieu des bougies de couleur, la main serrée sur une petite bouteille d'encens extrêmement thaumaturgique qu'elle avait fait venir d'un grand magasin de produits magiques tout là-bas à Ankh-Morpork. Depuis, elle n'attendait que l'occasion de s'en servir. Des fois, songeait-elle, ce serait agréable que les gens soient un peu plus gentils...

Elle fixait la boule.

Bon, autant s'y mettre.

« Il se fera facilement des amis », murmura-t-elle. Ça n'était pas grand-chose, elle le savait, mais c'était un talent qu'elle-même n'avait pas, elle n'avait jamais attrapé le coup.

Nounou Ogg, assise en solitaire dans sa cuisine, son énorme matou en boule sur les genoux, se servit son petit verre du soir et, le cerveau embrumé, essaya de se rappeler les paroles du dix-septième couplet de la chanson du Hérisson. Ça parlait de chèvres, ça, elle s'en souvenait, mais les détails ne lui revenaient pas. Le temps érodait la mémoire.

Elle porta un toast à la présence invisible.

« Une sacrée bonne mémoire, voilà ce qu'y lui faut, dit-elle. Il oubliera jamais son texte. »

Quant à Mémé Ciredutemps, emmitouflée dans son châle, elle retournait toute seule chez elle à grandes enjambées par la forêt

en pleine nuit et réfléchissait. La journée avait été longue, éprouvante même. Le pire, ç'avait été le théâtre. Tous ces gens qui faisaient semblant d'en être d'autres, les événements qui n'étaient pas vrais, des bouts de paysage à travers lesquels on passait la chaussure... Mémé aimait savoir où elle posait le pied, et elle n'était pas sûre de se trouver du goût pour ce genre d'affaire. Le monde avait l'air de changer tout le temps.

Avant, il ne changeait pas tant que ça. C'était ahurissant.

Elle marchait vite dans le noir, du pas assuré de celle qui est certaine que les bois, par cette nuit humide et ventée, recèlent des choses étranges et terribles et qu'elle en fait partie.

« Qu'il soit donc ce qu'il croit être, dit-elle. C'est tout ce qu'on peut espérer dans ce monde. »

Comme la plupart des gens, les sorcières ne sont pas en synchronisation avec le présent. La différence, c'est qu'elles s'en rendent vaguement compte et qu'elles s'en servent. Elles affectionnent le passé parce qu'une partie d'elles-mêmes y vit encore, et elles voient les ombres que l'avenir projette devant lui.

Mémé sentait comment se présentait l'avenir ; les couteaux y luisaient.



À cinq heures le lendemain matin, ça commençait déjà. Quatre hommes arrivèrent au galop par les bois près de chez Mémé, attachèrent leurs chevaux hors de portée d'oreille et s'approchèrent avec d'infinies précautions dans la brume.

Le sergent à leur tête n'aimait pas cette mission. C'était un gars du Bélier, et il ne savait pas vraiment comment s'y prendre pour arrêter une sorcière. Ce qu'il savait, en revanche, c'est que l'idée ne plairait pas à la sorcière. Et l'idée ne lui plaisait pas, à lui, que l'idée ne plaise pas à une sorcière.

Ses hommes étaient des Béliérins, eux aussi. Ils le suivaient collés à ses talons, prêts à se baisser derrière lui au premier signe plus suspect qu'un arbre.

La chaumière de Mémé dessinait une forme fongioïde dans la brume. Son jardin d'herbes indiscipliné donnait l'impression

d'avoir la bougeotte, même dans l'air immobile. Il y poussait des plantes qu'on ne voyait nulle part ailleurs dans les montagnes, dont on s'échangeait les racines et les graines sur huit mille kilomètres de Disque-monde, et le sergent aurait juré qu'une ou deux fleurs s'étaient tournées vers lui. Il frissonna.

« Et maintenant, chef ? »

— On... on se disperse, dit-il. Oui. On se disperse. Voilà ce qu'on fait. »

Ils se déplacèrent prudemment à travers les fougères. Le sergent se tapit derrière une bûche et souffla : « Bon. Très bien. Vous avez compris l'idée générale. Maintenant, on se disperse encore, et cette fois on le fait séparément. »

Les hommes grommelèrent un peu mais disparurent dans la brume. Le sergent leur donna quelques minutes pour prendre position, puis resouffla : « Bon. Maintenant, on... »

Il marqua une pause.

Il se demanda s'il allait oser crier et décida que non.

Il se releva. Il ôta son casque, par politesse, et se glissa dans l'herbe humide jusqu'à la porte de derrière. Il frappa, délicatement.

Après une attente de plusieurs secondes, il se rattacha le casque sur la tête, dit : « Y a personne. La barbe », et voulut repartir.

La porte s'ouvrit. Elle s'ouvrit très lentement, avec le maximum de grincements. Un couinement aussi profond ne pouvait être dû à la simple négligence ; il exigeait un régime intensif à l'eau chaude pendant plusieurs semaines. Le sergent s'arrêta, puis se retourna tout doucement en s'arrangeant pour bouger aussi peu de muscles que possible.

Il céda à des sentiments contradictoires en constatant que rien ne s'encadrait dans la porte. Pour ce qu'il en savait, les portes ne s'ouvriraient pas toutes seules.

Il se racla nerveusement la gorge.

Mémé Ciredutemps, tout près de son oreille, lui dit : « C'est une vilaine toux que vous avez là. Vous avez bien fait de venir me voir. »

Le sergent leva sur elle un regard de gratitude démente. « Argle », répondit-il.



« Elle a fait *quoi* ? » dit lord Kasqueth.

Le sergent regardait fixement un point à quelques centimètres à droite du fauteuil du duc.

« Elle m'a offert une tasse de thé, monseigneur, répondit-il.

— Et vos hommes ?

— À eux aussi, monseigneur. »

Le duc se leva de son fauteuil et entourra de son bras les épaules du sergent dont la cotte de mailles commençait à rouiller. Il était de mauvaise humeur. Il avait passé la moitié de la nuit à se laver les mains. Il n'arrêtait pas de se dire que quelque chose lui chuchotait à l'oreille. Au petit-déjeuner, on lui avait servi ses flocons d'avoine trop salés, grillés, avec une pomme dedans, et le cuisinier piquait des crises de nerfs dans sa cuisine. Ça se devinait, que le duc était très contrarié. Il se montrait poli. Le duc appartenait à ce type d'hommes qui se font de plus en plus amènes à mesure que monte leur colère, jusqu'au point où les mots « merci beaucoup » prennent le tranchant d'un couperet de guillotine.

« Sergent, dit-il tout en entraînant l'homme à travers la salle.

— Monseigneur ?

— Je ne suis pas certain de vous avoir donné des ordres clairs, sergent, fit-il, des intonations vipérines dans la voix.

— Monseigneur ?

— Oui, il est possible que je vous aie embrouillé. Je voulais dire : « Amenez-moi une sorcière, enchaînée si nécessaire », mais peut-être ai-je en réalité dit : « Allez prendre une tasse de thé ». Était-ce effectivement le cas ? »

Le sergent plissa le front. Le sarcasme n'était pas encore entré dans sa vie. À sa connaissance, quand il mettait les gens en colère, ça se manifestait par des cris et parfois des volées de bois vert.

« Non, monseigneur, dit-il.

— Je me demande pourquoi, alors, vous n'avez pas fait ce que j'ai demandé ?

— Monseigneur ?

— Elle a dû prononcer des paroles magiques, non ? J’ai entendu parler des sorcières, ajouta le duc qui avait passé la nuit à lire, jusqu’à ce que ses mains bandées tremblent trop, certains des ouvrages les plus intéressants sur la question³. J’imagine qu’elle vous a transmis des visions surnaturelles ? Vous a-t-elle soumis à – le duc frémit – des délices mystérieux et des extases interdites, tels que les mortels devraient bannir de leur esprit, à des secrets démoniaques qui vous ont entraîné au plus profond des désirs de l’homme ? »

Le duc se rassit et s’éventa de son mouchoir.

« Vous allez bien, monseigneur ? demanda le sergent.

— Quoi ? Oh, très bien, très bien.

— Mais vous êtes devenu tout rouge.

— Ne détournez pas la conversation, mon vieux, fit sèchement le duc en se ressaisissant un peu. Avouez-le : elle vous a offert des plaisirs hédonistiques et licencieux uniquement connus des pervers qui tâtent des arts charnels, n’est-ce pas ? »

Le sergent se mit au garde-à-vous et regarda fixement droit devant lui.

« Non, monseigneur, fit-il du ton de celui qui dit la vérité quoi qu’il adviennne. Elle m’a offert un petit pain.

— Un petit pain ?

— Oui, monseigneur. Avec des cassis dedans. »

Kasqueth resta absolument immobile tandis qu’il luttait pour ramener la paix en lui. Finalement, tout ce qu’il parvint à dire, ce fut : « Et vos hommes, qu’ont-ils fait ?

— Ils ont eu un petit pain, eux aussi, monseigneur. Tous, sauf le jeune Roger qu’a pas droit aux fruits, monseigneur, à cause de ses ennuis. »

Le duc s’affaissa sur la banquette de fenêtre et se mit la main sur les yeux. Je suis né pour régner sur les plaines, songeait-il, sur un pays plat, sans ce temps de chien ni rien, avec des gens qui n’ont pas l’air pétris de cire molle. Il va me dire ce que ce Roger a reçu.

³ Ecrits par des mages, lesquels sont célibataires et conçoivent de drôles d’idées vers les quatre heures du matin.

« Il a eu un biscuit, monseigneur. »

Le duc contempla les arbres au dehors. Il était furieux. Vraiment furieux. Mais vingt ans de mariage avec lady Kasqueth lui avaient appris à maîtriser non seulement ses émotions mais aussi ses instincts, et rien, pas même la plus petite contraction de muscle, ne trahissait ce qui se passait dans sa tête. En outre, des profondeurs noires de son cerveau montait une émotion dont il n'avait jusqu'ici jamais fait grand cas. La curiosité montrait le bout de son aileron.

Le duc s'était assez bien débrouillé pendant cinquante ans sans recourir à la curiosité. Ce n'était pas un trait de caractère qu'on encourageait beaucoup chez les aristocrates. Il avait trouvé dans la certitude un bien meilleur atout. Pourtant, il se dit que pour une fois la curiosité pourrait avoir son utilité.

Le sergent, debout au milieu de la salle, avait la mine impassible du soldat qui attend un ordre et n'hésitera pas à l'attendre jusqu'à ce qu'une dérive des continents le déloge de son poste. Il était au service peu exigeant des rois de Lancre depuis de nombreuses années, et ça se voyait. Son corps était au garde-à-vous. Malgré tous ses efforts, son estomac, lui, était au repos.

Les yeux du duc tombèrent sur le fou, assis sur son tabouret près du trône. La silhouette bossue leva la tête, gênée, et secoua ses clochettes sans conviction.

Le duc prit une décision. Pour avancer, avait-il découvert, il fallait trouver les points faibles. Il s'efforça de chasser la pensée qu'au nombre de ces points-là on pouvait compter les reins d'un roi au sommet d'un escalier sombre, et il se concentra sur l'affaire en question, du cousu main.

... Main. Il avait frotté, frotté, mais apparemment sans effet. Il avait fini par descendre dans les cachots pour emprunter une des brosses métalliques du bourreau et il avait frotté, frotté avec ça aussi. Sans effet, non plus. C'était même pire. Plus il frottait, plus il y avait de sang. Il avait peur de devenir fou...

Ah, oui, le fou. Il repoussa ses pensées au fond de son esprit. Les points faibles. C'était ça. Le fou avait tout du point faible.

« Vous pouvez disposer, sergent.

— Monseigneur, dit le sergent qui sortit d'un pas raide.

— Fou ?

— Foi de fou, monseigneur... » fit nerveusement le bouffon, et il brossa rapidement les cordes de sa mandoline abhorrée.

Le duc s'assit sur le trône.

« Ton foie ne m'intéresse pas, dit-il. Conseille-moi, mon fou.

— Diantre, noncle... reprit le fou.

— Et je ne suis pas ton oncle non plus. Je suis sûr que je m'en souviendrais, le coupa lord Kasqueth qui se pencha pour amener le bout de son nez à quelques centimètres de la figure affligée du fou. Si tu commences ta prochaine réflexion par noncle, diantre ou foie de fou, il t'en cuira. »

Le fou remua les lèvres en silence, puis demanda : « Que dites-vous de : « De grâce » ? »

Le duc savait quand lâcher du lest. « De grâce, je m'en accommoderai. Et toi aussi. Mais pas de bêtise. » Il se fendit d'un sourire encourageant. « Depuis combien de temps es-tu fou, mon garçon ?

— De grâce, mon brave...

— Le « mon brave », l'interrompit le duc en levant la main, dans l'ensemble, je n'y tiens pas.

— De grâce, mon b... monseigneur, fit le fou qui déglutit avec fébrilité. Toute ma vie, monseigneur. Dix-sept ans de vessie, depuis tout petit. Et mon père avant moi. Et mon oncle en même temps que lui. Et mon grand-père avant eux. Et son...

— Tous ceux de ta famille ont été fous ?

— Tradition familiale, monseigneur. De grâce, je veux dire. »

Le duc eut un nouveau sourire, et le fou se sentait trop inquiet pour remarquer combien il avait de dents.

« Tu es du pays, n'est-ce pas ? demanda le duc.

— Foi de f... Oui, monseigneur.

— Tu dois donc t'y connaître en croyances locales, tout ça ?

— Je pense, monseigneur. De grâce.

— Bien. Où dors-tu, mon fou ?

— Aux écuries, monseigneur.

— À partir d'aujourd'hui, tu pourras dormir dans le couloir devant ma porte, offrit le duc dans sa grande bonté.

— Bond'là !

— Et maintenant, fit le duc dont la voix dégoulina sur le fou comme de la mélasse sur un pouding, parle-moi des sorcières... »



Cette nuit-là, le fou dormit sur un bon carrelage royal dans le couloir livré aux sifflements du vent au-dessus de la grand-salle et non dans la paille chaude et sans aération des écuries.

« C'est fou, se dit-il. Foi de fou, mais est-ce que c'est assez fou ? »

Il s'assoupit par à-coups, plongea à chaque fois dans une espèce de rêve où une silhouette indistincte essayait sans cesse d'attirer son attention, et il n'eut que vaguement conscience des voix de lord et lady Kasqueth de l'autre côté de la porte.

« C'est vrai qu'il y a beaucoup moins de courants d'air comme ça », reconnut la duchesse à contre-cœur.

Le duc se carra dans son fauteuil et sourit à sa femme.

« Alors ? demanda-t-elle. Où sont les sorcières ?

— Il semblerait que le chambellan ait raison, mon aimée. Les sorcières tiennent apparemment la population locale en esclavage. Le sergent des gardes est rentré les mains vides. » Les mains... Il tomba à bras raccourcis sur la pensée importune.

« Vous auriez dû le faire exécuter, dit-elle dans la foulée. Pour l'exemple.

— Un système, ma chère, qui finirait par nous conduire à ordonner au dernier soldat de se trancher la gorge pour faire un exemple vis-à-vis de lui-même. À propos, ajouta-t-il d'une voix douce, on dirait qu'il y a moins de serviteurs dans le château. Vous savez que, normalement, je ne me mêle pas de...

— Alors ne vous en mêlez pas, fit-elle d'un ton sec. C'est moi la responsable de l'intendance. Je ne supporte pas le laisser-aller.

— Je suis sûr que vous êtes meilleur juge en la matière, mais...

— Et ces sorcières ? Allez-vous rester les bras ballants et laisser germer des ennuis futurs ? Allez-vous permettre à ces sorcières de vous défier ? Et la couronne ? »

Le duc haussa les épaules. « Elle a sûrement fini dans la rivière, dit-il.

— Et l'enfant ? Il a été remis aux sorcières ? Est-ce qu'elles pratiquent les sacrifices humains ?

— Il semblerait que non », répondit le duc. La duchesse eut l'air vaguement déçue.

« Ces sorcières, reprit le duc. On dirait qu'elles tiennent les gens sous un sortilège.

— Eh bien, à l'évidence...

— Mais pas un sortilège magique. On semble les respecter. Elles font de la médecine et ainsi de suite. C'est plutôt étrange. Apparemment, les montagnards les craignent et en sont fiers en même temps. Ça risque d'être difficile d'agir contre elles.

— Je vais finir par croire, fit la duchesse, sinistre, que sur vous aussi elles ont opéré un charme. »

À vrai dire, le duc était intrigué. Le pouvoir exerce toujours une fascination mystérieuse, ce qui explique pourquoi il avait tout de suite épousé la duchesse. Il regardait fixement le feu.

« Sincèrement, dit la duchesse qui reconnut le sourire mauvais, vous aimez ça, n'est-ce pas ? Le sentiment du danger. Je me souviens, quand nous nous sommes mariés ; l'idée même de se passer la corde au cou... »

Elle claqua des doigts devant les yeux vitreux du duc. Il se redressa.

« Pas du tout ! s'écria-t-il.

— Alors, qu'allez-vous faire ?

— Attendre.

— *Attendre ?*

— Attendre et aviser. La patience est une vertu. »

Le duc se renfonça dans son fauteuil. Son sourire aurait pu tenir bon mille ans sur un rocher. C'est alors que, sous un œil, un muscle se mit à tressaillir.

Du sang suintait d'entre les bandages de sa main.



Une fois encore, la pleine lune chevaucha les nuages.

Mémé Ciredutemps alla traire et nourrir les chèvres, puis couvrit le feu, tendit un drap sur le miroir et tira son balai de son coin près de la porte. Elle sortit par celle de derrière qu'elle verrouilla et s'en fut accrocher la clé à son clou dans les cabinets.

Ça suffisait bien. Une seule fois dans toute l'histoire de la sorcellerie du Bélier, un voleur s'était introduit par effraction dans la chaumière d'une sorcière. La sorcière en question lui avait infligé la plus terrible des punitions⁴.

Mémé s'assit sur le balai et marmotta quelques mots, mais sans grande conviction. Après deux autres essais, elle redescendit, tripatouilla les ligatures et fit une nouvelle tentative. Il y eut en bout de manche un soupçon de scintillement qui s'éteignit rapidement.

« La barbe », lâcha-t-elle à mi-voix.

Elle regarda attentivement autour d'elle, au cas où quelqu'un l'observerait. Mais seul un blaireau en chasse entendit la galopade, sortit la tête d'un buisson et vit Mémé dévaler le sentier, le balai tendu à bout de bras à côté d'elle. La magie finit quand même par embrayer, et la sorcière réussit à l'enfourcher d'un bond en catastrophe avant qu'il ne s'enfonce lourdement dans la nuit, aussi gracieux qu'un canard auquel manquerait une aile.

D'au-dessus des arbres parvint un juron assourdi contre tous les nains mécaniciens.

La plupart des sorcières préfèrent vivre dans des chaumières isolées, bien traditionnelles, aux cheminées tordues et au chaume envahi de mauvaises herbes. Mémé Ciredutemps approuvait ; à quoi bon être une sorcière si on ne met personne au courant ?

Nounou Ogg se fichait pas mal que les gens soient au courant et encore davantage de ce qu'ils pensaient ; elle habitait une chaumière neuve bourrée de colifichets en plein centre de la

⁴ Elle ne fit rien, si ce n'est un petit sourire énigmatique qu'elle lui adressait de temps en temps quand elle le voyait au village. Au bout de trois semaines d'un tel régime, le suspense fut trop insupportable au voleur qui alla se pendre ; plus exactement, il alla se pendre ailleurs, à l'autre bout du continent où il s'amenda, et ne revint jamais chez lui.

ville de Lancre et au cœur de son empire personnel. Diverses filles et brus venaient faire la cuisine et le ménage plus ou moins à tour de rôle. La moindre surface plane disparaissait sous les bibelots ramenés par les grands voyageurs de la famille. Fils et petits-fils veillaient à ce que le tas de bûches soit au complet, le toit couvert de bardeaux, la cheminée ramonée ; l'armoire aux boissons était toujours pleine, la blague près de son rocking-chair toujours bourrée de tabac. Au-dessus de l'âtre s'étalait une immense inscription en pyrogravure : MAMAN. Aucun tyran dans toute l'histoire du monde n'avait jamais exercé domination aussi totale.

Nounou Ogg avait aussi un chat, un énorme matou borgne du nom de Gredin qui partageait son temps entre dormir, manger et engendrer la plus prolifique des tribus félines incestueuses. Il ouvrit son œil unique comme une fenêtre jaune sur l'Enfer en entendant le balai de Mémé atterrir tant bien que mal sur la pelouse derrière la chaumière. L'instinct propre à son espèce lui fit reconnaître en Mémé une ennemie irréductible des chats, et il fila discrètement sous une chaise.

Magrat était déjà assise près du feu, l'air compassé.

L'une des quelques règles strictes de la magie interdit à ses adeptes de changer d'apparence sur une longue durée. Une sorte d'inertie morphique s'empare du corps qui peu à peu revient à sa forme originelle. Mais Magrat essayait quand même. Tous les matins elle avait les cheveux longs, épais et blonds, mais tous les soirs elle avait retrouvé ses frisettes tourmentées habituelles. Pour obtenir un meilleur effet elle avait essayé d'y tresser des violettes et des primevères. Ce qui n'avait pas donné tous les résultats escomptés. On avait l'impression qu'un bac à fleurs lui était tombé sur la tête.

« Bonsoir, fit Mémé.

— Bienvenue au clair de lune, répondit poliment Magrat. Heureuse de vous voir. Une étoile brille sur...

— Salut », fit Nounou Ogg. Magrat grimaça.

Mémé s'assit et entreprit de retirer les épingles qui fixaient son grand chapeau à son chignon. L'image de Magrat s'imprima enfin dans son cerveau.

« Magrat ! »

La jeune sorcière sauta en l'air et serra de ses mains osseuses le devant vertueux de sa robe.

« Oui ? chevrota-t-elle.

— Qu'est-ce que t'as sur les genoux ?

— C'est mon démon familier, se défendit-elle.

— Il lui est arrivé quoi, à ton crapaud ?

— Il est parti, marmonna-t-elle. De toutes façons, il était pas très bon. »

Mémé soupira. Depuis quelque temps, Magrat cherchait désespérément un démon familier fiable, et malgré l'amour et l'attention qu'elle leur prodiguait, ils souffraient tous apparemment d'un grave défaut, comme une tendance à mordre, à se faire marcher dessus ou, dans les cas extrêmes, à se métamorphoser.

« Ça fait quinze cette année, dit Mémé. Sans compter le cheval. C'est quoi, celui-là ?

— Un caillou, gloussa Nounou Ogg.

— Ben, au moins, ça fera de l'usage », dit Mémé.

Le caillou tendit une tête et lui lança un regard légèrement narquois.

« C'est une tortue, dit Magrat. Je l'ai achetée dans la vallée, au marché de Montmouton. Elle est très, très vieille et elle connaît plein de secrets, a dit le marchand.

— Je vois qui c'est, fit Mémé. Il vend aussi des poissons rouges qui se décolorent au bout d'un jour ou deux.

— En tout cas, je vais l'appeler Pied-léger, dit Magrat d'un ton vif et provocant. Je peux si j'en ai envie.

— Oui, oui, d'accord, sûrement, fit Mémé. Bon, comment ça va, mes sœurs ? Ça fait deux mois qu'on s'est pas vues.

— Faudrait se voir à chaque nouvelle lune, reprocha Magrat sévèrement. Sans faute.

— C'était le mariage de la dernière à mon Grame, dit Nounou Ogg. J'pouvais pas manquer ça.

— Et moi j'ai passé toute la nuit auprès d'une chèvre malade, s'empessa de se défendre Mémé Ciredutemps.

— Oui, bon », fit Magrat d'un air de doute. Elle farfouilla dans son sac. « En tout cas, si on veut commencer, on ferait mieux d'allumer les bougies. »

Les deux vieilles sorcières échangèrent un regard résigné.

« Mais on a cette jolie lampe que ma Tracie m'a envoyée, dit innocemment Nounou Ogg. Et j'allais tisonner un peu le feu.

— Je vois parfaitement bien dans le noir, Magrat, fit durement Mémé. Et t'as lu ces drôles de livres. Les gris-noirs.

— Les grimoires...

— Tu vas pas te remettre à dessiner par terre non plus, prévint Nounou Ogg. On y a passé nos journées de peine à nettoyer toutes ces espèces de noms la dernière fois...

— Des runes », fit Magrat. Son regard se fit implorant. « Dites, rien qu'une bougie ?

— D'accord, dit Nounou Ogg qui se laissa un peu fléchir. Si ça te fait plaisir. Mais rien qu'une, attention. Et une blanche, ordinaire. Rien de farfelu. »

Magrat soupira. Ça ne serait sans doute pas une bonne idée de déballer le reste de son sac.

« Faudrait qu'on soit un peu plus nombreuses, dit-elle tristement. C'est pas fameux, un convent à trois.

— J'savais pas qu'on était encore un convent. Personne m'a dit qu'on remettait ça, renifla Mémé Ciredutemps. N'importe comment, y a personne d'autre de ce côté de la montagne à part la vieille Mémère Démât, et elle sort pas beaucoup ces temps-ci.

— Mais des tas de jeunes filles dans mon village... fit Magrat. Vous savez. Ça pourrait leur plaire.

— C'est pas comme ça qu'on fait, tu l'sais bien, désapprouva Mémé. La sorcellerie, on va pas la chercher, c'est elle qui vient nous trouver.

— Oui, oui, reconnut Magrat. Je m'excuse.

— Bon », fit Mémé, un peu calmée. S'excuser était un talent qu'elle n'avait jamais su maîtriser mais qu'elle appréciait chez les autres.

« Et ce nouveau duc, alors ? » lança Nounou pour détendre l'atmosphère.

Mémé se carra sur son siège. « Il a fait brûler des maisons à Trou-d'Ucques, dit-elle. Une histoire d'impôts.

— C'est horrible, fit Magrat.

— Le vieux roi Vérence, il faisait déjà ça, dit Nounou. Quel sale caractère c'était, çui-là.

— Mais lui, il laissait sortir les gens d'abord, remarqua Mémé.

— Oh, oui, fit Nounou, royaliste convaincue. Il pouvait, comme ça, se montrer très charitable. Il payait pour qu'on les reconstruise, la plupart du temps. Quand il s'en souvenait.

— Et toutes les nuits du Porcher, un quartier de venaison, dit Mémé avec mélancolie.

— Oh, oui. Pour ça, il avait des égards pour les sorcières, ajouta Nounou Ogg. Quand il chassait des gens et qu'il me croisait dans les bois, il enlevait toujours son casque pour me dire : « J'espère que vous vous portez bien, madame Ogg », et le lendemain il m'envoyait son majordome avec deux bouteilles ou autre chose. C'était un roi qu'avait des manières.

— Chasser des gens, c'est quand même pas des manières, dit Magrat.

— Ben, non, reconnut Mémé Ciredutemps. Mais c'était seulement quand ils avaient fait quelque chose de mal. Il disait qu'ils aimaient ça, même. Et il les laissait partir quand ils le faisaient bien galoper.

— Et puis il avait son gros machin plein de poils », dit Nounou Ogg.

Il y eut un changement perceptible dans l'atmosphère. Elle s'échauffa, s'assombrit, se peupla dans les coins d'ombres de conspiration inexprimée.

« Ah, fit Mémé d'un air distant. Son droit de cuissage.

— Il lui en fallait, de l'exercice, dit Nounou Ogg, le regard plongé dans le feu.

— Mais le lendemain il envoyait son intendant faire la tournée avec un sac d'argenterie et un tas de trucs pour le mariage, dit Mémé. Y a plus d'un couple qu'est parti du bon pied dans la vie grâce à ça.

— Dame oui, approuva Nounou. Et un ou deux particuliers aussi.

— Un roi jusqu'au bout des ongles, dit Mémé.

— De quoi vous parlez ? fit Magrat, soupçonneuse. Il avait des animaux de compagnie ? »

Les deux sorcières émergèrent de leur espèce d'apnée en eau profonde. Mémé Ciredutemps haussa les épaules.

« Faut l'avouer, poursuivit Magrat d'une voix sévère, vous pensez peut-être beaucoup de bien de l'ancien roi, mais ç'a pas l'air de vous tracasser tellement qu'on l'ait tué. J'veux dire, c'était plutôt louche, comme accident.

— Les rois, c'est ça, fit Mémé. Ça va, ça vient, bons et mauvais. Son père a empoisonné le roi qu'on avait avant.

— C'était le vieux Thargum, ajouta Nounou Ogg. L'avait une grosse barbe rousse, je m'appelle. Il était très charitable, lui aussi, tu sais.

— Seulement, personne a le droit de dire que Kasqueth a tué le roi, fit observer Magrat.

— Quoi ? fit Mémé.

— L'autre jour, il a fait exécuter à Lancre des gens qui l'avaient prétendu, continua Magrat. Propager des mensonges pernicioseux, il a appelé ça. Il a prévenu que tous ceux qui diraient pas comme lui visiteraient ses oubliettes, mais pas pour longtemps. À ce qu'il raconte, Vérence est mort de cause naturelle.

— Ben, se faire assassiner, ça fait partie des causes naturelles pour un roi, dit Mémé. J'vois pas pourquoi il se sent gêné. Quand le vieux Thargum s'est fait tuer, on a planté sa tête au bout d'une perche, on a fait un grand feu de joie et tout le monde dans le palais s'est soûlé pendant une semaine.

— Je m'souviens, dit Nounou. Ils ont promené sa tête dans tous les villages pour montrer qu'il était mort. Très convaincant, moi, j'ai trouvé. Surtout pour lui. Il souriait. J'crois que c'est comme ça qu'il aurait aimé partir.

— J'pense qu'on devrait quand même garder un œil sur celui-là, fit Mémé. Il me fait l'effet d'un petit malin. C'est pas bon, ça, pour un roi. Et j'ai pas l'impression que les égards, il sait ce que c'est.

— Un homme est venu me voir la semaine dernière pour demander si je voulais payer des impôts, dit Magrat. J'y ai répondu que non.

— L'est venu m'voir aussi, fit Nounou Ogg. Mais mon Jason et mon Wane sont sortis y dire que son truc nous intéressait pas.

— Un p'tit bonhomme chauve en cape noire ? fit Mémé, la mine songeuse.

- C'est ça, répondirent les deux autres.
- Il traînait dans mes framboisiers. Seulement, quand j'suis sortie pour voir ce qu'il voulait, il a filé.
- En réalité, j'y ai donné deux sous, avoua Magrat. Il disait qu'on allait le torturer, vous voyez, s'il arrivait pas à faire payer des impôts aux sorcières... »



Lord Kasqueth regarda soigneusement les deux pièces sur ses genoux.

Puis il leva les yeux sur son percepteur. « Eh bien ? » fit-il.

Le percepteur se racla la gorge. « Eh bien, monseigneur, vous voyez. J'ai expliqué la nécessité d'employer une armée permanente, ekcetra, elles ont demandé pourquoi, j'ai dit à cause des bandits, ekcetra, et elles ont dit que les bandits ne les embêtaient jamais.

— Et les travaux publics ?

— Ah. Oui. Eh bien, j'ai signalé la nécessité de construire et d'entretenir des ponts, ekcetra.

— Et ?

— Elles ont dit qu'elles ne s'en servaient pas.

— Ah, fit le duc d'un air entendu. Elles ne peuvent pas traverser l'eau vive.

— Je n'en suis pas sûr, monseigneur. Je crois que les sorcières peuvent traverser tout ce qu'elles veulent.

— Elles ont dit autre chose ? » demanda le duc.

Le percepteur tortilla éperdument le bord de sa robe.

« Eh bien, monseigneur. J'ai mentionné que les impôts aidaient à maintenir une paix royale, monseigneur...

— Et ?

— Elles ont dit que le roi n'avait qu'à maintenir sa paix tout seul, monseigneur. Et après, elles m'ont lancé un regard.

— Quel genre de regard ? »

Le duc était assis, sa figure étroite appuyée sur une main en coupe. Il était fasciné.

« C'est plutôt difficile à décrire », dit le maltôtier. Il s'efforçait d'échapper aux yeux fixes de lord Kasqueth, lesquels lui

donnaient la nette impression que les carreaux du dallage s'envolaient dans toutes les directions et recouvraient déjà plusieurs arpents. La fascination de lord Kasqueth lui faisait comme une épingle à un grand mars.

« Essayez », le convia le duc.

Le maltôtier rougit.

« Eh bien, dit-il. Ça... n'était pas agréable. »

Ce qui prouve que le percepteur s'y entendait mieux en chiffres qu'en paroles. Si l'embarras, la peur, la mauvaise mémoire et l'absence totale d'imagination ne s'étaient pas coalisés contre lui, voici ce qu'il aurait dit :

« Quand j'étais petit, un jour j'étais chez ma tante qui m'avait dit de ne pas toucher à la crème, ekcetra, et elle l'avait mise sur une étagère en hauteur dans l'arrière-cuisine, alors, moi, j'ai pris un tabouret pour aller la chercher pendant qu'elle était allée quelque part, seulement elle est revenue, moi, je ne le savais pas, et comme je n'arrivais pas à saisir le bol de crème il s'est cassé par terre, alors elle a ouvert la porte et m'a regardé méchamment ; c'était ce regard-là. Mais le pire, c'est que les sorcières, elles le *savaient*. »

« Pas agréable, répéta le duc.

— Non, monseigneur. »

Des doigts de la main gauche le duc battit la charge sur le bras du trône. Le percepteur toussa une nouvelle fois.

« Vous... vous n'allez pas m'obliger à y retourner, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Hein ? » fit le duc. Il eut un geste irrité. « Non, non, dit-il. Aucunement. Passez donc chez le bourreau en partant. Voyez quand il peut vous prendre. »

Le maltôtier lui lança un regard reconnaissant et fit une petite révérence.

« Oui, monseigneur. Tout de suite, monseigneur. Merci, monseigneur. Vous êtes...

— Oui, oui, dit lord Kasqueth d'un air absent. Vous pouvez disposer. »

Le duc se retrouva seul dans la salle immense. Il pleuvait encore. De temps en temps un morceau de plâtre venait s'écraser sur le dallage et des crissements provenaient des murs

qui se tassaient toujours plus. Une odeur de vieille cave flottait dans l'air.

Dieux, ce qu'il le détestait, ce royaume.

Il était tellement petit, pas plus de soixante kilomètres de long sur peut-être quinze de large, composé presque entièrement de montagnes implacables aux versants vert glacier et aux crêtes en lames de couteaux, ou de forêts épaisses repliées sur elles-mêmes. Un royaume pareil ne devrait pas causer de soucis.

Ce que le duc comprenait mal, c'était cette sensation que le royaume avait de la *profondeur*. Comme si sa géographie aurait dû déborder de ses limites étroites.

Il se leva et traversa la salle pour gagner le balcon, d'où l'on jouissait d'une vue imprenable sur les arbres. Il eut l'impression que les arbres le regardaient eux aussi.

Il sentait leur rancune. Chose bizarre, vu que le peuple, lui, n'avait pas trouvé à redire. Visiblement, il ne trouvait pas beaucoup à redire contre quoi que ce soit. Vérence avait été assez populaire, à sa façon. Ses sujets étaient venus nombreux à ses funérailles ; il se rappelait les rangées de visages solennels. Des visages nullement stupides. Loin de là. Seulement préoccupés, comme si ce que faisaient les rois n'avait pas vraiment grande importance.

Il trouvait ça presque aussi ennuyeux que les arbres. Une bonne émeute, tiens, voilà qui eût été plus... plus convenable. On aurait écumé le pays à cheval et pendu des gens, ce qui aurait amené la tension créatrice tellement indispensable au bon développement de l'État. En bas, dans les plaines, quand vous donniez un coup de pied aux gens, ils vous le rendaient. Ici, ils s'écartaient et attendaient patiemment que votre pied pourrisse et tombe. Comment laisser un nom dans l'Histoire quand on règne sur des sujets pareils ? On n'arrivait pas plus à les opprimer qu'on n'arrive à opprimer un matelas.

Il avait levé des impôts et brûlé quelques villages par principe, rien que pour leur montrer à qui ils avaient affaire. Sans effet notable.

Et puis il y avait ces sorcières. Elles l'obsédaient.

« Fou ! »

Le fou, qui s'octroyait un petit somme bien tranquille derrière le trône, se réveilla, terrorisé.

« Oui !

— Viens ici, fou. »

Le fou tintinnabula misérablement jusqu'au duc.

« Dis-moi, fou, est-ce qu'il pleut toujours par ici ?

— Foi de fou, noncle...

— Contente-toi de répondre à la question, fit lord Kasqueth avec une patience d'airain.

— Des fois, ça s'arrête, messire. Pour laisser la place à la neige. Et des fois on a des brouillards infatués à l'excès, dit le fou.

— Infatués ? » fit le duc d'un air absent.

Le fou ne put se retenir. Ses oreilles horrifiées entendirent ses lèvres laisser échapper : « Épais, monseigneur. Du latatien *infatuus*, soupe ou bouillon. »

Mais le duc n'écoutait pas. Écouter le bavardage des subalternes, pour ce qu'il en savait, ne présentait guère d'intérêt.

« Je m'ennuie, fou.

— Laissez-moi vous ébaudir, monseigneur, par moult réparties espiègles et joyeuses calembredaines.

— Chiche. »

Le fou humecta ses lèvres sèches. Il ne s'attendait pas réellement à ça. Le roi Vérence se contentait de lui botter le derrière ou de lui jeter une bouteille à la figure. Un *vrai* roi.

« J'attends. Fais-moi rire. »

Le fou se jeta à l'eau.

« Alors, mon vieux, chevrotait-il, pourquoi un cheval de démonte en chaud'eau peut, la nuit, passer pour le frère d'une chandelle de louage ? »

Le duc fronça les sourcils. Le fou estima qu'il valait mieux ne pas attendre.

« Voilà : parce qu'on peut graisser une chandelle et le cheval itou sans un gros caliban », et comme ça faisait partie de la blague, il tapota légèrement lord Kasqueth de son ballon au bout d'un bâton et gratta sa mandoline.

L'index du duc battit une vigoureuse retraite sur le bras du trône.

« Oui ? fit-il. Et après, il se passe quoi ? »

— C'est, euh... c'est tout, comme qui dirait, répondit le fou qui ajouta : Mon grand-père trouvait que c'était une de ses meilleures blagues.

— Je suis sûr qu'il la racontait autrement », fit le duc. Il se leva. « Appelle mes piqueurs. Je crois que je vais aller chasser à courre. Et tu peux venir aussi.

— Monseigneur, je ne sais pas monter ! »

Pour la première fois de la matinée, lord Kasqueth sourit.

« Épatant ! dit-il. On te donnera un cheval qu'on ne peut pas monter. Ha. Ha. »

Il baissa les yeux sur ses bandages. Puis il se dit : je vais demander à l'armurier de me faire apporter une lime.



Une année s'écoula. Les jours défilèrent patiemment un à un. Au tout début du multivers ils avaient essayé de tous passer en même temps, et ça n'avait pas marché.

Tomjan, assis sous la table branlante de Hwel, regardait son père faire les cent pas entre les chariots ; il agitait un bras tout en discutant. Vitoller brassait toujours l'air quand il parlait ; les mains attachées dans le dos, il aurait été muet.

« D'accord, disait-il, et *les Fiancées du roi* ? »

— L'année dernière, fit la voix de Hwel.

— Bon, d'accord. On va leur donner *Mallo, le tyran de Klatch*, décida Vitoller, et son larynx changea en souplesse de registre pour émettre un grondement capable de faire vibrer les fenêtres à travers n'importe quelle grand-place : *Dans le sang je suis venu, Et par le sang je règne, Que nul n'ose défier ces murs de sang...*

— On l'a fait l'année d'avant, dit tranquillement Hwel. Et puis les gens en ont marre des rois. Ils veulent rigoler un peu.

— Ils n'ont pas marre de mes rois, à moi, fit Vitoller. Mon cher ami, les gens ne viennent pas au théâtre pour rigoler, ils

viennent pour connaître des Émotions, pour Apprendre, pour s'Émerveiller...

— Pour rigoler, le coupa Hwel tout net. Jette un coup d'œil à celle-là. »

Tomjan entendit un froissement de papier et un grincement d'osier tandis que Vitoller s'asseyait de tout son poids sur une panière d'accessoires.

« Une espèce de mage, lut l'acteur. Ou Comme vous voudrez. »

Hwel étendit les jambes sous la table et délogea Tomjan. Il ramena le gamin par une oreille.

« Ça parle de quoi ? fit Vitoller. De mages ? De démons ? De lutins ? De marchands ?

— Je suis assez content de la scène IV de l'acte II, dit Hwel qui propulsa le bambin vers la malle d'accessoires. Deux serviteurs qui font une vaisselle comique.

— Des scènes de lit de mort ? demanda Vitoller avec espoir.

— No-on, répondit Hwel. Mais je peux te faire un monologue humoristique dans l'acte III.

— Un monologue humoristique !

— D'accord, il y a de la place pour un soliloque dans le dernier acte, s'empressa de proposer Hwel. J'en écris un ce soir, pas de problème.

— Et un assassinat au poignard, dit Vitoller en se mettant debout. Bien lâche. Ça fait toujours son petit effet. »

Il s'en fut à grands pas diriger le montage de la scène.

Hwel soupira et saisit sa plume d'oie. Quelque part derrière les murs en toile de sac il y avait la ville de Chienbattu, qui s'était, on ne savait comment, laissé bâtir dans une cuvette perchée entre les parois presque à pic d'un canyon. Il ne manquait pas de terrains plats dans les montagnes du Bélier. L'ennui, c'est qu'ils étaient pour la plupart à la verticale.

Hwel ne les aimait pas, les montagnes du Bélier, sentiment plutôt curieux parce que c'était traditionnellement le pays des nains et que lui-même l'était, nain. À vrai dire, sa tribu l'avait banni des années auparavant, non seulement pour sa claustrophobie, mais surtout à cause de son penchant à rêvasser. Le roi nain local jugeait pareil talent superflu chez

quiconque doit manier une pioche sans oublier où elle doit tomber, aussi avait-on offert à Hwel un petit sac d'or, les vœux sincères de la communauté et un congé définitif.

Il se trouvait qu'à la même époque la troupe de Vitoller passait par là, et le nain s'était fendu d'une piécette de cuivre pour voir jouer *le Dragon des plaines*. Il avait suivi la représentation sans qu'un muscle ne bouge sur sa figure, était rentré dans sa chambre meublée et au matin avait frappé au chariot de Vitoller pour lui présenter le premier jet du *Roi sous la montagne*. Franchement, ça n'était pas très bon, mais Vitoller avait eu assez de flair pour deviner sous le crâne rond et hirsute une imagination capable d'enfourcher le monde ; aussi, lorsque la troupe ambulante s'était remise en marche, avait-on vu un nouveau membre courir pour ne pas se laisser distancer...

Des particules d'inspiration brute pleuvent sans cesse à travers l'univers comme de la neige fondue. De temps en temps l'une d'elles touche un esprit réceptif qui invente alors l'ADN, la forme sonate pour flûte ou un procédé afin que les ampoules électriques s'usent deux fois plus vite. Mais elles ratent généralement leur but. La plupart des gens passent leur existence sans qu'une seule même ne les atteigne.

Certains ont encore moins de chance. Ils les reçoivent *toutes*.

C'était le cas de Hwel. Des inspirations dont le nombre aurait alimenté une histoire complète des arts du spectacle pleuvaient à jet continu dans un crâne petit et lourd destiné par l'évolution à ne rien offrir de plus remarquable que sa résistance étonnante aux coups de hache.

Il lécha sa plume d'oie et fit d'un œil timide le tour du campement. Personne ne le regardait. Il souleva délicatement le *Mage* et ramena un autre paquet de feuilles de papier.

Il ne s'agissait pas d'une œuvre alimentaire de plus. Chaque page était souillée de sueur et les mots eux-mêmes, des gribouillages, couvraient le manuscrit dans un entrelacs de pâtés, de ratures et de renvois griffonnés en pattes de mouche. Hwel le contempla un instant, perdu dans un monde où il se trouvait seul avec la page blanche suivante et les clameurs, les hurlements qui hantaient ses rêves.

Il se mit à écrire.

Libéré de la surveillance jamais trop vigilante de Hwel, Tomjan repoussa le couvercle de la banne d'accessoires et, à la manière méthodique des tout petits, entreprit de déballer les couronnes.

Le nain tirait la langue tandis qu'il faisait courir la plume vagabonde sur la page mouchetée d'encre. Il avait trouvé où caser les amants maudits par le sort, les fossoyeurs comiques et le roi bossu. C'étaient les chats et les patins à roulettes qui lui donnaient pour l'heure du souci...

Un gazouillis lui fit lever la tête.

« Par pitié, petit, dit-il. Elle te va mal. Remets-la où tu l'as trouvée. »



Le Disque plongeait dans l'hiver.

On ne peut pas décrire l'hiver dans les montagnes du Bélier comme un pays magique tout gelé où le moindre rameau se festonne délicatement de glace. L'hiver dans les montagnes du Bélier ne fait pas dans la dentelle ; c'est une porte ouverte sur le froid primordial d'avant la création du monde. L'hiver dans les montagnes du Bélier, ce sont plusieurs mètres de neige, des forêts réduites à un labyrinthe de tunnels verts et sombres sous les congères. L'hiver signifie l'arrivée du vent flemmard qui ne s'embête pas à souffler autour des gens mais carrément au travers. L'idée que l'hiver puisse passer pour agréable ne viendrait jamais aux habitants du Bélier, qui disposent de dix-huit mots différents pour désigner la neige⁵.

Le fantôme du roi Vérence rôdait sur les remparts, affamé, démuné ; il contemplait ses chères forêts au loin et attendait sa chance.

C'était un hiver de mauvais augure. La nuit, des comètes scintillaient dans le ciel glacé. Le jour, des nuages aux formes de baleines et de dragons, saisissantes de vérité, survolaient le pays. Dans le village de Dodâne, une chatte avait donné

⁵ Aucun, hélas, n'est imprimable.

naissance à un chaton bicéphale, mais vu que Gredin, à force de payer de sa personne, était l'ancêtre de tous les mâles des trente dernières générations, ça n'avait sans doute rien d'extraordinaire.

Pourtant, à Trou-d'Ucques, un jeune coq avait pondu un œuf ; il avait dû endurer quelques questions personnelles très embarrassantes. Dans la ville de Lancre, un homme jurait avoir rencontré un homme qui avait vu de ses propres yeux un arbre se lever et marcher. On avait essuyé une averse aussi brève que brutale de crevettes. Des lumières étranges s'allumaient dans le ciel. Les oies marchaient à reculons. Au-dessus de tout ça flamboyaient les grands rideaux de feu gelé qu'étaient les Aurorae Coriolis, les lumières du Moyeu, dont les teintes glaciales illuminaient et coloraient les neiges nocturnes.

Il n'y avait rien d'inhabituel dans tout ça. Les montagnes du Bélier, qui se tiennent pour ainsi dire sur l'immense onde magique stagnante du Disque comme une barre de fer innocemment lâchée en travers de deux rails de métro, les montagnes du Bélier, donc, sont tellement saturées de magie qu'elles en libèrent en permanence dans le voisinage. Les autochtones se réveillent fréquemment au milieu de la nuit, marmonnent : « Ah, encore un de ces fichus mauvais présages », et replongent dans le sommeil.

Vint la nuit du Porcher, départ d'une nouvelle année. Et, avec une soudaineté alarmante, rien ne se produisit.

Les cieux étaient dégagés, la neige épaisse et craquante comme du sucre glace.

Les forêts gelées restaient silencieuses et sentaient le fer-blanc. Il ne tombait rien d'autre du ciel que, de temps en temps, de nouvelles giboulées de neige.

Un malheureux traversa la lande entre Dodâne et Lancre sans apercevoir la moindre lumière des marais, le moindre chien sans tête, le moindre arbre en goguette, la moindre charrette fantôme ni la moindre comète ; il fallut l'emmener dans une taverne et le faire boire pour lui ébranler les nerfs.

Le stoïcisme des Béliérins, qui avaient développé au fil des ans une résistance souveraine au chaos thaumaturgique, s'avéra

incapable de faire face au changement brutal. C'était comme un bruit qu'on n'entend pas jusqu'à ce qu'il s'arrête.

Mémé Ciredutemps l'entendait à présent, allongée moelleusement sous plusieurs épaisseurs de courtelines dans sa chambre glaciale. Traditionnellement, la nuit du Porcher est la seule de la longue année discalé où les sorcières sont censées rester chez elles, et Mémé s'était couchée tôt en compagnie d'un sac de pommes et d'une bouillotte en grès. Mais quelque chose l'avait tirée de sa somnolence.

Le commun des mortels aurait silencieusement descendu l'escalier, peut-être armé d'un tisonnier. Mémé se contenta de s'étreindre les genoux et de laisser vagabonder sa tête.

Ça ne venait pas de la maison. Elle sentait les petits esprits lestes des souris et ceux, confus, de ses chèvres dans l'appentis, couchées dans leur flatulence douillette. Une chouette en maraude plana soudain au-dessus des toits, vive comme une dague.

Mémé se concentra davantage, jusqu'à emplir son cerveau du tout petit pépiement des insectes dans le chaume et des vers du bois dans les poutres. Rien d'intéressant par là.

Elle se blottit dans son lit et se laissa dériver dans la forêt, une forêt silencieuse en dehors du choc assourdi d'un paquet de neige tombant de temps en temps d'une branche. Même au cœur de l'hiver, la vie y était omniprésente ; elle sommeillait en général dans des terriers ou hibernait au cœur des arbres.

Rien que de très ordinaire. Elle poussa plus loin, vers les hautes landes et défilés secrets où les loups couraient en silence sur la croûte de gel ; elle effleura leur esprit, aussi affilé qu'une lame de couteau. Encore plus haut, et il n'y eut plus sur les champs de neige que des bandes de vhermines⁶.

Tout était à sa place, sauf que rien ne collait. Il y avait quelque chose... oui, il y avait quelque chose de *vivant* là-bas, quelque chose de récent, d'ancien et...

6 La vhermine est une petite créature noire à fourrure, réputée pour sa peau. C'est une parente plus prudente du lemming ; elle ne se jette du haut des falaises que sur de petits cailloux.

Mémé retourna l'impression dans sa tête. Oui. C'était ça. Quelque chose de désespéré. De perdu. Et...

Les impressions, ça n'est jamais simple, Mémé le savait. On a beau s'en débarrasser, il en vient toujours d'autres par en dessous...

Quelque chose qui, à moins de cesser très vite de se sentir perdu et désespéré, allait se mettre *en colère*.

Et pourtant, elle n'arrivait pas à le trouver. Elle sentait les esprits chétifs des chrysalides sous le terreau de feuilles gelé. Elle sentait les vers de terre qui avaient migré en profondeur, hors d'atteinte du froid glacial. Elle sentait même des gens, il n'y avait rien de plus dur – les esprits humains brassaient tant de pensées à la fois qu'ils en devenaient quasi impossibles à repérer ; c'était comme vouloir clouer du brouillard au mur.

Non. Rien de rien. L'impression l'entourait de toutes parts et il n'y avait rien pour la motiver. La sorcière était allée aussi loin qu'elle le pouvait, jusqu'à la plus infime des créatures du royaume, et rien de rien.

Mémé Ciredutemps s'assit dans son lit, alluma une bougie et tendit la main vers une pomme. Elle lança un regard furieux vers le mur.

Elle n'aimait pas s'avouer vaincue. Il y avait quelque chose, là, dehors, quelque chose qui absorbait la magie, quelque chose qui grandissait, qui avait l'air si vivant que ça cernait la maison, et elle n'arrivait pas à trouver ce dont il s'agissait.

Elle réduisit la pomme à l'état de trognon qu'elle déposa dans la coupelle du bougeoir. Puis elle souffla la bougie.

Le velours froid de la nuit s'infiltra de nouveau dans la chambre.

Mémé fit un dernier essai. Peut-être cherchait-elle dans la mauvaise direction...

Un instant plus tard elle était étalée par terre et se serrait l'oreiller sur la tête.

Dire qu'elle s'était attendue à quelque chose de *petit*...



Le château de Lancre trembla. La secousse n'était pas violente, mais à quoi bon, vu qu'on avait construit le château de telle manière qu'il oscillait à la moindre brise. Un petit donjon bascula lentement dans les profondeurs du canyon embrumé.

Le fou, couché sur son carrelage, frémit dans son sommeil. Il appréciait l'honneur qu'on lui faisait, s'il s'agissait d'un honneur, mais dormir dans le couloir le faisait toujours rêver de la Guilde des Fous ; derrière ses murs gris il avait tremblé tout au long des sept années d'un enseignement épouvantable. Les dalles étaient quand même un peu moins dures que les lits de la Guilde.

À quelques pas de là, une armure cliqueta doucement. La pique vibra dans son gantelet de mailles, puis, bruissant dans l'air de la nuit comme une chauve-souris en piqué, elle s'abattit et fracassa la dalle près de l'oreille du fou.

Le fou se redressa en position assise et s'aperçut qu'il frémissait encore. Le carrelage aussi.

Dans la chambre de lord Kasqueth le tremblement fit tomber des cascades de poussière de l'antique lit à colonnes. Le duc s'éveilla d'un rêve où une grosse bête tournait pesamment autour du château et se dit avec horreur que c'était peut-être vrai.

Le portrait d'un quelconque roi mort depuis longtemps se décrocha du mur. Le duc hurla.

Le fou entra d'un pas incertain, s'efforçant de garder son équilibre sur un sol qui se soulevait à présent comme la mer ; le duc tituba hors de son lit et saisit le petit homme par le justaucorps.

« Qu'est-ce qui se passe ? siffla-t-il. C'est un tremblement de terre ?

— On n'en a pas dans la région, monseigneur », répondit le fou que vint heurter une chaise longue qui dérivait lentement sur le tapis.

Le duc se précipita à la fenêtre et regarda les forêts au clair de lune. Les arbres chapeautés de blanc s'agitaient dans l'air immobile de la nuit.

Un bloc de plâtre s'écrasa sur la carpeste. Lord Kasqueth pivota brusquement : cette fois sa poigne souleva le fou de trente centimètres.

Parmi les très nombreux luxes dont s'était passé le duc durant sa vie, il y avait l'ignorance. Il aimait la sensation de savoir ce qui se passait. Les glorieuses incertitudes de l'existence n'offraient aucun attrait pour lui.

« Ce sont les sorcières, hein ? gronda-t-il tandis que sa joue gauche se mettait à frétiler comme un poisson sur la berge. Elles sont là-bas, n'est-ce pas ? Elles exercent une Influence sur le château, c'est ça ?

« Foi de fou, noncle... commença le fou.

— Elles dirigent le pays, non ?

— Non, monseigneur, elles n'ont jamais...

— *Qui t'a demandé ton avis ?* »

Le fou tremblait de peur en anti-phase parfaite avec le château, si bien que lui seul avait l'air complètement stable.

« Euh, c'est vous, monseigneur, chevota-t-il.

— Tu oses discuter avec moi ?

— Non, monseigneur !

— C'est bien ce que je pensais. Tu es de mèche avec elles, je suppose ?

— Monseigneur ! fit le fou, sincèrement scandalisé.

— Vous êtes tous de mèche, vous, le peuple ! grogna le duc. Vous tous ! Vous n'êtes qu'une bande d'émeutiers ! »

Il rejeta le fou et ouvrit d'une poussée les fenêtres toutes grandes pour sortir d'un pas décidé dans le froid glacial de la nuit. Il embrassa d'un regard noir le royaume endormi.

« Vous m'entendez, vous autres ? hurla-t-il. Je suis le roi ! »

Le tremblement cessa, surprenant le duc en déséquilibre. Il se ressaisit aussitôt puis épousseta la poudre de plâtre de sa chemise de nuit. « Bon, voilà », dit-il.

Mais c'était pire. Maintenant la forêt écoutait. Ses paroles disparaissaient dans un grand vide de silence.

Il y avait quelque chose là-bas. Il le sentait. C'était assez fort pour ébranler le château, et à présent ça l'observait, ça l'écoutait.

Le duc recula, tout doucement, tâtonna derrière lui à la recherche du loqueteau de la fenêtre. Il passa tout aussi doucement dans la chambre, referma les croisées et se dépêcha de tirer les rideaux.

« Je suis le roi », répéta-t-il d'une voix calme. Il regarda le fou, qui sentit qu'on attendait quelque chose de lui.

C'est mon seigneur et maître, songea-t-il. Il m'a donné l'hospitalité, ou ce qui en tient lieu. On m'a appris à l'école de la Guilde qu'un fou doit rester fidèle à son maître jusqu'au bout, même après que tous les autres l'ont abandonné. Le bien ou le mal, ça n'a rien à voir là-dedans. Tous les chefs ont besoin de leur fou. Rien ne compte que la loyauté. Voilà. Même s'il a visiblement une araignée dans le plafond, je suis son fou jusqu'à ce que la mort nous sépare.

À sa grande horreur il s'aperçut que le duc pleurait.

Le fou farfouilla dans sa manche et sortit un mouchoir rouge et jaune plutôt douteux, brodé de clochettes. Le duc le prit avec un air pathétique de gratitude et se moucha. Puis il l'écarta de sa personne et le considéra avec une méfiance démente.

« C'est une dague que je vois devant moi ? marmonna-t-il.

— Hum. Non, monseigneur. C'est mon mouchoir, vous voyez. On remarque une certaine différence, si on regarde de près. Il y a moins de bords tranchants.

— Bon fou », fit distraitement le duc.

Complètement dingue, songea le fou. Il lui manque plusieurs cases pour faire un échiquier. Tellement tordu qu'on pourrait s'en servir pour déboucher du vin.

« Agenouille-toi près de moi, mon fou. »

Le fou s'exécuta. Le duc lui posa un bandage souillé sur l'épaule.

« Es-tu loyal, fou ? demanda-t-il. Es-tu digne de confiance ?

— J'ai juré de suivre monseigneur jusqu'à la mort », coassa l'agenouillé.

Le duc avança sa figure démente tout près du fou qui leva la tête pour plonger son regard dans deux yeux injectés de sang.

« Je ne voulais pas, souffla-t-il d'un air de conspirateur. On m'a forcé. Je ne voulais pas... »

La porte s'ouvrit. La duchesse s'y encadra. À vrai dire, elle avait quasiment la même forme.

« Léonal ! » aboya-t-elle.

Ce qui se passa dans les yeux du duc fascina le fou. La flamme rouge de démente disparut, aspirée à l'intérieur, et céda la place au regard bleu et dur qu'il avait appris à reconnaître. Ce qui ne voulait pas dire, comprit-il, que le duc était moins dément pour autant. Même la froideur de sa santé mentale relevait d'une certaine façon de la démente. Le duc avait un esprit comme une pendule et, comme une pendule, il faisait aussi souvent toc-toc que tic-tac.

Lord Kasqueth releva tranquillement la tête.

« Oui, ma chère ?

— Que veut dire tout ceci ?

— Les sorcières, j'imagine.

— Franchement, je ne crois pas... » commença le fou. Le regard fulminant de lady Kasqueth ne le réduisit pas seulement au silence, il le cloua au mur.

« C'est l'évidence même, dit-elle. Tu es un idiot.

— Un fou, madame.

— Aussi, ajouta-t-elle avant de se tourner vers son époux. Alors, fit-elle, un sourire sardonique aux lèvres, elles continuent de vous défier ? »

Le duc haussa les épaules. « Comment lutter contre de la magie ?

— Avec des mots », répliqua sans réfléchir le fou qui le regretta aussitôt. Les deux autres le regardaient fixement.

« Quoi ? » fit la duchesse.

De gêne, le fou lâcha sa mandoline.

« A... à la Guilde, dit-il, on apprenait que les mots peuvent être plus puissants même que la magie.

— Clown ! cracha le duc. Les mots ne sont que des mots. De petites syllabes de rien du tout. Bâtons et cailloux peuvent briser le cou... — il marqua une pause, le temps de savourer sa pensée — mais il n'est de mal à craindre des mots.

— Monseigneur, certains mots peuvent faire mal. menteur ! Usurpateur ! Assassin ! »

Le duc sursauta en arrière et agrippa les bras du trône en grimaçant.

« Ces mots n'ont aucune vérité, s'empressa de dire le fou. Mais ils peuvent se répandre comme un feu sous la cendre, puis éclater au grand jour pour brûler...

— C'est vrai ! C'est vrai ! s'écria le duc. Je les entends, tout le temps ! » Il se pencha en avant. « Ce sont les sorcières, siffla-t-il.

— Alors, alors, alors on peut les combattre avec d'autres mots, dit le fou. Les mots sont capables de combattre même les sorcières.

— Quels mots ? » demanda la duchesse, l'air songeur.

Le fou haussa les épaules. « Vieille bique. Mauvais œil. Pochetée. »

La duchesse leva un sourcil épais.

« Tu n'es pas complètement idiot, n'est-ce pas ? Tu fais allusion à la rumeur.

— Tout juste, madame. » Le fou roula des yeux. Dans quoi s'était-il embarqué ?

« Ce sont les sorcières, murmura le duc à personne en particulier. Il faut mettre le monde en garde contre les sorcières. Elles sont mauvaises. Elles le font revenir, le sang. Même le papier de verre ne donne rien. »



Il y eut un autre tremblement tandis que Mémé enfilait en hâte les sentiers étroits et gelés de la forêt. Un paquet de neige glissa d'une branche et se déversa en pluie sur son chapeau. Ça n'était pas bien, elle en avait conscience. Il ne s'agissait pas du... elle ne savait trop quoi, mais on n'avait jamais entendu parler d'une sorcière qui serait sortie en pleine nuit du Porcher. C'était contre toute tradition. Nul ne savait pourquoi, mais là n'était pas la question.

Elle émergea sur la lande et s'enfonça d'un pas lourd dans la bruyère cassante comme du verre dont le vent avait balayé la neige. Un croissant de lune stationnait au-dessus de l'horizon, et sa lueur pâle éclairait les montagnes qui dominaient la vieille

femme. Ici, on entrait dans un autre univers, et peu d'audacieux, sorcières comprises, s'y aventureaient ; c'était un vestige de paysage, abandonné dès la naissance gelée du monde, composé de glace verte, de crêtes acérées, de vallées profondes et secrètes. Un paysage en aucun cas destiné aux humains, non pas hostile, pas plus que ne l'est une brique ou un nuage, mais terriblement, terriblement indifférent.

Sauf que cette fois, il surveillait Mémé. Un esprit autre que tous ceux qu'elle avait connus jusque-là lui portait une grande attention. Elle leva un regard noir sur les pentes glacées, s'attendant presque à voir une ombre montagnaise se déplacer sur fond d'étoiles.

« Qui t'es ? cria-t-elle. Qu'est-ce que tu veux ? »

Sa voix rebondit en écho parmi les rochers. Une avalanche gronda au loin, très haut entre les cimes.

Au sommet de la lande, là où les perdrix d'été se tapissaient parmi les buissons comme de petites sottes ronronnantes, se dressait un menhir. Il marquait plus ou moins le point de jonction des territoires des sorcières, qu'on n'avait pourtant jamais formellement délimités.

Le menhir, taillé dans une roche de teinte bleutée, avait à peu près la dimension d'un homme de haute taille. On le tenait pour puissamment magique car, bien qu'il fût solitaire, *personne n'était jamais arrivé à le compter* ; dès qu'il voyait un curieux l'observer d'un œil intéressé, il passait derrière lui. C'était le monolithe le plus effacé jamais découvert.

Et aussi l'un des nombreux foyers où se déchargeait la magie accumulée dans les montagnes du Bélier. Le terrain tout autour était dépourvu de neige sur plusieurs mètres et fumait doucement.

Le menhir prit furtivement la tangente et surveilla la sorcière avec méfiance de derrière un arbre.

Elle attendit dix minutes, le temps que Magrat remonte en vitesse le sentier de Folhermine, un village dont les braves habitants commençaient à s'habituer aux massages d'oreilles et aux remèdes homéopathiques à base d'herbes pour soigner tous

les maux plus bénins que la décapitation pure et simple⁷. Elle était hors d'haleine et ne portait qu'un châle par-dessus une chemise de nuit qui, si Magrat avait eu quoi que ce soit à suggérer, aurait été très suggestive.

« Vous l'avez senti vous aussi ? » fit-elle.

Mémé hocha la tête. « Elle est où, Gytha ? » demanda-t-elle.

Leurs regards se portèrent vers le sentier qui descendait à la ville de Lancre, amas de lumières dans l'obscurité neigeuse.



La soirée battait son plein. La lumière inondait la rue. Une file sinueuse de gens entraît et sortait de chez Nounou Ogg, d'où s'échappaient de temps à autre des éclats de rire, des bruits de verres cassés et des pleurnichements d'enfants. À l'évidence la vie de famille atteignait des sommets dans cette maison.

Les deux sorcières s'étaient arrêtées dans la rue, hésitantes.

« Vous croyez qu'on devrait entrer ? demanda timidement Magrat. C'est pas comme si on nous avait invitées. Et on a pas amené de bouteille.

— Moi, j'ai l'impression qu'y en a déjà bien trop là-dedans, des bouteilles », répliqua Mémé Ciredutemps d'un ton désapprobateur. Un homme franchit la porte en titubant, rota, se cogna dans Mémé, souhaita : « Joyeuse nuit du Porcher, m'dame », leva les yeux sur la figure de la sorcière et dessoûla illico.

« *M'zelle*, rectifia sèchement Mémé.

— Je vous demande infiniment pardon... » commença-t-il.

Mémé passa près de lui, souveraine. « Viens, Magrat », ordonna-t-elle.

Le vacarme à l'intérieur avoisinait le seuil de douleur. Nounou Ogg échappait à la tradition de la nuit du Porcher en invitant tout le patelin, et l'atmosphère excédait déjà le taux de pollution autorisé. Mémé navigua dans la cohue au son d'une

⁷ Et ça marchait. Les remèdes des sorcières sont généralement efficaces, quelle que soit la façon de les administrer.

voix éraillée qui soutenait à la cantonade qu'auprès d'une infinie variété de bestiaux le hérisson avait bien de la chance.

Nounou Ogg, assise dans un fauteuil près du feu, une chope d'un litre à la main, dirigeait la reprise au cigare. Elle eut un grand sourire lorsqu'elle reconnut la figure de Mémé.

« Ohé, salut, vieux chaudron, cria-t-elle par-dessus le tumulte. T'es venue, alors, à ce que j'vois. Bois un coup. Bois-en deux. Salut, Magrat. Prenez une chaise et faites comme chez vous, m'avez l'air de chats qui chient sur la braise. »

Gredin, couché en rond au coin du feu et qui suivait les festivités d'un œil jaune bridé, battit une ou deux fois de la queue.

Mémé s'assit, raide comme un piquet, la décence personnifiée.

« On reste pas, dit-elle tout en lançant un regard fulminant à Magrat qui avançait timidement la main vers un bol de cacahuètes. T'es occupée, à ce que j'vois. On se demandait juste si, des fois, t'aurais pas remarqué... quelque chose ? Ce soir. Y a pas longtemps. »

Nounou Ogg plissa le front. « L'aîné de mon Darron a été malade, dit-elle. L'a goûté à la bière de son père.

— Sauf s'il a été *très* malade, dit Mémé, ça m'étonnerait que ce soit à ça que j'pensais. » Elle exécuta un signe mystérieux et compliqué dans le vide, que Nounou ignore complètement.

« Quelqu'un a voulu danser sur la table, dit-elle. L'est tombé dans la mousse à la citrouille de mon Reet. Ça nous a bien fait rigoler. »

Mémé gigota des sourcils et se glissa un doigt éloquent le long du nez.

« J'faisais allusion à quelque chose de nature *différente* », insinua-t-elle, énigmatique.

Nounou Ogg l'étudia attentivement.

« T'as quelque chose à l'œil, Esmé ? » hasarda-t-elle.

Mémé Ciredutemps soupira.

« Des phénomènes à tendance magique terriblement embêtants se préparent en ce moment même », dit-elle tout fort.

La pièce se tut. Tout le monde se mit à dévisager les sorcières, sauf l'aîné de Darron qui profita de l'occasion pour reprendre ses expériences sur l'alcool. Puis, aussi rapidement qu'elles s'étaient éteintes, plusieurs dizaines de conversations repartirent à plein régime.

« Ce serait peut-être une bonne idée d'aller discuter dans un coin plus discret », proposa Mémé tandis que le tohu-bohu rassurant les submergeait à nouveau.

Elles se retrouvèrent dans la buanderie, où Mémé tenta de s'expliquer sur l'esprit qu'elle avait senti.

« C'est quelque part là-bas, dans les montagnes, dans les hautes forêts, dit-elle. Et c'est très gros.

— Moi, j'ai cru qu'il cherchait quelqu'un, dit Magrat. Ça m'a fait penser à un gros chien. Vous savez, un chien perdu. Qui sait pas où aller. »

Mémé s'absorba dans ses pensées. Réflexion faite...

« Oui, fit-elle. Quelque chose comme ça. Un très gros chien.

— Qu'est inquiet, dit Magrat.

— Qui cherche, dit Mémé.

— Et qui se met en colère, dit Magrat.

— Oui, dit Mémé qui regarda fixement Nounou.

— P't-être un troll, fit Nounou Ogg. J'ai laissé ma chope presque pleine là-bas, ajouta-t-elle d'un ton de reproche.

— Je sais quelle impression ça fait, un esprit de troll, Gytha. » Mémé ne lui jeta pas les mots à la figure. D'ailleurs, ce fut la manière tranquille dont elle les dit qui fit hésiter Nounou.

« Paraît qu'y a des trolls vraiment gros vers le Moyeu, reprit lentement Nounou. Et des géants de glace, et de gros chaipasquoi pleins de poils qui vivent au-dessus de la limite des neiges éternelles. Mais c'est pas à ça que tu penses, j'imagine.

— Non.

— Oh. »

Magrat frissonna. Elle se répéta qu'une sorcière avait la maîtrise totale de son corps et que la chair de poule sous sa fine chemise de nuit n'était qu'un effet de son imagination. L'ennui, c'est qu'elle avait une imagination excellente.

Nounou Ogg soupira.

« Vaudrait mieux voir ça de plus près, alors », et elle souleva le couvercle de la lessiveuse.

Nounou Ogg ne se servait jamais de sa buanderie, vu que toute sa lessive était faite par ses brus, véritable tribu de femmes soumises, aux mines grises, dont elle ne s'était jamais souciée de retenir les noms. Le local servait donc d'entrepôt pour de vieux bulbes de plantes tout secs, des chaudrons calcinés et des pots de confitures de guêpes en cours de fermentation. On n'avait pas allumé de feu sous la lessiveuse depuis dix ans. Les briques du foyer s'écroulaient et quelques rares fougères poussaient autour. L'eau sous le couvercle était d'un noir d'encre et, prétendait la rumeur, insondable ; on faisait croire aux petits Ogg que des monstres de l'aube des temps vivaient dans ses profondeurs : pour Nounou, un peu de frisson et de terreur gratuite faisaient partie des ingrédients essentiels de la magie de l'enfance.

En été, elle y mettait la bière au frais.

« Faudra faire avec. Je crois qu'on devrait peut-être se tenir les mains, dit-elle. Et toi, Magrat, vérifie que la porte est fermée.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? » demanda Mémé. Comme on était sur le territoire de Nounou, le choix lui appartenait entièrement.

« Moi, je dis toujours qu'avec une bonne Invocation, on peut pas se tromper, répondit Nounou. Ça fait des années que j'ai pas essayé. »

Mémé se renfroigna. Magrat objecta : « Oh, mais c'est pas possible. Pas ici. Il faut un chaudron et une épée magique. Et puis un octogramme. Des épices et tout un tas de trucs. »

Nounou et Mémé échangèrent un regard.

« C'est pas d'sa faute, fit Mémé. C'est tous ces gris-noirs qu'elle a achetés. » Elle se tourna vers Magrat. « On a pas besoin de tout ça, dit-elle. C'qu'y faut, c'est de la têtologie. » Elle fit des yeux le tour de la buanderie. « Suffit d'se servir de ce qu'on a sous la main. »

Elle saisit le bâton de lessiveuse tout blanchi et le soupesa d'un air songeur.



« *Nous t'invoquons et te révoquons au moyen de ce...* – Mémé s'arrêta à peine – terrible bâton pointu de lessiveuse. »

Les eaux du récipient se ridèrent légèrement.

« *Vois comme nous répandons...* – Magrat soupira – ces vieux cristaux de soude et quelques paillettes de savon bien dures en ton honneur. Vraiment, Nounou, j'y crois pas...

– Silence ! Maintenant à toi, Gytha.

– *Et je t'appelle et te lie* avec la brosse de chiendent déplumée de l'Art et la planche à laver de Protection », conclut Nounou en l'agitant. La fixation de l'essoreuse se détacha.

« C'est bien beau, la franchise, chuchota Magrat d'un air misérable, mais c'est quand même pas pareil.

– Écoute-moi bien, ma fille, fit Mémé. Les démons, ils s'en fichent, de l'aspect qu'ont les choses. C'est ce que toi, tu crois qui compte. Allez, au boulot. »

Magrat tenta d'imaginer que le vieux pain de savon décoloré était le plus rare des onguents – quelque chose comme ça – odorants du lointain continent de Klatch. C'était un effort. Les dieux seuls savaient quelle espèce de démon allait répondre à une telle goétie.

Mémé ne se sentait pas très à l'aise non plus. Elle n'avait jamais eu beaucoup de goût pour les démons, et toutes ces histoires d'incantations et d'ustensiles puaient la magie à plein nez. Elles dépendaient des objets, elles leur donnaient un sentiment d'importance. Les démons auraient dû se contenter de venir à l'appel.

Mais le protocole imposait de laisser le libre choix à la sorcière hôtesse, et Nounou aimait bien les démons, des êtres mâles, du moins en apparence.

Pour l'heure, Mémé tantôt cajolait tantôt menaçait les régions infernales avec soixante centimètres de bois décoloré. Sa propre audace l'impressionnait.

Les eaux bouillonnèrent un peu, s'apaisèrent complètement puis, dans une montée soudaine accompagnée d'un petit bruit sec, se gonflèrent pour former une tête. Magrat lâcha son savon.

Une jolie tête, peut-être un peu cruelle autour des yeux et au nez un brin trop crochu, mais néanmoins belle si on aimait le

genre dur-à-cuire. Rien d'étonnant à ça ; le démon ne faisait que transmettre une image de lui-même dans cette réalité-ci, alors autant la soigner. La tête tourna lentement, statue noire luisante au clair de lune intermittent.

« *Oui ?* fit-elle.

— T'es qui, toi ? » demanda tout de go Mémé.

La tête pivota pour lui faire face. « *Mon nom est imprononçable dans ta langue, femme,* dit-elle.

— C'est à moi d'en décider, l'avertit Mémé qui ajouta : Et me traite pas de femme.

— *Très bien. Je m'appelle WxrtHltl-jwlpklz,* dit le démon d'un ton avantageux.

— Où t'étais au moment de la distribution des voyelles ? Derrière la porte ? fit Nounou Ogg.

— Ben, monsieur... — Mémé n'hésita qu'une fraction de seconde — WxrtHltl-jwlpklz, j'imagine que tu te demandes pourquoi on t'a invoqué ce soir.

— *Vous n'êtes pas censées me dire ça,* fit le démon. *Vous êtes censées me dire...*

— La ferme. On a l'épée de l'Art et l'octogramme de Protection, je te préviens.

— *Si ça vous fait plaisir. Pour moi, ça ressemble à une planche à laver et à un bâton de lessiveuse* », ricana le démon.

Mémé jeta un coup d'œil en biais. Dans le coin de la buanderie s'entassait du petit bois, devant lequel reposait une grosse et lourde chèvre pour scier les bûches. Elle fixa intensément le démon et, sans regarder, abattit avec force le bâton sur l'épais madrier.

Le silence de mort qui s'ensuivit ne fut rompu que par les deux moitiés parfaites de la chèvre qui vacillèrent en avant et en arrière pour s'affaïsser lentement sur le tas de petit bois.

Le visage du démon resta impassible.

« *Vous avez droit à trois questions,* dit-il.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de bizarre qui se promène dans le royaume ? » demanda Mémé.

Le démon eut l'air de réfléchir.

« Et mens pas, fit Magrat sérieusement. Sinon t'auras affaire à la brosse de chiendent.

— *Vous voulez dire plus bizarre que d'habitude ?*

— Allez, accouche, dit Nounou. J'ai les pieds qui gèlent, moi.

— *Non. Il n'y a rien de bizarre.*

— Mais on l'a senti... commença Magrat.

— Doucement, doucement », fit Mémé. Ses lèvres remuèrent en silence. Avec les démons, il en allait comme avec les génies ou les professeurs de philo : quand on n'énonçait pas les choses *exactement* comme il fallait, ils prenaient un malin plaisir à donner des réponses d'une précision absolue et parfaitement trompeuses.

« Est-ce qu'y a quelque chose dans le royaume qui y était pas avant ? risqua-t-elle.

— *Non.* »

D'après la tradition, on ne devait poser que trois questions. Mémé s'efforça d'en formuler une que le démon ne pourrait pas mal interpréter volontairement. Puis elle se dit qu'elle faisait fausse route.

« Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? demanda-t-elle avec circonspection. Et pas question de jouer les imbéciles pour te défilier, sinon, moi, j'te fais bouillir. »

Le démon parut hésiter. À l'évidence, c'était une nouvelle façon d'aborder le problème.

« Magrat, avec ton pied, pousse-moi donc du petit bois par ici, tu veux ? fit Mémé.

— *Je m'élève contre ce traitement*, protesta le démon d'une voix où perçait l'incertitude.

— Oui, ben, tu vas pas nous tenir la jambe comme ça toute la nuit, on a pas le temps, nous autres, dit Mémé. Ces joutes verbales, c'est peut-être très bien pour les mages, mais on a d'autres chats à fouetter.

— Ou à bouillir, fit Nounou.

— *Écoutez*, dit le démon d'une voix changée en gémissement de terreur. *Nous ne sommes pas censés fournir des renseignements de ce genre. Il existe un règlement, vous savez.*

— Y a un reste de vieille huile dans le bidon sur l'étagère, Magrat, fit Nounou.

— *Si je vous dis simplement...* commença le démon.

— Oui ? l'encouragea Mémé.

— *Vous ne le répéterez pas, hein ?* implora-t-il.
— Pas un mot, promet Mémé.
— Bouche cousue, fit Magrat.
— *Il n'y a rien de nouveau dans le royaume, dit le démon, mais le pays s'est réveillé.*
— Qu'est-ce que tu veux dire ? fit Mémé.
— *Il est malheureux. Il veut un roi pour s'occuper de lui.*
— Comment... intervint Magrat, mais Mémé lui signifia du geste de se taire.
— Tu parles pas des gens, hein ? » La tête luisante fit que non.
« Non, il me semblait bien.
— Qu'est-ce... » intervint Nounou. Mémé se mit un doigt sur les lèvres.

Elle fit demi-tour et marcha jusqu'à la fenêtre de la buanderie pleine de toiles d'araignées, cimetière poussiéreux d'ailes de papillons aux couleurs passées et de mouches à viande du dernier été. Une faible lueur de l'autre côté des carreaux givrés laissait supposer que, contre toute attente, un nouveau jour allait bientôt se lever.

« Tu peux nous dire pourquoi ? » demanda-t-elle sans se retourner. Elle avait senti l'esprit de tout un pays...

Elle était plutôt impressionnée.

« *Je ne suis qu'un démon. Comment voulez-vous que je sache, moi ? Je sais ce dont il s'agit, mais pas le pourquoi ni le comment.*

— Je vois.

— *Je peux partir, maintenant ?*

— Hum ?

— *S'il vous plaît ?* »

Mémé se redressa à nouveau brusquement.

« Oh. Oui. File, dit-elle distraitement. Merci. »

La tête ne bougea pas. Elle resta là, comme un chasseur d'hôtel qui vient de se coltiner quinze valises sur dix étages, de montrer à tout le monde la salle de bain, de tapoter les oreillers et qui se dit qu'il a suffisamment arrangé de rideaux comme ça.

« *Ça vous ennuerait de me bannir, dites ?* demanda le démon, voyant que personne ne saisissait l'allusion.

— Quoi ? fit Mémé, à nouveau plongée dans ses réflexions.

— *C'est que je me sentirais mieux si on me bannissait en bonne et due forme. « File », c'est un peu court*, dit la tête.

— Oh. Ben, si ça peut te faire plaisir. Magrat !

— Oui ? » répondit Magrat, surprise.

Mémé lui tendit le bâton de lessiveuse.

« À toi l'honneur, tu veux ? »

Magrat prit le bâton par le bout que Mémé devait imaginer la poignée, espérait-elle, et sourit.

« Certainement. Très bien. D'accord. Hum. Disparais de ce monde, démon immonde, dans les ténèbres infernales... »

La tête sourit, ravie, sous l'avalanche de mots. Ça, c'était mieux.

Elle se résorba dans les eaux de la lessiveuse comme de la cire à bougie sous la flamme. Elle eut un ultime commentaire méprisant, presque perdu dans les remous : « *Fiiiile... !* »



Mémé repartit seule dans la clarté rose et froide de l'aube qui glissait sur la neige et regagna sa chaumière.

Les chèvres s'agitaient dans leur apprentis. Les sansonnets marmonnaient et claquaient de leurs fausses dents sous le toit. Les souris couinaient derrière le buffet.

Elle se prépara du thé, consciente que le moindre bruit dans la cuisine avait l'air de retentir plus fort qu'il n'aurait dû. Lorsqu'elle laissa tomber la cuiller dans l'évier, elle crut qu'on frappait une cloche avec un marteau.

Elle se sentait toujours mal à l'aise après avoir participé à une cérémonie magique ; pas dans son assiette, comme elle aurait plutôt dit. Elle se retrouva tourner en rond pour s'absorber dans des travaux ménagers et les oublier en cours de route. Elle faisait les cent pas sur son carrelage glacial.

C'est dans ces occasions que l'esprit se découvre toutes sortes de bricoles à faire pour échapper à sa fonction première : réfléchir. D'éventuels observateurs se seraient étonnés de l'ardeur que mettait Mémé à exécuter des tâches telles que nettoyer le support de théière, fourrager au fond du compotier sur le buffet pour en retirer les vieilles noix ou extraire des

croûtes de pain fossilisées dans les fissures du carrelage à l'aide d'un manche de cuiller à café.

Les animaux ont un esprit. Les humains aussi, plutôt vague et brumeux, d'ailleurs. Même les insectes en ont un, tout petits points de lumière dans l'obscurité du non-esprit.

Mémé se considérait comme une sorte d'experte ès esprits. Elle était à peu près sûre que les pays n'en avaient pas.

Ils n'étaient pas *vivants*, bon sang. Un pays, c'est, ben... c'est...

Attends. Attends... Une idée se faufila à pas de loup dans sa tête et s'efforça timidement d'attirer son attention.

Il y avait une possibilité pour que ces forêts obscures aient un esprit. Mémé se redressa sur son séant, un bout de pain préhistorique à la main, et contempla la cheminée, méditative. L'œil de son esprit à elle passa au travers, jusqu'aux allées d'arbres enneigées. Oui. Elle n'y avait encore jamais pensé. Évidemment, ce serait un esprit composé de tous les autres, plus petits, qu'il englobait : esprits de plantes, esprits d'oiseaux, esprits d'ours, même les esprits massifs et lents des arbres...

Elle s'assit dans son rocking-chair, lequel se mit à se balancer de son propre chef.

Elle avait toujours vu dans la forêt une créature vautrée, mais seulement métraforiquement, comme diraient les mages ; assoupie et ronronnante de bourdons en été, rugissante et déchaînée sous les coups du vent d'automne, pelotonnée en boule et endormie en hiver. Elle songea qu'outre un rassemblement d'éléments disparates, la forêt était aussi un tout. Vivante, mais pas vivante à la façon, disons, d'une musaraigne.

Et beaucoup plus lente.

Un détail sûrement important. À quel rythme battait un cœur de forêt ? Une fois par an peut-être. Oui, ça paraissait se tenir. Là-bas, la forêt attendait un soleil plus chaud et des jours plus longs qui injecteraient des millions de litres de sève à plusieurs dizaines de mètres de haut en un grand battement systolique trop puissant et trop lourd pour qu'on l'entende.

Et ce fut à peu près à ce moment que Mémé se mordit la lèvre.

Elle venait de penser le mot « systolique », et il ne faisait sûrement pas partie de son vocabulaire.

Quelqu'un se trouvait dans sa tête avec elle.

Quelque chose.

Avait-elle vraiment pensé tout ça, ou l'avait-on pensé à travers elle ?

Furieuse, elle regarda par terre en s'efforçant de garder ses idées pour elle. Mais on lisait dans sa tête aussi facilement que si son crâne avait été de verre.

Mémé Ciredutemps se mit debout et ouvrit les rideaux.

Ils étaient là, sur ce qui – durant la saison chaude – tenait lieu de pelouse. Et tous sans exception la fixaient.

Au bout d'un moment, la porte de devant de la chaumière s'ouvrit. Un événement en soi ; comme la plupart des Béliérins, Mémé n'utilisait que la porte de derrière en toutes circonstances. Sauf trois où il convenait d'emprunter celle de devant, et dans chacune on se faisait porter.

Elle s'ouvrit avec beaucoup de mal, au prix de secousses et chocs douloureux. Quelques écailles de peinture tombèrent sur la neige amoncelée devant le battant qui fléchit vers l'intérieur. Finalement, lorsqu'elle fut à demi ouverte, la porte se bloqua.

Mémé se glissa tant bien que mal de profil par l'interstice et sortit dans la neige jusque-là intacte.

Elle portait son chapeau pointu et la longue cape noire dont elle s'enveloppait pour bien faire comprendre à tout un chacun qu'elle était une sorcière.

Il y avait une vieille chaise de cuisine à moitié enfouie dans la neige. En été, c'était agréable de s'y asseoir pour se livrer à tel ou tel petit travail manuel tout en gardant un œil sur le sentier. Mémé la dégagea, la débarrassa de la neige et s'installa fermement dessus, les genoux écartés et les bras croisés d'un air de défi. Elle releva le menton.

Le soleil était déjà haut, mais la lumière en ce jour du Porcher restait teintée de rose et tombait en oblique. Elle rougeoyait même sur le grand nuage de vapeur qui planait au-dessus du rassemblement d'animaux. Des animaux qui ne bougeaient pas ; de temps en temps l'un d'eux se grattait ou frappait du sabot, c'était tout.

Un léger mouvement fit lever la tête à la sorcière. Elle ne l'avait pas encore remarqué, mais tous les arbres autour de son jardin étaient tellement chargés d'oiseaux qu'on aurait cru à l'arrivée précoce d'un drôle de printemps noir et brun.

Le carré où poussaient les herbes en été était occupé par les loups, assis ou couchés, la langue pendante. Un contingent d'ours étaient accroupis derrière, auprès d'un peloton de cerfs. Dans les fauteuils d'orchestre métaphoriques se pressaient lapins, fouines, vhermines, blaireaux, renards et autres créatures qui, malgré la cruauté d'une existence passée à chasser ou à fuir, à tuer ou se faire tuer à coups de griffes, de serres ou de crocs, composent ce qu'il est convenu d'appeler la gent forestière.

Tous voisinaient sur la neige, oublieux de leurs relations culinaires normales, et regardaient la sorcière dans les yeux.

Deux choses s'imposèrent aussitôt à Mémé. La première, que ce rassemblement devait représenter un échantillon assez fidèle de la faune des bois.

Quant à la deuxième, elle ne put s'empêcher de l'énoncer tout haut.

« J'connais pas ce sortilège. Mais laissez-moi vous dire une bonne chose, et pour rien encore : quand il va se dissiper, j'en connais parmi vous, mes petits salopards, qui feront bien de déguerpir. »

Aucun ne bougea. Tous restaient silencieux, sauf un vieux blaireau qui se soulagea d'un air gêné.

« Écoutez, fit Mémé. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, moi ? Ça sert à rien de venir me trouver. C'est lui, le nouveau seigneur. C'est son royaume. J'ai pas à mettre le nez là-dedans. Ce serait pas correct d'aller y mettre mon nez, vu que j'peux pas me mêler des affaires des dirigeants. Ça doit se résoudre tout seul, en bien ou en mal. Une règle fondamentale de la magie. On peut pas s'amuser à mener les gens à coups de sortilèges, ç'en finirait pas, il en faudrait toujours plus. » Elle se cala sur son siège, bien contente qu'une tradition séculaire empêche les sages et les petits malins de gouverner. Elle se rappelait quelle sensation ça lui avait fait de porter la couronne, même pendant quelques secondes.

Non, les couronnes et toutes ces choses-là avaient un effet troublant sur les esprits supérieurs ; il était préférable de laisser le soin de régner à ceux dont les sourcils se rejoignaient au-dessus du nez quand ils essayaient de réfléchir. Curieusement, ils s'en sortaient beaucoup mieux.

Elle ajouta. « À chacun d'se débrouiller tout seul. C'est bien connu. »

Elle sentit qu'un des plus gros cerfs lui jetait un regard particulièrement incrédule.

« Oui, ben, d'accord, il a tué l'ancien roi, concéda-t-elle. C'est dans l'ordre des choses, non ? Vous connaissez ça, vous tous. La survie de chaipasquoi. Vous saviez même pas ce que c'était, un dauphin, pour vous c'était une espèce de poisson. »

Elle tambourina des doigts sur ses genoux.

« Et puis, l'ancien roi, il était pas vraiment de vos amis, hein ? Toutes ses chasses et le reste. »

Trois cents paires d'yeux sombres lui vrillaient le crâne.

« Ça vous avance à rien de m'reluquer, essaya-t-elle. J'vais pas m'amuser à enquiquiner des rois sous prétexte que vous les aimez pas. Où on irait ? C'est pas comme s'ils m'avaient fait du tort. »

Elle s'efforça d'éviter le regard d'une hermine qui louchait terriblement.

« D'accord, c'est égoïste. Mais c'est ça, les sorcières. Bien l'bonjour chez vous. »

Elle rentra dans sa chaumière en tapant du pied et voulut claquer la porte. Le battant se coinça une ou deux fois, ce qui gâcha un peu l'effet.

À l'intérieur, elle tira les rideaux, s'installa dans le rocking-chair et se balançait avec acharnement.

« Ben oui, quoi, fit-elle. J'ai pas à me mêler de c'qui m'regarde pas. Ben oui, quoi. »



Les chariots cahotaient lentement sur les routes creusées d'ornières vers une autre petite ville dont la troupe ne se rappelait pas bien le nom, un nom qu'elle oublierait d'ailleurs

aussitôt. Le soleil d'hiver, bas sur l'horizon, éclairait les champs de choux humides et embrumés des plaines de Sto ; le silence ouaté amplifiait les grincements des roues.

Hwel, assis dans la dernière voiture, laissait pendre ses jambes courtaudes par-dessus le panneau arrière.

Il avait fait ce qu'il pouvait. Vitoller lui avait confié l'éducation de Tomjan. « Tu es meilleur dans ces domaines-là, avait-il dit avant d'ajouter avec son tact habituel : Tu seras plus à la hauteur. »

Mais ça ne marchait pas.

« Pomme », répéta-t-il en agitant le fruit.

Tomjan lui fit un grand sourire. Il allait sur ses trois ans et n'avait pas encore prononcé le moindre mot intelligible. Hwel nourrissait de sombres soupçons envers les sorcières.

« Il a pourtant l'air intelligent, dit madame Vitoller qui voyageait à l'intérieur du chariot et reprisait la cotte de mailles. Il sait reconnaître les choses. Il fait ce qu'on lui demande. Je voudrais seulement que tu parles », dit-elle avec douceur en tapotant la joue de l'enfant.

Hwel donna la pomme à Tomjan qui l'accepta d'un air solennel.

« M'est avis que ces sorcières vous ont joué un sale tour, m'dame, dit le nain. Vous savez. Substitutions d'enfants de fées et je n'sais quoi. C'est bien de leurs coups, ça. Mon arrière-arrière-grand-mère disait qu'on y avait eu droit, une fois. Les fées avaient échangé un humain et un nain. Personne n'avait rien remarqué jusqu'à ce qu'il commence à se cogner la tête partout, et on dit...

— *On dit ce fruit pareil au monde, tout de douceur.*

Ou pareil, dirais-je, à l'homme en son cœur,

Tout rouge au-dehors et pourtant, soudain au-dedans,

Nous découvrons le ver, la pourriture, l'imperfection.

Sa pelure peut bien rutiler, la dent

Prouve que plus d'un homme est pourri au trognon. »

Le nain et la femme pivotèrent d'un bloc pour regarder Tomjan qui leur fit un signe de tête et entreprit de manger la pomme.

« C'était la tirade du ver dans *le Tyran* », murmura Hwel. Sa maîtrise coutumière du langage l'abandonna momentanément. « Putain de merde, ajouta-t-il.

— Mais il avait la même voix que...

— Je vais chercher Vitoller », dit Hwel. Il sauta du hayon du chariot pour courir par-dessus les flaques gelées jusqu'à l'avant du convoi où le directeur et comédien ambulant sifflait un air sans queue ni tête et, oui, déambulait.

« Salut, *b'zugda-hiara*⁸, dit-il d'un ton joyeux.

— Faut venir tout de suite ! Il parle !

— Il parle ? »

Hwel sautait sur place. « Il *récite des vers* ! cria-t-il. Faut venir ! Il a la même voix que...

— Moi ? fit Vitoller quelques minutes plus tard, après qu'ils eurent tiré les chariots dans un bouquet d'arbres dénudés en bordure de route. Ma voix est comme ça ?

— Oui », répondit la troupe en chœur.

Le jeune Villequin, spécialisé dans les rôles de femmes, poussa gentiment du doigt Tomjan qui se tenait debout sur un tonneau retourné au milieu de la clairière.

« Dis, petit, tu connais ma tirade de *Comme vous voudrez* ? » demanda-t-il.

Tomjan opina. « *Il n'est pas mort, je vous le dis, celui qui gît sous la pierre. Car si la Mort entendait seulement...* »

Ils écoutèrent dans un silence craintif et respectueux à la fois tandis que les brumes sempiternelles voguaient sur les champs détrempés et que la boule rouge du soleil flottait à basse altitude dans le ciel. Lorsque le gamin eut terminé, des larmes chaudes ruisselaient sur les joues de Hwel.

« Par tous les dieux, dit-il, je devais tenir une sacrée forme quand j'ai écrit ça. » Il se moucha à grand bruit.

« C'est ma voix, ça ? » fit Villequin tout pâle.

Vitoller lui tapota amicalement l'épaule.

« Si tu avais cette voix-là, mon joli, tu ne te trouverais pas dans la gadoue jusqu'au cul au beau milieu de ces champs

8 Une insulte mortelle en nainais, mais employée ici comme terme d'affection. On pourrait traduire par « ornement de jardin ».

abandonnés, avec rien d'autre que des gaz de choux pour ton thé. »

Il frappa des mains.

« Suffit, suffit, dit-il en exhalant des bouffées de buée dans l'air glacé. Du nerf, tout le monde. Faut qu'on soit devant les murs de Sto Lat au coucher du soleil. »

Tandis que les comédiens se réveillaient en maugréant du charme et regagnaient sans se presser les brancards des chariots, Vitoller fit signe au nain de s'approcher et lui passa le bras autour des épaules, ou plus exactement autour du crâne.

« Alors ? demanda-t-il. Vous autres, vous connaissez tout sur la magie, du moins à ce qu'on dit. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Il passe tout son temps au bord de la scène, maître. C'est normal qu'il retienne des bouts de phrases par-ci par-là », répondit distraitement Hwel.

Vitoller se pencha.

« Tu crois ça, toi ?

— Je crois avoir entendu une voix qui s'est appropriée mes vers médiocres, les a médités et me les a renvoyés dans les oreilles, droit au cœur, répondit simplement Hwel. Je crois avoir entendu une voix qui allait au-delà de l'enveloppe brute des mots pour leur donner le sens que je cherchais mais que mon maigre talent n'arrivait pas à exprimer. Qui sait d'où ça vient, ces choses-là ? »

Il fixa, imperturbable, la face rougeaude de Vitoller. « Il a peut-être hérité ça de son père.

— Mais...

— Et qui sait de quoi sont capables les sorcières ? » Vitoller sentit la main de sa femme se glisser dans la sienne.

Alors qu'il se redressait, perplexe et en colère, elle l'embrassa sur la nuque.

« Ne te mets pas martel en tête, dit-elle. N'est-ce pas mieux ainsi ? Ton fils a déclamé son premier texte. »



Vint le printemps, et l'ex-roi Vérence n'acceptait toujours pas d'être mort ; disons que ça le piquait au vif. Il rôdait sans

relâche dans le château, cherchait un moyen d'échapper à l'emprise que les vieilles pierres exerçaient sur lui.

Il s'efforçait aussi d'éviter les autres fantômes.

Podechambe, lui, ça passait, quoique un peu pisse-froid. Mais Vérence avait reculé à la vue des tout petits spectres des Jumeaux qui trottaient main dans la main par les couloirs à minuit, mémoires ambulantes d'un acte qui dépassait en noirceur la malveillance ordinaire du régicide.

Et puis il y avait le Vagabond troglodyte, un homme-singe plutôt défraîchi en pagne de fourrure qui hantait, semblait-il, le château uniquement parce qu'on l'avait bâti sur son tumulus. Sans raison apparente, un char conduit par une femme hurlante traversait parfois la blanchisserie dans un grondement de tonnerre. Quant à la cuisine...

Un jour il avait flanché, malgré tous les discours du vieux Podechambe, et il avait suivi les effluves jusque dans la grande, haute et chaude caverne voûtée qui servait au château de cuisine et d'abattoir. Marrant, ça. Il n'y était jamais redescendu depuis son enfance. Rois et cuisines ne devaient pas faire bon ménage.

Elle était *pleine* de fantômes.

Mais pas de fantômes humains. Ni même proto-humains.

C'étaient des cerfs. C'étaient des bœufs. C'étaient des lapins, des faisans, des perdrix, des moutons et des porcs. Il y avait même des choses rondes et flasques qui ressemblaient odieusement à des spectres d'huîtres. Tous se pressaient tellement les uns contre les autres qu'ils se confondaient, se mélangeaient, transformaient la cuisine en un cauchemar silencieux et grouillant de dents, de fourrure et de cornes, qu'on distinguait à peine, comme dans un brouillard. Plusieurs l'avaient remarqué, et une clameur étrange avait tonipété, lointaine, métallique, dans un registre inconnu et déplaisant. Le cuisinier et ses aides passaient à travers cette multitude avec indifférence, tout à leur préparation de saucisses végétales.

Vérence avait contemplé la scène trente secondes avant de s'enfuir, au regret de ne plus disposer d'un véritable estomac pour s'enfoncer les doigts dans la gorge et restituer quarante ans de bonne chère.

Il avait trouvé un réconfort dans les écuries, où ses braves chiens de chasse avaient gémì, gratté à la porte et dans l'ensemble très mal vécu sa présence qu'ils sentaient mais ne voyaient pas.

À présent il hantait – qu'est-ce qu'il le détestait, ce mot-là – la grande galerie, où les portraits de rois depuis longtemps défunts le toisaient du haut de leurs recoins d'ombre poussiéreux. Il se serait senti beaucoup mieux disposé à leur endroit s'il n'en avait pas croisé un grand nombre ici et là dans le château, qui débitaient des mots sans queue ni tête.

Vérence s'était fixé deux buts dans la mort. Le premier : sortir du château pour retrouver son fils ; le deuxième : se venger du duc. Mais pas en le tuant, s'était-il dit, même s'il existait un moyen, parce que l'éternité en compagnie des gloussements de cet imbécile, ce serait ajouter une nouvelle horreur à son état.

Il se trouvait sous un portrait de la reine Bemery (670-722), dont il aurait bien mieux apprécié la beauté un peu grave s'il ne l'avait pas vue un peu plus tôt dans la matinée passer à travers un mur.

Vérence, lui, évitait autant que possible de passer à travers les murs. On a sa dignité.

Il se sentit observé.

Il tourna la tête :

Un chat, assis dans l'encadrement de la porte, l'étudiait en battant lentement des paupières. Il était gris moucheté et très gras...

Non. Très *gros*. Et tellement couvert de tissu cicatriciel qu'on aurait dit un poing enveloppé de fourrure. Ses oreilles étaient deux chicots avec un trou, ses yeux deux fentes jaunes de malveillance tranquille, sa queue une succession saccadée de points d'interrogation tandis qu'il détaillait le fantôme.

Gredin s'était laissé dire que lady Kasqueth avait une petite chatte blanche ; il venait donc lui présenter ses respects en passant.

Vérence n'avait jamais vu d'animal incarner autant l'infamie. Il se laissa faire lorsque le félin s'approcha en se dandinant sur le carrelage et voulut se frotter contre ses jambes, dans un ronronnement de chute d'eau.

« Oui, oui », lâcha distraitement le roi. Il baissa la main et fit un effort pour gratter la bête derrière les deux moignons déchiquetés qui lui dépassaient de la tête. C'était un soulagement de découvrir qu'il n'y avait pas que les autres fantômes capables de le voir, et Gredin, ne pouvait-il s'empêcher de penser, était un chat qui sortait visiblement de l'ordinaire. La plupart de ceux du château étaient des animaux de compagnie qu'on dorlotait, ou bien alors des habitués aux oreilles basses de la cuisine ou des écuries qui ressemblaient fort aux rongeurs dont ils se nourrissaient. Ce chat-là, lui, était son propre animal. Tous les chats donnent cette impression, bien entendu, mais au lieu de l'égoïsme stupide qui passe chez eux pour une sagesse énigmatique, Gredin irradiait une véritable intelligence. Il irradiait aussi une odeur à renverser les murs et mettre à mal les sinus d'un renard crevé.

Une seule sorte de gens élevait des chats pareils.

Le roi voulut s'accroupir et s'aperçut qu'il s'enfonçait légèrement dans le carrelage. Il se ressaisit et remonta tranquillement. Dès lors qu'on s'autorisait à respecter le mode de vie du monde de l'impalpable, il n'y avait plus d'espoir, se disait-il.

Les parents proches et les sujets doués d'un pouvoir médiumnique, eux seuls, avait dit la Mort. Il n'y avait guère des uns ni des autres dans le château. Le duc remplissait la première condition, mais son intérêt personnel acharné le rendait aussi utile qu'une carotte sur le plan médiumnique. Quant aux autres, seuls le cuisinier et le fou paraissaient jouir des qualités requises, mais le premier passait beaucoup de son temps à pleurer dans l'office parce qu'on ne lui permettait pas de rôtir quoi que ce soit de plus saignant qu'un panais, et le second était déjà un tel paquet de nerfs que Vérence avait abandonné toute tentative de communication.

Donc, une sorcière. Si une sorcière n'était pas médium, alors lui, le roi Vérence, était un souffle de vent. Il fallait faire venir une sorcière au château. Ensuite...

Il avait un plan. Mieux que ça : un Plan avec un grand P. Il avait passé des mois à l'échafauder. Il n'avait rien d'autre à faire qu'à réfléchir. Là-dessus, la Mort avait vu juste. Tout ce qui

restait aux fantômes, c'était la pensée, et même si le roi n'avait dans l'ensemble jamais beaucoup pratiqué ce genre d'activité, l'absence d'un corps aux humeurs diverses et changeantes pour le distraire lui avait donné l'occasion de goûter aux joies de la cogitation. Il n'avait jamais élaboré de Plan jusqu'à ce jour, du moins aucun qui dépassait le stade de : « on va se trouver quelque chose à tuer ». Et là, assise devant lui, en pleine toilette, il avait la solution.

« Viens, le minou », risqua-t-il. Gredin lui lança un regard jaune pénétrant.

« Le chat », s'empressa de rectifier le roi qui recula en lui faisant signe d'approcher.

Un instant, l'animal parut rétif à le suivre, puis, au grand soulagement de Vérence, il se leva, bâilla et vint vers lui à pas feutrés. Gredin ne voyait pas souvent de fantômes et ne s'intéressait que vaguement à ce grand barbu au corps transparent.

Vérence l'entraîna le long d'un couloir latéral qui aurait eu besoin d'un bon coup de balai, vers un débarras bourré de tapisseries en miettes et de portraits de monarques oubliés. Gredin examina le local d'un œil critique, s'assit au beau milieu de la poussière et regarda le roi, l'air d'attendre.

« Tu trouveras beaucoup de souris et compagnie, ici, tu vois, fit Vérence. Et la pluie pénètre par la fenêtre cassée. En plus, tu as toutes ces tapisseries où dormir.

« Pardon », ajouta-t-il, et il se tourna vers la porte.

C'était à ça qu'il avait travaillé durant ces derniers mois. De son vivant, il avait toujours pris grand soin de son corps, et depuis sa mort il prenait soin de garder la forme. C'était trop facile de se laisser aller et devenir tout flou sur les bords ; certains fantômes du château n'étaient plus que de simples taches pâles. Mais Vérence s'était imposé une discipline de fer, s'était entraîné – enfin, il y avait pensé très fort – et arborait désormais des muscles spectraux joliment saillants. Des mois de pompes ectoplasmiques l'avaient laissé en meilleure condition que jamais, mis à part qu'il était mort.

Ensuite il avait commencé petit, par des grains de poussière. Le premier l'avait proprement crevé⁹, mais il avait persévéré pour passer aux grains de sable puis aux pois secs entiers ; il ne s'aventurait toujours pas dans les cuisines, mais il s'était amusé à ressaler les plats de Kasqueth, une pincée à la fois, jusqu'à ce qu'il reprenne ses esprits et s'avoue que le poison manquait de dignité, même contre de la vermine.

À présent il s'appuyait de tout son poids contre la porte et, de chaque microgramme de son corps, s'efforçait de peser le plus lourd possible. La sueur de l'autosuggestion lui dégouttait du nez et s'évaporait avant de toucher le sol. Gredin regardait avec intérêt les muscles spectraux rouler sur les bras du roi comme des ballons en pleine copulation.

La porte commença de bouger, grinça, puis prit de la vitesse et heurta le chambranle avec un bruit sourd. La bobinette chut en place dans un claquement.

Il y a sacrément intérêt à ce que ça marche, maintenant, se dit Vérence. Il ne serait jamais capable de soulever le loquet tout seul. Mais une sorcière allait sûrement venir chercher son chat... non ?



Dans les collines au-delà du château, allongé sur le ventre, le fou contemplait les profondeurs d'un petit lac. Deux truites lui renvoyaient son regard.

Quelque part sur le Disque, lui disait sa raison, il devait exister quelqu'un de plus malheureux que lui. Il se demandait qui.

Il n'avait jamais manifesté l'envie d'être fou, et puis même, ça n'aurait rien changé vu qu'il ne se rappelait pas qu'un seul membre de la famille l'ait jamais écouté après que P'pa se fut enfui.

Certainement pas grand-père. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il le revoyait dressé au-dessus de lui, qui lui faisait

⁹ Façon de parler.

répéter les blagues comme un perroquet et lui enfonçait chaque trait d'humour dans le crâne à coups de ceinture ; une ceinture de cuir épais, et les clochettes cousues dessus n'arrangeaient guère les choses.

On attribuait à grand-père sept nouvelles blagues officielles. Il avait gagné à Ankh-Morpork la marotte d'honneur du Grand Prix des Crétins finis quatre ans d'affilée, une première en la matière, ce qui devait faire de lui l'homme le plus drôle de tous les temps. Il avait travaillé dur pour ça, fallait le reconnaître.

Avec un frisson le fou se rappela comment, à l'âge de six ans, il s'était timidement approché du vieil homme après le dîner pour lui raconter une blague de son cru. Une histoire de canard.

Elle lui avait valu la correction la plus sévère de sa vie, ce qui même alors devait déjà être un record difficile à battre pour le vieux bouffon.

« Tu apprendras, mon gars – se souvenait-il, chaque phrase ponctuée de claquements tintinnabulants –, qu'il n'y a rien de plus sérieux que la plaisanterie. À partir d'aujourd'hui, jamais, jamais... – le vieil homme marquait un temps pour changer de main – jamais tu ne raconteras de blague sans le label de la Guilde. Qui es-tu pour décider de ce qui est drôle ? Foi de fou, que les ignorants gloussent donc aux mauvaises plaisanteries ; c'est le rire de l'inculte. Jamais. Jamais. Que jamais je ne te reprenne à bouffonner. »

Après quoi il s'était replongé dans l'étude des trois cent quatre-vingt-trois blagues approuvées par la Guilde, ce qui n'était déjà pas drôle, plus le glossaire, beaucoup plus volumineux et bien pire.

Puis on l'avait envoyé à Ankh, et là, dans les salles nues et austères, il avait découvert qu'il existait d'autres ouvrages que le gros et lourd *Livre de la Noce à tout casser* relié cuivre. Il y avait tout un monde qui lui tendait les bras là-bas, un monde insolite, contrasté, plein de gens qui faisaient des choses intéressantes, comme...

Chanter. Il entendait chanter.

Il leva doucement la tête et sursauta au tintement des clochettes de son bonnet. Il empoigna bien vite les breloques détestées.

On chantait toujours. Le fou jeta un coup d'œil prudent à travers la masse de reines-des-prés qui lui fournissait une cachette parfaite.

La chanteuse n'était pas très bonne. Elle ne connaissait qu'un seul mot : « la », mais elle en faisait un usage intensif. À en juger par la vague mélodie, elle devait croire qu'il fallait chanter « lalala » dans certaines circonstances et elle tenait à se plier à ce que le monde attendait d'elle.

Le fou se risqua à lever un peu plus la tête et vit Magrat pour la première fois.

Elle traversait la prairie étroite et elle avait interrompu sa danse plutôt hésitante pour s'évertuer à se tresser des marguerites dans les cheveux, sans grand succès.

Le fou retint son souffle. Durant ses longues nuits à la dure sur le dallage du couloir il avait rêvé de femmes dans son genre. Quoique, en y réfléchissant bien, pas vraiment dans son genre : mieux pourvues côté poitrine, le nez moins rouge et moins pointu, les cheveux plus souples et bouclés. Mais la libido du fou avait assez de jugeote pour faire la différence entre l'impossible et le raisonnablement accessible, et elle intercala bien vite certains circuits filtrants.

Magrat cueillait des fleurs et leur parlait. Le fou tendit l'oreille.

« Ça, c'est l'herbe à poils laineux, disait-elle. Et ça, l'armoise à mélasse, pour l'inflammation des oreilles... »

Même Nounou Ogg, qui voyait plutôt le monde en rose, aurait eu du mal à trouver le moindre mot flatteur pour la voix de Magrat. Le fou, lui, croyait entendre tomber des pétales de fleurs.

« ...et la fausse mandragore quintefoliée, souveraine contre les flux de la vessie. Ah, et voici la grenouillette du Vieux. Ça, c'est pour la constipation. »

Le fou se leva piteusement dans un carillon de clochettes. Pour Magrat, ce fut comme si le pré, qui jusque-là ne présentait rien de plus dangereux que des nuages de papillons bleu pâle et quelques bourdons à leur compte, venait de lâcher un gros démon rouge et jaune.

Il ouvrait et fermait la bouche. Il pointait trois cornes menaçantes.

Une voix pressante au fond de sa tête lui disait : Tu devrais prendre la fuite comme une gazelle craintive ; c'est la réaction admise dans ces cas-là.

Le sens commun y mit son grain de sel. Dans ses moments les plus optimistes, Magrat ne se serait pas comparée à une gazelle, craintive ou non. D'ailleurs, ajouta le sens commun, l'embêtant si elle prenait la fuite comme une gazelle craintive, c'est qu'elle le distancerait sans mal.

« Euh », fit l'apparition.

Le sens moins commun, dont elle disposait tout de même en quantité suffisante malgré le sentiment de Mémé Ciredutemps qu'il lui manquait toujours plusieurs rameaux pour faire un fagot, ce sens-là, donc, fit observer que peu de démons tintinnabulaient d'un air si pathétique et le souffle si court.

« Salut », lança-t-elle.

Le cerveau du fou travaillait lui aussi à plein régime. Il commençait à paniquer.

Magrat évitait de porter le chapeau pointu traditionnel, celui dont se paraient ses consœurs plus âgées, mais elle restait fidèle à l'une des règles essentielles de la sorcellerie : ça ne sert pas à grand-chose d'être une sorcière si ça ne se voit pas. Dans son cas personnel, ça se voyait par une abondance de bijoux d'argent ornés d'octogrammes, par des chauves-souris, des araignées, des dragons et autres symboles mystiques courants ; Magrat se serait bien peint les ongles en noir, mais elle ne se sentait pas le courage d'affronter le mépris souverain de Mémé.

Le fou se rendit compte qu'il avait surpris une sorcière.

« Hou-là, fit-il et il pivota pour prendre ses jambes à son cou.

— Non, faut pas... » commença Magrat, mais le fou dévalait déjà le sentier forestier qui menait au château.

Immobile, elle contempla le petit bouquet qui se flétrissait dans ses mains. Elle se passa les doigts dans les cheveux, et une pluie de pétales fanés en tomba.

Elle sentait qu'elle avait laissé un événement majeur lui filer entre les pattes aussi vite qu'un cochon huilé dans un couloir étroit.

Elle éprouvait un besoin pressant de jurer. Elle connaissait beaucoup de jurons. Bobonne Plurniche faisait preuve d'une grande imagination dans ce domaine ; même les créatures de la forêt passaient devant sa chaumière ventre à terre.

Elle échoua à en trouver un seul pour exprimer complètement le fond de sa pensée. « Oh, fait chier », dit-elle.



C'était à nouveau la pleine lune cette nuit-là et, contre toute habitude, les trois sorcières arrivèrent en avance au menhir ; ce qui le gêna tellement, le menhir, qu'il alla se cacher dans des bouquets d'ajoncs.

« Ça fait deux jours que Gredin est pas rentré, dit Nounou Ogg, à peine arrivée. Ça lui ressemble pas. Je l'trouve nulle part.

— Les chats se débrouillent tout seuls, fit Mémé Ciredutemps. Pas les pays. J'apporte des renseignements. Allume le feu, Magrat.

— Mmm ?

— J'ai dit : allume le feu, Magrat.

— Mmm ? Oh. Oui. »

Les deux vieilles femmes la regardèrent déambuler au hasard sur la lande, tirer distraitement sur des touffes de genêts desséchés. Magrat avait visiblement l'esprit ailleurs.

« L'a pas l'air dans son état normal, dit Nounou Ogg.

— Oui. C'est peut-être un progrès, fit sèchement Mémé en s'asseyant sur un rocher. Elle aurait dû l'allumer avant qu'on arrive. C'est son boulot.

— Elle est pleine de bonnes intentions, dit Nounou Ogg qui fixait le dos de Magrat d'un œil songeur.

— Moi aussi, j'étais pleine de bonnes intentions, étant jeune, mais c'est pas ça qui empêchait Bobonne Bouf filtre d'avoir la dent dure. La jeune sorcière fait son apprentissage, tu connais ça. Et nous, on en bavait davantage. Regarde-la. Elle porte même pas le chapeau pointu. Comment veux-tu qu'on sache ce qu'elle est ?

— Toi, Esmé, t'as quelque chose qui te turlupine, non ? » fit Nounou.

Mémé hocha la tête, la mine sombre.

« J'ai eu une visite, hier, dit-elle.

— Moi aussi. »

Malgré ses soucis, Mémé se sentit légèrement contrariée.
« De qui donc ? demanda-t-elle.

— Du maire de Lancre et d'un groupe de bourgeois. Ils sont pas contents du roi. Ils en veulent un qui leur inspire confiance.

— Moi, ça m'inspirerait pas confiance, un roi qui inspire confiance à un bourgeois, dit Mémé.

— Oui, mais c'est bon pour personne, toutes ces taxes et ces tueries. Le nouveau sergent qu'ils ont trouvé, ça lui plaît bien aussi de mettre le feu à des chaumières. Le vieux Vérence le faisait déjà, note bien, mais... enfin...

— Je sais, je sais. C'était plus personnel. On sentait qu'il y mettait du cœur. Les gens aiment ça, sentir qu'ils ont de l'importance.

— Ce Kasqueth, il déteste le royaume, poursuivit Nounou. Tout le monde le dit. Tout ce qu'il fait quand certains viennent lui causer, c'est les regarder fixement, ricaner, s'frotter les mains et s'laisser aller à ses tics. »

Mémé se gratta le menton. « Le vieux roi, lui, il leur criait dessus et les éjectait du château à coups de pied, remarque. Il disait qu'il avait pas de temps à perdre avec les boutiquiers et tous ces gens-là, ajouta-t-elle avec une note d'approbation dans la voix.

— Mais ça l'empêchait pas de rester aimable. Et il...

— Le royaume est inquiet.

— Oui, je l'ai déjà dit.

— Je parle pas des gens, je parle du royaume. »

Mémé s'expliqua. Nounou l'interrompit plusieurs fois par des questions brèves. Loin d'elle l'idée de mettre un instant en doute ce qu'elle entendait. Mémé Ciredutemps ne racontait jamais d'histoires.

À la fin, elle lâcha un : « Ah.

— Exactement ce que je pense.

— Voyez-vous ça.

— Tout juste.

— Et après, qu'est-ce qu'elles ont fait, ces bêtes ?

— Elles sont parties. *Il* les avait amenées là, *il* les a laissées partir.

— Aucune en a bouloité une autre ?

— J'ai pas vu.

— Marrant, ça.

— Comme tu dis. »

Nounou Ogg se tourna vers le soleil couchant.

« Doit pas y avoir beaucoup de royaumes à réagir comme ça, m'est avis. T'as bien vu, au théâtre. Les rois, tous ces gens-là, ils arrêtent pas de se tuer entre eux. Leurs royaumes, ils s'en accommodent. Comment ça se fait que celui-là se formalise tout d'un coup ?

— Il est là depuis longtemps.

— Comme partout, dit Nounou qui ajouta, l'air d'une éternelle étudiante : Partout, c'est resté là où qu'on l'a mis au départ. Ça s'appelle la géographie.

— Ça, c'est pour un pays, dit Mémé. C'est pas pareil qu'un royaume. Un royaume, ça se compose de toutes sortes de choses. D'idées. De fidélité à la couronne. De souvenirs. Tout ça coexiste, comme qui dirait. Et tout ça crée une espèce de vie. Pas comme celle d'un corps, plutôt comme une idée vivante.

Faite de tout ce qui vit et de tout ce qu'on pense. Et de tout ce qu'on a pensé avant. »

Magrat réapparut et entreprit de préparer le feu, comme en état de transe.

« Je vois que t'as beaucoup réfléchi à la question, dit Nounou d'une voix lente et prudente. Et ce royaume-ci, il veut un meilleur roi, c'est ça ?

— Non ! Enfin, si. Écoute... — elle se pencha en avant — il sépare pas comme nous d'un côté ce qu'il aime et de l'autre ce qu'il aime pas, d'accord ? »

Nounou Ogg se pencha en arrière. « Ben, ça m'étonnerait, c'est vrai, hasarda-t-elle.

— Il se fiche pas mal que les gens soient bons ou mauvais. J crois même pas qu'il ferait la différence, pas plus que tu saurais dire si une fourmi est bonne ou pas. Mais il compte sur le roi pour qu'il prenne soin de lui.

— Oui, mais... » fit piteusement Nounou. Elle commençait à redouter la lueur dans l'œil de Mémé. « Des tas de gens se sont entretués pour devenir rois de Lancre. Ils ont commis toutes sortes de meurtres.

— Ça fait rien ! Ça fait rien ! » répliqua Mémé en agitant les bras. Elle énuméra sur ses doigts : « Voilà pourquoi, dit-elle. D'une, les rois s'amusent à s'entretuer parce qu'ils y sont, si tu veux, prédestinés, et ça compte pas comme meurtre, et de deux, ils tuent pour le royaume. Ça, c'est le détail important. Mais ce nouveau type, là, tout ce qui l'intéresse, c'est le pouvoir. Il déteste le royaume.

— Le royaume, c'est un peu comme un chien, en fait », intervint Magrat. Mémé la regarda, la bouche ouverte pour lancer la réplique adéquate, puis sa figure s'adoucit.

« Y a de ça, dit-elle. Un chien, il se fiche que son maître soit bon ou mauvais tant que son maître l'aime.

— Bon, alors, fit Nounou, rien ni personne aime Kasqueth. Qu'est-ce qu'on fait, du coup ?

— Rien. Tu sais bien qu'on peut pas s'en mêler.

— T'as sauvé le bébé, dit Nounou.

— Ça, c'est pas s'en mêler !

— Comme tu veux. Mais peut-être qu'un jour il va revenir. Encore la destinée. Et t'as dit qu'on devait cacher la couronne. Tout va revenir, je t'avertis. Dépêche-toi avec ce thé, Magrat.

— Tu vas faire quoi, avec ces bourgeois ? demanda Mémé.

— J'leur ai dit qu'ils avaient qu'à se débrouiller tout seuls. Si on commence à se servir de la magie, que j'leur ai dit, on arrête plus. Tu l'sais bien, toi.

— C'est vrai, reconnut Mémé, un soupçon de nostalgie dans la voix.

— Mais je vais te dire : ils ont pas beaucoup apprécié. Ça râlait drôlement quand ils sont partis. »

Magrat lâcha étourdiment : « Vous connaissez le fou qui vit au château ?

— Le gringalet avec des yeux qui coulent ? demanda Nounou, soulagée que la conversation revienne à des sujets plus normaux.

— Pas si gringalet que ça, dit Magrat. C'est quoi son nom, vous le sauriez pas, des fois ?

— On l'appelle juste « le Fou », répondit Mémé. C'est pas un travail pour un homme, ça. Se trimballer avec des clochettes sur le dos.

— Sa mère, c'était une Beldame de par là-bas, du côté de Verrenoir, dit Nounou Ogg dont la connaissance de la généalogie de Lancre était légendaire. Une beauté dans sa jeunesse. Elle en a brisé, des cœurs, ça oui. Y a eu un scandale, à ce qu'on m'a dit. Mais elle a raison, Mémé. En fin de compte, un fou, c'est un fou.

— Pourquoi tu veux savoir, Magrat ? fit Mémé Ciredutemps.

— Oh... c'est une des filles du village qui m'a demandé », répondit Magrat, cramoisie jusqu'aux oreilles.

Nounou se racla la gorge et adressa un grand sourire à Mémé qui renifla d'un air distant.

« Il a un travail stable, dit Nounou. J'te l'accorde.

— Huh, fit Mémé. Un homme qui carillonne à longueur de journée. Ça peut pas faire un bon mari, moi j'dis.

— Tu... sa femme saurait tout le temps où il est, répliqua Nounou qui s'amusait franchement. Suffirait d'écouter.

— Faut pas faire confiance à un type qu'a des cornes à son chapeau », dit sèchement Mémé.

Magrat se releva et récupéra ses esprits ; certains donnaient l'impression de revenir de très loin.

« Vous êtes deux vieilles imbéciles, dit-elle calmement. Et moi, je rentre. »

Elle partit et descendit le sentier vers son village sans un autre mot.

Les vieilles sorcières se regardèrent.

« Bon ! fit Nounou.

— C'est tous ces livres qu'ils lisent aujourd'hui, dit Mémé. Ça leur chauffe le cerveau. Tu y as pas mis des idées en tête, des fois ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu sais bien ce que je veux dire. »

Nounou se leva. « J'vois sûrement pas pourquoi une fille devrait rester célibataire toute sa vie uniquement parce que toi,

tu penses que c'est normal. D'ailleurs, si les gens avaient pas d'enfants, on serait où ?

— Y a aucune de tes filles qu'est sorcière, fit Mémé qui se leva à son tour.

— L'aurait pu y en avoir, se défendit Nounou.

— Oui, si tu les avais laissées faire à leur idée au lieu d'les pousser à se jeter au cou des hommes.

— Elles sont jolies. On peut pas contrarier la nature humaine. Tu l'saurais si t'avais...

— Si j'avais quoi ? » fit Mémé Ciredutemps d'une voix impassible.

Elles se dévisagèrent dans un silence accablé. Elles ressentaient toutes les deux la tension qui montait dans leur corps depuis la terre même, l'impression douloureuse, cuisante qu'elles devaient finir ce qu'elles avaient commencé, quelles que soient les conséquences.

« Je m'souviens de toi quand t'étais jeune, dit Nounou, la mine renfrognée. Bêcheuse, que t'étais.

— Au moins, moi, je restais l'plus souvent debout. Dégoûtant, oui. Tout l'monde trouvait ça dégoûtant.

— Qu'est-ce que t'en sais ? fit sèchement Nounou.

— On parlait que de toi dans tout l'village.

— Et de toi aussi ! On t'appelait la Vierge de Glace. Ça, tu l'savais pas, hein ? ricana Nounou.

— J'voudrais pas m'salir les lèvres en disant comment on t'appelait, toi ! brailla Mémé.

— Ah, oui ? glapit Nounou. Alors, laisse-moi te dire, ma p'tite dame...

— Prends pas ce ton-là avec moi ! J'suis la p'tite dame de personne...

— *Exact !* »

Un autre silence s'ensuivit tandis qu'elles se foudroyaient du regard, nez contre nez, mais un silence plus lourd de tout un niveau quantique de haine ; on aurait pu rôtir une dinde dans la chaleur qu'il dégageait. Il n'y avait plus de cris. On avait dépassé ce stade. Les voix étaient sourdes, chargées de menaces.

« J'aurais mieux fait de pas écouter Magrat, gronda Mémé. Cette histoire de convent est ridicule. On y retrouve que les gens qu'il faut pas.

— J'suis bien contente de cette petite discussion, siffla Nounou Ogg. Ç'a mis les choses au point. »

Elle baissa la tête.

« En plus, vous êtes sur mon territoire, madame.

— *Madame !* »

Le tonnerre roula au loin. La tempête à résidence de Lancre, après une tournée dans les contreforts, s'en revenait vers les montagnes pour une représentation unique. Les derniers rayons du soleil couchant transperçaient les nuages d'une lumière livide, et de grosses gouttes d'eau commencèrent à tomber avec un bruit mat sur les chapeaux pointus des sorcières.

« J'ai vraiment pas de temps à perdre avec tout ça, cracha Mémé, tremblante. J'ai des choses plus importantes à faire.

— Pareil pour moi, fit Nounou.

— Bonne nuit chez vous.

— Pareil pour vous. »

Elles se tournèrent le dos et partirent à grands pas sous le déluge.



La pluie de minuit tambourinait aux fenêtres tendues de rideaux pendant que Magrat feuilletait d'un doigt résolu les livres de Bobonne Plurniche consacrés à ce qu'on pourrait appeler, faute d'un meilleur vocable, la magie naturelle.

La vieille femme avait beaucoup collecté dans ce domaine et, chose exceptionnelle, avait tout couché sur le papier. Les sorcières ne s'encombrent généralement guère de littérature ; mais celle-là avait noté, livre après livre, d'une écriture méticuleuse en pattes de mouche, les résultats détaillés d'expériences patientes en magie appliquée. Bobonne Plurniche avait en fait été une sorcière chercheuse¹⁰.

¹⁰ Faut bien que quelqu'un s'en charge. C'est bien joli de vouloir un œil de triton, mais de quelle espèce ? Le commun, le tacheté ou le grand crêté ? Et puis quel œil ?

Suite des notes de fin sur la page suivante.

Magrat cherchait des sortilèges d'amour. Dès qu'elle fermait les yeux, elle voyait une silhouette rouge et jaune sur le fond noir de ses paupières. Il fallait faire quelque chose.

Elle referma le livre dans un claquement et consulta ses notes. D'abord : trouver comment il s'appelle. Le vieux tour de la pomme pelée devrait le lui dire. Suffit d'éplucher une pomme, de garder une longueur d'épluchure et de la jeter derrière soi ; elle tombe par terre en formant les lettres du nom recherché. Des millions de filles recourent à ce procédé, à leur grande déception, fatalement, sauf quand l'objet de leur amour se nomme Scscs. Et ce pour la simple raison qu'elles n'utilisent pas une Belle du Couchant cueillie verte trois minutes avant midi le premier jour de gel d'automne et pelée de la main gauche avec un couteau d'argent dont la lame fait moins d'un centimètre trois de large ; Bobonne avait effectué de nombreuses expériences et se montrait formelle là-dessus. Magrat gardait toujours quelques épluchures adéquates pour les cas d'urgence ; comme celui d'aujourd'hui.

Elle prit une profonde inspiration et en jeta une par-dessus son épaule.

Elle se retourna lentement.

Je suis une sorcière, se disait-elle. C'est un sortilège comme les autres. Il n'y a rien à craindre. Secoue-toi, ma fille. *Ma femme.*

Elle baissa les yeux et se mordit le dos de la main, nerveuse et intimidée à la fois.

« Qui l'eût cru ? » dit-elle tout haut.

Le sortilège avait marché.

Elle revint à ses notes, le cœur palpitant. Qu'y avait-il, après ? Ah, oui : ramasser des graines de fougères dans un mouchoir de soie à l'aube. L'écriture toute fine de Bobonne Plurniche courait

Le tapioca ne ferait-il pas autant l'affaire ? Si on remplace par du blanc d'œuf, est-ce que le sortilège a) marchera, b) ratera ou c) dissoudra le fond du chaudron ? La curiosité de Bobonne Plurniche dans ce domaine était immense et insatiable*.

* Presque insatiable. Elle arriva probablement à satiété lors du dernier vol de la sorcière, qui voulut vérifier si un balai pouvait survivre à l'arrachage de ses brins un à un en plein ciel. D'après le petit corbeau qu'elle avait dressé comme boîte noire, la réponse était probablement non.

sur deux pages d'instructions botaniques détaillées qui, à condition de les suivre scrupuleusement, permettaient de concocter le genre de philtre d'amour qu'il fallait conserver dans une cruche hermétiquement bouchée au fond d'un baquet d'eau glacée.

Magrat ouvrit d'une traction sa porte de derrière. Le tonnerre était passé, mais à présent les premières lueurs grises de la journée nouvelle se fondaient dans un crachin persistant. Ça avait quand même valeur d'aube, et Magrat était décidée.

Des ronces accrochées à sa robe, les cheveux plaqués sur le crâne par la pluie, elle s'enfonça dans la forêt détrempée.

Les arbres s'agitèrent ; il n'y avait pourtant pas de vent.



Nounou Ogg était aussi sortie de bonne heure. Elle n'avait pas pu trouver le sommeil, de toutes façons, et puis elle s'inquiétait au sujet de Gredin. Gredin, c'était une de ses rares faiblesses. Sa raison avait beau reconnaître qu'il n'était qu'un gros violeur récidiviste, rusé et nauséabond, son cœur voyait toujours en lui le chaton pelucheux qu'il avait été des décennies plus tôt. Même s'il avait un jour pourchassé une louve jusque dans un arbre et sérieusement assailli une ourse qui creusait innocemment la terre à la recherche de racines, la sorcière craignait qu'il lui arrive des ennuis. Le reste du royaume estimait grosso modo que la seule chose en mesure de ralentir Gredin, c'était une météorite qui le frapperait de plein fouet.

À présent elle se servait d'un peu de magie élémentaire pour suivre sa trace, quoique n'importe qui doté du sens de l'odorat y serait parvenu tout pareil. La piste l'avait menée par les rues humides jusque devant les portes ouvertes du château.

Elle les franchit et adressa aux deux gardes un signe de tête. Il ne leur vint pas à l'idée de l'arrêter parce que les sorcières, comme les apiculteurs et les gros gorilles, allaient où bon leur semblait. N'importe comment, une vieille dame qui tapait sur un bol avec une cuiller ne devait pas être le fer de lance d'une armée d'invasion.

La vie de garde à Lancre était extrêmement ennuyeuse. L'un d'eux, appuyé sur sa pique au passage de Nounou, aurait souhaité un peu plus d'action dans son travail. Il n'allait pas tarder à comprendre son erreur. L'autre garde se ressaisit et salua.

« B'jour, m'man.

— B'jour, mon p'tit Shawn », fit Nounou qui traversa la cour intérieure.

Comme toutes les sorcières, Nounou Ogg avait horreur des portes de devant. Elle fit le tour par-derrière et entra dans le donjon par les cuisines. Deux servantes la saluèrent d'une révérence. De même que l'intendante, en qui elle reconnut vaguement une bru mais dont elle ne put retrouver le nom.

Et c'est ainsi qu'au sortir de sa chambre lord Kasqueth vit arriver dans le couloir une sorcière. Aucun doute là-dessus. Du bout de son chapeau pointu à celui de ses souliers, c'était une sorcière. Et elle venait pour lui.



Magrat glissa le long d'un talus sans pouvoir se retenir. Elle était trempée jusqu'aux os et couverte de boue. Allez savoir pourquoi, mais quand on lit ces sortilèges, songeait-elle amèrement, on s'imagine toujours les préparer par une belle matinée ensoleillée de fin de printemps. Et elle avait oublié de vérifier sur quelle saloperie de graine de saloperie de fougère elle devait mettre sa saloperie de main.

Un arbre lui déversa une cargaison de gouttes d'eau sur la tête. Magrat écarta ses cheveux mouillés de ses yeux et s'assit lourdement sur un gros rondin à terre, où avaient poussé de grandes grappes de champignons pâles dont les formes la firent rougir.

L'idée lui avait paru formidable. Elle avait fondé beaucoup d'espoirs sur le convent. Elle était sûre que ça ne se faisait pas, une sorcière solitaire, il risquait de lui venir de drôles de pensées. Elle avait rêvé de discussions savantes sur les énergies naturelles au clair d'une lune immense accrochée au firmament, ensuite elles auraient peut-être essayé une de ces danses

anciennes décrites dans certains livres de Bobonne Plurniche. Mais pas vraiment *nues* – vêtues de ciel comme on disait plutôt si joliment – parce que Magrat ne se faisait aucune illusion sur sa silhouette et que les sorcières plus âgées avaient l'air de tenir à leurs vêtements ; et de toutes façons ça n'était pas indispensable. D'après les livres, les sorcières de jadis dansaient parfois en camisoles. Magrat s'était demandé pourquoi des camisoles. Peut-être qu'elles se faisaient mal avec les bras.

Ce qu'elle n'avait pas prévu, c'étaient deux vieilles grincheuses, à peine polies dans le meilleur des cas et qui ne participaient pas de bon cœur. Oh, elles s'étaient montrées gentilles avec le bébé, à leur manière, mais Magrat ne pouvait s'empêcher de penser que lorsqu'une sorcière se montre gentille, c'est uniquement pour des raisons très personnelles.

Et quand elles faisaient de la magie, elles n'y mettaient pas plus de formes que pour le ménage. Elles ne portaient aucun bijou cabalistique. Magrat y croyait beaucoup, à la joaillerie cabalistique.

Tout allait de travers. Et elle rentrait tout droit chez elle.

Elle se leva, s'enveloppa dans ses vêtements humides, se mit en route dans la forêt embrumée...

... et entendit courir. On s'approchait à travers bois à toute vitesse, sans souci de discrétion, et un curieux tintement assourdi accompagnait les craquements des branches cassées. Magrat se glissa derrière un buisson de houx dégoulinant et scruta prudemment à travers le feuillage.

C'était Shawn, le plus jeune fils de Nounou Ogg, et le bruit métallique venait de sa cotte de mailles trop grande de plusieurs tailles. Lancre était un royaume pauvre, et depuis des siècles, de génération en génération, les gardes du palais se transmettaient leur cotte de mailles, souvent au bout d'un bâton. Ce modèle-ci lui donnait l'air d'un limier blindé.

Elle sortit de sa cachette et se dressa devant lui.

« C'est vous, m'zelle Magrat ? fit Shawn en soulevant le rabat de mailles qui lui cachait les yeux. C'est m'man !

— Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Il l'a enfermée ! L'a dit qu'elle venait l'empoisonner ! Et moi, j'ai pas descendre voir aux cachots parce qu'y a que des

nouveaux gardes ! Paraît qu'ils l'ont enchaînée – Shawn fronça les sourcils –, et ça veut dire qu'il va y avoir du grabuge. Vous la connaissez quand elle s'met en rogne. On a pas fini d'en entendre causer, m'zelle.

— T'allais où ? demanda Magrat.

— Chercher le Jason, le Wane, le Darron, le...

— Attends un peu.

— Oh, m'zelle Magrat, et s'ils s'avisent de la torturer ? Vous savez qu'elle a la langue drôlement mauvaise quand elle se fâche...

— Je réfléchis, dit Magrat.

— Il a posté ses propres gardes du corps aux portes du château et tout...

— Écoute, tu veux bien la fermer une seconde, hein, Shawn ?

— Quand le Jason va savoir ça, il va y faire passer un sale quart d'heure, au duc, m'zelle. Il serait temps que quelqu'un s'en charge, qu'il dit. »

Le Jason de Nounou Ogg était un jeune homme bâti et, avait toujours pensé Magrat, dégourdi comme un troupeau de bœufs. Tout coriace qu'il était, elle doutait fort qu'il survive à une grêle de flèches.

« Lui dis pas encore, fit-elle d'un air songeur. Y a peut-être un autre moyen...

— J'vais aller voir Mémé Ciredutemps, hein, m'zelle ? dit Shawn qui sautait d'un pied sur l'autre. Elle saura quoi faire, elle, c'est une sorcière. »

Magrat se statufia. Elle croyait avoir déjà connu la colère, mais ce coup-ci, elle était furibarde. Elle était toute mouillée, elle avait froid et faim, et ce type... Autrefois, s'entendit-elle penser, c'est là qu'elle aurait fondu en larmes.

« Hou-là, fit Shawn. Hum. C'est pas c'que j'voulais dire. Hou-là. Hum... »

Il recula.

« Si jamais tu vois Mémé Ciredutemps, articula lentement Magrat d'un ton à graver ses paroles dans du verre, dis-lui donc que je vais arranger ça toute seule. Maintenant file avant que j'te change en grenouille. T'y ressembles déjà, d'ailleurs. »

Elle fit demi-tour, remonta prestement ses jupes et fonça comme une dératée vers sa chaumière.



Lord Kasqueth était de ces malveillants de la pire espèce qui se réjouissent du malheur d'autrui. Il s'y entendait pour ça.

« On est bien ici, non ? » fit-il.

Nounou Ogg réfléchit. « Mis à part ce pilori, vous voulez dire ? répondit-elle.

— Je suis insensible à tes viles flatteries, dit le duc. Je fais fi de tes artifices sournois. Tu vas subir la question, je voulais que tu le saches. »

Il n'obtint pas l'effet escompté. Nounou faisait le tour de la basse-fosse d'un œil vaguement curieux.

« Et ensuite tu seras brûlée, dit la duchesse.

— D'accord, fit Nounou.

— *D'accord ?*

— Ben, c'est qu'y fait sacrément froid là-dedans. C'est quoi, cette espèce de grand placard avec des pointes ? »

Le duc tremblait. « Aha, fit-il. À présent tu comprends, hein ? Ceci, ma petite dame, c'est la Vierge de fer. C'est tout nouveau. Tu ferais bien...

— J'peux faire un tour dedans ?

— Tes supplications tombent dans l'oreille d'un s... » La voix du duc s'éteignit. Son tic se mit en branle.

La duchesse se pencha pour approcher sa grosse face rougeaude à dix centimètres du nez de Nounou.

« Cette insouciance t'amuse, siffla-t-elle, mais je vais bientôt t'apprendre à rire, moi !

— Pas la peine, je sais déjà », répliqua Nounou.

La duchesse promena amoureusement son doigt sur un plateau d'outils. « C'est ce que nous allons voir, dit-elle en saisissant une paire de pinces.

— Et ne crois surtout pas que tes amis vont venir à ton secours, dit le duc qui transpirait malgré la fraîcheur du lieu. Nous sommes les seuls à détenir les clés de ce cachot. Ha, ha. Tu serviras d'exemple à tous ceux qui répandent des rumeurs

désobligeantes à mon sujet. Ne proteste pas de ton innocence ! J'entends continuellement les voix, elles mentent... »

La duchesse l'agrippa sauvagement par le bras. « Assez, grinça-t-elle. Venez, Léonal. Laissons-la méditer un moment sur son sort.

— ... les visages... des mensonges éhontés... je n'y étais pas, et d'ailleurs, il est tombé tout seul... mon porridge, trop salé... » murmura le duc qui vacillait sur ses jambes.

La porte claqua derrière eux. Des serrures cliquetèrent et des verrous coulissèrent sourdement.

Nounou se retrouva seule dans l'obscurité. Une torche tremblotait en haut du mur ; elle ne réussissait qu'à rendre les ténèbres environnantes plus menaçantes. D'étranges formes métalliques, conçues dans l'unique but élevé d'effectuer divers tests de résistance sur le corps humain, jetaient des ombres déplaisantes. Nounou Ogg s'agita dans ses chaînes.

« D'accord, dit-elle. Je vous vois. Qui vous êtes ? »

Le roi Vérence s'avança.

« J'veus ai vu faire des grimaces dans son dos, reprit Nounou Ogg. J'ai eu du mal à garder mon sérieux.

— Je ne faisais pas de grimaces, femme, je fronçais les sourcils. »

Nounou plissa les yeux. « Dites, j'veus connais, vous, fit-elle. Vous êtes mort.

— Je préfère le terme « trépassé ».

— J'veus saluerais bien¹¹. Seulement, avec toutes ces chaînes et le reste... Vous auriez pas vu un chat dans le coin, des fois ?

— Si. Il est dans une pièce au-dessus, il dort. »

Nounou parut soulagée. « Alors, ça va, dit-elle. J'commençais à m'inquiéter, moi. » Elle fit à nouveau du regard le tour du cachot. « C'est quoi, ce gros machin comme un lit, là-bas ?

— Le chevalet », répondit le roi qui lui en expliqua l'usage. Nounou Ogg opina.

« Il arrête donc jamais, dans sa p'tite tête.

— Je crains, madame, d'être responsable de la situation fâcheuse où vous vous trouvez actuellement, dit Vérence qui

¹¹ Les sorcières ne font jamais la révérence.

s'assit sur une enclume à portée de fesses, ou du moins s'assit juste au-dessus. Je voulais attirer une sorcière.

— J'imagine que vous y connaissez rien en serrures ?

— Je crains que ce ne soit hors de mes compétences présentes... mais sûrement que... – le fantôme du roi fit de la main un geste vague qui englobait le cachot, Nounou et les chaînes – pour une sorcière, tout ceci n'est rien de plus que...

— Du fer solide, le coupa Nounou. Vous, vous pouvez peut-être passer à travers les murs, mais moi pas.

— Je ne me suis pas rendu compte, dit Vérence. Je croyais que les sorcières faisaient de la magie.

— Jeune homme, trancha Nounou, vous m'obligeriez en la fermant.

— Madame ! Je suis roi !

— Et vous êtes mort aussi, alors j'éviterais d'émettre des avis à votre place. À présent vous vous taisez et vous attendez, comme un gentil garçon. »

Malgré ce que lui dictait son instinct, le roi se surprit à obéir. On ne la contredisait pas, cette voix-là. Elle résonnait par-delà les années, depuis ses premiers jours à la nourricerie. Son écho lui disait que s'il ne finissait pas son assiette, il filerait se coucher tout de suite.

Nounou Ogg s'agita encore dans ses chaînes. Elle espérait qu'ils ne tarderaient pas à venir.

« Euh... fit le roi, gêné. Je crois que je vous dois une explication... »



« Merci, dit Mémé Ciredutemps qui ajouta, parce que Shawn avait l'air d'attendre ça : T'es un brave petit.

— Oui, m'am, fit Shawn. M'am ?

— Y a autre chose ? »

Shawn triturait le bout de sa cotte de mailles, embarrassé. « C'est pas vrai ce qu'on raconte sur not'mam, vous savez, m'am, dit-il. Elle s'amuse pas à jeter des mauvais sorts au monde. Sauf à Daviss, le boucher. Et à la vieille Cakepain

qu'avait donné un coup de pied à son chat. Mais c'était pas ce qu'on pourrait appeler des vrais sorts, hein, m'am ?

— Tu peux arrêter de m'dire m'am.

— Oui, m'am.

— On a raconté ça, alors ?

— Oui, m'am.

— Ben, ta m'man, des fois, ça y arrive de fâcher les gens. »

Shawn dansait d'un pied sur l'autre.

« Oui, m'am, mais on raconte aussi des affreusetés sur vous, m'am, sauf vot'respect, m'am. »

Mémé se raidit.

« Quoi donc ?

— Ça m'gêne de l'dire, m'am.

— *Quoi donc ?* »

Shawn réfléchit sur la marche à suivre. Il n'avait guère le choix.

« Des tas de choses qui sont pas vraies, m'am, dit-il, préférant donner au plus vite son point de vue. Toutes sortes de choses. Comme : le vieux Vérence était un mauvais roi et vous l'avez aidé à monter sur le trône, c'est à cause de vous qu'y a eu l'mauvais hiver l'année passée, et quand vous avez regardé la vache à la vieille Nonmais, elle a plus donné d'iait, la vache. Rien que des menteries, m'am, ajouta-t-il sincèrement.

— C'est vrai », fit Mémé.

Elle ferma la porte au nez du soldat essoufflé, resta un instant plongée dans ses réflexions et regagna son rocking-chair.

« C'est vrai », répéta-t-elle enfin.

Un peu plus tard, elle ajouta : « C'est une vieille bourrique, mais on va pas laisser les gens s'amuser à embêter les sorcières. Une fois qu'on a perdu le respect, il reste plus rien. Je m'souviens pas d'avoir regardé la vache à la vieille Nonmais. C'est qui, d'ailleurs, la vieille Nonmais ? »

Elle se leva, prit son chapeau pointu au crochet sur la porte, s'en coiffa, se regarda d'un œil noir dans la glace et embrocha féroce le couvre-chef d'une rafale d'aiguilles pour le faire tenir en place. Elles s'enfoncèrent une à une, aussi irrésistibles que la colère de Dieu.

Elle disparut un moment dans l'appentis et en ramena sa cape de sorcière qui servait de couverture aux chèvres malades quand elle-même n'en avait pas l'utilité.

Jadis elle était en velours noir ; elle n'était plus que noire.

Mémé se l'attacha lentement et soigneusement à l'aide d'une broche en argent ternie.

Aucun samouraï, aucun chevalier partant en quête ne s'était jamais vêtu avec autant de cérémonie.

Mémé se redressa enfin, inspecta son reflet sombre dans le miroir, s'adressa un petit sourire approbateur et sortit par la porte de derrière.

L'impression de menace qu'elle dégageait ne fut que légèrement dissipée par le bruit de ses galopades dans un sens puis dans l'autre devant la chaumière, tandis qu'elle essayait de faire démarrer son balai.



Magrat aussi s'examinait dans la glace.

Elle avait exhumé une robe d'un vert ahurissant, taillée pour être à la fois moulante et décolletée et qui aurait atteint son objectif si Magrat avait eu quelque chose à mouler ou à mettre dans le décolleté. Elle s'était donc fourré deux chaussettes roulées en boule aux endroits stratégiques dans un effort pour pallier les lacunes les plus évidentes. Elle avait également recouru à un charme pour ses cheveux, mais ils étaient naturellement allergiques à la magie et déjà leur aspect d'origine faisait valoir ses droits (une aigrette de pissenlit semée à tous vents).

Magrat avait aussi fait appel au maquillage. Ce n'était pas un franc succès. Elle manquait de pratique. Elle commençait à se demander si elle n'avait pas forcé sur le fard à paupières.

Son cou, ses doigts, ses bras portaient à eux tous assez d'argenterie pour forger un service de table au grand complet, et par-dessus tout ça elle avait jeté une cape noire doublée de soie rouge.

Sous une certaine lumière et un angle bien choisi, Magrat n'était pas sans attrait. Qu'une seule de ces mesures y fût pour

quelque chose, on pourrait en discuter, mais elles témoignaient qu'un léger vernis de confiance recouvrait son cœur palpitant.

Elle se redressa, se tourna d'un côté, puis de l'autre. Les amulettes, bijoux magiques et bracelets cabalistiques accumulés un peu partout sur son anatomie s'entrechoquèrent ; il aurait fallu qu'un ennemi éventuel fût aussi sourd qu'aveugle pour ne pas remarquer qu'une sorcière approchait.

Elle se rendit à sa table de travail afin d'examiner ce qu'elle appelait – timidement et jamais devant Mémé – les Outils de la Profession. Il y avait là le couteau à manche blanc, utilisé dans la préparation d'ingrédients magiques. Puis le couteau à manche noir, destiné aux applications magiques proprement dites ; Magrat y avait gravé tellement de runes sur le manche qu'il menaçait à tout moment de s'ouvrir en deux. Des outils assurément puissants mais...

Elle secoua la tête à contrecœur, gagna le buffet de la cuisine et sortit le couteau à pain. Quelque chose lui disait qu'en pareille circonstance une fille ne pouvait trouver meilleur ami qu'un bon couteau à pain bien affûté.



« Moi, je vois, fit Nounou Ogg, quelque chose qui commence par P. »

Le fantôme du roi fit d'un regard las le tour du cachot.
« Pincettes, suggéra-t-il.

— Non.

— Poucettes ?

— C'est joli, comme nom. C'est quoi ?

— Un genre de vis qui écrase les pouces. Regardez, fit le roi.

— C'est pas ça, dit Nounou.

— Poire d'angoisse, proposa-t-il, désespéré.

— J'sais même pas ce que c'est. » Le roi, obligeant, montra l'objet sur le plateau puis expliqua en quoi ça consistait.

— Pas du tout, fit Nounou.

— Brodequins de supplice au rouge ?

— Ça, c'est un B, et j'trouve que vous connaissez un peu trop bien ces noms-là, fit sèchement Nounou. Vous êtes sûr de pas vous en être servi de votre vivant ?

— Absolument, Nounou, protesta le fantôme.

— Les petits garçons qui disent des mensonges se retrouvent dans un endroit très désagréable, le prévint Nounou.

— Lady Kasqueth les a presque tous fait installer elle-même, c'est la vérité », dit le roi au désespoir ; il se sentait en position suffisamment précaire pour ne pas devoir s'inquiéter en plus d'endroits désagréables.

Nounou renifla. « Bon, d'accord, fit-elle, un brin adoucie. C'était : pincés.

— Mais pincés, c'est pareil que pincet... » commença le roi qui s'arrêta à temps. Durant sa vie d'adulte, aucun homme, bête ni combinaison des deux ne lui avait fait peur, mais la voix de Nounou ranimait de vieux souvenirs de salle de classe et de nourricerie, d'une existence passée à obéir aux ordres stricts de dames sévères en jupes longues, et d'une nourriture – dans les gris et les bruns – qui avait l'air indigeste à l'époque mais lui évoquait aujourd'hui une lointaine ambrosie.

« Ça fait cinq pour moi, fit joyeusement Nounou.

— Ils vont bientôt revenir, dit le roi. Vous êtes sûre que ça ira ?

— Si ça va pas, est-ce que j'peux attendre une aide de votre part ? » lança Nounou.

Lui répondit le bruit des verrous qu'on tirait.



Il y avait déjà un attroupement devant le château lorsque le balai de Mémé atterrit en cahotant. La foule se tut en la voyant approcher à grands pas et s'écarta pour lui laisser le passage. Elle tenait un panier de pommes sous le bras.

« Y a une sorcière dans les oubliettes, chuchota quelqu'un à Mémé. Et des tortures affreuses, à ce qu'on dit !

— Des bêtises ! fit Mémé. Impossible. J pense que Nounou est seulement allée mettre le roi au courant, quelque chose comme ça.

— Paraît que Jason Ogg est parti chercher ses frères, dit un marchand de plein air avec crainte et respect à la fois.

— Je vous conseille vraiment de tous rentrer chez vous, fit Mémé Ciredutemps. Y a sûrement eu malentendu. Tout le monde sait qu'on peut pas retenir une sorcière contre sa volonté.

— L'a dépassé les bornes, c'te fois, dit un paysan. Les maisons brûlées, les taxes et maintenant ça. C'est de vot'faute à vous, les sorcières. Faut qu'ça cesse. J'connais mes droits.

— Qui sont ? demanda Mémé.

— Vêture, mucune en ordinaire, gouaille, rogatons, spergule, fétuque et cuscute, répondit vivement le paysan. Glandage une année sur deux et le droit d'élever deux tiers de chèvre sur les communaux. Avant qu'il y flanque le feu. Une sacrée bonne chèvre, en plus d'ça.

— On peut aller loin quand on connaît ses droits comme vous, dit Mémé. Mais maintenant faut rentrer chez soi. »

Elle se retourna et considéra les portes. Deux gardes très inquiets étaient de faction. Elle s'en approcha et lança un regard au premier.

« Je suis une vieille marchande de pommes inoffensive, dit-elle d'une voix mieux indiquée pour ouvrir les hostilités dans une guerre à moyenne portée. Laisse-moi passer, je te prie, mon mignon. » Ce dernier mot avait le tranchant d'une lame.

« Personne doit entrer dans le château, dit le garde. Ordre du duc. »

Mémé haussa les épaules. Le coup de la marchande de pommes n'avait à sa connaissance marché qu'une seule fois dans toute l'histoire de la sorcellerie, mais ça restait un procédé traditionnel.

« J'te connais, Champett Poldy, dit-elle. Je m'souviens d'avoir envoyé ton grand-père au tapis et toi, de t'avoir mis au monde. » Elle jeta un coup d'œil à l'attroupement qui s'était reformé un peu plus loin et se retourna vers le garde dont la figure se tordait déjà en un masque de terreur. Elle se pencha un peu plus près de lui. « Je t'ai flanqué ta première bonne correction dans cette vallée d'larmes et, par tous les dieux, si tu m'contraries au jour d'aujourd'hui, j'vais aussi t'flanquer ta dernière. »

Il y eut un léger bruit de métal lorsque la pique échappa aux doigts tremblants du garde. Mémé avança la main et tapota d'un geste rassurant l'épaule de l'homme tout effaré. « Mais t'inquiète pas, ajouta-t-elle. Prends donc une pomme. »

Elle voulut faire un pas, et une deuxième pique lui barra le chemin. Elle leva les yeux avec intérêt.

L'autre sentinelle n'était pas un Béliérin mais un mercenaire de la ville engagé pour grossir les rangs des gardes dont le nombre avait diminué ces dernières années. Sa figure était un patchwork de tissu cicatriciel. Plusieurs balafres s'ordonnèrent entre elles et dessinèrent ce qui pouvait passer pour un sourire.

« Alors c'est ça, la magie de sorcière ? fit l'homme. Pas fameux. Ça fait peut-être peur à ces crétins de bouseux, ma p'tite dame, mais pas à moi.

— J'imagine qu'il en faut beaucoup pour faire peur à un gars grand et fort comme toi, dit Mémé qui porta la main à son chapeau.

— Et faut pas essayer de m'flanquer la frousse non plus. » Le garde regardait droit devant lui et se balançait doucement sur la pointe des pieds. « Des vieilles dames comme vous, embobiner l'monde. Ça devrait pas être permis, comme on dit.

— À ton aise, fit Mémé qui écarta la pique.

— Écoutez, *j'ai dit...* » commença le garde en agrippant l'épaule de Mémé. La main de la sorcière vola si vite qu'elle parut à peine bouger, mais soudain l'homme s'étreignit le bras et gémit.

Mémé replanta l'aiguille dans son chapeau et se sauva à toutes jambes.



« Nous allons commencer, fit la duchesse avec un regard mauvais, par la Présentation des Instruments.

— J'les ai vus, dit Nounou. Du moins tous ceux qui commencent par P, S, I, T et C.

— Alors voyons combien de temps vous allez garder ce ton badin. Allumez le brasero, Kasqueth, ordonna sèchement la duchesse.

— Allume le brasero, fou », commanda le duc.

Le fou s'approcha lentement. Il ne s'attendait pas à ça. Torturer des gens n'était inscrit nulle part dans son agenda mental. Faire du mal à des vieilles dames de sang-froid, ce n'était pas sa tasse de thé, et faire du mal à des sorcières de sang à n'importe quelle température, ça n'avait rien d'un banquet complet à douze services. Les mots, il avait dit. Tout ça devait entrer dans la rubrique des bâtons et des cailloux.

« Je n'aime pas faire ça, murmura-t-il tout bas.

— Bien, dit Nounou qui avait une ouïe excellente. Je m'en souviendrai, que t'as pas aimé ça.

— De quoi ? fit vivement le duc.

— Rien, répondit Nounou. Ça va être long ? J'ai pas pris mon petit-déjeuner. »

Le fou gratta une allumette. Il y eut une toute petite perturbation atmosphérique à côté de lui, et elle s'éteignit. Il jura et en gratta une autre. Cette fois, ses mains tremblantes réussirent à l'amener jusqu'au brasero où elle vacilla avant d'être soufflée à son tour.

« Dépêche-toi, mon vieux ! lança la duchesse qui préparait un plateau d'ustensiles.

— Ça n'a pas l'air de vouloir s'allumer... » marmonna le fou tandis qu'une troisième allumette palpitait d'une flamme fugitive et mourait.

Le duc arracha la boîte à ses doigts tremblants et lui balança une main pleine de bagues en travers de la figure.

« N'obéira-t-on jamais à mes ordres ? brailla-t-il. Espèce d'indécis ! Mollasson ! Donne-moi la boîte ! »

Le fou recula. Quelqu'un qu'il ne voyait pas lui chuchotait dans le creux de l'oreille des mots qu'il avait du mal à comprendre.

« Remonte dans le couloir, cracha le duc, et veille à ce qu'on ne nous dérange pas ! »

Le fou trébucha contre la dernière marche en haut de l'escalier, se retourna et, sur un dernier regard implorant vers Nounou, passa la porte en gambadant. Il faisait un peu le clown, par habitude.

« Le feu n'est pas vraiment indispensable, dit la duchesse. Ce n'est qu'un accessoire. Maintenant, femme, vas-tu avouer ?

— Avouer quoi ? fit Nounou.

— C'est de notoriété publique. Trahison. Sorcellerie maligne. Asile aux ennemis du roi. Vol de la couronne... »

Un tintement leur fit baisser les yeux. Une dague tachée de sang venait de tomber de l'établi, comme si l'on avait voulu la prendre mais que la force avait manqué pour la tenir. Nounou entendit le fantôme du roi pester entre cuir et chair, ou ce qui lui en tenait lieu.

« ...et propagation de fausses rumeurs, termina la duchesse.

— ...du sel dans mes plats... » fit le duc, nerveux, en regardant fixement les bandages de sa main. Il n'arrivait pas à se débarrasser de l'impression qu'il y avait une quatrième personne dans le cachot.

« Si tu avoues, dit la duchesse, tu seras simplement condamnée au bûcher. Et, s'il te plaît, épargne-nous tes plaisanteries.

— Quelles fausses rumeurs ? »

Le duc ferma les yeux, mais les visions persistaient.

« À propos de la mort accidentelle de feu le roi Vérence », murmura-t-il d'une voix rauque. Un nouveau tourbillon d'air se produisit.

Nounou gardait la tête penchée de côté, comme à l'écoute d'une voix qu'elle seule entendait. Sauf que le duc était sûr d'entendre lui aussi quelque chose, pas exactement une voix, plutôt comme le soupir lointain du vent.

« Oh, moi, j'sais rien de faux, dit-elle. J'sais que vous l'avez poignardé, et que vous, duchesse, vous lui avez donné la dague. Ça s'est passé en haut de l'escalier. » Elle marqua une pause, la tête penchée, puis opina avant d'ajouter : « Tout à côté de l'armure avec la lance, et vous avez même dit : « Puisqu'il faut l'faire, autant l'faire vite », quelque chose comme ça. Après, vous avez arraché la dague du roi, celle qu'est maintenant là par terre, de sa ceinture et...

— Tu mens ! Il n'y avait pas de témoins. Nous avons fait...

Il n'y avait rien à voir ! J'ai entendu quelqu'un dans le noir, mais il n'y avait personne ! Personne n'a pu voir quoi que ce soit ! » hurla le duc. Sa femme lui jeta un regard mauvais.

« Fermez-la donc, Léonal, dit-elle. Entre ces quatre murs, nous pouvons nous dispenser de toutes vos protestations, je pense.

— Qui lui a dit ? Vous lui avez dit ?

— Et calmez-vous. Personne ne lui a dit. C'est une sorcière, bon sang, ces choses-là, elles les découvrent toutes seules. La seconde vision ou je ne sais quoi.

— Seconde vue, Fit Nounou.

— Dont tu ne vas plus jouir très longtemps, ma petite dame, à moins de nous dire qui d'autre est au courant, et même de nous prêter ton concours pour certaines affaires, lança la duchesse d'un ton sinistre. Et tu vas te soumettre, crois-moi. Je suis une experte. »

Nounou fit de l'œil le tour du cachot. Il commençait à y avoir foule. Le roi Vérence éclatait d'une telle vigueur furieuse qu'il en devenait presque visible ; il essayait avec rage d'empoigner un couteau. Mais la sorcière voyait d'autres formes derrière lui, des formes tremblotantes, brisées, pas exactement des fantômes mais des souvenirs incrustés dans le matériau même des murs par la douleur et la terreur absolues.

« Ma dague ! Les salauds ! Ils m'ont tué avec ma propre dague ! fit silencieusement le fantôme du roi Vérence qui leva ses bras transparents et implora le monde infernal dans son ensemble d'être témoin de cette ultime humiliation. Donnez-moi la force...

— Oui, dit Nounou. Ça vaut le coup d'essayer.

— Et maintenant, nous allons commencer », fit la duchesse.



« Quoi ? lança le garde.

— J'AI DIT : je viens vendre mes jolies pommes, répéta Magrat. Vous écoutez pas ?

— Y aurait donc une vente ? » Le garde était terriblement nerveux depuis qu'on avait transporté son collègue à

l'infirmier. Il n'avait pas pris ce boulot pour tomber sur ce genre d'histoires.

Il comprit d'un coup.

« Vous seriez pas une sorcière, des fois ? fit-il en tripataillant maladroitement sa pique.

— Bien sûr que non. J'en ai l'air ? »

Le garde regarda les bracelets magiques, la cape doublée, les mains tremblantes et la figure. La figure était particulièrement inquiétante. Magrat avait abusé de la poudre pour obtenir un teint pâle et avantageux. La combinaison avec le mascara badigeonné copieusement donnait au garde l'impression d'observer deux mouches qui venaient de s'écraser dans un bol de sucre. Il s'aperçut que ses doigts voulaient faire un signe pour conjurer le fard à paupières maléfique.

« C'est vrai », dit-il sans grande assurance. Son cerveau étudiait péniblement le problème. C'était une sorcière. Ces derniers temps, beaucoup de bruits circulaient sur les sorcières, prétendument mauvaises pour la santé. On lui avait ordonné de ne pas les laisser passer, mais personne n'avait parlé des marchandes de pommes. Les marchandes de pommes ne posaient pas de problème, elles. Le problème, c'était les sorcières. Marchande de pommes, elle avait dit, et il n'allait pas mettre en doute la parole d'une sorcière.

Satisfait de sa logique, il se rangea de côté et eut un geste large du bras.

« Passez, marchande de pommes, dit-il.

— Merci, fit Magrat d'une voix douce. Vous en voulez une ?

— Non, merci. J'ai pas fini celle que l'autre sorcière m'a donnée. » Ses yeux roulèrent dans leurs orbites. « Non, pas sorcière. Pas sorcière, marchande de pommes. Oui, marchande de pommes. C'est elle qui l'a dit, alors...

— C'était y a longtemps ?

— Quelques minutes... »

Mémé Ciredutemps n'était pas perdue. Pas son genre, de se perdre. Mais à cet instant, si elle connaissait parfaitement sa position à elle, elle ignorait où se trouvait partout ailleurs. Elle venait une fois de plus de déboucher dans les cuisines, déclenchant une dépression nerveuse chez le cuisinier qui

s'efforçait de rôtir un peu de céleri. Le fait que plusieurs personnes aient voulu lui acheter des pommes n'arrangeait pas l'humeur de la sorcière.

Magrat parvint à la grand-salle, déserte à cette heure de la journée hormis deux gardes qui jouaient aux dés. Ils portaient le tabard de la garde personnelle de Kasqueth et arrêterent leur partie dès qu'elle apparut.

« Oui, oui, fit l'un avec un regard concupiscent. Viens donc nous tenir compagnie, ma jolie¹².

— Je cherche les cachots, dit Magrat pour qui les mots “harcèlement sexuel” n'étaient qu'une suite de syllabes sans signification.

— Tiens donc, fit le garde en clignant de l'œil au collègue. M'est avis que là, on peut t'aider. » Ils se mirent debout et l'encadrèrent ; elle eut conscience de deux mentons façon grattoirs pour allumettes et d'une odeur suffocante de bière rance. Des signaux frénétiques émis depuis des zones périphériques de son cerveau entreprirent de démolir sa croyance dure comme fer que les mauvais coups n'arrivaient qu'aux mauvaises gens.

Elle descendit ainsi escortée plusieurs volées de marches, puis s'engagea dans un dédale de passages voûtés humides et froids tandis qu'elle cherchait en hâte une façon polie de se débarrasser des deux hommes.

« Je vous préviens, dit-elle, j'suis pas comme j'en ai l'air une simple marchande de pommes.

— Tiens donc.

— J'suis en réalité une sorcière. »

Ce qui ne produisit pas l'effet escompté. Les gardes échangèrent un coup d'œil.

« D'accord, fit l'un. Je m'suis toujours demandé comment c'était d'embrasser une sorcière. D'après ce qui s'raconte dans l'pays, on se change en grenouille. »

L'autre garde lui donna un coup de coude. « M'est avis, alors, fit-il de la voix lente et moelleuse du gars qui va placer une

12 Personne ne sait pourquoi les hommes sortent des choses pareilles. Sous peu, il va sûrement dire qu'il aime les filles marrantes.

réplique qu'il estime du plus haut comique, que t'en as embrassé une y a des années. »

Le rire gras s'interrompit brusquement lorsque Magrat fut jetée contre le mur et s'offrit un gros plan sur les narines du garde.

« Maintenant, tu vas m'écouter, ma mignonne, dit-il. T'es pas la première sorcière qu'on amène ici, si t'es une sorcière, mais avec d'la chance tu pourras p't-être repartir. Si t'es gentille avec nous, t'vois ? »

Un hurlement bref, aigu, se fit entendre non loin.

« Ça, t'vois, fit le garde, c'est une sorcière qui passe un sale quart d'heure. Tu pourrais nous faire une 'tite faveur, t'vois ? T'as d'la chance d'être tombée sur nous, sans blague. »

Sa main baladeuse s'arrêta dans son exploration. « C'est quoi, ça ? cracha-t-il à la figure blême de Magrat. Un couteau ?

Un couteau ? M'est avis que l'affaire est sérieuse, tu crois pas, Hron ?

— Faut lui attacher les mains et la bâillonner, se hâta de conseiller Hron. Elles peuvent pas faire de magie si on les empêche de parler et de bouger les mains...

— Retirez vos pattes de cette femme ! »

Tous trois regardèrent dans le couloir et reconnurent le fou. Il tintinnabulait de rage.

« Laissez-la partir tout de suite ! s'écria-t-il. Ou je vous dénonce !

— Oh, tu vas nous dénoncer, hein ? fit Hron. Et tu crois qu'on va t'écouter, espèce de petit crétin couleur de cérumen ?

— C'est une sorcière qu'on a là, dit l'autre garde. Alors va donc sonner tes cloches ailleurs. » Il se retourna vers Magrat. « J'aime les filles marrantes », dit-il abusivement, comme il allait le découvrir.

L'importun s'avança avec la témérité du fou furieux en phase terminale.

« Je vous ai dit de la laisser partir », répéta-t-il.

Hron dégaina son épée et fit un clin d'œil à son compagnon.

Magrat cogna. Il s'agissait d'un coup non prémédité, instinctif, dont la force devait beaucoup au poids des bagues et des bracelets ; elle détendit le bras en un arc de cercle qui

s'acheva sur la mâchoire de son ravisseur, lequel pirouetta deux fois sur lui-même avant de s'affaïsser en vrac dans un petit soupir, la joue, entre parenthèses, estampée de plusieurs symboles cabalistiques.

Hron le regarda bouche bée, puis se tourna vers Magrat. Il brandit son épée à peu près au moment où le fou lui rentra dedans, et les deux hommes s'écroulèrent en un tas gesticulant. Comme la plupart des petits, le fou comptait sur sa charge furieuse initiale pour s'assurer un avantage mais ne savait pas comment le garder, et l'affaire aurait mal tourné pour lui si Hron n'avait soudain pris conscience qu'on lui appuyait un couteau à pain sur le cou.

« Lâchez-le », fit Magrat en se repoussant les cheveux des yeux.

Le garde se raidit. « Vous vous demandez si j'vous trancherais vraiment la gorge, haleta-t-elle. J'sais pas non plus. On pourrait le découvrir ensemble, c'est ça qui serait amusant, non ? »

Elle baissa l'autre main et releva le fou par le col.

« Il venait d'où, ce cri ? demanda-t-elle sans quitter le garde des yeux.

— De par là-bas. Ils l'ont emmenée dans le cachot de torture, et moi je n'aime pas ça, ça va trop loin. Je n'ai pas pu entrer, alors je suis venu chercher de l'aide...

— Ben, vous m'avez trouvée, dit Magrat.

« Vous, reprit-elle à l'intention de Hron, vous allez rester là. Ou vous sauver, ça m'est bien égal. Mais vous allez pas nous suivre. »

Il fit oui de la tête et les regarda s'éloigner rapidement dans le couloir. « La porte est fermée, dit le fou. On entend toutes sortes de bruits, mais la porte est fermée.

— Ben, les cachots, c'est ça, non ?

— Ils ne sont pas censés se fermer du dedans ! »

La porte était effectivement inébranlable. Le silence régnait à l'intérieur, un silence épais, actif, qui filtrait par les interstices pour se répandre dans le couloir, un silence pire que les cris.

Le fou sautait d'un pied sur l'autre tandis que Magrat examinait la surface rugueuse de la porte.

« Vous êtes vraiment une sorcière ? fit-il. Ils ont dit que vous étiez une sorcière, c'est vrai ? Vous n'avez pas l'air d'une sorcière, vous êtes très... enfin... » Il rougit. « Pas du tout comme... vous savez, toute racornie... mais très belle... » Sa voix traîna, puis se tut...

Je suis parfaitement maîtresse de la situation, se disait Magrat. Jamais je n'aurais cru ça possible, mais je pense tout à fait clairement.

Et elle se rendit compte tout à fait clairement que son rembourrage lui avait glissé jusqu'à la taille, que sa tête donnait l'impression d'avoir hébergé une nichée d'oiseaux fâchés avec l'hygiène et que son fard à paupières avait moins coulé que dévalé la pente. Sa robe était déchirée çà et là, ses jambes égratignées, ses bras couverts de bleus, et pourtant elle se sentait aux anges.

« Je crois qu'il vaut mieux reculer, Vérence, dit-elle. J'sais pas trop comment ça va marcher. »

Il y eut une brève inspiration.

« Comment vous savez mon nom ? »

Magrat saisit la porte. Le chêne était vieux, plusieurs fois centenaire, mais elle sentit un tout petit peu de sève sous une patine que les ans avaient durcie comme de la pierre. Normalement, ce qu'elle avait en tête nécessitait une journée entière de préparation et un plein sac d'ingrédients exotiques. Du moins, c'est ce qu'elle avait toujours cru. Aujourd'hui elle ne demandait qu'à en douter. Quand on faisait apparaître des démons d'une lessiveuse, on était capable de tout.

Elle eut conscience que le fou avait parlé. « Oh, j'ai dû l'entendre quelque part, répondit-elle distraitemment.

— Ça m'étonnerait, je ne m'en sers jamais. Je veux dire, c'est un nom que le duc n'aime pas trop. C'est ma maman, vous voyez. Les mamans aiment bien donner aux enfants des noms de rois, j' imagine. Mon grand-père disait que je n'aurais pas dû porter un nom pareil et aussi que je ne devrais pas m'amuser à... »

Magrat hochait la tête. Elle promenait sur le tunnel humide un œil de professionnelle.

Pas encourageant, le tunnel. Les vieilles planches de chêne ne connaissaient rien d'autre que cette obscurité souterraine depuis des lustres, loin du rythme des saisons...

D'un autre côté... Mémé avait dit que tous les arbres n'en formaient plus ou moins qu'un, quelque chose comme ça. Magrat croyait comprendre mais ne savait pas exactement ce que ça voulait dire. Et c'était le printemps, là-haut. Le fantôme de vie encore présent dans le bois devait être au courant. Ou s'il l'avait oublié, il fallait le lui apprendre.

Elle reposa ses paumes à plat sur le battant et ferma les yeux, s'efforça par la pensée de franchir la pierre, de sortir du château et de plonger dans la terre maigre et noire des montagnes, dans l'air, dans la lumière du soleil...

Le fou, lui, ne voyait qu'une Magrat parfaitement immobile. Puis les cheveux de la sorcière se dressèrent sur sa tête, doucement, et une odeur d'humus se répandit.

Après quoi, sans prévenir, la force qui pousse un champignon mou comme guimauve à travers quinze centimètres de pavé solide ou une anguille à travers quinze cents kilomètres d'océan vers une mare précise dans un champ sur les hauteurs, cette force monta en elle jusque dans la porte.

Elle recula prudemment, étourdie, luttant contre une envie pressante de s'enfoncer les orteils dans la roche et de produire des feuilles. Le fou la saisit, et le choc faillit le renverser.

Magrat s'affaissa contre le corps qui tintait faiblement, triomphante. Elle avait réussi ! Et sans aucun recours aux artifices ! Si seulement les autres avaient vu ça...

« Vous approchez pas de la porte, marmonna-t-elle. Je crois que je... lui en ai mis une bonne dose. » Le fou serrait toujours dans ses bras le corps en porte-toasts de la sorcière et il était trop paralysé pour articuler un mot, mais elle obtint néanmoins une réponse.

« M'est avis qu'oui, fit Mémé Ciredutemps qui sortit de l'ombre. J'y aurais jamais pensé moi-même. »

Magrat lui lança un regard interrogateur.

« Vous étiez là tout le temps ?

— Depuis quelques minutes seulement. » Elle jeta un coup d'œil à la porte. « Bonne technique, dit-elle. Mais le bois est

vieux. Il a été au feu aussi, m'est avis. Beaucoup de clous en fer et de bidules là-dedans. J'vois pas comment ça marcherait. Moi, j'aurais essayé les pierres, mais... »

Un *plop* léger l'interrompit.

Suivi d'un autre, puis de toute une série en même temps, comme une rafale de meringues.

Derrière elle, tout doucement, des feuilles poussaient sur la porte.

Mémé la contempla quelques secondes, l'œil rond, puis croisa le regard terrifié de Magrat.

« Cours ! » hurla-t-elle.

Elles attrapèrent le fou et filèrent s'abriter derrière un pilier.

La porte émit un grincement d'avertissement. Plusieurs planches se tordirent d'une douleur végétale et une pluie d'éclats de roche s'abattit lorsque les clous, expulsés comme des épines d'une blessure, ricochèrent sur la maçonnerie. Le fou se baissa au moment où une partie de la serrure lui vrombissait au-dessus de la tête pour aller percuter le mur d'en face.

Au bas des planches germèrent des racines chercheuses blanches qui serpentèrent sur la pierre humide jusqu'à la fissure la plus proche et commencèrent à forer. Les trous de nœuds se renflèrent, éclatèrent et projetèrent brusquement des branches qui heurtèrent les moellons de l'encadrement et les culbutèrent. Le tout dans un grondement sourd, celui des cellules du bois s'efforçant de contenir l'afflux de vie brute qui battait en elles.

« Si ç'avait été *moi*, fit Mémé Ciredutemps tandis qu'une partie du plafond s'effondrait un peu plus loin dans le tunnel, je m'y serais pas prise comme ça. C'est pas que je trouve à redire, ajouta-t-elle au moment où Magrat ouvrait la bouche. C'est correct, comme boulot. Mais j crois que t'as peut-être poussé un peu, c'est tout.

— Excusez-moi, intervint le fou.

— Les pierres, j'arrive pas à m'y faire, dit Magrat.

— Ben, non, les pierres, on y prend goût à la longue...

— Excusez-moi. »

Les deux sorcières le fixèrent et il recula.

« Vous n'étiez pas censées sauver quelqu'un ? demanda-t-il.

— Oh, fit Mémé. Oui. Viens, Magrat. On ferait bien de voir ce qu'elle a fabriqué.

— On a entendu des cris, insista le fou qui ne pouvait s'empêcher de juger qu'elles ne prenaient pas l'affaire assez au sérieux.

— J'dois dire, fit Mémé en l'écartant pour enjamber une racine pivotante qui se tortillait par terre, que si on m'avait enfermée, moi, dans un cul-de-basse-fosse, y aurait eu aussi des cris. »

Il y avait beaucoup de poussière dans le cachot, et dans le halo de lumière qui entourait l'unique torche Magrat distingua vaguement deux silhouettes recroquevillées dans l'angle le plus éloigné. La majeure partie du mobilier gisait sens dessus dessous, éparpillé dans tous les coins ; un mobilier dont aucun élément n'avait l'air conçu pour illustrer le dernier cri en matière de confort. Nounou Ogg attendait plutôt calmement dans ce qui avait l'air d'une espèce de pilori.

« Vous avez mis l'temps, observa-t-elle. Sortez-moi de ça, vous voulez ? J'commence à avoir des crampes. »

Et il y avait la dague.

Elle tournoyait doucement sur elle-même au milieu du local, jetait un éclat à chaque passage de la lame devant la lumière.

« Ma propre dague ! faisait le fantôme du roi d'une voix que seules les sorcières entendaient. Tout ce temps, et je ne le savais pas ! Ma propre dague ! Ces salauds m'ont bel et bien liquidé avec ma saloperie de dague ! »

Il fit un autre pas vers le couple royal en agitant l'arme. Un faible gargouillis, content de s'échapper, franchit les lèvres du duc.

« Il se débrouille bien, hein ? fit Nounou tandis que Magrat l'aidait à sortir de son carcan.

— C'est pas le vieux roi, ça ? Ils le voient pas ?

— J'crois pas. »

Le roi Vérence titubait légèrement sous le poids. Il était trop vieux pour jouer les esprits frappeurs ; c'était bon pour les adolescents...

« Attendez un peu que j'empoigne ça, dit-il. Oh, merde... »

Le couteau glissa de la prise molle du spectre et tomba par terre avec un bruit métallique. Mémé Ciredutemps s'avança promptement et posa le pied dessus.

« Les morts doivent pas tuer les vivants, dit-elle. Ça pourrait créer un machin, là, comment on dit ? oui, un dangereux précédent. Et puis d'abord, vous seriez bien plus nombreux que nous. »

La duchesse émergea la première de sa terreur. Après les couteaux voltigeurs et les explosions de portes, voilà que ces femmes la défiaient dans ses propres cachots. Elle ne savait pas vraiment comment réagir aux manifestations surnaturelles, mais elle avait des idées très arrêtées sur la façon d'aborder la dernière.

Sa bouche s'ouvrit comme l'entrée d'un enfer tout rouge.

« À la garde ! glapit-elle, et elle aperçut le fou près de la porte. Fou ! Va quérir les gardes !

— Ils sont occupés. On les quitte à l'instant, dit Mémé. Qui de vous deux est l'duc ? »

Kasqueth, à demi accroupi dans son coin, leva sur elle des yeux fixes atteints de conjonctivite. Une petite goutte de salive lui perla à la commissure des lèvres, et il gloussa.

Mémé regarda de plus près. Au centre des yeux larmoyants il y avait autre chose qui la regardait aussi. « J'vais pas vous donner d'explication, dit-elle calmement. Mais ça serait mieux pour vous de quitter le pays. D'abdiquer, un truc comme ça.

— En faveur de qui ? lança la duchesse, glaciale. D'une sorcière ?

— Je refuse, fit le duc.

— Qu'est-ce que vous dites ? »

Le duc se remit debout, brossa un peu de poussière de ses vêtements et dévisagea Mémé. La froideur au centre de ses pupilles avait grandi.

« Je dis que je refuse, répéta-t-il. Crois-tu que de malheureux tours de passe-passe vont me faire peur ? Je suis roi par droit de conquête, et tu n'y peux rien changer. C'est aussi simple que ça, sorcière. »

Il se rapprocha.

Mémé ne le quittait pas des yeux. Elle n'avait encore jamais rien affronté de ce genre. L'homme était manifestement dément, mais au cœur de sa démente on devinait une logique froide, un noyau de pure glace interstellaire au sein de la fournaise. Elle l'avait cru fragile sous une fine carapace de solidité, mais il fallait voir beaucoup plus loin. Quelque part au tréfonds de son esprit, quelque part au-delà de l'horizon régulier du rationnel, la pression même de l'aliénation avait forgé sa folie en quelque chose de plus dur que le diamant.

« Si tu triomphes de moi par la magie, la magie régnera, dit le duc. Et tu ne peux pas accepter ça. Le roi que tu aiderais à monter sur le trône serait en ton pouvoir. Ensorcelé, mais pas franchement enchanté, je dirais. Ce que domine la magie, la magie le détruit. Elle te détruirait, toi aussi. Tu le sais bien. Ha. Ha. »

Les jointures de Mémé blanchirent lorsqu'il se rapprocha encore.

« Tu pourrais m'abattre, dit-il. Et tu me trouverais peut-être un remplaçant. Mais il faudrait qu'il soit vraiment fou, parce qu'il saurait que ton œil maléfique le surveille et que s'il venait à te déplaire, eh bien, il y perdrait instantanément la vie. Tu aurais beau protester tout ton soûl, il saurait qu'il règne avec ta permission. Il ne serait roi que de nom. N'est-ce pas la vérité ? »

Mémé détourna les yeux. Les deux autres sorcières hésitaient, prêtes à se baisser.

« J'ai dit : n'est-ce pas la vérité ?

— Si, fit Mémé. C'est la vérité...

— Oui.

— ... mais y a quelqu'un qui pourrait te vaincre, dit lentement Mémé.

— L'enfant ? Qu'il vienne donc quand il aura grandi. Un jeune homme avec une épée, à la rencontre de son destin. » Le duc eut un sourire méprisant. « Très romanesque. Mais j'ai des années devant moi pour m'y préparer. Qu'il essaye donc. »

À côté de lui, le poing du roi Vérence fendit l'air et rata complètement son but.

Le duc se pencha toujours plus près, le nez à deux doigts de la figure de Mémé.

« Retournez à vos chaudrons, les sœurs fatales, les sœurcières », dit-il d'une voix douce.



Mémé Ciredutemps enfilait à grands pas les couloirs du château de Lancre telle une grosse chauve-souris furieuse, tandis que le rire du duc lui rebondissait en écho tout autour de la tête.

« Tu pourrais lui refiler des furoncles ou autre chose, dit Nounou Ogg. Les hémorroïdes, ça, c'est bien. C'est permis. Ça l'empêchera pas de gouverner, faudra juste qu'il gouverne debout. Ça fait toujours rire, ce truc-là. Ou alors le trou d'balle en fleur. »

Mémé Ciredutemps ne répondit rien. Si sa rage avait dégagé de la chaleur, son chapeau aurait pris feu.

« Remarque, ça le rendrait sans doute encore plus mauvais, poursuivit Nounou qui courait pour ne pas se laisser distancer. Pareil que le mal de dents. » Elle jeta un coup d'œil en coin à la figure convulsée de Mémé.

« Te tracasse pas, dit-elle. Ils m'ont pas fait grand-chose. Mais merci quand même.

— Je m'inquiète pas pour toi, Gytha Ogg, cracha Mémé. Si j'suis venue, c'est uniquement parce que Magrat s'faisait du souci. Moi, j'dis que si une sorcière est pas capable de s'débrouiller toute seule, ça vaut pas l'coup qu'elle se fasse passer pour telle.

— Magrat s'en est bien sortie avec la porte, j'ai trouvé. »

Même en proie à sa fureur obstinée, Mémé Ciredutemps se fendit d'un hochement de tête approbateur. « Elle est en progrès », convint-elle. Elle regarda de part et d'autre dans le couloir puis se pencha à l'oreille de Nounou Ogg.

« J'vais pas donner au duc le plaisir de l'dire, fit-elle, mais il nous a battues.

— Ben, j'sais pas, dit Nounou. Mon Jason et quelques gars fortiches pourraient bientôt...

— T'as vu certains d'ses gardes. C'est pas le même genre qu'avant. Ceux-là, c'est des durs.

— On pourrait donner un p'tit coup de pouce aux gars...
— Ça marcherait pas. C'est aux gens de se débrouiller tout seuls avec ces histoires-là.
— Puisque tu l'dis, Esmé, fit humblement Nounou.
— Parfaitement. La magie est là pour qu'on la domine, pas pour nous dominer. »

Nounou opina puis, se rappelant une promesse, baissa le bras et ramassa un fragment de pierre dans les gravats du tunnel.

« Je croyais que vous aviez oublié », dit le fantôme du roi près de son oreille.

Plus en arrière dans le couloir, le fou gambadait à la suite de Magrat.

« Je pourrai vous revoir ? demanda-t-il.

— Ben... j'sais pas, répondit Magrat tandis que son cœur chantait, content de lui.

— Qu'est-ce que vous dites de ce soir ? proposa le fou.

— Oh, non, répondit Magrat. J'ai beaucoup à faire, ce soir. » Elle avait prévu de se pelotonner au chaud avec un lait bouillant et les notes de Bobonne Plurniche sur l'astrologie expérimentale, mais l'instinct lui disait qu'un soupirant devait se voir opposer une forte résistance, il n'en devenait que plus ardent.

« Demain soir, alors ? insista le fou.

— Je crois que je dois me laver les cheveux, demain soir.

— Je peux me libérer vendredi soir.

— Nous, on travaille beaucoup le soir, vous savez...

— L'après-midi, alors. »

Magrat hésita. Peut-être que l'instinct se trompait. « Ben... fit-elle.

— Vers deux heures. Dans le pré, à côté de l'étang, d'accord ?

— Ben...

— Je vous verrai là-bas, alors. D'accord ? dit le fou désespérément.

— Fou ! » La voix de la duchesse rebondit en écho dans le couloir, et une ombre de terreur passa sur la figure du bouffon.

« Faut que j'y aille, dit-il. Le pré, ça va ? Je porterai quelque chose pour que vous me reconnaissiez. D'accord ?

— D'accord », répéta Magrat, hypnotisée par sa seule insistance pressante. Elle fit demi-tour et courut pour rattraper les autres sorcières.

Devant le château, c'était un vrai pandémonium. La foule présente à l'arrivée de Mémé avait considérablement grossi, elle avait franchi les portes maintenant sans gardes et entourait le donjon. La résistance passive était nouvelle à Lancre, mais les habitants en maîtrisaient déjà certains des aspects les plus élémentaires : ils agitaient des râteaux et des faucilles en l'air dans des mouvements simples de bas en haut accompagnés de grimaces et de « grr-grr ! » sauf quelques-uns qui n'avaient pas bien saisi l'idée et qui agitaient des drapeaux en poussant des vivats. Les étudiants avancés repéraient déjà les bâtiments les plus combustibles *intra muros*. Plusieurs marchands de pâtés en croûte chauds et de saucisses dans un petit pain avaient surgi de nulle part¹³ et réalisaient de bonnes affaires. Sous peu, quelqu'un allait lancer un projectile.

Les trois sorcières se tenaient en haut de l'escalier qui menait à la porte principale du donjon et embrassaient du regard la marée de visages.

« Là, y a mon Jason, dit joyeusement Nounou. Et puis Wane, et Darron, et Kev, et Trev, et Nev...

— Je me souviendrai de leurs têtes, dit lord Kasqueth qui émergea entre elles et leur posa une main sur l'épaule. Et voyez-vous mes archers sur les remparts ?

— J'les vois, fit Mémé, la mine sombre.

— Alors souriez et saluez de la main, dit le duc. Ainsi le peuple comprendra que tout va bien. Après tout, n'êtes-vous pas venues me voir aujourd'hui pour affaires d'État ? »

Il se pencha tout près de Mémé.

« Oui, il y a des centaines de choses que vous pourriez faire, dit-il. Mais pour en aboutir au même point. » Il recula. « Je ne suis pas un homme déraisonnable, j'espère, ajouta-t-il d'une voix enjouée. Peut-être que si vous persuadiez la populace de se

13 C'est ce qu'ils font toujours et partout. Personne ne les voit arriver. L'explication logique, c'est que la franchise comprend l'éventaire, le chapeau de papier et une petite machine à remonter le temps fonctionnant au gaz.

calmer, j'accepterais d'alléger un peu mon autorité. Je ne promets rien, bien entendu. »

Mémé ne répondit pas.

« Souriez et saluez », ordonna le duc.

Mémé leva une main, l'agita vaguement et se fendit d'un bref rictus dépourvu du moindre humour. Puis elle fronça les sourcils et donna un coup de coude à Nounou Ogg qui saluait et faisait des grimaces comme une malade.

« Pas besoin de s'emballer ! siffla-t-elle.

— Mais y a Reet, Sharleen et leurs bébés. Ouh-ououh !

— Tu vas la fermer, espèce de vieux balai débile ! fit sèchement Mémé. Et ressaisis-toi !

— Très bien, bravo », dit le duc. Il leva les mains, ou plutôt *la* main. L'autre lui faisait toujours mal. Il avait encore essayé la râpe la veille au soir, mais ça n'avait pas marché.

« Peuple de Lancre, cria-t-il, n'ayez plus d'alarme ! Je suis votre ami. Je vous protégerai des sorcières ! Elles ont accepté de vous laisser tranquilles ! »

Mémé le considérait tandis qu'il parlait. C'est un de ces maniaques dépressifs, se disait-elle. Avec des hauts et des bas, comme un chaipasquoi. Il vous assassine et, la seconde d'après, il vous demande comment ça va.

Elle eut conscience qu'il la regardait, l'air d'attendre quelque chose.

« Quoi ?

— J'ai dit : je vais maintenant laisser la parole à l'honorée Mémé Ciredutemps, ha-ha, fit-il.

— Vous avez dit ça, hein ?

— Oui !

— Vous dépassez les bornes.

— Oui, c'est vrai ! » Le duc gloussa.

Mémé se tourna vers la foule qui attendait et qui se tut.

« Rentrez chez vous », dit-elle.

Un silence plus long s'ensuivit.

« C'est tout ? demanda le duc.

— Oui.

— Et les serments d'allégeance éternelle ?

— Comment ça ? Gytha, veux-tu arrêter d’faire signe à tout l’monde !

— Pardon.

— Et maintenant, on va y aller, nous aussi, fit Mémé.

— Mais nous nous entendions si bien, dit le duc.

— Viens, Gytha, fit Mémé, glaciale. Et Magrat, où elle a la tête ? »

Magrat leva un regard coupable. Elle était en grande conversation avec le fou, mais le genre de conversation où les deux protagonistes passent beaucoup de temps à se contempler les pieds et à se tripoter les ongles. L’amour véritable, c’est quatre-vingt-dix pour cent d’extrême confusion et de feu aux oreilles.

« On s’en va, dit Mémé.

— Vendredi après-midi, n’oubliez pas, souffla le fou.

— Enfin, si j’peux », fit Magrat.

Nounou Ogg lui lança un regard polisson.

Et ainsi Mémé Ciredutemps descendit rapidement les marches et traversa la cohue alors que les deux autres couraient sur ses talons. Plusieurs gardes rigolards croisèrent son regard et le regrettèrent, mais ici et là, dans la foule de spectateurs, s’échappait un ricanement à peine réprimé. En trombe elle franchit l’entrée, passa le pont-levis et traversa la ville. Quand elle marchait vite, Mémé battait la plupart des gens à la course.

Derrière elles, le duc, qui venait de passer le dernier pic euphorique dans les montagnes russes de sa folie et chutait à toute vitesse vers le bassin du désespoir, riait aux éclats.

« Ha, ha. »

Mémé ne s’arrêta pas avant d’être sortie de la ville et d’avoir gagné l’abri accueillant de la forêt. Elle quitta la route et se laissa tomber sur une bille de bois, la figure dans les mains.

Les deux autres s’approchèrent prudemment. Magrat la tapota dans le dos.

« Vous laissez pas abattre, dit-elle. Vous vous en êtes très bien tirée, on a trouvé.

— Je m’laisse pas abattre, j’réfléchis, dit Mémé. Allez-vous-en. »

Nounou Ogg haussa les sourcils à l'intention de Magrat en manière d'avertissement. Elles se retirèrent à distance convenable, même si, vu l'état d'esprit présent de Mémé, l'univers voisin risquait de faire encore trop près, et elles s'assirent sur une pierre moussue.

« Ça va, vous ? demanda Magrat. Ils vous ont rien fait, hein ?

— Pas posé une seule fois la main sur moi », répondit Nounou. Elle renifla. « C'est pas d'la vraie royauté, ceux-là, ajouta-t-elle. Le vieux roi Gruneweld, par exemple, il aurait pas perdu de temps à remuer des trucs sous le nez des gens pour les menacer, lui. Il y serait pas allé par quatre chemins, des aiguilles sous les ongles tout de suite, ç'aurait pas traîné. Pas de rires démoniaques, de ces machins-là. C'était un vrai roi, lui. Très courtois.

— Il menaçait de vous brûler.

— Oh, ça, je l'aurais pas permis. T'as un amoureux, j'ai vu, fit Nounou.

— Pardon ?

— Le jeune gars avec les clochettes. Qu'a une tête d'épagneul qui vient de recevoir un coup de pied.

— Oh, lui. » Magrat rougit violemment sous son maquillage blafard. « C'est juste un type, comme ça. Il arrête pas de me suivre.

— Ça peut devenir pénible, c'est sûr, dit Nounou d'un ton solennel.

— En plus, il est tout petit. Et faut tout l'temps qu'il gambade partout.

— Tu l'as bien regardé, n'est-ce pas ? fit la vieille sorcière.

— Pardon ?

— Non, hein ? C'est ce qu'il me semblait. Il est drôlement malin, ce fou. Il aurait dû faire l'acteur.

— Comment ça ?

— La prochaine fois, regarde-le avec des yeux de sorcière, pas avec des yeux de femme, dit Nounou qui donna un coup de coude complice à Magrat. Du bon travail, avec la porte, là-bas, reprit-elle. Tu commences à bien te débrouiller, j'trouve. J'espère que tu lui as dit, pour Gredin.

— Il a promis qu'il allait le faire sortir tout de suite, Nounou. »

Elles entendirent grogner Mémé Ciredutemps.

« Vous l'avez entendu, le ricanement dans la foule ? fit-elle. Quelqu'un a ricané ! »

Nounou Ogg s'assit près d'elle.

« Et y en a deux qu'ont montré du doigt, dit-elle. Je sais.

— On peut pas tolérer ça ! »

Magrat s'assit à l'autre bout de la bille de bois.

« Y a d'autres sorcières, dit-elle. Y en a des tas plus haut dans les montagnes du Bélier. Peut-être qu'elles pourraient vous aider. »

Les deux autres la regardèrent d'un air de surprise peinée.

« J'crois pas qu'on a besoin d'aller jusque-là, renifla Mémé. *Demander de l'aide.*

— Très mauvaise habitude, approuva Nounou Ogg.

— Mais vous avez bien demandé à un démon de vous aider, fit Magrat.

— Non, répliqua Mémé.

— Parfaitement. Non, renchérit Nounou.

— On lui a demandé d'nous assister.

— 'faitement. »

Mémé Ciredutemps étendit les jambes et se considéra les chaussures. De bonnes et solides chaussures, à clous et fers en forme de croissant ; impossible de croire qu'elles sortaient des mains d'un cordonnier, on avait posé une semelle et bâti le reste à partir de là.

« Y a bien cette sorcière, là-bas, du côté de Skund, dit-elle. La sœur Machin, chaipasquoi, son fils est parti comme marin... Tu sais, Gytha, celle qui renifle et qui pose des théières sur l'dossier des fauteuils dès qu'on s'assoit...

— Des têtes. Elle s'appelle Grodley, fit Nounou Ogg. Elle lève le p'tit doigt quand elle boit son thé, elle parle en mettant des h partout, pour faire chic.

— Houi. Bon. Je m'suis pas habaissée h à lui parler depuis cette histoire de gibet, si tu t'souviens. J'dirais qu'helle hadorerait ça, venir fouiner par hici, fourrer ses doigts dans tous les coins, renifler et nous donner des conseils. Oh, oui. De

l'haide. On serait dans de beaux draps si on s'amusait à s'haider pour un houi pour un non.

— Oui, et là-bas, du côté de Skund, les arbres vous parlent et s'promènent la nuit, dit Nounou. Sans même demander la permission. Une organisation déplorable.

— Pas une bonne organisation, comme celle qu'on a chez nous ? » fit Magrat.

Mémé se leva d'un air décidé.

« Je rentre », dit-elle.

Il existe des milliers de bonnes raisons pour que la magie ne gouverne pas le monde. Elles s'appellent mages et sorcières, se disait Magrat tout en regagnant la route à la suite des deux autres.

C'était sans doute merveilleusement organisé de la part de la Nature qui voulait se protéger. Elle veillait à ce que quiconque doté d'un talent magique ait à peu près autant envie de coopérer qu'une ourse affligée d'une rage de dents, alors toute cette puissance dangereuse s'éparpillait par mesure de sécurité au hasard des chamailleries et des rivalités. Les styles différaient, évidemment. Les mages s'entre-assassinaient dans des couloirs balayés de courants d'air, les sorcières se contentaient de faire le mort quand elles se croisaient dans la rue. Et ils étaient tous aussi égocentriques qu'une toupie. Même quand ils aident leur prochain, songea-t-elle, ils le font secrètement pour leur compte personnel. Franchement, ce sont de grands enfants.

Sauf moi, se dit-elle avec suffisance.

« Elle est dans tous ses états, hein ? demanda Magrat à Nounou Ogg.

— Ah, ben oui, fit Nounou. Y a un problème, t'vois. Plus on s'accoutume à la magie, plus on évite de s'en servir. Plus elle gêne. J'imagine qu'au tout début t'as appris quelques sortilèges auprès de Bobonne Plurniche, qu'elle-repose-en-paix, et que tu t'en es servie à tout bout d'champ, pas vrai ?

— Ben, oui. Tout l'monde fait ça.

— C'est bien connu, convint Nounou. Mais quand tu progresses dans l'métier, t'apprends que la magie la plus difficile, c'est celle dont tu t'sers pas du tout. »

Magrat réfléchit avec précaution à ce paradoxe. « Ça serait pas un genre de zen, des fois ? fit-elle.

— Chaipas. J'en ai jamais vu.

— Quand on était dans les cachots, Mémé a dit quelque chose, comme quoi elle aurait essayé les pierres. Ç'avait l'air d'être de la magie plutôt difficile, ça.

— Ben, Bobonne faisait pas beaucoup dans les pierres, dit Nounou. C'est pas vraiment difficile. Suffit de leur réveiller un peu la mémoire. Tu sais, les vieux souvenirs. Quand elles étaient chaudes et liquides. »

Elle hésita, et sa main vola vers sa poche. Elle agrippa le fragment de pierre du château et se détendit.

« Un moment, là, j'ai cru que je l'avais oublié, dit-elle en le sortant. Vous pouvez vous montrer, maintenant. »

Il était à peine visible dans la clarté du jour, faible miroitement qui flottait sous les arbres. Le roi Vérence cligna des yeux. Il n'avait pas l'habitude de la lumière solaire.

« Esmé, dit Nounou. Y a quelqu'un qui veut te voir. »

Mémé se retourna lentement et plissa des yeux en direction du fantôme.

« J'vous ai vu dans l'cachot, vous, hein ? fit-elle. Qui vous êtes ?

— Vérence, roi de Lancre, répondit le fantôme qui s'inclina.

Ai-je l'honneur de m'adresser à Mémé Ciredutemps, doyenne dès sorcières ? »

Comme on l'a déjà signalé, ce n'est pas parce que le roi Vérence descendait d'une longue lignée de rois qu'il était foncièrement idiot, et une année sans distractions charnelles avait en outre accompli des merveilles. Mémé Ciredutemps s'estimait totalement insensible à la pommade dans le dos, mais le roi lui en passait avec dextérité l'équivalent de la consommation pharmaceutique de tout un pays. La courbette était un petit détail particulièrement bien trouvé.

Un muscle se contracta au coin de la bouche de Mémé. Elle répondit par un petit salut raide parce qu'elle n'était pas très sûre du sens de « doyenne ».

« J'suis elle-même, admit-elle.

» Vous pouvez vous relever », ajouta-t-elle, royale.

Le roi Vérence restait agenouillé, à trois doigts au-dessus du sol.

« Je sollicite une faveur, s'empressa-t-il d'annoncer.

— Dites donc, comment vous êtes sorti du château ? demanda Mémé.

— L'estimée Nounou Ogg m'a prêté son concours. J'ai réfléchi : si je suis lié aux pierres de Lancre, alors je peux aussi les suivre où elles vont. Je crains de m'être livré à une petite supercherie pour arranger les choses. Pour le moment, je hante son tablier.

— Vous êtes pas l'premier non plus, fit Mémé sans y penser.

— Esmé !

— Et je vous conjure, Mémé Ciredutemps, de restaurer mon fils sur le trône.

— Restaurer ?

— Vous savez ce que je veux dire. Est-il en bonne santé ? »

Mémé fit oui de la tête.

« La dernière fois qu'on l'a Regardé, il se restaurait tout seul d'une pomme, dit-elle.

— C'est son destin d'être roi de Lancre !

— Oui, d'accord. Le destin, faut s'en méfier, vous savez.

— Vous ne m'aiderez pas ? »

Mémé parut accablée. « C'est s'mêler des affaires des autres, vous voyez. Ça tourne toujours au vinaigre quand on s'mêle de politique. Une fois qu'on a commencé, on peut plus s'arrêter. Ça, c'est une règle fondamentale de la magie. On rigole pas avec les règles fondamentales.

— Vous n'allez pas m'aider ?

— Ben... naturellement, un jour, quand votre gars sera un peu plus grand...

— Où est-il en ce moment ? » demanda le roi d'un ton glacial.

Les sorcières évitèrent de se regarder.

« On l'a vu à l'abri hors du pays, vous voyez, répondit gauchement Mémé.

— Très bonne famille, intervint aussitôt Nounou.

— Quel genre ? fit le roi. Pas des gens du commun, j'espère ?

— Absolument pas, assura Mémé avec une force considérable tandis qu'une image de Vitoller lui passait par l'esprit. Pas communs du tout. Très hors du commun. Hum. »

Elle implora des yeux l'aide de Magrat.

« C'étaient des Thespiens, dit Magrat d'une voix ferme qui irradiait une telle approbation que le roi ne put se retenir d'opiner du chef, machinalement.

« Oh, fit-il. Bien.

— C'en étaient ? chuchota Nounou Ogg. Ils en avaient pas l'air.

— Étale pas ton ignorance, Gytha Ogg », renifla Mémé. Elle se tourna vers le fantôme du roi. « Faut l'excuser, Votre Majesté. Elle cherche qu'à en mettre plein la vue. Elle sait même pas où ça se trouve, Thespies.

— Où que ce soit, j'espère qu'ils savent, là-bas, comment instruire dans les arts de la guerre, dit Vérence. Je connais Kasqueth. D'ici dix ans, il se sera incrusté dans le pays comme un crapaud dans une pierre. »

Le regard du roi passa de sorcière en sorcière. « Dans quelle espèce de royaume nous faudra-t-il revenir ? Je suis encore au courant de ce que devient le royaume. Le regarderez-vous changer d'année en année, s'appauvrir et dépérir ? » Le fantôme du roi s'estompa.

Sa voix flottait dans le vide, légère comme la brise.

« Rappelez-vous, chères sœurs, dit-il, le pays et le roi ne font qu'un. »

Puis il disparut.

Magrat en se mouchant rompit le silence embarrassé.

« Qu'un quoi ? demanda Nounou Ogg.

— Faut faire quelque chose, dit Magrat d'une voix que l'émotion étranglait. Règles ou pas règles !

— C'est très contrariant, dit Mémé avec calme.

— Oui, mais qu'est-ce que vous allez faire ?

— Réfléchir. Réfléchir à tout ça.

— Ça fait un an que vous y réfléchissez.

— Qu'un quoi ? Font qu'un quoi ? répéta Nounou Ogg.

— Ça vaut rien d'agir à la va-vite, dit Mémé. Ces choses-là... »

Un chariot arrivait en bringuebalant avec fracas sur la piste de Lancre. Mémé l'ignora.

«... demandent beaucoup de réflexion.

— Vous savez pas quoi faire, hein ? lança Magrat.

— Ridicule. Je...

— Y a un chariot qui s'amène, Mémé. »

Mémé Ciredutemps haussa les épaules. « Ce que vous comprenez pas, vous autres, les jeunes... » commença-t-elle.

La sécurité routière élémentaire n'avait jamais préoccupé les sorcières. Les quelques véhicules qui circulaient sur les routes de Lancre ou bien les contournaient, ou bien, en cas d'impossibilité, attendaient qu'elles libèrent le passage. Mémé Ciredutemps, toute sa vie, avait tenu la chose pour fait acquis ; la seule raison qui l'empêcha de comprendre son erreur dans la mort, ce fut Magrat qui, douée de meilleurs réflexes, la tira dans le fossé.

Un fossé intéressant. Des machins en tire-bouchon y gigotaient légèrement, descendants directs d'autres machins, ingrédients de la soupe primordiale de la création. Quiconque s'imaginait l'eau du fossé insignifiante y aurait passé une demi-heure instructive avec un microscope puissant. Il y poussait aussi des orties, et maintenant on y trouvait Mémé Ciredutemps.

Elle s'extirpa à grand-peine des herbes, bredouillante de rage, et se dressa dans le fossé telle Vénus Anadyomène, mais en plus décatie et davantage recouverte de lentilles d'eau.

« L-l-l, fit-elle, un doigt tremblant pointé vers le chariot qui s'éloignait.

— C'est le jeune Naichelet qu'habite du côté de Coprindencre, la renseigna Nounou Ogg depuis un buisson voisin. Ils ont toujours été un peu fêlés dans la famille. Évidemment, sa mère, c'était une Batcul.

— Il nous a renversées ! s'indigna Mémé.

— Vous auriez pu vous écarter, dit Magrat.

— *Nous écarter ?* On est des sorcières ! C'est les autres qui s'écartent de nous ! » Elle reprit pied sur la piste dans un bruit de succion, le doigt toujours pointé vers le chariot. « Par Hoki, j'vais lui faire regretter d'être né...

— C'était un bon gros bébé, je m'appelle, fit le buisson. Sa mère l'a senti passer.

— On m'a encore jamais fait ça, jamais, continua Mémé qui vibrait encore comme la corde d'un arc. J'vais lui apprendre à nous rentrer dedans comme si... comme si... comme si on était n'importe qui !

— Il le sait déjà, fit Magrat. Aidez-moi donc à sortir Nounou de ce buisson, vous voulez bien ?

— J'vais lui changer son...

— Les gens, ils ont plus d'respect, voilà tout, dit Nounou tandis que Magrat l'aidait à se dépêtrer des épines. Tout ça à cause du roi qui fait qu'un, si tu veux mon avis.

— On est des sorcières ! s'écria Mémé en tournant le visage vers le ciel, les poings brandis.

— Oui, oui, dit Magrat. L'équilibre harmonieux de l'univers, tout ça. Je crois que Nounou est un peu fatiguée.

— Qu'ai-je fait durant tout ce temps ? lança Mémé avec une emphase qui aurait même laissé Vitoller bouche bée.

— Pas grand-chose, dit Magrat.

— Ridiculisée ! Ridiculisée ! Sur mes propres routes ! Dans mon propre pays ! hurla Mémé. Cette fois, ça suffit ! J'vais pas endurer ça dix ans ! J'vais pas endurer ça un jour de plus ! »

Les arbres autour d'elle se mirent à s'agiter et la poussière de la route se souleva soudain en tourbillons frémissants qui s'efforçaient de dégager son chemin. Mémé Ciredutemps tendit un bras démesuré au bout duquel elle déploya un doigt interminable dont l'extrémité de l'ongle recourbé lâcha un bref jet de feu octarine.

Un kilomètre plus loin sur la piste, le chariot perdit ses quatre roues en même temps.

« Coller une sorcière sous les verrous, hein ? » hurlait Mémé à la face des arbres.

Nounou se remit tant bien que mal sur ses jambes.

« On ferait bien de la r'tenir », chuchota-t-elle à Magrat. Toutes deux bondirent sur Mémé et la forcèrent à baisser les bras de chaque côté.

« J'm'en vais lui faire voir, moi, de quel bois les sorcières se chauffent ! hurlait-elle.

— Oui, oui, c'est ça, c'est ça, fit Nounou. Mais peut-être pas maintenant et pas comme ça, hein ?

— Les sœurs fatales, les sœurcières, ah oui ! braillait Mémé. J'm'en vais lui...

— Tiens-la une seconde, Magrat, dit Nounou Ogg en se retroussant une manche.

» Des fois, ça arrive chez les plus qualifiées », dit-elle, et sa paume s'abattit en une gifle qui souleva les deux sorcières de terre. L'univers aurait pu s'arrêter là, sur cette ultime fausse note.

Au terme du silence oppressant qui s'ensuivit Mémé fit : « Merci. »

Elle rajusta sa robe avec un semblant de dignité et ajouta : « Mais je l'pensais. On se retrouve ce soir au menhir et on va faire ce qu'il faut. Hum. »

Elle rajusta les épingles de son chapeau et partit d'un pas incertain en direction de sa chaumière.

« Elle devient quoi là-dedans, la règle de pas se mêler de politique ? » fit Magrat en la regardant s'éloigner.

Nounou se massait les doigts pour y ramener un peu de vie.

« Par Hoki, cette femme a la mâchoire comme une enclume. Tu disais ?

— Je disais : et la règle de pas se mêler des affaires des autres ?

— Ah », fit Nounou. Elle prit le bras de la jeune sorcière. « Eh bien, expliqua-t-elle, quand tu connaîtras mieux le Métier, tu apprendras qu'il existe une autre règle. Esmé l'a suivie toute sa vie.

— Et c'est quoi ?

— Quand tu violes une règle, viole-là un bon coup », dit Nounou dans un grand sourire qui découvrit des gencives encore plus menaçantes que des dents.



Le duc, lui, souriait en regardant la forêt.

« Ça marche, dit-il. Le peuple murmure contre les sorcières. Comment t'y prends-tu, fou ?

— Les blagues, noncle. Et les ragots. Le peuple a toujours plus ou moins envie de les croire, n'importe comment. Tout le monde respecte les sorcières. Mais en vérité personne ne les aime beaucoup. »

Vendredi après-midi, songeait-il. Il va falloir que je trouve des fleurs. Et que je mette mon plus beau costume, celui avec les clochettes d'argent. Oh, bon sang.

« Voilà qui fait plaisir. Si ça continue, fou, tu seras élevé au rang de chevalier. »

Celle-là, c'était la n°302, et le fou était trop avisé pour ne pas saisir la perche tendue. « De grâce, noncle, dit-il d'un ton las en ignorant le spasme de douleur qui déformait la figure du duc, si j'étais chevalier (cheval lié), eh bien, je serais fort marri pour gambader ; ma foi, si nombre de chevaliers sont fous, eh bien, pourquoi...

— Oui, oui, ça va », le coupa sèchement lord Kasqueth. Il se sentait déjà beaucoup mieux. Son porridge du soir n'avait pas été trop salé, et le château donnait l'impression d'un certain vide. Il n'entendait plus de voix à la limite de l'audible.

Il s'assit sur le trône. Pour la première fois il s'y trouva parfaitement à l'aise.

La duchesse s'assit près de lui, le menton dans la main, et regarda le fou avec une vive attention. Le fou n'aimait pas ça. Il pensait savoir à quoi s'en tenir avec le duc, il suffisait de patienter jusqu'à ce que sa folie remonte au niveau euphorique, mais la duchesse, elle, lui fichait franchement la trouille.

« Les mots ont un grand pouvoir, semble-t-il, dit-elle.

— En effet, madame.

— Tu dois avoir suivi de très longues études. »

Le fou opina. Le pouvoir des mots l'avait soutenu durant ses années d'enfer à la Guilde. Les mages et les sorcières se servaient des mots comme d'outils pour donner vie à autre chose, mais le fou sentait que les mots vivaient eux-mêmes.

« Les mots peuvent changer le monde », fit-il.

Les yeux de la duchesse s'étrécirent.

« C'est ce que tu as déjà dit. Je reste sceptique. Les hommes forts, eux, changent le monde. Les hommes forts et leurs actes. Les mots ne sont que de la pâte d'amande sur un gâteau. Bien

sûr, toi, tu les crois essentiels. Tu es un faible, tu n'as rien d'autre.

— Votre Seigneurie se trompe. »

La main grasse de la duchesse battit une charge impatiente sur le bras de son trône.

« J'espère pour toi que tu peux justifier ta remarque.

— Madame, le duc souhaite abattre la forêt, n'est-ce pas ?

— Les arbres parlent de moi, murmura lord Kasqueth. Je les entends chuchoter quand je vais faire du cheval. Ils racontent des mensonges sur mon compte ! »

La duchesse et le fou échangèrent un regard.

« Mais, poursuivit le fou, le projet se heurte à une opposition farouche.

— Quoi ?

— Le peuple le désapprouve. »

La duchesse explosa. « Quelle importance ? rugit-elle. C'est nous qui gouvernons ! Le peuple fera ce qu'on lui dit sous peine d'être exécuté sans pitié ! »

Le fou fit une petite révérence, une cabriole et agita les mains en un geste conciliant.

« Mais, mon amour, nous n'aurons plus de peuple, murmura le duc.

— Pas la peine, pas la peine ! jeta désespérément le fou. Vous n'avez pas du tout besoin de faire ça ! Voilà ce qu'il faut faire... » Il marqua un temps d'arrêt et ses lèvres remuèrent rapidement. « Vous vous lancez dans un projet ambitieux, un projet de grande envergure pour développer l'industrie de transformation, créer des emplois de longue durée dans les scieries, ouvrir de nouveaux terrains à l'exploitation et réduire la délinquance. »

Cette fois, le duc eut l'air dérouté. « Comment je vais faire ça ? demanda-t-il.

— Abattez les forêts.

— Mais tu as dit...

— Taisez-vous, Kasqueth », fit la duchesse. Elle posa sur le fou un autre long regard songeur.

« Comment, au juste, demanda-t-elle enfin, s'y prend-on pour raser les maisons des gens qu'on n'aime pas ?

- Rénovation urbaine, dit le fou.
- J'avais en tête de les brûler.
- Alors *assainissement* urbain, s'empressa-t-il de rectifier.
- Et de répandre du sel partout.
- Ma foi, ça, c'est de l'assainissement urbain doublé d'un programme de mise en valeur de l'environnement. Ce serait peut-être une bonne idée de planter aussi quelques arbres.
- Plus d'arbres ! s'écria Kasqueth.
- Oh, bien entendu. Ils ne survivront pas. L'important, c'est de les avoir plantés.
- Mais je veux aussi lever des impôts, fit la duchesse.
- Eh bien, noncle...
- Je ne suis pas ton noncle.
- N'tante ? proposa le fou.
- Non.
- Eh bien... je vous prie... vous avez besoin de financer votre programme ambitieux pour le pays.
- Pardon ? fit le duc qui ne suivait encore plus.
- Il veut dire qu'abattre des arbres, ça coûte de l'argent », expliqua la duchesse. Elle sourit au fou. C'était la première fois qu'il la voyait le considérer autrement que comme un petit cancrelat dégoûtant. Ses yeux gardaient encore l'image du cancrelat, mais ils disaient : Gentil petit cancrelat, tu as appris un tour.
- « Fascinant, reprit-elle. Mais tes mots peuvent-ils changer le passé ? »
- Le fou réfléchit.
- « Encore plus facilement, à mon avis, répondit-il. Parce que le passé, c'est ce que se rappellent les gens, et les souvenirs sont des mots. Qui sait comment gouvernait un roi il y a mille ans ? Il n'en reste que des souvenirs et des histoires. Et aussi des pièces, évidemment.
- Ah, oui. J'ai vu une pièce, une fois, dit Kasqueth. Une bande de rigolos en collants. Ils braillaient à tout va. Les gens aimaient ça.
- Tu prétends que l'histoire, c'est ce qu'on raconte aux gens ? » dit la duchesse.

Le fou fit du regard le tour de la salle du trône et tomba sur le roi Gruneberry le Bon (906-967).

« Est-ce qu'il l'était vraiment ? fit-il, le doigt tendu. Qui peut le dire, aujourd'hui ? À quoi était-il bon ? Mais il restera Gruneberry le Bon jusqu'à la fin des temps. »

Le roi était penché en avant dans son trône, les yeux luisants.

« Je veux être un *bon* monarque, dit-il. Je veux que le peuple m'aime. J'ai envie qu'on se souvienne de moi avec affection.

— On peut supposer, fit la duchesse, que sur certains plans il était sujet à controverse. Que certains faits historiques on été... passés sous silence.

— Ce n'est pas moi, vous savez, dit le duc très vite. Il a glissé et il est tombé. C'est tout. Glissé et tombé. Je n'y étais même pas. Il m'a agressé. C'était de la légitime défense. Voilà. Il a glissé et il est tombé sur sa propre dague en légitime défense. » Sa voix baissa jusqu'au seuil du marmonnement. « Je n'ai aucun souvenir pour l'instant », murmura-t-il. Il frotta sa main meurtrière, bien que l'adjectif ne fût plus guère approprié.

« Calmez-vous, mon époux, fit sèchement la duchesse. Je sais que ce n'est pas vous. Je n'étais pas là-bas avec vous, souvenez-vous. Ce n'est pas moi qui ne vous ai pas tendu la dague. » À nouveau le duc frissonna.

« Et maintenant, fou, reprit lady Kasqueth, je disais, je crois, que certains faits devraient être *clairement établis*.

— Ma foi, que vous n'étiez pas là à ce moment-là ? » dit joyeusement le fou.

C'est vrai que les mots ont du pouvoir ; entre autres, celui de franchir les lèvres avant qu'on ait eu le temps de les en empêcher. Eussent-ils pris la forme de gentils petits agneaux, le fou aurait suivi des yeux leurs bonds guillerets jusque dans le lance-flamme que braquait le regard mauvais de la duchesse.

« Pas où ça ? fit-elle.

— N'importe où, répondit en hâte le fou.

— Imbécile. Tout le monde est quelque part.

— Je veux dire, vous étiez partout sauf en haut de l'escalier.

— Quel escalier ?

— N'importe lequel, dit le fou qui commençait à transpirer. Je me souviens clairement ne pas vous avoir vue ! »

La duchesse l'étudia un moment.

« À condition de ne pas l'oublier », dit-elle. Elle se frotta le menton, ce qui rendit un bruit de râpe très net.

« La réalité se réduit à quelques misérables mots, as-tu dit. Donc, les mots sont la réalité. Mais comment les mots peuvent-ils devenir l'histoire ?

— C'était une très bonne pièce, la pièce que j'ai vue, rêvassait Kasqueth. Il y avait des combats, et personne n'est vraiment mort. Quelques très bonnes tirades, j'ai trouvé. »

Nouveau crissement de papier de verre côté duchesse.

« Fou ? lança-t-elle.

— Madame ?

— Peux-tu écrire une pièce ? Une pièce qui fera le tour du monde, une pièce dont on se souviendra longtemps après que les rumeurs se seront tues.

— Non, madame. Il faut un talent particulier.

— Mais peux-tu trouver quelqu'un qui l'a, ce talent ?

— Il existe des auteurs, madame.

— Trouves-en un, murmura le duc. Trouve le meilleur. Trouve le meilleur. La vérité jaillira. Trouves-en un. »



La tempête se reposait. Elle n'y tenait pas mais se reposait quand même. Pendant deux semaines elle avait doublé un célèbre anticyclone au-dessus de la mer Circulaire : elle s'était présentée tous les jours, avait traîné sans rien faire dans le front froid, bien contente qu'on lui propose à l'occasion de déraciner un arbre par-ci par-là ou de faire voltiger une ferme jusqu'à telle cité d'émeraude de son choix. Mais le grand bouleversement climatique n'avait jamais eu lieu.

Elle se consolait en songeant que même les très grandes tempêtes du passé – le Grand Ouragan de 1789, par exemple, ou Zelda la Rafale et ses Étonnantes Pluies de Grenouilles – avaient traversé des mauvaises passes de ce genre à un certain stade de leurs carrières. Ça faisait tout bonnement partie de la grande tradition du temps.

En outre, elle avait longuement tenu l'affiche dans les plaines, façon pantomime, en apportant une neige de saison et des gelures au dernier degré à des millions de gens. Elle était aujourd'hui remontée dans les montagnes sans grand-chose d'autre à faire qu'agiter la bruyère ; elle n'avait plus qu'à se résigner. Humaine, elle aurait meublé le temps en portant un chapeau de carton dans une usine à hamburgers.

Pour l'heure, elle observait trois silhouettes qui se déplaçaient lentement sur la lande et convergeaient d'un pas décidé vers un bout de terrain dénudé où se dressait le menhir ; enfin... où il se dressait d'habitude, car on ne le voyait présentement nulle part.

Elle reconnut de vieilles amies, des connaisseuses, et elle leur adressa en manière de salut un bref roulement de tonnerre parfaitement hors de saison. Qui les laissa complètement indifférentes.

« Le foutu caillou s'est tiré, fit Mémé Ciredutemps. Sont pourtant nombreux. »

Elle avait la figure pâle. Elle avait peut-être aussi les traits tirés ; mais alors tirés à main levée par un dessinateur névrosé. Elle ne donnait pas l'impression de vouloir rigoler. Pas du tout.

« Allume le feu, Magrat, ajouta-t-elle machinalement.

— On se sentira sans doute mieux après une tasse de thé », fit Nounou Ogg qui articula sa phrase comme s'il s'agissait d'une incantation. Elle farfouilla dans les replis de son châle. « Légèrement arrosé, reprit-elle en sortant une petite bouteille d'eau-de-vie de pomme.

— L'alcool est perfide et obscurcit l'esprit, dit vertueusement Magrat.

— Moi, j'y touche jamais, à ce truc-là, dit Mémé Ciredutemps. Faut garder les idées claires, Gytha.

— Rien qu'une goutte dans l'thé, ça s'appelle pas boire, fit Nounou. C'est un médicament. Le vent d'ici est drôlement frisquet, mes sœurs.

— Très bien, dit Mémé. Mais rien qu'une goutte. »

Elles burent en silence. Mémé finit par déclarer : « Bon, Magrat. Tu connais tout sur ces histoires de convents. Ça serait peut-être bien de s'y prendre comme il faut. On fait quoi, maintenant ? »

Magrat hésita. Elle n'osait pas proposer de danser nues.

« Y a une chanson, dit-elle. À la louange de la pleine lune.

— Elle est pas pleine, fit remarquer Mémé. Elle est chaipas-quoi. Bombée.

— Gibbeuse, dit Nounou avec obligeance.

— Je crois que c'est à la louange des pleines lunes en général, risqua Magrat. Et après, on passe par une prise de conscience. On a vraiment besoin de la pleine lune pour ça, j'en ai peur. C'est très important, les lunes. »

Mémé posa sur elle un long regard calculateur.

« C'est ça, la sorcellerie moderne, hein ?

— Ça en fait partie, Mémé. Y en a encore bien plus. »

La vieille Ciredutemps soupira. « Chacune son truc, j'imagine. Mais pas question que j'laisse un gros caillou rond et brillant me dire, à moi, ce que j'dois faire.

— Oui, fait chier, tout ça, renchérit Nounou. On a qu'à jeter un sort. »



C'était la nuit, et le fou suivait les couloirs à pas feutrés. Il avait en outre pris ses précautions. Magrat lui avait fait une description haute en couleur du caractère de Gredin, alors il avait emprunté une paire de gants et une espèce de guimpe en métal dans la réserve de cottes de mailles héréditaires du château.

Il gagna le débarras, souleva prudemment le loquet, poussa la porte et se plaqua contre le mur.

Le couloir s'assombrit légèrement lorsque l'obscurité du local s'y répandit pour se mélanger à celle plus claire qui l'occupait déjà.

À part ça, rien. L'indice des boules de fourrure enragées, crachantes et meurtrières à franchir la porte ne décolla pas du zéro. Le fou se détendit et se glissa à l'intérieur.

Gredin lui tomba sur le crâne.

La journée avait été longue. La pièce n'offrait pas l'ambiance de folle animation à laquelle Gredin s'attendait et aspirait. Seul fait intéressant : la découverte, en milieu de matinée, d'une

colonie de souris qui grignotaient depuis des générations une tapisserie inestimable retraçant l'histoire de Lancre et qui en arrivaient au roi Murune (709-745), victime d'un sort horrible¹⁴, lorsqu'elles y eurent droit à leur tour. Il s'était fait les griffes sur un buste du seul vampire royal de Lancre, la reine Grimmir (1514-1553, 1553-1557, 1557-1562, 1562-1567 et 1568-1573). Il avait fait ses ablutions sur le portrait d'un monarque inconnu, lequel commençait à se dissoudre. À présent il sentait monter l'ennui, et aussi la colère.

Il ratissa de ses griffes l'emplacement présumé des oreilles du fou et ne récolta qu'un raclement métallique.

« Qui ch'est qu'est un bon gros chat ? fit le fou. Minou, minou, minou. »

Ce qui déconcerta Gredin. La seule autre personne à lui avoir jamais parlé comme ça, c'était Nounou Ogg ; en dehors d'elle tout le monde lui jetait du : « Fous-moi-l'camp-d'là-sale-matou ». Il se pencha tout doucement, intrigué par la nouveauté de la chose.

Côté fou, une tête de chat à l'envers descendit lentement dans son champ de vision ; une lueur d'intérêt se lisait dans le regard mauvais.

« Il veut rentrer à la maison, hein, le minou ? reprit-il d'un ton encourageant. Regarde la poorte, elle est *ouverte*. »

Gredin resserra son étreinte. Il avait trouvé un ami.

Le fou haussa les épaules avec grande précaution, se retourna et revint dans le couloir. Il redescendit au rez-de-chaussée, traversa la salle, sortit dans la cour, longea le corps de garde et franchit la porte principale où il salua, sans brusquerie, les sentinelles de la tête.

« Y a un type qui vient de passer avec un chat sur le crâne, remarqua l'une d'elles au bout d'une ou deux minutes de réflexion.

— T'as vu qui c'était ?

14 Où intervenaient : un tisonnier porté au rouge, des cabinets, dix livres d'anguilles vivantes, cinq kilomètres de fleuve gelé, un tonneau de vin, deux oignons de tulipes, un certain nombre de gouttes empoisonnées pour les oreilles, une huître et un costaud armé d'un maillet. Le roi Murune ne se faisait pas facilement des amis.

— Le fou, j’crois bien. »

Une pause, de réflexion elle aussi. La deuxième sentinelle déplaça sa prise sur sa hallebarde.

« Un sale boulot, dit-elle. Mais faut bien que quelqu’un s’en charge, j’imagine. »



« On va jeter de sort à personne, fit Mémé, catégorique. Ç’a du mal à marcher si la victime le sait pas.

— Ce qu’on fait, c’est qu’on lui envoie une poupée à son image percée d’aiguilles.

— Non, Gytha.

— Tout ce qu’y a à faire, c’est mettre la main sur quelques ongles de ses doigts de pieds, insista Nounou avec enthousiasme.

— Non.

— Ou quelques cheveux, n’importe quoi. J’ai les aiguilles.

— Non.

— Jeter des sorts aux gens, c’est moralement douteux et extrêmement préjudiciable au karma, dit Magrat.

— Eh ben, j’vais quand même lui jeter un sort, fit Nounou. À voix basse, comme qui dirait. J’aurais parfaitement pu attraper la mort dans ce cachot, il s’en fichait complètement.

— On va pas lui jeter de sort, dit Mémé. On va le remplacer. Qu’est-ce que t’as fait de l’ancien roi ?

— J’ai laissé le caillou sur la table de la cuisine, répondit Nounou. Je le supportais plus.

— Je vois pas pourquoi, fit Magrat. Il avait l’air très aimable. Pour un fantôme.

— Oh, lui, très bien. C’étaient les autres, dit Nounou.

— Les autres ?

— « Veuillez sortir une pierre du château, ainsi je pourrai la hanter, bonne mère, qu’il m’a dit. Ici, on s’emmerde comme un rat mort, maîtresse Ogg, si vous me passez l’expression », qu’il m’a dit. Alors évidemment je l’ai fait. M’est avis que les autres, ils écoutaient. Oh ouais, qu’ils se sont dit, tout l’monde en route, c’est le moment de prendre un peu de vacances. J’ai rien contre

les fantômes. Surtout contre les fantômes royaux, ajouta-t-elle en loyale sujette. Mais ma chaumière, c'est pas un endroit pour eux. J'veux dire, y a une femme en char qui hurle à tue-tête dans la buanderie. J'te demande un peu. Plus deux petits gamins dans l'arrière-cuisine, des bonshommes sans tête dans tous les coins, quelqu'un qui braille sous l'évier et puis un petit zigue poilu qui se promène, l'air perdu et tout. C'est pas normal.

— Tant qu'il nous embête pas ici... dit Mémé. On veut pas d'hommes autour de nous.

— C'est un fantôme, pas un homme, fit Magrat.

— Entrons pas dans les détails, répliqua Mémé d'un ton glacial.

— Mais vous pouvez pas remettre l'ancien roi sur le trône, dit Magrat. Les fantômes peuvent pas gouverner. La couronne leur tiendrait pas sur la tête. Elle leur passerait au travers.

— On va le remplacer par son fils, décida Mémé. Une vraie succession.

— Oh, on a déjà discuté de tout ça, objecta Nounou. Dans une quinzaine d'années, peut-être, mais...

— Ce soir, la coupa Mémé.

— Un enfant sur le trône ? Il durerait pas cinq minutes.

— Pas un enfant, dit tranquillement Mémé. Un homme adulte. Tu t'souviens d'Aliss Surestarie ? »

Il y eut un silence. Puis Nounou Ogg se tassa sur elle-même.

« Bordel de merde, murmura-t-elle. Tu vas pas t'lancer là-dedans, tout d'même ?

— Je compte bien essayer un coup.

— Bordel de merde, répéta Nounou tout doucement avant d'ajouter : T'as bien réfléchi, hein ?

— Oui.

— 'coûte voir, Esmé. J'veux dire, Aliss la Noire, c'était une des meilleures. J'veux dire, toi, t'es très bonne pour... ben, la têtologie, pour réfléchir, tout ça. J'veux dire, Aliss la Noire, ben... elle faisait ni une ni deux, elle y allait.

— Tu prétends que j'pourrais pas y arriver, c'est ça ?

— Excusez-moi, fit Magrat.

— Non. Non. Bien sûr que non, répondit Nounou qui l'ignora.

— Bon.

— Seulement... ben, elle était, tu sais, la moyenne des sorcières, comme a dit le roi.

— Doyenne, corrigea Mémé qui avait vérifié le mot depuis. Pas moyenne.

— Excusez-moi, refit Magrat, plus fort cette fois. Qui c'était, Aliss la Noire ? Et surtout, ajouta-t-elle aussitôt, j'veux pas de ces regards entendus entre vous et de ces parlores sans moi. Y a trois sorcières dans ce convent, vous vous rappelez ?

— T'étais pas encore née, dit Nounou Ogg. Moi non plus, d'ailleurs. Elle vivait du côté de Skund. Une sorcière très forte.

— À ce qu'on raconte, fit Mémé.

— Une fois, elle a changé une citrouille en carrosse royal, dit Nounou.

— Du tape-à-l'œil, fit Mémé. Ça rend service à personne de s'amener dans un bal en puant la tarte au potiron. Et cette histoire de pantoufle de verre... Dangereux, à mon avis.

— Mais son meilleur coup, poursuivit Nounou sans tenir compte de l'interruption, ç'a été de plonger dans le sommeil tout un palais pendant cent ans jusqu'à... » Elle hésita. « Je m'souviens plus. Est-ce qu'il y avait des rosiers dans celui-là, ou des rouets ? Je crois qu'une princesse devait toucher... Non, y avait un prince. C'est ça.

— Toucher un prince ? fit Magrat, mal à l'aise.

— Non, c'est lui qui devait l'embrasser. Très romantique, qu'elle était, Aliss la Noire. Elle mettait toujours un peu de romanesque dans ses sorts. Ce qu'elle préférait, c'était le coup d'la fille et d'la grenouille.

— Pourquoi on l'appelait Aliss la Noire ?

— Les ongles, répondit Mémé.

— Et les dents, ajouta Nounou. Elle aimait les sucreries. Elle habitait dans une vraie chaumière en pain d'épices. Deux gamins ont fini par la pousser dans son propre four. Révoltant.

— Et vous allez plonger le château dans le sommeil ? demanda Magrat.

— Elle a jamais plongé le château dans le sommeil, dit Mémé. C'est que des histoires de vieilles femmes, ça, ajouta-t-elle en lançant un regard mauvais à Nounou. Elle a juste un peu étiré le temps. C'est pas aussi dur qu'on le croit. On fait ça sans arrêt.

C'est comme du caoutchouc, le temps. On peut l'étirer comme on veut. »

Magrat allait contester : ce n'est pas vrai, le temps, c'est le temps, chaque seconde dure une seconde, elle est faite pour ça, c'est son boulot...

Alors elle se souvint de semaines qui avaient filé à toute allure et d'après-midi qui avaient duré une éternité. Certaines minutes avaient paru des heures, certaines heures avaient passé si vite qu'elle ne s'en était même pas rendu compte...

« Mais c'est seulement la perception des gens qui change, dit-elle. Non ?

— Oh, si, fit Mémé, évidemment. C'est rien d'autre. Est-ce que ça fait une différence ?

— Cent ans, c'est peut-être abuser un peu, remarque, dit Nounou.

— M'est avis que quinze, ça ferait un compte bien rond. Ça veut dire que le gamin en aurait dix-huit. On jette le sort, on va l'chercher, il révèle sa destinée, et tout rendre dans l'ordre. »

Magrat s'abstint de tout commentaire : les destinées ont toujours l'air évidentes quand on en parle, se disait-elle, mais dès lors qu'elles concernent des êtres humains, impossible de garantir quoi que ce soit. Nounou Ogg se cala pourtant confortablement et versa une autre mesure généreuse d'eau-de-vie de pomme dans son thé.

« Ça pourrait marcher, dit-elle. Un peu de paix et de tranquillité pendant quinze ans. Si je m'souviens bien du sort, une fois qu'on l'a jeté, faut aller voler autour du château avant le chant du coq.

— C'est pas à ça que j'pensais, dit Mémé. Ça serait pas bien. Kasqueth resterait roi pendant tout ce temps-là. Le royaume serait toujours malade. Non, ce que j'pensais faire, c'est déplacer tout le royaume. »

Elle regarda ses collègues, la figure épanouie en un large sourire.

« Tout Lancre ? fit Nounou.

— Oui.

— Quinze ans dans le futur ?

— Oui. »

Nounou considéra le balai de Mémé. Un engin de bonne facture, fait pour durer, en dehors d'un petit problème de temps en temps au démarrage. Mais il y avait des limites.

« T'y arriveras pas, dit-elle. Tu feras pas le tour de tout le royaume là-dessus. Faut monter jusqu'à Lamapoudre au nord et redescendre jusqu'au mont de Drumlin au sud. Tu pourrais pas emporter assez de magie.

— J'y ai pensé », fit Mémé.

Sa figure s'épanouit encore en un large sourire. Un sourire terrifiant.

Elle expliqua son plan. Un plan terrible.

Une minute plus tard, les sorcières repartaient en hâte vers leurs tâches respectives. La lande était à nouveau déserte. Elle resta un moment silencieuse, en dehors des couinements des chauves-souris et du bruissement occasionnel du vent dans la bruyère.

Puis du marécage voisin monta un bouillonnement. Tout doucement, couronné d'une touffe de sphaigne, le menhir émergea et inspecta le paysage d'un air d'extrême méfiance.



Gredin était ravi. Il avait d'abord cru que son nouvel ami l'emmenait à la chaumière de Magrat, mais pour une quelconque raison le fou avait quitté le sentier dans le noir pour faire un tour en forêt. Dans un secteur qui avait toujours eu les faveurs de Gredin. Un territoire de tertres, de fondrières cachées et de petits marais profonds, embrumé même par beau temps. Gredin y venait souvent, au cas où un loup y aurait cherché refuge pour la journée.

« Je croyais que les chats savaient retrouver tout seuls le chemin de chez eux », marmonna le fou.

Il se maudit tout bas. Il eût été facile de ramener la maudite bestiole chez Nounou Ogg, qui n'habitait qu'à quelques rues, presque sous les murs du château. Mais il avait alors eu l'idée de la remettre à Magrat. Pour l'impressionner, s'était-il dit. Les sorcières adorent les chats. Elle se sentirait du coup obligée de l'inviter à entrer, pour une tasse de thé, n'importe quoi...

Il mit le pied dans un autre trou plein d'eau. Quelque chose gigota par en dessous. Le fou gémit et recula sur un champignon tumescent.

« Écoute, le chat, dit-il. Faut descendre, d'accord ? Comme ça, tu trouves le chemin de chez toi, et moi, je te suis. Les chats sont fortiches pour voir dans le noir et retrouver leur chemin », ajouta-t-il, encourageant.

Il leva la main. Gredin lui planta ses griffes dans le bras en guise d'avertissement amical et s'aperçut avec surprise que ça n'avait aucun effet sur les cottes de mailles.

« C'est un gentil chat, ça, dit le fou en le reposant à terre. Vasy. Trouve le chemin de la maison. N'importe quelle maison. »

Le sourire de Gredin s'effaça peu à peu, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le chat. Ça flanquait presque autant la chair de poule que l'inverse.

Il s'étira et bâilla pour cacher son embarras. Se faire traiter de gentil chat au beau milieu d'un de ses terrains d'affût favoris n'allait pas arranger son image de chasseur. Il disparut dans les broussailles.

Le fou écarquilla les yeux dans l'obscurité. Il s'aperçut qu'il aimait bien les forêts, mais de loin, comme qui dirait ; c'est bien de les savoir là, mais les forêts qu'on a en tête ne ressemblent pas tout à fait à celles au cœur desquelles, par exemple, on se perd. Il y pousse davantage de gros chênes et moins de ronces. On s'y promène de jour, quand les arbres n'ont pas de visages malfaisants ni de branches qui vous écorchent. Les arbres de l'imagination sont de fiers géants de la forêt. La plupart de ceux que distinguait le fou ressemblaient à des gnomes végétaux, vulgaires treilles pour le lierre et les moisissures.

Il savait confusément qu'on pouvait déterminer la direction du Moyeu en observant de quel côté des arbres poussait la mousse. Un rapide examen des troncs les plus proches lui apprit, au mépris de toute géographie classique, que le Moyeu se trouvait dans tous les sens.

Gredin s'était évanoui.

Le fou soupira, retira sa cotte de mailles protectrice et tintinnabula doucement dans la nuit, à la recherche d'un terrain plus en hauteur. Un terrain en hauteur, ça semblait une bonne

idée. Celui sur lequel il se tenait pour le moment avait l'air de trembler. Il était sûr qu'il n'aurait pas dû.



Sur son balai, Magrat planait à cent mètres au-dessus des frontières de Lancre, côté sens direct, et regardait en contrebas un océan de brume d'où émergeait de temps en temps la cime d'un arbre comme un rocher couvert d'algues à marée haute. Une lune bombée flottait au-dessus d'elle, sans doute gibbeuse une fois de plus. Même un brave petit croissant eût été préférable, se disait-elle. Plus à propos.

Elle frissonna et se demanda où se trouvait en ce moment Mémé Ciredutemps.

On connaissait, on redoutait le balai de la vieille sorcière dans tout l'espace aérien de Lancre. Mémé s'était initiée au vol sur le tard et, passée la première méfiance, y avait pris goût comme une mouche bleue à une vieille tête de poisson. L'ennui, c'est qu'elle ne connaissait de trajectoire que la ligne droite de A à B et n'arrivait pas à comprendre que d'autres usagers puissent revendiquer de quelconques prérogatives ; les plans de vols migratoires de tout un continent en avaient été chamboulés. Une évolution rapide au sein de la gent ailée locale avait produit une génération d'oiseaux qui volaient sur le dos afin de garder les cieux à l'œil.

Cette aveugle conviction que tout devait s'écarter de son chemin s'était étendue aux autres sorcières, aux très grands arbres et, à l'occasion, aux montagnes.

Mémé avait aussi violenté les nains qui vivaient sous les montagnes et dans une angoisse perpétuelle pour leur faire gonfler la puissance de l'engin. Plus d'un volatile sans méfiance avait pondu un œuf en plein ciel en apercevant soudain Mémé, le regard mauvais, qui lui fondait dessus agrippée à son manche.

« Oh, bon sang, songea Magrat. J'espère qu'elle a rencontré personne. »

Une brise nocturne la fit doucement tourner sur elle-même, comme une girouette sans fixation. Elle frissonna encore et

plissa les yeux en direction des montagnes au clair de lune, la haute chaîne du Bélier dont les à-pic gelés et les abîmes verts de glace ne reconnaissaient ni rois ni cartographes. Lancre ne s'ouvrait sur le monde que du côté Bord ; le reste de ses frontières avait l'air aussi dentelé que la gueule d'un loup et beaucoup plus infranchissable. De cette altitude, il était possible d'embrasser tout le royaume...

Il y eut un bruit de déchirure dans le ciel au-dessus d'elle, une rafale de vent qui la fit à nouveau tournoyer sur elle-même et un cri déformé par l'effet Doppler : « Arrête de rêver, ma fille ! »

Elle pressa des genoux les brins du balai et lui fit prendre de l'altitude.

Il lui fallut plusieurs minutes pour rattraper Mémé, qui se tenait complètement allongée sur son manche pour réduire la prise au vent. Des cimes d'arbres sombres rugissaient loin en dessous lorsque Magrat arriva près de son aînée. Mémé se tourna vers elle, une main sur son chapeau pour le maintenir en place.

« Pas trop tôt, fit-elle sèchement. M'est avis qu'il me reste pas plus de quelques minutes de vol. Allez, rapproche-toi. »

Elle tendit la main. Magrat l'imita. Mal assurées sur leurs engins qui se cabraient et piquaient du nez chacun dans le sillage de l'autre, elles se touchèrent le bout des doigts.

Le bras de Magrat lui picota pendant que le pouvoir le parcourait¹⁵. Le balai de Mémé fit un bond en avant.

« Laissez-m'en un peu, cria Magrat. Faut que je redescende, moi !

— Ça devrait pas être difficile, hurla Mémé par-dessus le hurlement du vent.

— Je veux dire : saine et sauve !

— T'es une sorcière, non ? Au fait, t'as amené le cacao ? J'me les gèle, moi, ici ! »

Magrat hocha la tête, au désespoir, et de sa main libre passa une bouteille dans un paillon.

« Bien, fit Mémé. Bravo. On se retrouve au pont de Lancre. » Elle dégagea ses doigts.

¹⁵ Sans doute la toute première tentative de ravitaillement en vol d'un balai.

Magrat s'éloigna en tourbillonnant, secouée par le vent, fermement accrochée à un balai qui désormais, elle en avait peur, gardait encore autant de portance aérienne qu'un bout de bois de chauffage. Sûrement pas en mesure de retenir une femme adulte à qui l'index de la gravité faisait signe d'approcher.

Tandis qu'elle chutait vers le toit de la forêt en un long plongeon à plat, elle se dit qu'il y avait peut-être quelque chose de flatteur dans le refus catégorique de Mémé Ciredutemps de prendre en compte les problèmes des autres. Ça laissait entendre qu'elle les jugeait, les autres, parfaitement capables de se débrouiller tout seuls.

Un sortilège de Changement serait sans doute tout indiqué.

Magrat se concentra.

Ma foi, ça marchait apparemment.

Rien, aux yeux d'un mortel, n'avait en fait changé. Ce que Magrat avait effectué n'était qu'un simple réglage du processus mental : la sorcière désemparée et légèrement paniquée qui planait inexorablement vers un sol inhospitalier avait fait place à une femme réfléchie, lucide, optimiste, positive, parfaitement sereine, qui s'assumait totalement et savait d'où elle venait, même si, malheureusement, rien n'avait changé quant à sa destination. Mais elle l'appréhendait moins.

Elle talonna son balai et le fit cracher ses dernières gouttes de puissance dans un emballement brutal qui l'envoya zigzaguer au ras de la forêt, à peine un mètre au-dessus des arbres. Alors qu'il perdait encore de l'altitude et commençait à tracer un sillon dans le feuillage de la nuit, elle se tendit, pria les dieux de la forêt incidemment à l'écoute d'atterrir sur quelque chose de mou et lâcha tout.

Il existe sur le Disque trois mille dieux majeurs connus, et les théologiens des organismes de recherche en découvrent de nouveaux toutes les semaines. En dehors des dieux secondaires des rochers, des arbres et de l'eau, il y en a deux qui hantent les montagnes du Bélier : Hoki, mi-homme, mi-chèvre, farceur invétéré, banni de Dunmanifestine pour avoir servi la vieille blague du gui péteur à Io l'Aveugle, chef de tous les dieux, et puis Herne le Traqué, la déité craintive et terrifiée de toutes les

petites créatures à fourrure vouées à finir leurs jours dans un craquement et un couinement brefs...

L'un comme l'autre auraient pu postuler pour le petit miracle qui se produisit alors, car – dans une forêt truffée de rochers glacés, de souches aux arêtes vives et de buissons d'épines – Magrat atterrit sur quelque chose de mou.

Mémé, pendant ce temps, accélérât vers les montagnes pour la seconde étape de son périple. Elle avala le cacao hélas tiède et, soucieuse de préserver l'environnement, laissa tomber la bouteille en survolant un lac en altitude.

Apparemment, pour Magrat, une alimentation roborative consistait en deux sandwiches œuf-cresson dont elle avait découpé la croûte et qu'elle avait amoureusement et soigneusement décorés – nota Mémé avant que le vent ne le balaye – d'un menu brin de persil dessus. Mémé contempla un moment les sandwiches. Puis elle les mangea.

Un gouffre surgit, qu'obstruait encore la neige hivernale. Étincelle minuscule dans les ténèbres, point de lumière sur fond de pics monstrueux, Mémé se lança dans le dédale des montagnes du Bélier.

De son côté, dans la forêt, Magrat se redressait en position assise et s'enlevait distraitement une brindille des cheveux. À quelques pas de là, le balai chut à travers les arbres dans une pluie de feuilles.

Un gémissement et un frêle tintement timide la firent fouiller l'obscurité des yeux. Une silhouette indistincte cherchait quelque chose à quatre pattes.

« Je vous ai atterri dessus ? fit Magrat.

— Quelqu'un l'a fait, en tout cas », répondit le fou.

Ils se rapprochèrent en rampant.

« Vous ici ?

— Vous ici !

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Foi de fou, je marchais par terre, dit le fou. C'est assez courant, vous savez. Je ne suis pas le premier. Rien d'original là-dedans. Manque d'imagination peut-être mais, eh bien, je m'en suis toujours contenté.

— Je vous ai fait mal ?

— Je crois qu'une ou deux clochettes ne s'en remettront pas. » Le fou tâtonna dans le terreau de feuilles et finit par remettre la main sur son chapeau détesté. *Clong*, affirma le couvre-chef.

« Complètement écrabouillé, ma foi », dit-il, mais il s'en recoiffa quand même. Il parut se sentir mieux et poursuivit : « La pluie, oui, la grêle, oui, même les cailloux. Les poissons et les grenouilles, d'accord. Les femmes, non, jamais avant ce jour. Est-ce que ça risque de se reproduire ? »

— Vous avez la tête sacrément dure, fit Magrat en se remettant debout.

— La modestie m'interdit tout commentaire, dit le fou qui se rappela soudain à ses devoirs et s'empressa d'ajouter : Je vous prie. »

Ils se dévisagèrent à nouveau, la cervelle en ébullition.

Magrat songeait : Nounou m'a dit de bien le regarder. Je le regarde. Il a toujours le même air. Un petit bonhomme triste et maigre dans un costume ridicule de bouffon, quasiment bossu.

Puis, tout comme un ou deux renflements par-ci par-là dans un nuage deviennent soudain galion ou baleine aux yeux de l'observateur, Magrat se rendit compte que le fou n'était pas un petit bonhomme. Il était au moins de taille moyenne, mais il se rapetissait *volontairement* : il se voûtait les épaules, s'arquait les jambes et marchait à demi accroupi ; on aurait dit qu'il gambadait sur place.

Je me demande ce qu'a encore remarqué Gytha Ogg, songea-t-elle, intriguée.

Il se frotta le bras et lui adressa un sourire de guingois.

« Je suppose que vous n'avez aucune idée d'où nous sommes ? demanda-t-il.

— Les sorcières se perdent jamais, déclara Magrat. Mais ça leur arrive de s'égarer momentanément. Lancre, c'est par là-bas, il me semble. Faut que je trouve une colline, si vous voulez bien m'excuser.

— Pour voir où nous sommes ?

— Pour voir quand, plutôt. Y a beaucoup de magie dans l'air ce soir.

— Ah bon ? Alors je crois que je vais vous accompagner, ajouta le fou, chevaleresque, après avoir prudemment fouillé du regard l'obscurité peuplée d'arbres qui le séparait de ses dalles du château. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose. »

Mémé se couchait autant qu'elle pouvait sur le balai tandis qu'il franchissait en trombe les abîmes montagneux vierges de toute piste ; elle se penchait d'un côté puis de l'autre dans l'espoir d'améliorer le pilotage qui paraissait curieusement se gâter. Les flocons de neige qui tombaient derrière elle se soulevaient brusquement au souffle de son passage et tournoyaient en d'étranges spirales. Des vagues de neige croûtée, dressées en équilibre depuis le début de l'hiver au-dessus des vallées glaciaires, tremblaient puis entamaient leur longue chute silencieuse. Le grondement d'une avalanche ponctuait régulièrement son vol.

Elle baissa les yeux sur un paysage de mort subite et de beauté déchiquetée et sut que lui aussi la regardait de son côté, comme on observerait un moustique dans un demi-sommeil. Elle se demanda s'il comprenait son intention. Elle se demanda s'il la ferait tomber plus en douceur pour autant et se réprimanda mentalement d'avoir eu pareille pensée. Non, le pays n'était pas comme ça. Il ne marchandait pas. Il donnait beaucoup et prenait de même. Un chien mord toujours plus fort la main du vétérinaire.

Puis elle sortit des montagnes, bondissant si près par-dessus le dernier pic qu'une de ses chaussures se remplit de neige, et elle plongea à toute allure vers les basses terres.

La brume, jamais très loin dans les montagnes, fut de retour, mais cette fois elle passait à l'attaque, comme une mer épaisse et argentée devant la sorcière. Mémé gémit.

Quelque part au beau milieu de la purée de pois, Nounou Ogg flottait et lampait régulièrement au goulot d'une flasque des gorgées préventives contre le froid.

C'est ainsi que Mémé, chapeau et cheveux gris dégouttants d'humidité, chaussures semant des bouts de glace, entendit une voix lointaine et assourdie expliquer avec entrain aux cieux invisibles que le hérisson avait moins de souci à se faire que la

plupart des autres mammifères. Tel le faucon qui vient de repérer un petit signal duveteux dans l'herbe, tel le germe errant interstellaire de la grippe qui vient de voir passer une jolie planète bleue, Mémé fit virer son balai et fonça à travers les vagues suffocantes.

« Viens-t'en ! » hurla-t-elle, ivre de vitesse et de joie, et son cri tombant de cent cinquante mètres priva cruellement de son dîner un loup de passage. « Tout d'suite, Gytha Ogg ! »

Nounou Ogg lui saisit la main avec une grande réticence et les deux balais remontèrent en flèche dans le ciel clair, illuminé d'étoiles.

Le Disque, comme toujours, donnait l'impression que le Créateur l'avait spécialement conçu pour qu'on le regarde du dessus. Des serpentins de nuages blancs et argentés s'étiraient jusqu'au bord, formaient des tourbillons de mille kilomètres sous l'effet de la rotation du monde. Derrière les balais emballés, la nappe maussade de brouillard fut aspirée vers le haut en un tunnel tire-bouchonné de vapeur blanche, si bien que les dieux qui regardaient – car ils regardaient sûrement – devaient prendre ce vol dément pour un sillon dans le ciel.

À trois cents mètres d'altitude et alors qu'elles grimpaient toujours, les deux sorcières se chamaillaient une fois de plus.

« C'était une idée parfaitement débile, gémit Nounou. J'ai jamais aimé monter si haut.

— T'as amené quelque chose à boire ?

— Évidemment. Comme t'as dit.

— Alors ?

— Je l'ai bu, figure-toi. Poireauter à cette hauteur à mon âge... Mon Jason, ça lui flanquerait une attaque. »

Mémé grinça des dents. « Bon, passe-moi de la puissance, dit-elle. J'commence à perdre de la hauteur. C'est incroyable comme... »

La voix de Mémé se perdit dans un cri lorsque, sans prévenir, son balai fit brusquement un soleil à travers les nuages et chuta hors de vue.



Le fou et Magrat étaient assis sur une bûche, au sommet d'un petit affleurement rocheux qui donnait vue jusque de l'autre côté de la forêt. Les lumières de la ville de Lancre n'étaient pas très loin, mais ni l'un ni l'autre n'avait proposé de partir.

L'espace entre eux crépitait de pensées inexprimées et de folles suppositions.

« Ça fait longtemps que vous êtes fou ? » demanda poliment Magrat. Elle rougit dans le noir. Vu l'ambiance, la question semblait d'une rare inconvenance.

« Depuis toujours, répondit amèrement le fou. Je me suis fait les dents sur des clochettes.

— Ça se transmet de père en fils, j'imagine ?

— Je n'ai jamais beaucoup connu mon père. Il est parti faire le fou pour les seigneurs de Quirm quand j'étais petit. Une dispute avec mon grand-père. Il revient de temps en temps voir ma maman.

— C'est affreux. »

Il y eut un tintement mélancolique lorsque le fou haussa les épaules. Il se souvenait vaguement de son père comme d'un petit bonhomme aimable, aux yeux comme deux huîtres. Une audace capable de le dresser contre le grand-père n'était sûrement pas dans sa nature. Le bruit des deux costumes à clochettes qu'agitait la colère hantait encore sa mémoire, bien assez encombrée de scènes pénibles comme ça.

« Quand même, fit Magrat, la voix plus aiguë que d'habitude et vibrante d'incertitude, ça doit être une existence plaisante. Faire rire les gens, je veux dire. »

Comme il ne répondait pas, elle se tourna vers lui. Il avait la figure pétrifiée. À voix basse, comme si Magrat n'était pas là, le fou parla.

Il parla de la Guilde des Fous et Drilles d'Ankh-Morpork.

La plupart des visiteurs la confondaient au premier abord avec les bureaux de la Guilde des Assassins, c'est-à-dire l'ensemble de bâtiments clairs et agréables d'à côté (les assassins ne manquaient jamais de capitaux) ; les jeunes fous qui s'escrimaient à apprendre leurs leçons par cœur dans des salles immuablement glaciales jusqu'en plein été entendaient parfois les jeunes assassins s'amuser par-dessus le mur et ils les

enviaient, même si, bien sûr, le nombre de voix flûtées se réduisait notablement en fin de trimestre (les assassins croyaient aussi aux concours).

Du reste, toutes sortes de bruits parvenaient à franchir les hauts murs sinistres sans fenêtres et, à force de questionner les serviteurs, les jeunes fous se faisaient une idée de la ville dehors. Il y avait des tavernes, là, et des parcs. Tout un monde qui s'agitait, auquel les étudiants des universités comme les apprentis des guildes prenaient une part active : ils faisaient des farces ou bien couraient en criant, ou encore vomissaient partout. On y entendait des rires qui ne tenaient pas compte des Cinq Cadences ni des Quinze Inflexions. Et – ce qui donnait lieu à des discussions nocturnes entre pensionnaires dans les dortoirs – on y pratiquait l'humour libre, illicite, au mépris du *Livre de la Noce à Tout Casser*, du Conseil ou de qui que ce soit.

Là, dehors, de l'autre côté de la maçonnerie souillée, on se racontait des blagues en faisant fi des Seigneurs de la Dérison.

C'était une pensée qui dégrisait. Enfin, qui ne dégrisait pas réellement, vu que l'alcool n'était pas autorisé. L'eût-il été qu'elle l'eût fait.

Et puis rien ne dégrisait plus que la Guilde.

Le fou parla en termes amers du formidable et rougeaud Frère Farceur, des soirées à étudier les Joyeuses Plaisanteries, des longues matinées dans le gymnase glacial à se pénétrer des Dix-Huit Chutes sur le Derrière et de la trajectoire agréée des tartes à la crème. Et à jongler. Jongler ! Frère Badin, professeur à l'âme comme de la ficelle bouillie froide, enseignait le jonglage. Ce qui le mettait dans une fureur noire, ce n'était pas que le fou jingle de travers. Les fous étaient censés jongler de travers, surtout avec des objets naturellement désopilants comme des tartes à la crème, des torches enflammées ou des fendoirs terriblement tranchants. Ce qui mettait Frère Badin en rage et le faisait gesticuler tout rouge dans un bruit de clochettes, c'était que le fou jonglait de travers *parce qu'il n'y arrivait pas*.

« Vous vouliez pas faire autre chose ? demanda Magrat.

— Qu'est-ce qu'il y a d'autre ? répondit le fou. Je n'ai rien trouvé d'autre à faire. »

On autorisait les élèves fous à sortir, en dernière année d'apprentissage, mais au prix de tout un catalogue de restrictions effroyables. Tandis qu'il gambadait piteusement dans les rues, il avait vu pour la première fois des mages circuler avec la dignité de chars de carnaval. Il avait vu les assassins survivants, jeunes dandys rigolards vêtus de soie noire, sous laquelle on les sentait aussi acérés que des poignards ; il avait vu des prêtres aux costumes fantastiques, que gâchait un peu le tablier sacrificiel en caoutchouc dont ils se protégeaient lors des offices majeurs. Chaque métier, chaque profession avait sa tenue, constatait-il, et il avait alors compris que son uniforme à lui avait été soigneusement et méticuleusement conçu pour donner à qui le portait l'air d'un parfait crétin.

Malgré tout, il avait persévéré. Il avait passé sa vie à persévérer.

Il avait persévéré précisément parce qu'il était totalement dépourvu du moindre talent, et que son grand-père l'aurait écorché vif sinon. Il avait mémorisé les blagues autorisées jusqu'à ce que la tête lui bourdonne et s'était encore levé plus tôt le matin pour jongler jusqu'à ce que ses coudes gémissent. Il avait enrichi sa connaissance du vocabulaire comique jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les grands Seigneurs de la Dérison à pouvoir le comprendre. Il s'était livré à ses cabrioles et ses clowneries avec une détermination aussi farouche qu'impénétrable, avait été reçu major de sa promotion et récompensé de la Vessie d'Honneur. Il l'avait lâchée dans les cabinets une fois rentré chez lui.

Magrat restait silencieuse.

Le fou lui demanda : « Comment vous avez fait pour être sorcière ?

— Hum ?

— Je veux dire : vous avez été dans une école ou ailleurs ?

— Oh. Non. Bobonne Plurniche est juste descendue au village un jour, elle nous a toutes mises en rang, nous autres, les filles, et elle m'a choisie. On choisit pas le Métier. C'est lui qui vous choisit.

— Oui, mais à partir de quand vous devenez véritablement une sorcière ?

— Quand les autres sorcières vous traitent comme telle, je suppose. » Magrat soupira. « Si ça leur arrive un jour, ajouta-t-elle. Je croyais qu'elles allaient y venir après mon sortilège dans le couloir. Il était pas mal réussi, en fin de compte.

— Foi de fou, un vrai rite de passage, alors », fit le bouffon, incapable de se retenir. Magrat lui lança un regard vide d'expression. Il toussa.

« Les autres sorcières, ce sont les deux vieilles dames ? demanda-t-il, retombant dans sa mélancolie habituelle.

— Oui.

— Très fortes personnalités, j'imagine.

— Très, fit Magrat avec conviction.

— Je me demande si elles ont déjà rencontré mon grand-père. »

Magrat se regarda les pieds.

« Elles sont très gentilles, à vrai dire. C'est seulement que... ben, quand on est sorcière, on pense pas aux autres. Je veux dire, on pense à eux, mais on pense pas vraiment à ce qu'ils ressentent, si vous voyez ce que je veux dire. Enfin, sauf si on y pense, quoi. » Elle se regarda encore les pieds.

« Vous n'êtes pas comme ça, vous, dit le fou.

— Écoutez, je voudrais que vous arrêtiez de travailler pour le duc, fit désespérément Magrat. Vous savez comme il est. Il torture les gens, il met le feu à leurs chaumières et tout.

— Mais je suis son fou. Un fou doit être loyal à son maître. Jusqu'à la mort. C'est la tradition, je le crains. C'est très important, la tradition.

— Mais vous aimez même pas ça, faire le fou !

— Ça me sort par les yeux. Mais ça n'a rien à voir dans l'affaire. Puisque je suis fou, autant le faire correctement.

— C'est vraiment de la bêtise.

— De la folie, je préfère. »

Le fou s'était glissé le long de la bûche. « Si je vous embrasse, osa-t-il avec prudence, est-ce que je vais me changer en grenouille ? »

Magrat se regarda une fois de plus les pieds. Lesquels se traînèrent sous sa robe, gênés de cet excès d'attention.

Elle sentait les ombres de Gytha Ogg et d'Esmé Ciredutemps qui l'encadraient. Le spectre de Mémé lui jeta un regard noir. *Une sorcière est toujours maître de la situation*, dit-il.

Maîtresse, rectifia la vision de Nounou Ogg qui fit un geste bref où intervenaient force sourires et mouvements des avant-bras.

« On verra bien », dit-elle.

Ce devait être le baiser le plus impressionnant dans toute l'histoire des préludes amoureux.

Le temps, ainsi que Mémé Ciredutemps l'avait souligné, est une notion subjective. Les années que le fou avait passées à la Guilde lui avaient paru une éternité alors que les heures avec Magrat sur la colline deux minutes au plus. Et, très loin au-dessus de Lancre, deux poignées de secondes s'étiraient comme du caramel en heures de hurlements terrifiés.

« D'la glace ! hurla Mémé. C'est tout glacé ! »

Nounou Ogg s'approcha d'elle, s'efforçant vainement de suivre la même route que le balai qui plongeait et se cabrait. Du feu octarine crépitait sur les brins gelés et les court-circuitait au hasard. Elle se pencha et agrippa à pleine main la jupe de Mémé.

« J'te l'avais dit, que c'était idiot ! brailla-t-elle. T'es passée par tout ce brouillard humide, puis t'es montée dans l'air froid, espèce d'imbécile de manche !

— Tu m'lâches la jupe, Gytha Ogg !

— Allez, attrape la mienne. T'as le feu au derrière ! »

Elles crevèrent la couche de nuages et hurlèrent à l'unisson lorsque le sol couvert d'arbustes émergea de nulle part pour foncer à leur rencontre.

Et les croiser.

Nounou découvrit en dessous d'elles une perspective sombre au fond de quoi elle distingua vaguement un bouillonnement d'écume blanche. Elles avaient franchi le bord de la gorge de la Lancre.

De la fumée bleue s'échappait à flots du balai de Mémé, mais elle tenait bon, résolue, et elle le força à virer.

« Qu'esse tu fous ? rugit Nounou.

— J’peux suivre la rivière, brailla Mémé par-dessus le crépitement des flammes. T’inquiète pas !

— Tu montes avec moi, t’entends ? C’est fichu, tu peux plus y arriver... »

Il y eut une petite explosion derrière Mémé, et plusieurs poignées de brins enflammés se détachèrent et disparurent en tournoyant dans les profondeurs grondantes de la gorge. Son balai fit un brusque écart et Nounou la saisit par les épaules au moment où une goutte de feu sectionnait une nouvelle ligature.

Le balai embrasé lui fila en flèche entre les jambes, zigzagua et partit en chandelle, des étincelles dans son sillage, avec un bruit de doigt humide frotté sur le bord d’un verre à pied.

Nounou se retrouva la tête en bas, Mémé Ciredutemps pendue au bout de son bras. Elles se regardèrent fixement et se mirent à hurler.

« J’peux pas te remonter !

— Ben, moi, j’peux pas grimper, pas vrai ? Fais pas l’enfant, Gytha ! »

Nounou réfléchit. Puis elle lâcha tout.

Une jeunesse aventureuse et trois mariages avaient doté les cuisses de Nounou Ogg de muscles capables de briser des noix de coco, et les forces d’accélération l’aspirèrent lorsqu’elle obligea le balai à piquer comme une flèche et à virer en une boucle serrée.

Elle aperçut devant elle Mémé Ciredutemps qui tombait comme une pierre, une main agrippée à son chapeau, l’autre s’efforçant d’empêcher la gravité de regarder sous ses jupes. Nounou poussa son balai qui gémit, attrapa sa collègue au vol par la taille, se démena pour redresser l’engin en position horizontale et se détendit.

Un silence s’ensuivit, que rompit Mémé Ciredutemps. « Fais plus jamais ça, Gytha Ogg.

— Promis.

— Maintenant, demi-tour. On va au pont de Lancre, tu t’appelles ? »

Obéissante, Nounou fit virer le balai, frottant les parois du canyon au passage.

« C’est encore à des kilomètres, dit-elle.

— J’veux y arriver, répliqua Mémé. La nuit est loin d’être finie.

— Ça suffira pas, m’est avis.

— Une sorcière, ça connaît pas le sens du mot « échec », Gytha. »

Elles jaillirent à nouveau dans un ciel dégagé. L’horizon traçait une ligne de lumière dorée à mesure que l’aube apathique du Disque se répandait aussi vite qu’elle pouvait sur le monde et passait au bulldozer les faubourgs de la nuit.

« Esmé ? fit Nounou Ogg au bout d’un moment.

— Quoi ?

— Ça veut dire « manque de réussite ». »

Elles volèrent dans un silence glacé plusieurs secondes durant.

« J’parlais de façon chaipasquoi. Au figuré.

— Oh. Bon. Fallait l’dire. »

La ligne de lumière était plus grasse, plus brillante. Pour la première fois, un léger doute infiltra l’esprit de Mémé Ciredutemps, étonné de se retrouver dans un cadre aussi inhabituel.

« Je m’demande combien y a de coqs à Lancre ? fit-elle d’une voix calme.

— C’est une de tes questions chaipasquoi ?

— Je m’demande, c’est tout. »

Nounou Ogg se tassa. Il y en avait trente-deux en âge de chanter, elle le savait. Elle le savait parce qu’elle les avait comptés la veille au soir – cette nuit même – et qu’elle avait donné ses consignes à Jason. Elle avait quinze enfants adultes plus d’innombrables petits-enfants et arrière-petits-enfants, et ils avaient eu presque toute la soirée pour gagner leurs positions. Ça devait suffire.

« T’as entendu ? fit Mémé. Du côté de Dodâne ? »

Nounou porta un regard innocent sur le paysage embrumé. Le son se propageait clairement dans ces premières heures du jour.

« Quoi ? fit-elle.

— Une espèce de “eurk” ?

— Non. »

Mémé se retourna soudain.

« Là-bas, dit-elle. Cette fois j'ai bien entendu. Quelque chose comme "cocoriarrgh".

— Rien remarqué, Esmé, fit Nounou qui souriait toute seule. Pont de Lancre droit devant !

— Et là-bas ! Juste en dessous ! C'était bel et bien un couac !

— Le concert de l'aube, Esmé, je dirais. Regarde, il reste à peine un kilomètre. »

Mémé fusilla des yeux l'occiput de Nounou.

« Y s'passe quelque chose, dit-elle.

— Aucune idée, Esmé.

— Tes épaules, elles tremblent !

— J'ai perdu mon châle tout à l'heure. J'ai un peu froid. Regarde, on y est presque. »

Mémé regarda vers l'avant, l'œil toujours aussi mauvais, prise de soupçons à ne savoir où donner de la tête. Elle allait découvrir le fin fond de tout ça. Quand elle aurait le temps.

Les madriers humides de la principale liaison de Lancre avec le monde extérieur défilèrent doucement sous les deux sorcières. De la ferme d'élevage de poulets à un kilomètre de là monta un concert de couacs étranglés suivis d'un coup sourd.

« Et ça ? C'était quoi, alors ?

— Peste des volailles. Attention, j'veis nous poser.

— Tu te fous d'moi ?

— J'suis contente pour toi, Esmé, c'est tout. Tu vas entrer dans l'histoire pour ce que t'as fait, tu sais. »

Elles planèrent entre les madriers du pont. Mémé Ciredutemps mit prudemment le pied sur les planches glissantes et rectifia sa tenue.

« Oui. Bon, ajouta-t-elle d'un air négligent.

— Mieux qu'Aliss la Noire, c'est ce qu'on dira, poursuivit Nounou Ogg.

— On dit n'importe quoi », rétorqua Mémé. Elle jeta un coup d'œil par-dessus le parapet au torrent écumant loin en contrebas, puis leva la tête vers l'affleurement rocheux, tout là-bas, où se dressait le château de Lancre.

« Tu crois qu'on dira ça ? reprit-elle d'un air toujours aussi négligent.

— Tu verras.

— Hmm.

— Mais faut que tu termines le sortilège, remarque. »

Mémé Ciredutemps opina. Elle se tourna face à l'aube, leva les bras et termina le sortilège.



Il est presque impossible d'exprimer par des mots le passage soudain de quinze ans et deux mois.

C'est beaucoup plus facile en images, il suffit de montrer un éphéméride dont les feuilles s'envolent, une pendule dont les aiguilles tournent de plus en plus vite jusqu'à devenir floues ou des arbres qui fleurissent et donnent des fruits en l'espace de quelques secondes...

Enfin, vous savez bien : le soleil devient une traînée ardente dans le ciel, les jours et les nuits défilent par saccades comme dans un mauvais zootrope, les mannequins dans la vitrine du magasin d'en face s'habillent et se déshabillent plus vite qu'une strip-teaseuse qui doit passer dans cinq boîtes à l'heure du déjeuner.

Il ne manque pas de procédés, mais on n'en aura pas besoin parce que rien de tout cela ne se produit.

Le soleil fit quand même un léger écart, les arbres du côté Bord de la gorge eurent l'air plus grands, et Nounou ne put se débarrasser de l'impression qu'on venait de s'asseoir lourdement sur elle, de l'écrabouiller, puis de la déplier.

Tout ça parce que, disons-le franchement, le royaume ne voyageait pas dans le temps comme on l'entend d'ordinaire, ciel tremblotant et photographie ultra-rapide. Il en faisait le tour, ce qui est beaucoup plus convenable, bien plus facile à réaliser, et ça évite de courir partout pour trouver un laboratoire en face d'un magasin de vêtements dont le même mannequin ornera la vitrine pendant soixante ans, partie de l'opération traditionnellement la plus coûteuse en temps et en argent.



Le baiser dura plus de quinze ans.
Même les grenouilles n'arrivent pas à faire ça.
Le fou se retira, les yeux vitreux, l'air ahuri.
« Vous n'avez pas senti le monde bouger ? » demanda-t-il.
Magrat scruta la forêt par-dessus son épaule.
« J crois qu'elle l'a fait, dit-elle.
— Fait quoi ? »
Magrat hésita. « Oh. Rien. Pas grand-chose, non.
— Un autre essai ? Je crois qu'il n'était pas bien réussi, celui-là. »
Magrat fit oui de la tête.
Cette fois, il ne dura que quinze secondes. Il leur parut plus long.



Un tremblement parcourut le château et secoua le plateau-déjeuner du duc Kasqueth qui, à son grand soulagement, mangeait du porridge pas trop salé.

Il fut ressenti par les fantômes qui occupaient désormais la chaumière de Nounou Ogg comme une équipe de rugby dans une cabine téléphonique.

Il se propagea à tous les poulaillers du royaume, et un certain nombre de mains relâchèrent leur prise. Trente-deux coqs cramoisis prirent alors une profonde inspiration et chantèrent comme des malades, mais ils arrivaient trop tard, bien trop tard...



« J continue à m'dire que t'as fait des manigances, lança Mémé Ciredutemps.

— Prends donc une autre tasse de thé, proposa aimablement Nounou.

— Va pas mettre de la goutte dedans, j'te prie, dit Mémé tout net. C'est ça qui m'a tourné la tête, hier soir. J me serais jamais mise en avant comme ça, sinon. Honteux.

— Aliss la Noire, elle a jamais rien fait d'aussi fort, dit Nounou, encourageante. J'veux dire, c'était sur cent ans, d'accord, mais elle a déplacé qu'un château. M'est avis que c'est à la portée de tout le monde, un château. »

Les coins des yeux de Mémé se plissèrent.

« Et elle a laissé les mauvaises herbes pousser partout, observa-t-elle, très collet monté.

— C'est juste.

— Un coup de maître, dit le roi Vérence avec passion. Vous nous avez tous émerveillés. Évidemment, nous étions bien placés pour voir, depuis notre monde immatériel.

— Très bien, votre gracieuseté », fit Nounou Ogg. Elle se retourna et remarqua les fantômes entassés derrière lui, auxquels on n'avait pas accordé le privilège de s'asseoir à la table de la cuisine, ou en partie au travers.

« Mais vous tous, vous pouvez m'foutre le camp dans la remise, dit-elle. Quel toupet ! Sauf les enfants, ils peuvent rester, ajouta-t-elle. Pauvres petits.

— J'ai peur que ce soit tellement agréable d'être sortis du château », dit le roi.

Mémé Ciredutemps bâilla.

« En tout cas, fit-elle, faut retrouver le gamin, à présent. C'est la prochaine étape.

— On le cherchera tout de suite après le déjeuner.

— Le déjeuner ?

— C'est du poulet, dit Nounou. Et t'es fatiguée. En plus, quand on veut bien chercher, ça prend du temps.

— Il sera à Ankh-Morpork, fit Mémé. C'est moi qui te l'dis. Tout le monde se retrouve là-bas. On commencera par Ankh-Morpork. Y a pas besoin de chercher les gens quand le destin est dans l'coup, suffit de les attendre à Ankh-Morpork. »

La figure de Nounou s'éclaira. « Ma Karen a marié un aubergiste de là-bas, dit-elle. J'ai pas encore vu le bébé. On pourrait avoir la pension gratuite et tout.

— On a pas besoin d'y aller, en fait. Le tout, c'est qu'il vienne ici. Cette ville, elle a quelque chose, dit Mémé. C'est comme un tuyau d'égout. »



« C'est à huit cents kilomètres ! s'écria Magrat. Vous allez être parti pendant une éternité !

— Je n'y peux rien, dit le fou. Le duc m'a donné des consignes expresses. Il me fait confiance.

— Huh ! Pour engager encore des soldats, j'imagine ?

— Non. Rien de tel. Pas aussi moche. » Le fou hésita. Il avait fait découvrir à Kasqueth l'univers des mots. C'était sûrement mieux que de taper sur les gens avec des épées, non ? Est-ce qu'on n'allait pas y gagner du temps ? Est-ce que ça ne serait pas préférable pour tout le monde, vu les circonstances ?

« Mais vous êtes pas obligé de partir ! Vous *voulez pas* partir !

— Ça n'a pas grand-chose à voir. J'ai promis de lui rester fidèle...

— Oui, oui, jusqu'à la mort. Mais vous y croyez même pas, à ça ! Vous m'avez dit que vous détestiez la Guilde et tout !

— Ben, oui. Mais je dois quand même le faire. J'ai donné ma parole. »

Magrat fut sur le point de taper du pied, mais elle refusa de tomber si bas.

« Juste au moment où on commençait à faire connaissance ! se plaignit-elle. C'est lamentable ! »

Les yeux du fou s'étrécirent. « Ce serait lamentable si je manquais à ma parole. Mais je me trompe peut-être du tout au tout. Je suis navré. Je serai revenu dans quelques semaines, de toutes façons.

— Vous comprenez pas que j vous demande de pas l'écouter ?

— J'ai dit que j'étais navré. Je ne pourrais pas vous voir avant mon départ, dites ?

— Je me laverai les cheveux, répondit Magrat avec raideur.

— Quand ?

— Tout l temps ! »



Hwel se pinça l'arête du nez avant de jeter un coup d'œil las au papier éclaboussé de cire.

La pièce ne venait pas bien du tout.

Il avait réglé la question du lustre qui se décrochait, trouvé comment caser un traître qui portait un masque pour dissimuler son visage défiguré et réécrit l'un des passages comiques pour prendre en compte que le héros était né dans un sac à main. C'étaient les clowns qui lui redonnaient du souci. Ils n'arrêtaient pas de changer à chaque fois qu'il pensait à eux. Il les préférait par deux, la formule traditionnelle, mais on aurait maintenant dit qu'il y en avait un troisième, et pas moyen de lui trouver des répliques drôles.

Sa plume courait en grinçant sur la dernière feuille, s'efforçait de saisir les voix qui lui étaient passées en rêve dans la tête et lui avaient paru si désopilantes sur le moment.

Sa langue lui pointa au coin des lèvres. Il transpirait.

Voissy ma petite estude, écrivit-il. Hé, avecque de petites estudes, on peust aller loin. Et j'aismerays que vous y allyez tout de suyte. Ssi vous ne partez pas en taxi, partez doncque en douce. Et ssi c'est trop tôt, alors partez par le car d'une heure douce. Dites, vous avez un crayon ? Une craie ?

Hwel contempla ces lignes avec horreur. Sur le papier, elles avaient l'air absurdes, ridicules. Et pourtant, et pourtant, dans la salle bondée sous son crâne...

Il trempa la plume dans l'encrier et repartit en chasse des échos.

Deuxième clown. — Ma, cé d'accord, boss.

Troisième clown [machin avec une poire sur un bâton]. — Pouêt. Pouêt.

Hwel abandonna. Oui, c'était drôle, il *savait* que c'était drôle, il avait entendu les rires dans ses rêves. Mais ça ne collait pas. Pas encore. Peut-être jamais. Comme l'autre idée avec les deux clowns, un gros et un maigre... *C'eyt dans une jowli pétrwin que tyou m'as mis là, Stanleigh...* Il avait ri à s'en décrocher les côtes, et le reste de la troupe l'avait regardé d'un œil étonné. Mais dans ses rêves, c'était à se tordre.

Il reposa la plume et se frotta les yeux. Il devait être près de minuit, et l'habitude de toute une vie le poussait à économiser les bouts de chandelles, même si, en vérité, ils pouvaient

maintenant s'offrir toutes les bougies qu'ils voulaient, jusqu'à plus soif, quoi qu'en dise Vitoller.

Les gongs des heures sonnaient par toute la ville et les gardes de nuit annonçaient qu'il était effectivement minuit et que, au mépris de l'évidence, tout allait bien. Beaucoup parvinrent au bout de leur phrase avant de se faire sonner à leur tour.

Hwel ouvrit les volets et promena son regard sur Ankh-Morpork.

On serait tenté de dire que la ville double offrait son meilleur visage à cette époque de l'année, mais ce ne serait pas entièrement exact. Elle offrait son visage le plus *typique*.

Le fleuve Ankh, cloaque de la moitié d'un continent, était déjà bien large et saturé de limon à son entrée dans les faubourgs de la cité. À la sortie, il suintait plus qu'il ne coulait. La boue qui se déposait depuis des siècles avait rehaussé son lit au-dessus de certains terrains bas, et maintenant que la fonte des neiges grossissait son cours, beaucoup de quartiers à loyers modérés de la rive Morpork se retrouvaient sous les eaux, si l'on peut employer ce terme pour un liquide qu'on attrape au filet. Pareil inconvénient se répétait tous les ans et il en serait résulté bien des dégâts dans le système d'écoulement et du tout-à-l'égout, c'était donc aussi bien que la cité n'en soit que peu pourvue. Les habitants gardaient simplement une plate prête à l'usage dans l'arrière-cour et, de temps en temps, ajoutaient un autre étage à la maison.

On reconnaissait à la ville un air très sain. Peu de germes étaient capables d'y survivre.

Hwel promena les yeux sur une espèce d'océan de brume où les bâtisses se serraient comme un concours de châteaux de sable à marée haute. Torches et fenêtres éclairées dessinaient de jolis motifs à la surface irisée, mais il y avait une tache de lumière, beaucoup plus proche, qui retenait particulièrement son attention.

Sur un bout de terrain légèrement surélevé près du fleuve, que Vitoller avait acquis à prix d'or, un nouveau bâtiment se construisait. Il poussait même la nuit, comme un champignon.

Hwel voyait brûler les fanaux tout au long de l'échafaudage, car les ouvriers embauchés pour la circonstance de même que

certains des acteurs refusaient de laisser l'obscur clarté qui tombait des étoiles interrompre leur travail.

Non seulement les nouveaux bâtiments étaient rares à Morpork, mais celui-là était d'un nouveau type.

Le Dysk.

Au début, l'idée avait atterré Vitoller, mais le jeune Tomjan l'avait harcelé. Et tout le monde savait que le gamin, une fois lancé, pouvait persuader l'eau de remonter les pentes.

« Mais nous nous sommes *toujours* déplacés, petit, avait dit Vitoller du ton désespéré de qui se sait battu d'avance. Je ne vais pas me fixer à mon âge.

— Ça ne te fait pas de bien, avait assuré Tomjan. Toutes ces nuits froides et ces matins glacés. Tu n'es plus tout jeune. On devrait s'établir quelque part et laisser les gens venir à nous. Et ils viendront. Tu vois bien le monde qu'on attire maintenant. Les pièces de Hwel sont connues.

— Ce ne sont pas mes pièces, avait rectifié Hwel. Ce sont les acteurs.

— Je ne me vois pas assis près du feu dans une chambre mal aérée, dormir dans des lits de plumes et toutes ces fadaïses », avait dit Vitoller, mais devant l'expression de son épouse, il avait cédé.

Puis il y avait eu le théâtre proprement dit. Faire remonter les pentes à l'eau, c'était un talent de société à côté du tour de force qui consistait à soutirer de l'argent à Vitoller. Cependant, le fait était là, les affaires avaient bien marché ces derniers temps. Depuis le jour où Tomjan avait été assez grand pour porter une fraise et aligner deux mots sans que sa voix se casse.

Hwel et Vitoller avaient regardé s'élever les premières poutres de la structure de bois.

« C'est contre nature, s'était plaint Vitoller, appuyé sur son bâton. Capturer l'esprit du théâtre pour le mettre dans une cage. Ça va le tuer.

— Oh, je ne sais pas », avait timidement fait Hwel. Tomjan avait bien monté son affaire, il avait consacré toute une soirée à Hwel avant même d'aborder le sujet devant son père, et aujourd'hui le nain se sentait l'esprit en ébullition à la pensée de toutes les possibilités qu'offraient les toiles de fond,

changements de décor, coulisses, cintres, machines magnifiques pour faire descendre les dieux des cieux et trappes pour faire monter les démons des enfers. Hwel n'était pas plus capable de désapprouver le nouveau théâtre qu'un singe de protester contre une plantation de bananes.

« Ce foutu machin n'a même pas de nom, avait dit Vitoller. Je devrais l'appeler la Mine d'Or, vu ce que ça me coûte. Où on va trouver l'argent, c'est ce que j'aimerais savoir. »

En vérité, ils avaient essayé des tas de noms, mais aucun n'avait plu à Tomjan.

« Faut que ce soit un nom qui représente tout, avait-il exigé. Parce qu'il y a tout dedans. Le monde entier sur scène, vous voyez ? »

Et Hwel avait proposé, conscient de tenir la bonne réponse au moment où il la livrait : « Le Disque. »

À présent le Dysk était presque achevé, et lui n'avait toujours pas écrit la nouvelle pièce.

Il ferma la fenêtre, revint sans se presser à son bureau, saisit la plume et approcha une autre feuille de papier. Une pensée lui vint soudain. Le monde entier était bien une scène, pour les dieux...

Il se mit alors à écrire.

Le Disque entyer n'est qu'un Théâstre, écrivit-il, et tous les hosmes et les femmes n'en sont que les Acteurs. Il commit l'erreur de marquer une pause, et une autre inspiration tomba comme neige fondue, qui entraîna le fil de ses pensées sur une piste de délestage.

Il regarda ce qu'il avait noté puis ajouta : *Sauf Ceux qui vendent le popcorn.*

Au bout d'un moment, il raya cette dernière phrase et tenta : *Telle la Sceyne d'un Théâstre est le Monde, sur laquelle on se pavasne comme des Acteurs.*

Ç'avait un peu meilleure allure.

Il réfléchit un instant et poursuivit avec conscience : *Parfois ils y entrent. Parfois ils en sortent.*

Est-ce qu'il perdait le fil ? Du temps, il lui fallait une infinité de temps...

Il y eut un cri étouffé et un choc sourd dans la pièce voisine. Hwel lâcha la plume et poussa doucement la porte.

Le jeune homme était assis dans son lit, la figure blême. Il se détendit à l'entrée du nain.

« Hwel ?

— Qu'est-ce qui se passe, mon gars ? Des cauchemars ?

— Dieux, c'était affreux ! Je les ai revues ! J'ai vraiment cru un moment... »

Hwel, qui ramassait distraitemment les vêtements que Tomjan avait éparpillés dans la chambre, s'arrêta dans sa tâche. Il aimait beaucoup les rêves. C'était dans les rêves que venaient les idées.

« Cru quoi ? fit-il.

— C'était comme... Enfin, j'étais comme qui dirait à *l'intérieur* de quelque chose, un genre de bol, et il y avait trois figures affreuses qui me fixaient.

— Ah oui ?

— Oui, et elles ont toutes dit : “Salut...” puis elles se sont mises à discuter sur mon nom, et elles ont fait : “Bref, qui sera roi plus tard. ” Alors, il y en a une qui a dit : “Plus tard que quoi ?” et une autre a répondu : “Plus tard tout court, ma fille, c'est ce qu'on est censé dire dans ces cas-là, tu pourrais essayer de faire un effort”, ensuite elles ont toutes regardé de plus près, et l'une a dit : “Il a pas l'air très en forme, m'est avis que c'est cette cuisine étrangère”, alors la plus jeune a dit : “Nounou, je vous l répète, rien n vaut Thespies”, puis elles se sont un peu chamaillées, et l'une des vieilles a dit : “Il nous entend pas, hein ? Il s'agite un peu dans son lit”, et l'autre : “Tu sais, j'ai jamais pu avoir le son sur ce machin, Esmé”, puis elles se sont encore un peu chamaillées, ça s'est troublé, et après... je me suis réveillé, termina-t-il gauchement. C'était horrible, parce qu'à chaque fois qu'elles s'approchaient, le bol grossissait tout, et on ne voyait plus rien d'autre que les yeux et les trous de nez. »

Hwel se hissa sur le bord du lit étroit.

« Drôles de trucs, les rêves, fit-il.

— Pas très drôle, celui-là.

— Non, mais tu vois, la nuit dernière, j'ai rêvé d'un petit homme aux jambes arquées qui s'en allait sur une route. Il

portait un petit chapeau noir et il marchait comme s'il avait les chaussures pleines d'eau. »

Tomjan hocha une tête polie.

« Oui ? fit-il. Et alors... ? »

— Ben, voilà. Et alors rien. Il avait une petite badine, il faisait des moulinets avec et, tu sais, c'était incroyable comme... »

La voix du nain décrut. La figure de Tomjan avait cette expression familière d'étonnement poli et légèrement condescendant que Hwel avait fini par connaître et redouter.

« En tout cas, c'était très amusant », dit-il, à demi pour lui-même. Mais il savait qu'il ne convaincrerait jamais le reste de la troupe. Sans tarte à la crème, pour eux, ce n'était pas drôle.

Tomjan balança les jambes hors du lit et tendit la main vers son pantalon.

« Je n'ai plus envie de dormir, dit-il. Quelle heure il est ? »

— Minuit passé, répondit Hwel. Et tu sais ce qu'a dit ton père sur la question de se coucher tard.

— Je ne me couche pas tard, fit Tomjan en enfilant ses chaussures. Je me lève tôt. C'est très bon pour la santé de se lever tôt. Et je sors boire un coup, très bon pour la santé, ça aussi. Tu peux venir, ajouta-t-il, pour me surveiller. »

Hwel lui lança un regard incertain.

« Tu connais aussi l'avis de ton père sur la question d'aller boire.

— Oui. Il a dit que lui n'arrêtait pas quand il était jeune. Il a dit qu'il ne pensait qu'à lamper de la bière toute la nuit et à rentrer à cinq heures du matin en cassant des fenêtres. Il a dit qu'il était un bambocheur, pas comme ces foies blancs d'aujourd'hui qui ne tiennent pas la marée. » Tomjan rajusta son pourpoint devant la glace et ajouta : « Tu sais, Hwel, j'ai idée que la conduite responsable, ça vient avec l'âge. Comme les varices. »

Hwel soupira. La mémoire de Tomjan pour les remarques inconsidérées était légendaire.

« D'accord, dit-il. Mais rien qu'un. Dans une taverne correcte.

— Promis. » Tomjan arrangea son chapeau. Il y avait piqué une plume.

« Au fait, comment on s'y prend pour lamper ? »

— Je crois qu'on renverse presque tout à côté », répondit Hwel.



Si l'eau de l'Ankh avait plus de consistance et de personnalité que celle des fleuves du commun, l'air qu'on respirait au Tambour Rafistolé était plus encombré qu'ailleurs. On aurait dit du brouillard sec.

Tomjan et Hwel le regardaient se répandre dans la rue. La porte s'ouvrit violemment et un homme la passa en vol plané arrière pour aller percuter le mur d'en face.

Un gigantesque troll, employé par les propriétaires pour maintenir un semblant d'ordre dans l'établissement, sortit en traînant deux autres corps inertes qu'il déposa sur les pavés et gratifia d'un ou deux coups de pied dans les parties tendres.

« J'ai idée qu'ils font la bamboche là-dedans, pas toi ? lança Tomjan.

— On le dirait bien. » Hwel frissonna. Il détestait les tavernes. Les clients lui posaient toujours leurs gobelets sur la tête.

Ils se faufilèrent en vitesse pendant que le troll soulevait un consommateur inconscient par un pied et lui cognait la tête par terre pour en extraire les valeurs dissimulées dans ses vêtements.

On a dit qu'entrer au Tambour équivalait à plonger dans un marécage, sauf que dans un marécage les alligators ne vous font pas les poches d'abord. Deux cents yeux suivirent le duo quand il se fraya un chemin à travers la cohue jusqu'au comptoir, cent bouches s'arrêtèrent de boire, de jurer ou de supplier, et quatre-vingt-dix-neuf fronts se plissèrent sous l'effort pour deviner si les nouveaux arrivants entraient dans la catégorie A, ceux dont il fallait avoir peur, ou B, ceux à qui il fallait faire peur.

Tomjan passa dans la foule comme s'il était chez lui et, avec l'impétuosité de la jeunesse, tapa sur le comptoir. L'impétuosité n'était pas un gage de survie au Tambour Rafistolé.

« Deux pintes de ta meilleure bière, tavernier », dit-il d'un ton si juste que le bistrotier, à sa grande surprise, se retrouva

remplir la première chope avant même que les échos de la commande se soient éteints.

Hwel leva la tête. Il y avait un grand costaud à sa droite, l'allure d'une manade de taureaux d'arène et qui portait plus de chaînes qu'il n'en fallait pour amarrer un navire de guerre. Une figure qui évoquait un chantier de construction avec des poils baissa vers lui un regard mauvais.

« Bordel de merde, dit la figure. Un putain d'ornement de jardin. »

Le sang de Hwel se glaça. Tout cosmopolites qu'ils sont, les habitants de Morpork se montrent cordiaux et raisonnables vis-à-vis des races non humaines, à savoir qu'ils leur flanquent un coup de brique sur la tête avant de les balancer dans le fleuve. Ce traitement ne s'applique pas aux trolls, naturellement, car il est très difficile d'entretenir des préjugés raciaux envers des créatures de plus de deux mètres capables de bouffer les murs – du moins de les entretenir longtemps. Mais les spécimens de moins d'un mètre sont tout désignés pour faire l'objet d'une discrimination.

Le géant tapota du doigt sur la tête de Hwel.

« Où t'as mis ta gaule, ornement de jardin ? »

Le tavernier poussa les chopes sur le comptoir.

« Et voilà, fit-il en ricanant. Une pinte. Et une demie. »

Tomjan ouvrit la bouche pour parler mais Hwel lui décocha un coup de coude dans le genou. Laisser dire, laisser dire, s'esquiver aussi vite que possible, c'était la seule solution...

« Où t'as mis ton chapeau pointu, alors ? » insista le barbu.

La salle s'était tue. Apparemment, c'était l'heure du spectacle.

« Je t'ai demandé où t'as mis ton chapeau pointu, simplet ! »

Le tenancier referma la main sur le gourdin planté de clous qu'il gardait sous le comptoir, au cas où, et déclara :

« Euh...

— C'est à l'ornement de jardin que j'cause. »

L'homme versa tout doucement le fond de sa propre chope sur la tête du nain silencieux.

« J'veux plus boire ici, marmonna-t-il devant l'absence de réaction de Hwel. C'est déjà honteux qu'on laisse consommer des singes, mais des pygmées... »

Le silence dans la taverne acquit alors une nouvelle densité, dans laquelle le bruit d'un tabouret qu'on repoussait lentement sonna comme le raclement du destin en marche. Tous les yeux pivotèrent vers l'autre bout de la salle où se tenait assis le seul consommateur du Tambour Rafistolé qui entrait dans la catégorie C.

Ce que Tomjan avait pris pour un vieux sac penché sur le comptoir dépliait des bras et... d'autres bras, sauf que c'étaient ses jambes. Une figure triste, caoutchouteuse, se tourna vers le gros barbu, aussi mélancolique que les brumes de l'évolution. Ses drôles de lèvres se retroussèrent. Les dents, elles, n'avaient rien de drôle.

« Euh, répéta le tavernier qui s'effraya lui aussi de sa propre voix dans cet affreux silence simien. J'crois pas que tu voulais dire ça, hein ? Au sujet des singes, tu sais ? Pas vraiment, hein ?

— Bon d'là, c'est quoi ? souffla Tomjan.

— À mon avis, c'est un orang-outan, répondit Hwel. Un anthropoïde.

— Un singe, c'est un singe, fit le barbu, sur quoi plusieurs clients parmi les plus perspicaces du Tambour commencèrent à se glisser vers la porte. J'veux dire, et après ? Mais ces putains d'ornements de jardin... »

Le poing de Hwel frappa à hauteur d'aine.

Les nains ont une réputation de combattants redoutables. Toute race d'individus de quatre-vingt-dix centimètres qui affectionnent la hache et vont à la bataille comme à un concours de bûcherons finit par faire parler d'elle. Mais des années à manier la plume au lieu du marteau avaient entamé la force de frappe de Hwel, et il n'aurait pas fait de vieux os lorsque le gros type tira son épée en hurlant si deux mains délicates et douces comme du cuir n'avaient aussitôt arraché l'arme pour la plier en deux sans grand effort¹⁶.

16 Une explication est peut-être ici nécessaire. Le bibliothécaire de l'Université de l'Invisible, première université de magie du Disque, avait été changé en orang-outan quelques années plus tôt à la suite d'un accident magique comme il s'en produit souvent dans cette académie, et depuis lors il avait énergiquement résisté à toutes les tentatives bien intentionnées pour le ramener à sa condition première. D'abord parce que de longs bras et des orteils préhensiles facilitent grandement l'accès aux étagères

Suite des notes de fin sur la page suivante.

Le géant grogna et se retourna ; un bras comme deux manches de balais fixés ensemble par un élastique et couverts d'une fourrure rousse se déplia en un mouvement ingénieux et s'abattit sur sa mâchoire avec une puissance telle que l'homme décolla de dix centimètres avant d'atterrir sur une table.

La table glissa, en percuta une autre et retourna deux bancs ; le signal était donné pour démarrer la bagarre du soir tant attendue, surtout que le gros costaud avait amené quelques amis avec lui. Vu qu'aucun ne s'en ressentait pour se coltiner l'anthropoïde, lequel avait d'un air rêveur cueilli une bouteille sur l'étagère pour en fracasser le cul sur le comptoir, ils cognèrent sur tout ce qui passait à leur portée, par principe. C'est là le bon usage dans une bagarre de taverne.

Hwel passa sous une table et tira à sa suite Tomjan qui regardait l'échauffourée d'un œil intéressé.

« Alors c'est ça, la bamboche. Je m'étais toujours demandé.

— Je crois que ce serait peut-être une bonne idée de s'en aller, dit fermement le nain. Avant que... tu sais, que ça se gâte. »

Quelqu'un atterrit sur la table au-dessus d'eux avec un choc sourd suivi d'un tintement de verre cassé.

« C'est une vraie bamboche, d'après toi, ou juste de la rigolade ? demanda Tomjan en souriant.

— Ça va tourner à la saloperie de meurtre d'ici peu, mon gars ! »

Tomjan hocha la tête et sortit en rampant dans la mêlée. Hwel l'entendit taper sur le comptoir avec quelque chose de lourd et réclamer le silence.

Paniqué, le nain se couvrit la tête de ses bras.

« Je ne voulais pas... » commença-t-il.

Qu'on réclame le silence était un événement suffisamment rare au beau milieu d'une bagarre de taverne pour que Tomjan l'obtienne. Un silence qu'il meubla aussitôt.

les plus hautes, ensuite parce que les anthropoïdes ne s'embarrassent pas d'angoisses existentielles. Il avait aussi découvert avec satisfaction que son nouveau corps, malgré des allures trompeuses de sac en caoutchouc rempli d'eau, lui donnait trois fois la force et deux fois l'allonge de l'ancien.

Hwel sursauta lorsque résonna la voix du jeune homme, pleine d'assurance et placée à la perfection.

« Frères ! Et puis-je encore appeler frères tous les hommes, car en cette nuit... »

Le nain tendit le cou pour voir Tomjan debout sur une chaise, une main levée dans le pur style déclamatoire. Tout autour, les clients s'étaient figés au milieu d'un coup qu'ils portaient à leur voisin, le visage tourné vers lui.

Plus bas, à hauteur de table, les lèvres de Hwel remuaient en synchronisation parfaite avec celles du jeune homme qui récitait le monologue familial. Il risqua un autre coup d'œil.

Les combattants se redressaient, se reprenaient, rajustaient leurs tuniques, échangeaient des regards d'excuse. Beaucoup se tenaient en vérité au garde-à-vous.

Même Hwel se sentit les veines en effervescence, et le texte était de lui. Il s'était escrimé la moitié d'une nuit à l'écrire, il y avait des années de ça, la fois où Vitoller avait déclaré qu'il leur fallait cinq minutes de plus dans l'acte III du *Roi d'Ankh*.

« Ponds-nous quelque chose d'enlevé, avait-il dit. Qui pète, qui pétile, tu vois. Qui fait bouillir le sang et donne de l'énergie à nos amis des places à deux ronds. Et juste assez long pour qu'on ait le temps de changer le décor. »

Il avait eu honte de la pièce à l'époque. La célèbre bataille de Morpork, soupçonnait-il fort, se résumait à deux milliers d'hommes perdus dans un marais par une journée froide et humide qui s'étaient tapés dessus jusqu'à ce que mort s'ensuive avec des épées rouillées. Quels mots le dernier roi d'Ankh aurait-il dits à une bande de ruffians en loques qui se savaient submergés en nombre, débordés sur le terrain, dépassés stratégiquement ? Des mots pleins de mordant, des mots pleins de fougue, comme un verre d'eau-de-vie administré à un mourant ; pas de logique, pas d'explication, rien que des mots qui pénétreraient au fin fond du cerveau d'un homme sur les genoux et le remettraient debout par les testicules.

À présent il en constatait les effets.

Il se mit à croire que les murs étaient tombés et que le vent poussait une brume glaciale sur les marais dont seuls les cris impatients des oiseaux charognards brisaient le silence...

Les cris et la voix.

Et c'était lui qui avait écrit le texte, c'était *son* texte, aucun roi à demi dément n'avait jamais vraiment parlé comme ça. Il l'avait écrit pour boucher un trou, le temps qu'on repousse derrière un rideau le château peint sur une toile de sac tendue sur un cadre, et cette voix nettoyait la poussière de charbon de ses mots pour inonder la salle de diamants.

Ces mots-là, je leur ai donné vie, songeait Hwel. Mais ils ne m'appartiennent pas. Ils sont à lui.

Regarde cette bande de soiffards. Pas la moindre fibre patriotique en eux, mais si Tomjan le leur demandait, ils lanceraient l'assaut cette nuit même sur le palais du Patricien. Et ils le prendraient sûrement.

J'espère seulement que sa bouche ne tombera jamais entre de mauvaises mains...

Lorsque moururent les dernières syllabes et que leurs échos chauffés à blanc marquaient comme au fer tous les esprits dans la salle, Hwel se secoua, rampa hors de son abri et donna un coup sec sur le genou de Tomjan.

« À présent, tu viens, imbécile, souffla-t-il. Avant qu'ils se réveillent. »

Il saisit fermement le jeune homme par le bras, tendit deux billets de faveur au tavernier ahuri et grimpa l'escalier en vitesse. Il ne s'arrêta que lorsqu'ils furent à une rue de là.

« J'avais l'impression que je m'en sortais plutôt bien, dit Tomjan.

— Beaucoup trop bien, m'est avis. »

Le jeune homme se frotta les mains. « Bon. On va où, après ?

— *Après ?*

— La nuit ne fait que commencer !

— Non, la *nuit* est terminée. C'est la *journée* qui ne fait que commencer, s'empressa d'affirmer le nain.

— Ben, je ne veux pas rentrer déjà. Il n'y a pas un endroit un peu plus sympa ? D'ailleurs, on n'a encore rien bu. »

Hwel soupira.

« Une taverne troll, tiens, reprit Tomjan. J'en ai entendu parler. Il y en a aux Ombres¹⁷. J'aimerais bien voir une taverne troll.

— Elles sont réservées aux trolls, mon gars. On y boit de la lave fondue en mangeant des galets fromage-épices et en écoutant de la musique roc.

— Et les bistrots de nains ?

— Tu n'aimerais pas du tout, fit Hwel avec ferveur. Et puis tu te cognerais la tête au plafond.

— De vrais assommoirs, quoi !

— Écoute : combien de temps tu pourrais chanter sur le thème de l'or, d'après toi ?

— C'est jaune, ça sonne et ça trébuche, on peut acheter avec, fit Tomjan à titre d'essai tandis qu'ils déambulaient parmi la foule de la grand-place des Lunes-Brisées. Quatre secondes, je pense.

— Voilà. Alors pendant cinq heures, c'est un peu monotone. » Hwel donna un coup de pied mélancolique dans un caillou. Il avait visité quelques bistrots lors de leur dernier séjour en ville et ça ne lui avait pas plu. Pour une raison ou une autre, ses congénères expatriés, qui chez eux ne commettaient rien de plus répréhensible qu'extraire un peu de minerais de fer et chasser de petites créatures, se sentaient obligés, une fois dans la grande cité, de porter des cottes de mailles en guise de sous-vêtements, de se balader avec une hache à la ceinture et de s'affubler de noms genre Timkin Gargouilleboyaux. Et question de lamper, les nains de la ville restaient imbattables. Parfois, ils se rataient carrément la bouche.

« De toutes façons, ajouta-t-il, tu te ferais jeter dehors, tu as trop d'imagination pour ce genre de chanson. Les seules paroles admises sont : or, or, or, or, or, or.

— Il y a un refrain ?

— Or, or, or, or, or, répondit Hwel.

— Là, tu en as oublié un.

¹⁷ Les Ombres sont un vieux quartier d'Ankh-Morpork qu'on tient pour beaucoup plus désagréable et mal famé que le restant de la ville. Ce qui stupéfie toujours les visiteurs.

— C'est parce que je n'étais pas taillé pour faire un nain, je crois.

— *Raccourci*, tu veux dire, ornement de jardin », fit Tomjan.

Il y eut un petit sifflement d'air qu'on inspirait.

« Pardon, dit bien vite Tomjan. C'est juste que mon père...

— Ça fait longtemps que je connais ton père. On a eu des hauts et des bas, et drôlement plus de bas que de hauts. Depuis avant ta naiss... » Il hésita. « Les temps étaient durs à l'époque, marmonna-t-il. Alors, ce que je dis... ben, il y a des choses qu'on mérite.

— Oui. Pardon.

— Tu vois, il suffit... » Hwel s'arrêta à l'entrée d'une ruelle sombre. « Tu n'as rien entendu ? » demanda-t-il.

Ils fouillèrent la ruelle du regard, prouvant ainsi une fois de plus qu'ils étaient nouveaux en ville. Les Morporkiens ne regardent pas dans les ruelles sombres quand ils entendent des bruits bizarres. Quand ils voient quatre silhouettes aux prises, leur première réaction n'est pas de se précipiter pour porter secours à quiconque, en tout cas pas à qui semble avoir le dessous et se trouver du mauvais côté de la chaussure d'un autre. Pas plus qu'ils ne crient : « Holà ! » Et surtout, ils n'ont pas l'air surpris quand les assaillants, au lieu de s'enfuir comme des coupables, leur brandissent un petit bout de carton sous le nez.

« C'est quoi, ça ? fit Tomjan.

— Un clown ! dit Hwel. Ils ont agressé un clown !

— “Permis de Voler” ? lut Tomjan en levant le bout de carton à la lumière.

— Tout juste, fit le chef du trio. Seulement, comptez pas sur nous pour qu'on s'occupe de vous aussi, parce que là, on rentre.

— 'xact, dit l'un de ses deux assistants. C'est le bidule, là, le quota.

— Mais vous lui donniez des coups de pieds !

— Ben, pas beaucoup. On tapait pas vraiment.

— On l'poussait gentiment d'ia chaussure, comme qui dirait, fit le troisième voleur.

— Faut dire c'qui est. À Ron, là, il lui a bel et bien balancé un sacré gnon, dame.

— Ouais. Y en a qui s'rendent pas compte.
— Dites donc, espèce de sales... » commença Hwel, mais Tomjan lui posa une main sur la tête pour le mettre en garde.
Le jeune homme retourna la carte. Le verso disait :

J. H. BOGGIS « PIED-DE-FLANELLE » ET NEVEUX
VOLEURS À FAÇON
« MAISON ANCIENNE »
(FONDÉE EN 1789)
TOUS TYPES DE VOLS RÉALISÉS PAR DES
PROFESSIONNELS
DISGRESSION ASSURÉE
DÉBARRAS À DOMICILE – SERVICE 24/24
TOUTES PROPOSITIONS ÉTUDIÉES
DEVIS SUR DEMANDE POUR NOTRE TARIF FAMILIAL

« Ça m'a l'air en règle », dit-il à contrecœur.
Hwel cessa un instant d'aider la victime hébétée à se remettre debout.

« En règle ? s'écria-t-il. Pour voler quelqu'un ?
— On va lui délivrer un reçu, évidemment, dit Boggis. Une chance qu'on l'ait trouvé en premier, dame. Y a des nouveaux dans le métier, ils font n'importe quoi¹⁸.

18 Le système enviable de criminels titulaires d'un permis dont jouit Ankh-Morpork doit beaucoup au Patricien actuel, le seigneur Vétéreni. Il s'est un jour convaincu que la seule manière de maintenir l'ordre dans une ville d'un million d'habitants, c'était de reconnaître les diverses bandes et guildes de voleurs, de leur octroyer un statut professionnel, de convier leurs chefs à de grands banquets, d'autoriser un niveau acceptable de criminalité dans les rues, puis de confier aux dirigeants la responsabilité de veiller à ce qu'on ne le dépasse pas, sous peine de se voir dépouillés de leurs nouvelles distinctions municipales, et même de se voir dépouillés tout court. Ce fut un succès. Les criminels, en fin de compte, constituaient une excellente force de police ; les voleurs contrevenants ne tardèrent pas à découvrir, par exemple, qu'au lieu d'une nuit en cellule ils devaient désormais s'attendre à une éternité au fond du fleuve.

Il restait pourtant le problème de la répartition quantitative du crime. On instaura donc un système complexe de prévisions budgétaires annuelles, de reçus et d'indemnités pour veiller à ce que a) les membres des guildes gagnent raisonnablement leur vie et b) les citoyens ne se fassent pas voler ni agresser plus d'un nombre convenu de fois. Beaucoup de citoyens prévoyants s'arrangeaient en fait pour se débarrasser d'un minimum acceptable de vols, d'agressions, etc. en début

Suite des notes de fin sur la page suivante.

— Des cow-boys, renchérit un neveu.

— Combien vous avez volé ? » demanda Tomjan.

Boggis ouvrit la bourse du clown qu'il avait coincée dans sa ceinture. Puis il pâlit.

« Oh, putain de merde », fit-il. Les neveux se rapprochèrent.
« Ça va être notre fête, dame !

— La deuxième fois cette année, tonton. »

Boggis lança un regard mauvais à la victime.

« Ben, comment j'pouvais savoir, moi ? J'pouvais pas savoir, hein ? J'veux dire, regardez-le, combien vous auriez cru trouver sur lui, vous ? Deux ou trois pièces, pas vrai ? J'veux dire, on se serait jamais occupés de lui, seulement c'était sur notre chemin pour rentrer chez nous. On veut rendre service, et voilà où ça mène.

— Il a combien, alors ? demanda Tomjan.

— Doit bien y avoir cent piastres d'argent là-dedans, gémit Boggis en agitant la bourse. Ça, c'est pas ma catégorie. J'suis pas à la hauteur. J'peux pas traiter une somme pareille. Faut au moins appartenir à la Guilde des Avocats pour voler autant. Ça dépasse de loin mon quota, voilà.

— Rendez-le lui, alors, dit Tomjan.

— Mais je lui ai signé un reçu !

— Ils sont tous numérotés, vous savez, précisa le plus jeune des neveux. La Guilde fait des contrôles, da... »

Hwel saisit la main de Tomjan.

« Vous voulez bien nous excuser un moment ? dit-il au voleur dans tous ses états, et il entraîna Tomjan de l'autre côté de la ruelle.

« Bon, reprit-il. Qui est devenu fou ? Eux ? Toi ? Moi ? »

Tomjan lui expliqua.

« C'est légal ?

— Jusqu'à un certain point. Fascinant, non ? Un type dans un bistro m'en a parlé, dame.

d'exercice comptable, souvent dans l'intimité et le confort de leurs domiciles, ce qui leur permettait de circuler dans les rues à peu près sans risque le reste de l'année. Le système fonctionnait en douceur, avec une grande efficacité, preuve une fois encore qu'auprès du Patricien d'Ankh Machiavel était tout juste bon à tenir un stand de bulots.

— Mais il a volé *trop* d'argent ?

— On dirait. J'imagine que la Guilde est très stricte là-dessus. »

Un gémissement s'échappa de la victime suspendue entre eux. Elle tintait faiblement.

« Occupe-toi de lui, fit Tomjan. Je vais arranger ça. »

Il revint aux voleurs, lesquels avaient l'air très embêtés.

« Mon client pense, dit-il, qu'on réglerait le problème si vous rendiez l'argent.

— Ou-ui, fit Boggis en retournant l'idée comme s'il s'agissait d'une toute nouvelle théorie sur la création cosmique. Mais c'est le reçu, voyez, faut qu'on le remplisse, l'heure et le lieu, signé et tout...

— Mon client pense que vous pourriez peut-être le voler de... disons cinq pièces, fit doucement Tomjan.

— ... Merde, sûrement pas !... brailla le fou qui revenait à lui.

— Ce qui représente deux pièces au taux en vigueur, plus trois de frais pour le temps passé, le déplacement...

— L'amortissement du gourdin, fit Boggis.

— Exactement.

— Très correct. Très correct. » Par-dessus la tête de Tomjan, Boggis regarda le fou désormais tout à fait conscient et terriblement en colère. « Très correct, répéta-t-il plus fort. Astucieux. Merci mille fois, vraiment. » Il baissa les yeux sur Tomjan. « Et j'peux faire quelque chose pour vous, monsieur ? ajouta-t-il. N'hésitez pas. On fait une promotion sur les coups et blessures en ce moment. Quasiment indolore, vous sentirez presque rien.

— On écorche à peine la peau, fit l'aîné des neveux. Et vous choisissez le membre qui vous convient.

— Je crois que j'ai déjà tout ce qu'il faut de ce côté-là, dit Tomjan d'une voix douce.

— Ah. Bon. Alors, d'accord. Pas de problème.

— Il ne nous reste donc plus, poursuivit Tomjan alors que les voleurs s'apprêtaient à partir, que la question des honoraires juridiques. »



La lumière grisâtre et douce du bout de la nuit se répandait sur Ankh-Morpork. Assis de part et d'autre de la table dans leur chambre, Tomjan et Hwel comptaient.

« Trois piastres d'argent et dix-huit piécettes de bénéfice, je trouve, dit Tomjan.

— C'est incroyable, fit le fou. Dire qu'ils ont offert de repasser chez eux chercher davantage de sous, après votre discours sur les droits de l'Homme. »

Il s'appliqua encore un peu d'onguent sur la tête.

« Et le plus jeune s'est mis à pleurer, ajouta-t-il. Incroyable.

— Ça ne durera pas, fit Hwel.

— Vous êtes un nain, non ? »

Hwel jugea qu'il ne servait à rien de le nier.

« Moi, je peux dire que vous êtes un fou, répliqua-t-il.

— Oui. Les cloches, hein ? fit le fou d'une voix lasse en se massant les côtes.

— Oui, et aussi les cloches. » Tomjan fit une mimique et balança un coup de pied à Hwel sous la table.

— Ben, je vous remercie infiniment », dit le fou. Il se leva et grimaça. « J'aimerais beaucoup vous montrer ma reconnaissance, reprit-il. Il n'y aurait pas une taverne d'ouverte dans le coin ? »

Tomjan le rejoignit devant la fenêtre et désigna du doigt l'enfilade de la rue.

« Vous voyez toutes les enseignes de tavernes ?

— Oui. Bon sang. Y en a des centaines.

— Tout juste. Voyez celle du bout, avec l'enseigne bleue et blanche ?

— Oui. Je crois.

— Ben, autant que je sache, c'est la seule dans le quartier qui ferme de temps en temps.

— Alors, je vous en prie, permettez-moi de vous offrir un verre. C'est le moins que je puisse faire, dit le fou nerveusement. Et je suis sûr que le petit bonhomme ne refuserait pas une bonne lampée. »

Hwel agrippa le bord de la table, ouvrit la bouche pour rugir. Et s'arrêta.

Il fixa les deux silhouettes. La bouche toujours ouverte.

Il la referma dans un claquement.

« Un ennui ? » s'enquit Tomjan.

Hwel tourna la tête. La nuit avait été longue. « La lumière qui me joue des tours, marmonna-t-il. Et je boirais bien quelque chose. Une putain de bonne lampée. »

Pourquoi lutter ? songeait-il. « Je suis même prêt à endurer les chansons », dit-il.



« C'quoi, l'mot d'après ?

— Or, ch'crois.

— Ah. »

Hwel plongeait un regard vacillant dans sa chope. Fallait lui reconnaître ça, à l'ivresse : elle coupait le cours des inspirations.

« Et t'as oublié "or", dit-il.

— Où ça ? » fit Tomjan. Il portait le bonnet du fou.

Hwel réfléchit. « Y m'semb', dit-il l'air concentré, que c'était entre "or" et "or". Et y m'semb'... » Il jeta un autre coup d'œil dans sa chope. Elle était vide, une vision horrible. « Y m'semb', tenta-t-il une dernière fois avant d'abandonner et de changer d'idée, y m'semb'que j'boirais bien 'core un coup.

— Ma tournée, c'te fois, nous faut du remontant, dit le fou. Hahaha. Du rabaissant, plutôt. Hahaha. » Il voulut se mettre debout et se cogna la tête.

Dans la pénombre du bistro des doigts raffermirent leur prise sur une dizaine de haches. La partie de Hwel restée à jeun, horrifiée de voir l'autre partie ivre, le poussa à agiter la main en direction des sourcils proéminents et des regards mauvais qui brûlaient dans l'obscurité.

« Ç'va, lança-t-il à la cantonade. C'est pour rire. C't'un rigolo, un machin-bidule, là, un idiot. Un fou, voilà. Un fou très rigolo, y vient d'bidule-machin.

— Lancre, dit le fou qui s'assit lourdement sur le comptoir.

— Ç'ça. L'est loin d'bidule-machin, là, on dirait un nom d'maladie. Y sait pas comment faut s'tenir. Connaît pas beaucoup d'nains.

— Hahaha, fit le fou en se prenant la tête. On est un peu à *court* de nains, là d'où j viens. »

On tapa sur l'épaule de Hwel. Il se retourna et tomba nez à nez avec une face poilue, taillée à coups de serpe, sous un casque de fer. Le nain en question faisait sauter dans sa main une hache de jet d'un air éloquent.

« Tu devrais dire à ton ami d'être un peu moins rigolo, suggéra-t-il. Sinon, c'est les démons de l'Enfer qu'il va divertir ! »

Hwel le regarda, les yeux plissés, à travers un brouillard éthylique.

« Qui t'es, toi ? demanda-t-il.

— Tirpot Tonnerafale, répondit le nain en frappant sur la cotte de mailles qui lui protégeait le torse. Et je dis que... »

Hwel le regarda de plus près.

« Hé, j'te connais, toi, fit-il. T'as une fabrique de cosmétiques dans la rue Taillevite. J't'ai acheté une cargaison d'maquillage la s'maine dernière... »

Une ombre de panique passa sur la figure de Tonnerafale. Il se pencha en avant, affolé. « Tais-toi, tais-toi... chuchota-t-il.

— Je m'souviens, ça disait : Palais des Lutins, Fards et Parfums, fit joyeusement Hwel.

— Vach'ment bonne camelote, renchérit Tomjan qui s'efforçait de ne pas glisser de son tout petit banc. Surtout vot' n°19, vert cadavre, mon père, y jure que par ça. Pas mieux. »

Le nain soupesa sa hache, mal à l'aise. « Ben, euh... fit-il. Oh. Enfin. Oui. Ben, merci. Que des ingrédients de premier choix, remarquez.

— V'les hachez menu avec ça, hein ? fit innocemment Hwel en désignant l'outil. Ou alors c'est votre nuit de repos ? »

Les sourcils de Tonnerafale se froncèrent à nouveau, on aurait dit une assemblée de cancrelats.

« Dites donc, vous n'seriez pas avec le théâtre, vous ?

— C'est nous, répondit Tomjan. Comédiens ambulants. » Il rectifia : « Comédiens immobiles, maintenant. Haha. Comédiens glissants, même. »

Le nain lâcha son arme et s'assit sur le banc ; l'enthousiasme lui avait soudain adouci le visage.

« J'y suis allé la semaine dernière, dit-il. C'était drôlement bien. Y avait une fille et un gars, mais elle était mariée à un vieux bonhomme, et y avait aussi un autre gars, puis ils ont dit qu'il était mort, alors la fille a dépéri et pris du poison, mais il s'est trouvé que l'autre gars, c'était en fait le premier, seulement il n'avait pas pu le dire à la fille vu que... » Tonnerafale s'arrêta et se moucha. « À la fin, tout le monde est mort, dit-il. Une vraie tragédie. J'ai pleuré tout le long du chemin en rentrant chez moi, je n'ai pas honte de l'avouer. Elle était si pâle.

— N°19 et une couche de poudre, expliqua gaiement Tomjan. Plus un soupçon d'fard à paupières brun.

— Hein ?

— Et deux mouchoirs dans le corsage, ajouta-t-il.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? » lança le nain à la compagnie d'une voix – faute d'un meilleur mot – haut perchée.

Hwel sourit dans sa chope.

« Donne-leur un bout du monologue de Grételina, petit.

— D'accord. »

Tomjan se leva, se cogna la tête, se rassit, puis transigea et s'agenouilla par terre. Il serra les mains sur ce qui eût été, sans l'intervention accidentelle de quelques chromosomes, ses seins.

« *Tu mens, toi qui parles d'été...* » commença-t-il.

Les nains rassemblés écoutèrent en silence un long moment. L'un d'eux fit tomber sa hache ; les autres lui soufflèrent bruyamment de se taire.

« *...et la neige fondante. Adieu,* conclut Tomjan. Elle boit la fiole, s'effondre derrière les remparts, descend l'échelle, se déshabille, passe le costume du garde comique numéro deux, attend une minute, entre côté cour. *Holà, mon bon...*

— Ça suffit », dit calmement Hwel.

Plusieurs nains pleuraient dans leur casque. Des nez se mouchèrent en chœur.

Tonnerafale se tamponnait les yeux avec un mouchoir de mailles.

« Je n'ai jamais rien entendu d'aussi triste », dit-il. Il jeta un regard noir à Tomjan. « Attends voir, reprit-il en comprenant soudain. C'est un garçon. Merde, je suis tombé amoureux de

cette fille sur scène. » Il donna un coup de coude à Hwel. « Il ne serait pas un peu elfe, des fois ?

— 'bsolument humain, fit Hwel. J'connais son père. »

Une fois de plus, ses yeux se tournèrent vers le fou bouche bée qui n'en perdait pas une miette, puis revinrent à Tomjan.

Nan, songea-t-il. Coïncidence.

« C'ça, la comédie, fit-il. L'bon acteur, il peut jouer n'importe quoi, pas vrai ? »

Il sentait l'œil du fou vriller sa nuque étroite.

« Oui, mais se déguiser en femme, c'est un peu... »
Tonnerafale hésitait.

Tomjan retira ses chaussures et s'agenouilla dessus, la figure au niveau de celle du nain. Il l'étudia quelques secondes, puis se composa un autre visage.

Il y eut alors deux Tonnerafale. D'accord, l'un se tenait à genoux et s'était visiblement rasé.

« Holà, holà », fit Tomjan avec la voix du nain.

Ce qui passa pour un gag désopilant auprès des autres nains, lesquels avaient un sens de l'humour plutôt simple. Alors qu'ils se regroupaient autour des jumeaux, Hwel sentit qu'on le touchait légèrement à l'épaule.

« Vous deux, vous êtes avec un théâtre ? demanda le fou, presque dessoûlé à présent.

— 'xact.

— Alors j'ai fait huit cents kilomètres pour vous trouver. »



Plus tard le même jour, comme l'aurait noté Hwel dans ses indications scéniques. Le bruit des coups de marteaux qui scandaient l'édification du Dysk dans son berceau d'échafaudages rentrait dans le crâne du nain pour ressortir de l'autre côté.

Il se rappelait avoir bu, de ça il était sûr. Et les nains avaient payé beaucoup d'autres tournées quand Tomjan s'était lancé dans ses imitations. Ensuite ils étaient tous allés dans un autre bar que Tonnerafale connaissait, puis dans un restaurant klatchien de plats à emporter, et après tout devenait flou...

Il n'était pas très doué pour lamper. Trop de liquide lui tombait dans le gosier.

À en juger par le goût qu'il gardait dans la bouche, une quelconque créature nocturne incontinentement avait dû, elle aussi, viser juste.

« Tu peux le faire ? » demanda Vitoller.

Hwel se passa la langue sur les lèvres pour se débarrasser du goût.

« J'espère, fit Tomjan. Ça m'a paru intéressant, de la façon qu'il l'a présenté. Un méchant roi qui gouverne avec l'aide de vilaines sorcières. Des tempêtes. Des forêts effrayantes. Le véritable héritier du trône dans une lutte désespérée. L'éclair d'une dague. Des cris, des clameurs. Le mauvais roi meurt. Le bien triomphe. Les cloches sonnent à la volée.

— On pourrait prévoir des pluies de pétales de roses, dit Vitoller. Je connais un gars qui peut les obtenir quasiment à prix coûtant. »

Ils regardèrent Hwel dont les doigts battaient la charge sur son tabouret. Tous trois portèrent leur attention sur le sac d'argent que le fou avait donné au nain. À lui seul, il représentait de quoi terminer le Dysk. Et il avait été question de rallonge à venir. Du mécénat, c'était le mot.

« Tu vas le faire, alors, hein ? redemanda Vitoller.

— Il y a là une idée, admit Hwel. Mais... je ne sais pas...

— Je ne veux pas te forcer la main », dit Vitoller. Les trois paires d'yeux revinrent au sac d'argent.

« Ça m'a l'air un peu louche, reconnut Tomjan. Je veux dire, le fou est correct. Mais sa façon de parler du projet... c'est très bizarre. Sa bouche dit une chose et ses yeux une autre. Et j'ai eu l'impression qu'il aurait de loin préféré qu'on croie ses yeux.

— D'un autre côté, se hâta de dire Vitoller, quel mal il y aurait ? Les pièces avant tout. »

Hwel leva la tête.

« Quoi ? fit-il, le cerveau embrumé.

— J'ai dit : la pièce avant tout. »

Le silence retomba, à peine troublé par les doigts de Hwel qui continuaient de tambouriner. Le sac d'argent paraissait plus gros. Il paraissait même remplir la chambre.

« Ce qu'il faut... commença Vitoller plus fort qu'il n'était nécessaire.

— Telles que je vois... » commença Hwel.

Ils s'arrêtèrent tous les deux.

« Après toi. Excuse-moi.

— Ça n'était pas important. Vas-y.

— J'allais dire : on pourrait quand même terminer le Dysk, fit Hwel.

— Seulement la carcasse et la scène, dit Vitoller. Mais pas le reste. Pas le mécanisme de trappes, ni la machinerie pour descendre les dieux du ciel. Ni la grande plate-forme tournante, ni les ventilateurs pour le vent.

— On s'est débrouillés sans tout ça jusque-là. Tu te souviens, dans le temps ? Tout ce qu'on avait, c'était quelques planches et un bout de toile de sac peinte. Mais on avait l'enthousiasme. Quand on voulait du vent, on le faisait nous-mêmes. » Ses doigts battirent un moment la charge. « Évidemment, ajouta-t-il aussitôt, on pourrait s'offrir une machine à vagues. Une petite. J'ai une idée de bateau qui fait naufrage sur une île où il y a...

— Je regrette. » Vitoller secoua la tête.

« Mais on a fait des salles combles ! s'étonna Tomjan.

— C'est vrai, mon gars. C'est vrai. Mais avec des spectateurs qui ne payent pas grand-chose. Les artisans veulent de l'argent, eux. Si on voulait devenir des hommes riches – des gens riches, rectifia-t-il en hâte –, on n'avait qu'à naître charpentiers. » Vitoller changea de position, mal à l'aise.

« Je dois déjà à Chrystophrase le Troll plus qu'il ne faudrait. » Les deux autres le regardèrent fixement.

« C'est celui qui arrache les membres des gens ! fit Tomjan.

— Combien tu lui dois ? demanda Hwel.

— Ça va, s'empressa de répondre Vitoller, je paye régulièrement les intérêts. Plus ou moins.

— Oui, mais il veut combien ?

— Un bras et une jambe. »

Le nain et le jeune homme le fixèrent, horrifiés. « Comment tu as pu être aussi...

— Je l'ai fait pour vous deux ! Tomjan mérite une meilleure scène, il ne veut pas se ruiner la santé à dormir dans des

chariots sans jamais avoir de foyer, et toi, mon vieux, tu as besoin d'un aménagement fixe avec tout ce qu'il faut, des trappes et... des machines à vagues, tout ça. C'est vous qui m'avez persuadé, et je me suis dit : ils ont raison. C'est pas une vie de courir les routes, de donner deux représentations par jour à des bandes de paysans et de passer le chapeau à la fin, quel avenir il y a là-dedans ? Je me suis dit : il faut trouver à s'installer quelque part, avec des sièges confortables pour un public distingué, des spectateurs qui ne lancent pas des pommes de terre sur la scène. Tant pis ce que ça coûte, je me suis dit. Je voulais seulement que vous...

— D'accord, d'accord, cria Hwel. Je vais l'écrire !

— Et moi, je vais la jouer, renchérit Tomjan.

— Je ne vous force pas, remarquez, fit Vitoller. C'est vous qui voyez. »

Hwel s'absorba dans la contemplation de la table, les sourcils froncés. L'idée, il devait le reconnaître, présentait des aspects intéressants. Trois sorcières, ça, c'était bien. Deux, ce n'était pas assez, et quatre, ça en faisait trop. Elles pourraient intervenir dans le destin de l'humanité et tout. Beaucoup de fumée et de lumière verte. Trois sorcières, ça offrait pas mal de possibilités. C'était étonnant, personne n'y avait encore pensé.

« Alors on peut dire à ce fou qu'on va le faire, hein ? » reprit Vitoller avec espoir, la main sur le sac d'argent.

Et bien sûr, impossible de se tromper avec une bonne tempête. Il y avait aussi le numéro de fantôme que Vitoller avait supprimé de *Comme vous voudrez* sous prétexte que la mousseline était au-dessus de leurs moyens. Et peut-être qu'il pourrait caser la Mort aussi. Le jeune Camar ferait sacrément bien la Mort, avec du maquillage blanc et des semelles compensées...

« C'est loin, il a dit, là d'où il vient ? demanda-t-il.

— Les montagnes du Bélier, répondit le directeur de troupe. Un petit royaume dont personne n'a jamais entendu parler. Un nom comme une infection de poitrine.

— Ça prendrait des mois pour y arriver.

— J'aimerais y aller quand même, dit Tomjan. C'est là que je suis né. »

Vitoller regarda le plafond. Hwel regarda par terre. Pour l'instant, tout valait mieux que se regarder l'un l'autre.

« C'est ce que vous avez dit, reprit le jeune homme. Au cours d'une tournée dans les montagnes, vous avez dit.

— Oui, mais je ne me rappelle pas où, fit Vitoller. Ces petites villes de montagne, elles se ressemblent toutes. On a passé plus de temps à pousser les chariots pour traverser les rivières et à les tirer dans les côtes qu'à jouer sur scène.

— Je pourrais emmener quelques-uns des plus jeunes gars et tourner pendant l'été, dit Tomjan. On reprendrait tous les vieux succès. Et on serait quand même revenus pour le jour du Gâteau des Morts. Vous, vous resteriez vous occuper du théâtre, et on reviendrait pour l'inauguration. » Il fit un grand sourire à son père. « Ça leur ferait du bien, ajouta-t-il finement.

Tu as toujours dit que les jeunes ne savent pas ce que c'est, la vraie vie d'acteur.

— Faut quand même que Hwel écrive la pièce », remarqua Vitoller.

Hwel ne disait rien. Il fixait le vide. Au bout d'un moment, une main farfouilla dans son pourpoint et sortit une feuille de papier, puis elle disparut du côté de sa ceinture et ramena un petit encrier bouché et une botte de plumes d'oies.

Ils regardèrent le nain lisser le papier sans leur accorder la moindre attention, ouvrir l'encrier, y tremper une plume, la laisser en suspens comme un faucon attendant de fondre sur sa proie, puis se mettre à écrire.

Vitoller adressa un signe de tête à Tomjan.

Le plus silencieusement possible, ils sortirent.



Vers le milieu de l'après-midi ils montèrent un plateau-repas et une liasse de papier.

Le plateau n'avait pas bougé à l'heure du thé. Le papier, lui, avait disparu.

Plus tard, un membre de la troupe qui passait par là raconta qu'il avait entendu brailler : « Ça marche pas ! C'est sans queue

ni tête » ; puis le bruit de quelque chose qu'on jetait à travers la pièce.

Aux alentours du dîner, Vitoller se vit réclamer à grands cris davantage de bougies et des plumes neuves.

Tomjan voulut se coucher tôt, mais son sommeil pâtit des affres de la création qui lui venaient de la chambre voisine. On marmonnait à propos de balcons, on se demandait si le monde avait vraiment besoin de machines à vagues. Sinon, le silence, seulement troublé par le grattement insistant des plumes.

Tomjan finit par rêver.

« *Voilà. On a tout, cette fois ?*

— *Oui, Mémé.*

— *Allume le feu, Magrat.*

— *Oui, Mémé.*

— *Bien. Voyons voir...*

— *J'ai tout marqué, Mémé.*

— *Je sais lire, ma fille, merci beaucoup. Bon, c'est quoi, ça : « Tournons en rond, Autour du chaudron, Et jetons-y, Des entrailles pourries... » C'est censé vouloir dire quoi ?*

— *Mon Jason a tué un cochon hier, Esmé.*

— *Moi, ça m'a l'air de tripes excellentes, Gytha. De quoi faire deux ou trois bons repas, m'est avis.*

— *S'il te plaît, Mémé.*

— *Y a plein de crève-la-faim en Klatch qui cracheraient pas dessus, c'est tout ce que j'dis... D'accord, d'accord. « Du blé en grain, Des lentilles enfin, Dans le chaudron, Bouillons, mijotons ? » Il est passé où, le crapaud ?*

— *S'il te plaît, Mémé. Tu nous mets en retard. Tu sais que Bobonne était contre toute cruauté inutile. Des protéines végétales, ça remplace parfaitement.*

— *Ça veut dire pas de triton ni d'serpent des mares non plus, je suppose ?*

— *Non, Mémé.*

— *Ni de boyaux de tigre ?*

— *Tiens.*

— *C'est quoi ça, merde, excuse mon klatchien ?*

— *Du boyau de tigre. Mon Wane l'a ramené de chez un marchand d'un pays tranger.*

— *T'es sûre ?*

— *Mon Wane l'a demandé spécialement, Esmé.*

— *Pour moi, ça ressemble à n'importe quel autre boyau.*

Enfin, bon. « Gargouille double et touille trouble, Que feu donne, chaudron bouill... « POURQUOI il bouillonne pas, l'chaudron, Magrat ? »

Tomjan se réveilla, frissonnant. Il faisait noir dans la chambre. Dehors, quelques étoiles perçaient la brume de la ville, et de temps en temps s'élevaient les sifflets des cambrioleurs et des détrousseurs qui vauquaient à leurs affaires strictement illégales.

Le silence régnait dans la chambre voisine, mais il apercevait la lumière d'une bougie sous la porte.

Il retourna se coucher.

De l'autre côté du fleuve turgide, le fou s'était lui aussi réveillé. Il logeait à la Guilde des Fous, non par choix mais parce que le duc ne lui avait pas donné d'argent pour trouver mieux, et n'importe comment il avait eu du mal à s'endormir. Les murs glacés rappelaient trop de souvenirs. En outre, s'il prêtait l'oreille, il entendait les étudiants étouffer des sanglots et parfois gémir dans leur dortoir, horrifiés à la perspective de l'existence qui les attendait.

Il frappa du poing l'oreiller dur comme pierre et sombra dans un sommeil intermittent, parvint quand même à dormir. Rêver, peut-être.

« Épais et gluant, oui. Mais ça dit pas épais et gluant comment.

— *Bobonne Plurniche recommandait d'en verser un peu pour voir dans une tasse d'eau froide, comme le caramel.*

— *C'que c'est bête, on a oublié d'en amener, Magrat.*

— *J'crois qu'on devrait continuer, Esmé. La nuit est bien avancée.*

— *Alors m'accuse pas si ça rate, c'est tout, yons voir... « Poil de babouin... « Qui c'est qu'a le poil de babouin ? Oh, merci, Gytha, enfin, moi, j'trouve que ça ressemble plutôt à du poil de chat, mais tant pis. « Poil de babouin, Mandragore, thym ». Alors là, m'étonnerait que ce soit d'la vraie mandragore. « Jus*

de carotte, Languette de botte » ; je vois, une pointe d'humour, je suppose...

— *S'il te plaît, dépêche-toi !*

— *D'accord, d'accord. « Hululement De chat-huant, Scintillement De ver luisant. Bouillez et... laissez mijotez. »*

— *Tu sais, Esmé, c'est pas si mauvais qu'ça.*

— *T'es pas censée le boire, espèce de doyenne à la noix ! »*

Tomjan s'assit tout droit dans son lit. Encore elles, les mêmes figures, les voix qui se chamaillent, déformées par le temps et l'espace.

Même après avoir regardé dehors par la fenêtre, où la fraîche lumière du jour se répandait sur la ville, il entendait encore les voix grommeler au loin, comme un orage passé qui s'estompe...

« *Moi, la languette de botte, ça m'inspirait pas confiance.*

— *C'est encore très liquide. Tu crois pas qu'on devrait rajouter un peu de maïzena ?*

— *Ça changera rien. Il est en route ou il l'est pas... »*

Il se leva et se plongea la figure dans la cuvette.

Des rouleaux de silence déferlaient de la chambre de Hwel. Tomjan enfila ses vêtements et poussa la porte.

On aurait dit qu'il y avait neigé, que des flocons gros et lourds avaient voltigé dans les coins et recoins de la pièce. Hwel était assis à sa table basse au beau milieu ; sa tête reposait sur un tas de papier et il ronflait.

Tomjan traversa la chambre sur la pointe des pieds et ramassa au hasard une boule de papier jetée sur le plancher. Il la défroissa et lut :

LE ROI. — Bon, je vais poser la couronne sur ce buisson, et vous me direz si quelqu'un tente de la prendre, d'accord ?

LE PARTERRE. — Oui !

LE ROI. — Maintenant, j'aimerais bien trouver mon cheval...

(Le premier assassin surgit derrière un rocher.)

LE PUBLIC. — Derrière toi !

(Le premier assassin disparaît.)

LE ROI. — Vous voulez faire des farces au vieux roi, espèces de chenapans...

Il y avait beaucoup de ratures et une grosse tache. Tomjan jeta la feuille et prit une autre boule au hasard.

LE ROI. — N'est-ce pas un canard un couteau une dague que je vois là derrière en face de à côté devant moi, le bec le manche à portée de moi ma main ?

LE PREMIER MEURTRIER. — Ma foi, non. Oh, non alors !

LE SECOND MEURTRIER. — Vous dites vrai, sire. Oh, oui alors !

À en juger par les plis du papier, on avait jeté cette boule-là contre le mur avec force. Hwel avait un jour expliqué à Tomjan sa théorie sur les inspirations, et visiblement il en avait essuyé toute une averse durant la nuit.

Toutefois, fasciné par cet aperçu du processus créatif, Tomjan fit une troisième tentative :

LA REINE. — Ma foi, j'entends du bruit dehors ! Peut-être mon époux qui s'en revient ! Vite, dans l'armoire, et sans perdre de temps !

LE MEURTRIER. — Crénom, mais votre servante a gardé mes pantoufles !

LA SERVANTE (*elle ouvre la porte*). — L'archevêque, Votre Majesté.

LE PRÊTRE (*sous le lit*). — Miséricorde !

(*Alarmes diverses.*)

Tomjan se demandait plus ou moins en quoi consistaient exactement les alarmes diverses dont Hwel pimentait sans arrêt ses indications scéniques. Le nain refusait toujours de s'expliquer là-dessus. Peut-être faisait-il allusion à des systèmes de sonneries qui se déclenchaient dès qu'un intrus venait y voir de trop près pour lui voler ses idées.

Il se glissa jusqu'à la table et, avec grande précaution, tira la liasse de papier de sous la tête du nain endormi qu'il reposa doucement sur un coussin.

La première feuille disait :

Vérence Kasqueth Veille des Petits Dieux Une Nuit de Couteaux Dagues Rois, par Hwel de la troupe Vitoller. Comédie tragédie en huit cinq six trois neuf actes.

*Personnages : Kasqueth, un bon roi.
Vérence, un mauvais roi.
Sir dutant, une méchante sorcière.
Hogue, une autre méchante sorcière.
Magerat, une sirène...*

Tomjan passa à la page suivante.

*Scène : une salle de réception un navire en mer une rue à
Pseudopolis une lande désolée. Entrent trois sorcières...*

Le jeune homme lut un moment et arriva à la dernière page.

*Gentes dames et gentils sires, chantons, dansons et
souhaitons bonne santé au roi. (Tout le monde sort, chante
tralala etc. Pluie de pétales de roses. Carillon de cloches. Des
dieux descendent du ciel, des démons remontent de l'enfer,
beaucoup d'agitation avec plate-forme tournante etc.) Fin.*



Hwel ronflait.

Dans ses rêves, des dieux s'élevaient et tombaient, des bateaux traversaient astucieusement et adroitement des océans de toile, des images sautaient et défilaient, tremblotantes ; des hommes volaient sur des câbles, volaient sans câbles, de grands vaisseaux irréels se combattaient dans des cieux imaginaires, des mers s'ouvraient, des femmes se faisaient couper en deux, mille techniciens d'effets spéciaux gloussaient et baragouinaient. Lui courait au milieu de tout ça, les bras ouverts, désespéré ; il savait que rien de ce qu'il voyait n'existait vraiment ni n'existerait un jour et qu'il ne disposait que de quelques mètres carrés de planches, d'un peu de toile et de peinture pour retenir les images fascinantes qui lui envahissaient la tête.

Seuls les rêves affranchissent des contraintes. Le reste du temps, ce sont elles qui rendent timbré.



« C'est une bonne pièce, dit Vitoller, mais je n'aime pas le fantôme.

— On ne touche pas au fantôme, répliqua Hwel, l'air buté.

— Mais le public ricane tout le temps et balance des projectiles. D'ailleurs, tu sais qu'on a du mal à nettoyer toute la poussière de craie des costumes.

— On ne touche pas au fantôme. C'est un élément dramatique indispensable.

— Tu as déjà dit ça pour la dernière pièce.

— Ben, oui, c'était le cas.

— Dans *Comme vous voudrez* aussi, dans *Un mage d'Ankh* aussi, et dans toutes les autres.

— Moi, j'aime ça, les fantômes. »

Debout près de la scène, ils regardaient les ouvriers nains assembler la machine à vagues. Elle consistait en une demi-douzaine de longs axes recouverts de spirales compliquées de toile peinte dans les tons bleu, vert et blanc, qui traversaient toute la largeur de la scène. Un dispositif de rouages et de courroies sans fin les reliait à un treuil en coulisse. Quand toutes les spirales tournaient en même temps, les estomacs fragiles devaient regarder ailleurs.

« Des batailles navales, murmura Hwel. Des naufrages. Des tritons. Des pirates !

— Des paliers qui grincent, mon gars, grommela Vitoller en prenant appui sur sa canne. Des frais d'entretien. Des heures supplémentaires.

— Ça l'air très... compliqué, reconnut Hwel. Qui c'est qui l'a mis au point ?

— Un vieux fêlé de la rue des Artisans-Ingénieurs, répondit Vitoller. Léonard de Quirm. C'est un peintre, en réalité. Il fait ce genre de trucs comme passe-temps. J'ai appris par hasard qu'il travaillait là-dessus depuis des mois. Comme il n'arrivait pas à le faire voler, j'ai sauté sur l'occasion. »

Ils regardèrent tourner le simulacre de vagues.

« Tu es décidé à partir ? demanda enfin Vitoller.

— Oui. Tomjan est encore un peu tout fou. Il a besoin d'une tête plus chenue près de lui.

— Tu vas me manquer, mon gars. Je peux bien te le dire. Tu as été comme un fils pour moi. Tu as quel âge, exactement ? Je n'ai jamais su.

— Cent deux ans. »

Vitoller hocha mélancoliquement la tête. Il en avait soixante, et son arthrite le travaillait.

« Tu as été comme un père pour moi, alors, dit-il.

— Ça s'égalise, en fin de compte, fit Hwel d'un air embarrassé : moitié plus petit, deux fois plus vieux. En longueur de temps, on peut dire qu'en moyenne on vit autant que les humains. »

Le directeur de troupe soupira. « Ben, je ne sais pas ce que je vais faire sans vous deux, sans blague.

— C'est seulement pour l'été, et il y a beaucoup de gars qui restent. En fait, ce sont surtout les débutants qui s'en vont. Tu as toi-même dit que c'était un bon apprentissage. »

Vitoller paraissait malheureux et, dans l'air frisquet du théâtre à moitié terminé, beaucoup plus petit que d'habitude, comme un ballon quinze jours après la fête. Il poussa distraitemment quelques copeaux de bois du bout de sa canne.

« On prend de l'âge, maître Hwel. Du moins, corrigea-t-il, moi, je prends de l'âge, et toi de la vieillesse. Minuit a déjà sonné pour nous.

— Oui. Tu ne voudrais pas qu'il s'en aille, hein ?

— J'étais d'accord au début. Tu le sais. Puis je me suis dit : il y a du destin dans l'air. Dès que ça va bien, il faut toujours que le foutu destin s'en mêle. Je veux dire, Tomjan vient de là-bas. De quelque part dans les montagnes. Maintenant la fatalité le rappelle. Je ne le reverrai pas.

— C'est seulement pour l'été... »

Vitoller leva une main. « Ne m'interromps pas. Je tiens la bonne intonation dramatique.

— Pardon. »

Flic, flic, faisait la canne sur les copeaux de bois qu'elle envoyait en l'air.

« Enfin... tu sais qu'il n'est ni de ma chair ni de mon sang.

— Il est quand même ton fils, fit Hwel. Ces histoires d'hérédité, ça n'est pas aussi formidable qu'on le raconte.

— Ça te va bien de dire ça.

— Je le pense. Regarde-moi. Je n'étais pas destiné à écrire des pièces. Les nains ne sont même pas censés savoir lire. Je ne m'inquiétera pas trop du destin, si j'étais toi. Le mien, c'était de faire mineur. Le destin se trompe la moitié du temps.

— Mais tu prétends qu'il ressemble au fou. Moi, je ne trouve pas, remarque.

— Faut que la lumière soit bonne.

— Pourrait y avoir du destin là-dessous. »

Hwel haussa les épaules. Le destin, c'est un drôle de truc, il le savait. On ne peut pas lui faire confiance. Souvent, on ne le voit même pas. À l'instant où l'on est sûr de l'avoir coincé, il se change en autre chose : en coïncidence, peut-être, ou en providence. On barricade sa porte pour l'empêcher d'entrer, et on l'a derrière soi. Puis, quand on croit lui avoir cloué le bec, c'est lui qui s'en va avec le marteau.

Il s'en servait beaucoup, du destin. Comme ressort pour ses pièces, c'était encore mieux qu'un fantôme. Rien ne valait un peu de destin pour faire décoller un bon vieux drame. Mais il fallait s'abstenir de croire qu'on pouvait deviner quelle tournure il allait prendre. Quant à s'imaginer qu'on pouvait le maîtriser...



Mémé Ciredutemps loucha d'un œil irrité dans la boule de cristal de Nounou Ogg. Ce n'était pas une très bonne boule vu qu'il s'agissait d'un flotteur de verre pour la pêche de couleur verdâtre qu'un de ses fils lui avait ramené de l'étranger. Tout y apparaissait déformé, y compris, soupçonnait-elle, la vérité.

« Pas de doute, il vient, dit-elle enfin. En chariot.

— J'aurais préféré un destrier blanc fougueux, déclara Nounou Ogg. Tu sais. Caparaçonné, tout ça.

— Il a une épée magique ? » demanda Magrat en tendant le cou pour voir.

Mémé Ciredutemps se redressa.

« Vous m'faites honte, toutes les deux. Ça m'dépasse, moi... Des destriers magiques, des épées fougueuses. Tout l'temps à lancer des œillades comme des laitières.

— Une épée magique, c'est drôlement important, dit Magrat. Indispensable. On pourrait lui en fabriquer une, ajouta-t-elle, rêveuse. En fer de foudre. J'ai un sortilège pour ça. On prend du fer de foudre, expliqua-t-elle sans assurance, et puis on en fait une épée.

— Moi, j'veux pas m'embêter avec ce vieux truc-là, dit Mémé. Faut attendre des jours que le foutu machin frappe, et après, c'est tout juste s'il vous arrache pas le bras.

— Et une fraise », fit Nounou Ogg en ignorant l'interruption.

Les deux autres la regardèrent, attendant la suite.

« Une fraise, une marque de naissance, répéta-t-elle. Un de ces accessoires nécessaires au prince qui vient réclamer son royaume. C'est comme ça qu'on le reconnaît, 'videmment, j'sais pas comment on reconnaît que c'est de la fraise.

— J'supporte pas les fraises », fit distraitemment Mémé qui lorgnait à nouveau dans la boule de cristal.

Dans les profondeurs vertes et fêlées aux relents de homard crevé, un Tomjan minuscule embrassait ses parents, serrait des mains, donnait l'accolade au reste de la troupe et grimpait dans le chariot de tête.

On dirait que ça a marché, songea la sorcière. Sinon il ne viendrait pas par ici, pas vrai ? Tous les autres, là, ce doit être sa bande de fidèles compagnons. Après tout, ça se comprend, il va faire huit cents kilomètres dans un pays difficile, tout peut arriver.

Les armes et l'armure sont sûrement dans les chariots.

Elle sentit planer l'ombre d'un doute et entreprit de la gommer tout de suite. Il n'y a pas d'autre raison pour qu'il vienne, ça tombe sous le sens. On a exécuté le sortilège dans les règles. Sauf pour les ingrédients. Et pour la majeure partie de la poésie. D'ailleurs, ce n'était probablement pas la bonne heure. Et Gytha a presque tout emporté chez elle pour son chat, ce qui ne se fait sûrement pas.

Mais il est en route. Ce qui ne parle pas ne ment pas.

« Vaut mieux remettre le tissu sur la boule si t'as fini, Esmé, dit Nounou. J'ai toujours peur qu'on me regarde quand je prends mon bain.

— Il est en route », fit Mémé. Sa voix prenait des accents de satisfaction si durs qu'on aurait pu s'en servir pour moudre du blé. Elle laissa tomber la housse de velours noir sur la boule.

« Le voyage est long, dit Nounou. Il y a plus d'un jupon entre la robe et la culotte. Il pourrait tomber sur des bandits.

— On va veiller sur lui.

— C'est pas normal. S'il doit être roi, faut qu'il puisse se battre comme il veut, objecta Magrat.

— On tient pas à le voir gaspiller ses forces, dit Nounou, l'air collet monté. On tient à ce qu'il arrive ici frais et dispos.

— Et après, j'espère, on le laissera se battre comme il veut », insista Magrat.

Mémé applaudit d'un air sérieux.

« Tout à fait, dit-elle. À condition qu'on soit sûres qu'il gagnera. »

Elles avaient tenu leur réunion dans la chaumière de Nounou Ogg. Magrat trouva une excuse pour rester après le départ de Mémé aux premières lueurs du jour, soi-disant pour aider Nounou à ranger.

« C'est devenu quoi, la résolution de pas se mêler des affaires des gens ? demanda-t-elle.

— Comment ça ?

— Vous savez bien, Nounou.

— C'est pas vraiment se mêler de leurs affaires, répondit maladroitement Nounou. On donne juste un coup de pouce.

— Vous croyez pas ça, tout de même ! »

Nounou s'assit et tripota un coussin.

« Ben, tu vois, ces histoires de pas se mêler des affaires des autres, c'est bien joli en temps normal. C'est facile de pas intervenir quand y a pas besoin. Et puis faut que j'pense à la famille. Mon Jason, il s'est bagarré deux ou trois fois à cause de ce qu'ont dit les gens. Mon Shawn s'est fait renvoyer de l'armée. Telles que j'vois les choses, quand on aura le nouveau roi, il nous devra quelques faveurs. Ça serait que justice.

— Mais pas plus tard que la semaine dernière, vous avez dit... » Magrat s'arrêta, choquée de faire montre d'un tel pragmatisme.

« Une semaine, c'est long, en magie, fit Nounou. Quinze ans, par le fait. N'importe comment, Esmé est décidée et j'ai pas envie de la contrarier.

— Alors, si je comprends bien, conclut Magrat avec froideur, cette histoire de pas intervenir, c'est comme faire vœu de ne pas nager. On le rompt jamais sauf si, évidemment, on se retrouve dans l'eau ?

— Ça vaut mieux que s'noyer », remarqua Nounou.

Elle leva la main vers le dessus de cheminée et ramena une pipe en terre qui ressemblait à un puits de goudron miniature. Elle l'alluma avec une longue allumette rescapée du feu, tandis que Gredin la regardait attentivement depuis son coussin.

Magrat décoiffa nonchalamment la boule de son capuchon et la regarda d'un œil mauvais.

« J'ai l'impression, dit-elle, que je comprendrai jamais vraiment la sorcellerie. Dès que je crois avoir saisi, ça change.

— On est des gens comme les autres. » Nounou souffla un nuage de fumée bleue vers la cheminée. « Tout le monde est des gens comme les autres.

— Je peux emprunter la boule de cristal ? demanda soudain Magrat.

— Je t'en prie. » Elle eut un grand sourire dans le dos de Magrat. « Tu t'es disputée avec ton petit ami ?

— Je sais vraiment pas de quoi vous parlez.

— Ça fait des semaines que je l'ai pas vu rôder dans les parages.

— Oh, le duc l'a envoyé à... » Magrat s'arrêta, puis reprit : « ...l'a envoyé pour une raison ou une autre. Mais ça me gêne pas du tout, n'importe comment.

— Je vois. Prends la boule, bien sûr. »

Magrat était contente de rentrer chez elle. Personne ne s'aventurait la nuit sur la lande, de toutes façons, mais au cours des deux derniers mois la situation s'était assurément dégradée. En plus de la méfiance générale qu'inspiraient les sorcières, certains habitants de Lancre qui entretenaient des contacts avec

le monde extérieur commençaient à se demander : a) s'il ne s'était pas produit plus d'événements que ceux dont ils avaient entendu parler ou : b) si le temps ne s'était pas disloqué. La chose restait difficile à prouver¹⁹, et les quelques commerçants qui empruntaient les pistes de montagne après l'hiver avaient l'air plus vieux qu'ils n'auraient dû. On s'attendait toujours plus ou moins à des phénomènes inexpliqués dans les montagnes du Bélier, à cause de la forte teneur en magie, mais plusieurs années qui disparaissaient en l'espace d'une nuit, c'était plutôt une première.

Elle ferma la porte, fixa les volets et déposa doucement le globe vert sur la table de la cuisine.

Elle se concentra...



Le fou somnolait sous les bâches d'un chaland qui remontait assidûment l'Ankh à trois kilomètres-heure. Un moyen de transport guère passionnant, mais qui finissait par mener à destination.

Il avait l'air à l'abri du danger, même s'il s'agitait et se retournait dans son sommeil.

Magrat se demanda à quoi ça ressemblait de passer son existence à faire ce dont on n'avait pas envie. Ça ressemblait à la mort, se dit-elle, mais en pire, pour la bonne raison qu'on vivait pour l'endurer.

19 À cause de la façon de mesurer le temps dans les divers états, royaumes et cités. Après tout, quand dans un secteur de deux cents kilomètres carrés la même année est au choix celle de la Petite Chauve-Souris, du Singe Attendu, du Nuage en Chasse, des Vaches Grasses, des Trois Étalons Fringants et porte au moins neuf numéros différents pour représenter le temps écoulé depuis* le couronnement, la naissance ou la production de rois, de prophètes et d'événements étranges, quand chacune se compose d'un nombre différent de mois, que certaines n'ont pas de semaines et qu'il en est une qui refuse le jour comme unité, la seule chose dont on est sûr, c'est qu'une bonne partie de jambes en l'air ne dure pas assez longtemps**.

* Le calendrier de la théocratie de Muntab compte à rebours. Nul ne sait pourquoi, mais ce ne serait peut-être pas une bonne idée de traîner dans le coin pour le savoir.

** Sauf pour la tribu des Zabingo du Grand Nef, évidemment.

À ses yeux, le fou était faible, il subissait de mauvaises influences et manquait terriblement de caractère. Et elle désirait qu'il revienne, dans l'attente du plaisir de ne plus jamais le revoir. Enfin, dans une boule.



Ce fut un été long et chaud.

Ils prirent leur temps. Le pays était vaste entre Ankh-Morpork et les montagnes du Bélier. Hwel devait le reconnaître, c'était amusant. Un mot dont les nains n'étaient pas coutumiers.

Comme vous voudrez marchait bien. Cette pièce-là marchait toujours. Les débutants se surpassaient. Ils oubliaient leurs répliques et faisaient des blagues ; à Sto Lat, on donna tout le troisième acte de *Grételina et Mellias* devant la toile de fond du deuxième acte des *Guerres thaumaturgiques*, mais personne ne parut remarquer que la plus grande scène d'amour du drame se jouait dans un décor de raz-de-marée qui submergeait un continent. Sans doute parce que c'était Tomjan qui interprétait Grételina. Les spectateurs avaient l'air rivés sur place, rivetés à leurs sièges, même. Hwel, troublé, intervertit les rôles dans la salle suivante, si l'on peut donner le nom de salle à une grange louée pour la journée, et le public fut encore plus riveté qu'une armure à plates, heaume compris ; le rôle de Grételina était pourtant tenu cette fois par le jeune Cabelan, un gars un peu naïf qui avait tendance à bredouiller et dont les boutons finiraient bien par disparaître.

Le lendemain, dans un village anonyme au milieu d'un océan infini de choux, il laissa Tomjan jouer le vieux Meskin dans *Comme vous voudrez*, un rôle dans lequel excellait toujours Vitoller. Impossible de confier pareil rôle à un comédien de moins de quarante ans à moins de vouloir un vieux Meskin affublé d'un coussin sous le pourpoint et de rides au crayon gras.

Hwel ne s'estimait pas vieux. Son père extrayait encore trois tonnes de minerai à l'âge de deux cents ans.

Mais là, il se sentit vieux. Il regarda Tomjan sortir de scène en clopinant et, l'espace d'un instant, il sut ce que c'était qu'être un

vieillard adipeux, confit au vin, qui menait des guerres d'un autre âge dont personne ne se souciait plus, qui se raccrochait farouchement à la falaise à pic de la cinquantaine finissante par peur de tomber dans les antiquités, mais seulement d'une main, parce que de l'autre il dressait un doigt à l'intention de la Mort. Bien entendu, il le savait lorsqu'il avait écrit le rôle. Mais pas à ce point-là.

En revanche, la magie n'avait pas l'air d'opérer dans la nouvelle pièce. Ils l'essayèrent plusieurs fois, juste pour voir ce que ça donnait. Le public la suivit avec attention puis rentra chez lui. Il ne prit même pas la peine d'envoyer des projectiles. Il ne la trouvait pas mauvaise, non. Il n'y trouvait rien.

Pourtant tous les bons ingrédients y étaient réunis, pas vrai ? La tradition regorgeait de mauvais gouvernants qui recevaient une correction bien méritée. Les sorcières faisaient toujours recette. L'apparition de la Mort était particulièrement bien venue, certaines de ses répliques réussies. Mais quand on mélangeait l'ensemble... on aurait dit que tout s'annulait, que l'on tombait dans le procédé de routine pour occuper la scène pendant deux heures.

Tard le soir, quand la distribution dormait, Hwel s'installait dans un chariot et réécrivait fiévreusement. Il remaniait les scènes, coupait des répliques, en rajoutait, faisait intervenir un clown, incorporait un autre combat et peaufinait les effets spéciaux. Des effets sans effet, apparemment. La pièce ressemblait à une extraordinaire peinture bigarrée, un festival impressionniste de près, une tache confuse de loin.

Quand les inspirations pleuvaient dru, il essayait même de changer de style. Les lève-tôt prirent l'habitude de découvrir au matin des essais ratés qui jonchaient l'herbe autour des chariots, comme des champignons extrêmement cultivés.

Tomjan conserva l'un des plus étranges :

PREMIERE SORCIÈRE.

— Il est en retard.

(Pause.)

DEUXIEME SORCIÈRE.

— Il a dit qu'il allait venir.

(Pause.)

TROISIEME SORCIÈRE.

— Il a dit qu'il allait venir mais il est pas venu. C'est ma dernière salamandre. Je l'ai mise de côté pour lui. Et il est pas venu.

(Pause.)

« Je crois, dit Tomjan plus tard, que tu devrais ralentir un peu. Tu as fait ce qu'on t'a commandé. Personne n'a spécifié qu'il fallait que ce soit brillant.

— Ça pourrait l'être, tu sais. Suffirait que je m'y prenne bien.

— Tu es vraiment sûr, pour le fantôme, hein ? » Le ton de sa question laissait clairement entendre que lui ne l'était pas.

« Il est très bien, le fantôme, répliqua sèchement Hwel. La scène du fantôme, c'est la meilleure que j'ai écrite.

— Je me demandais seulement si c'était la bonne pièce pour ça, c'est tout.

— On ne touche pas au fantôme. Maintenant, au boulot, mon gars. »



Deux jours plus tard, alors que la paroi bleue et blanche des montagnes du Bélier commençait à s'élever au-dessus de l'horizon du côté du Moyeu, la compagnie essuya une attaque.

Ce ne fut guère dramatique ; les comédiens venaient de haler les chariots au passage d'un gué et se reposaient à l'ombre d'un bouquet d'arbres fruitiers quand ceux-ci produisirent soudain des voleurs.

Hwel passa en revue une rangée d'une demi-douzaine de lames souillées et rouillées. Leurs propriétaires n'avaient pas l'air très sûrs de connaître la suite du programme.

« On a un reçu quelque part... » commença le nain.

Tomjan lui donna un coup de coude. « Ceux-là ne ressemblent pas à des voleurs de la Guilde, souffla-t-il. À moi, ils me font l'effet d'indépendants. »

Il serait de bon ton de dire que le chef des voleurs était une brute de fier-à-bras à la barbe noire, affublé d'un bandeau rouge

autour de la tête, d'une boucle d'oreille en or et d'un menton à récurer les casseroles. Ouais, ça s'imposerait presque. À la vérité, c'était le cas. Hwel songea que la jambe de bois était de trop, mais l'homme avait visiblement travaillé son rôle.

« Tiens, tiens, fit-il donc. Qu'est-ce qu'on a là, et ils ont de l'argent ?

— On est des acteurs, fit Tomjan.

— Ça devrait répondre aux deux questions, dit Hwel.

— Et on réplique pas, fit le bandit. Je suis allé à la ville, moi. Je reconnais une réplique quand j'en vois une et... — il se tourna à demi vers sa bande et leva un sourcil pour signifier que sa prochaine remarque allait être spirituelle —, si vous faites pas attention, je peux vous envoyer quelques réparties *blessantes* de mon cru. »

Un silence de mort tomba derrière lui, jusqu'à ce qu'il fasse un geste impatient de son coutelas.

« D'accord, dit-il sur fond d'un chœur de rires incertains. On va prendre que la menue monnaie, les objets de valeur, les vivres et les vêtements.

— Je peux dire un mot ? » fit Tomjan.

La compagnie s'écarta de lui. Hwel se contempla les pieds et leur sourit.

« Tu vas demander grâce, hein ? fit le bandit.

— C'est vrai. »

Hwel se fourra les mains au fond des poches et leva les yeux au ciel ; il siffla tout bas et retint un rictus dément. Il était conscient que les autres acteurs regardaient eux aussi Tomjan, l'air d'attendre.

Il va leur sortir la tirade de grâce du *Conte de Troll*, songea-t-il...

« Ce que je voudrais faire comprendre, c'est que... attaquait Tomjan, et sa posture se modifia légèrement, sa voix se fit plus profonde, sa main droite s'envola brusquement en un geste dramatique... La valeur de l'homme n'est pas dans ses actions d'éclat, ni dans son désir ardent de rapines... »

Ça va rendre comme lorsque ce type a voulu nous voler l'autre fois à Sto Lat, se dit Hwel. S'ils finissent par nous donner leurs

épées, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir en faire ? Et c'est tellement gênant quand ils se mettent à pleurer.

C'est à cet instant que le monde autour de lui prit une teinte verte et qu'il crut percevoir d'autres voix, à la limite de l'audible.

« *Y a des hommes avec des épées, Mémé !*

— ...pourfendre de leurs glaives rutilants les merveilles du monde... » disait Tomjan, pendant que les voix à fleur d'imagination poursuivaient : « *Mes rois à moi, ils demandent grâce à personne. Passe-moi ce pot à lait, Magrat.*

— ...la compassion au cœur, le baiser...

— *C'est un cadeau de ma tante.*

— ...ce joyau parmi les joyaux, cette couronne parmi les couronnes. »

Suivit un silence. Un ou deux bandits pleuraient sans bruit dans leurs mains.

Leur chef lança : « Ça y est ? »

Pour la première fois de sa vie, Tomjan eut l'air désespéré.

« Ben, oui, répondit-il. Euh... vous voulez que je recommence ?

— Un bon discours, concéda le bandit. Mais j'vois pas en quoi ça me concerne. J'ai du sens pratique, moi. Aboulez c'que vous avez. »

Il brandit son épée à hauteur de la gorge de Tomjan.

« Et vous autres, restez pas là comme des crétins, ajouta-t-il. Allez. Sinon, le p'tit gars va y avoir droit. »

Le débutant Cabelan leva une main prudente.

« Quoi ? fit le bandit.

— V-vous êtes s-sûr d'avoir bien écouté, monsieur ?

— Je vous le redirai pas ! Soit j'entends tomber les pièces, soit vous entendez tomber une tête ! »

Ce qu'ils entendirent, ce fut un sifflement très haut dans les airs et le fracas d'un pot à lait aux parois couvertes de givre spatial qui tomba du ciel sur la pointe du casque du chef.

Les malandrins restants jetèrent un coup d'œil au résultat et prirent la fuite.

Les acteurs considérèrent le bandit étendu par terre. Hwel poussa un glaçon de lait du bout de sa chaussure.

« Tiens, tiens, dit-il faiblement.

— Il n'a même pas fait attention ! murmura Tomjan.

— Un critique né », dit le nain. Il s'agissait d'un pot bleu et blanc. Marrant comme on remarque les petits détails en un pareil moment. Il avait été plusieurs fois cassé par le passé, Hwel le voyait bien, on avait recollé les morceaux avec soin. Quelqu'un y tenait vraiment, à ce pot.

« Là, dit-il en rassemblant quelques lambeaux de logique, on a affaire à une tornade pas ordinaire. C'est évident.

— Mais les pots à lait, ça ne tombe pas du ciel, objecta Tomjan, preuve de l'incroyable faculté de l'homme à nier l'évidence.

— Ça, je n'en sais rien. J'ai déjà entendu parler de poissons, de grenouilles et de cailloux. Rien n'interdit la poterie. » Il commençait à se ressaisir. « C'est un de ces phénomènes bizarres. Il s'en produit tout le temps dans cette partie du monde, rien d'étonnant là-dedans. »

Ils retournèrent aux chariots et reprirent la route dans un silence inhabituel. Le jeune Cabelan ramassa tous les morceaux de pot qu'il trouva, les rangea soigneusement dans la malle des accessoires et passa le reste de la journée à scruter le ciel, dans l'espoir de récupérer un sucrier.



Les chariots gravissaient péniblement les pentes poussiéreuses des montagnes du Bélier, simples petits points dans le verre brouillé de la boule.

« Ils vont bien ? demanda Magrat.

— Ils se promènent partout, répondit Mémé. Ils sont peut-être bons comédiens, mais ils ont encore à apprendre pour ce qui est de voyager.

— C'était un joli pot. On en trouve plus, des comme ça. Comprenez, si vous m'aviez dit pour quoi c'était faire, y avait un fer à repasser sur l'étagère.

— Y a autre chose dans la vie que les pots à lait.

— Il avait un motif de marguerites tout autour du bord. »

Mémé l'ignora. « Je crois, dit-elle, qu'il serait temps d'examiner ce nouveau roi. En gros plan. » Elle ricana.

« Vous avez ricané, Mémé, fit Magrat, la mine sombre.

— C'est pas vrai ! J'ai... — Mémé chercha un mot — j'ai gloussé.

— Je parie qu'Aliss la Noire, elle ricanait.

— Tu devrais faire attention de pas finir comme elle, lança Nounou depuis son siège près du feu. Elle devenait un peu bizarre sur la fin, tu sais. Pommes empoisonnées et tout l'bazar.

— Tout ça parce que j'ai peut-être gloussé... un peu fort », renifla Mémé. Elle sentit qu'elle se mettait plus que de raison sur la défensive. « N'importe comment, y a pas de mal à ricaner. Avec modération. »



« J'ai l'impression, dit Tomjan, qu'on est perdus. »

Hwel parcourut des yeux la lande violacée cuite au soleil qui les entourait et s'étendait jusqu'aux cimes imposantes du Béliér. Même au plus fort de l'été, des banderoles de neige s'envolaient depuis les pics les plus hauts. C'était un paysage d'une beauté descriptible.

Les abeilles s'activaient, du moins s'efforçaient d'en avoir l'air et la chanson, dans le thym qui bordait la piste. Des ombres de nuages papillonnaient sur les prairies alpestres. Il régnait un grand silence vide, celui d'un environnement dépourvu de toute vie humaine ; et qui s'en passe fort bien, d'ailleurs.

Comme de panneaux indicateurs.

« On était déjà perdus il y a quinze kilomètres, remarqua Hwel. Il doit exister un autre mot pour ce qu'on est maintenant.

— Tu as dit que les montagnes étaient truffées de mines de nains, fit Tomjan. Tu as dit qu'un nain savait toujours se repérer dans les montagnes.

— *Sous terre*, j'ai dit. C'est une question de strates et de formations rocheuses. Pas en surface. C'est le paysage qui gêne.

— On pourrait te creuser un trou », suggéra Tomjan.

Mais par une si belle journée, c'était bien agréable de laisser les mules aller à leur train au gré de la route qui sinuait entre des bouquets de pins et de sapins, avant-postes de la forêt.

Laquelle route, se disait Hwel, devait bien conduire quelque part.

Une affabulation géographique qui a coûté la vie à plus d'un voyageur. Les routes ne sont pas tenues de conduire quelque part, seulement de démarrer quelque part.

« On est vraiment perdus, hein ? demanda Tomjan au bout d'un moment.

— Sûrement pas.

— On est où, alors ?

— Dans les montagnes. N'importe quel atlas te le dira.

— On devrait s'arrêter et demander à quelqu'un. »

Tomjan enveloppa du regard le paysage vallonné autour de lui. Au loin un courlis solitaire hurla, à moins que ce ne fût un blaireau – Hwel avait des notions plutôt vagues en matière rurale, du moins pour tout ce qui surmontait la couche calcaire. Il n'y avait pas d'autres humains à des kilomètres à la ronde.

« À qui tu pensais ? railla-t-il.

— À cette vieille bonne femme avec un drôle de chapeau, répondit Tomjan, le doigt pointé. Je l'observe depuis un moment. Elle se baisse tout le temps derrière un buisson quand elle croit que je l'ai vue. »

Hwel se retourna pour s'adresser à un buisson de ronces qui s'agitait.

« Hé là, bonne mère », dit-il.

Le buisson bourgeonna d'une tête indignée.

« La mère de qui ? »

Hwel hésita. « Une façon de parler, madame... mademoiselle...

— Maîtresse, cracha Mémé Ciredutemps. Et j'suis une pauvre vieille qui ramasse du bois », ajouta-t-elle d'un air de défi.

Elle s'éclaircit la gorge. « Mes seigneurs, reprit-elle. Vous m'avez fait peur, mon jeune maître. Mon pauvre vieux cœur. »

Le silence lui répondit dans les chariots. Puis Tomjan lança : « Pardon ?

— Quoi ?

— Votre pauvre vieux cœur quoi ?

— Quoi, mon pauvre vieux cœur quoi ? » fit Mémé qui n'avait pas l'habitude de jouer les vieilles femmes et disposait d'un

répertoire très limité dans ce domaine. Mais la tradition veut que les jeunes héritiers en quête de leur destin trouvent de l'aide auprès de vieilles femmes qui ramassent du bois, et elle n'allait pas s'élever contre la tradition.

« Vous en avez parlé, c'est tout, dit Hwel.

— Bah, c'est pas grave. Mes seigneurs. J'imagine que vous cherchez Lancre, fit Mémé avec humeur, pressée d'en venir au fait.

— Ben, oui, répondit Tomjan. On a cherché toute la journée.

— Vous êtes allés trop loin. Retournez trois kilomètres en arrière et prenez le chemin à droite, après le bouquet de pins. »

Cabelan tira sur la chemise de Tomjan.

« Quand on r-rencontre une m-mystérieuse vieille femme sur la r-route, dit-il, faut lui proposer de p-partager le repas. Ou de l'aider à traverser la r-rivière.

— Ah bon ?

— Ça porte m-malheur sinon. »

Tomjan gratifia Mémé d'un sourire poli.

« Accepteriez-vous de partager notre déjeuner, bonne mè... vieille fe... m'dame ? »

Mémé parut hésiter.

« C'est quoi ?

— Du porc salé. »

Elle fit non de la tête. « Merci tout d'même, répondit-elle gracieusement. Mais ça m'donne des gaz. »

Elle tourna les talons et s'enfonça dans les buissons.

« On pourrait vous aider à traverser la rivière, lui cria Tomjan.

— Quelle rivière ? fit Hwel. On est sur la lande, il n'y a pas de rivière à des kilomètres.

— F-faut les avoir de son c-côté, dit Cabelan. Et après elles donnent un c-coup de main.

— Peut-être qu'on aurait dû lui dire d'attendre, le temps qu'on tombe sur une rivière », fit amèrement Hwel.

Ils trouvèrent l'embranchement. Le chemin conduisait dans une forêt entrecroisée d'autant de voies d'accès qu'une gare de triage, le genre de forêt où votre nuque vous assure que les arbres se retournent pour vous regarder passer, où le ciel vous

paraît très haut et très loin. Malgré la chaleur de la journée, une obscurité humide, impénétrable planait entre les troncs qui se pressaient au bord de la piste comme s'ils cherchaient à l'effacer complètement.

Bientôt, ils étaient à nouveau perdus, et ils convinrent que se perdre dans un lieu où l'on n'arrive pas à se repérer, c'est pire que se perdre à découvert.

« Elle aurait pu donner des consignes plus précises, dit Hwel.

— Comme demander à la vieille suivante, fit Tomjan. Regardez là-bas. »

Il se leva sur son siège.

« Holà, vieille... bonne... » hasarda-t-il.

Magrat repoussa son châle.

« Rien qu'une humble ramasseuse de bois », fit-elle d'un ton brusque. Pour preuve, elle brandit une brindille. Attendre plusieurs heures sans personne que des arbres à qui parler n'avait pas adouci son humeur.

Cabelan donna un coup de coude à Tomjan qui hocha la tête et se fendit d'un sourire cauteleux.

« Accepteriez-vous de partager notre déjeuner, vieille... bonne fe... mademoiselle ? fit-il. Ce n'est que du porc salé, j'en ai peur.

— La viande, c'est très mauvais pour le système digestif. Si vous pouviez voir à l'intérieur de votre côlon, vous seriez horrifié.

— Je veux bien le croire, marmonna Hwel.

— Est-ce que vous savez qu'un adulte mâle transporte en permanence jusqu'à deux kilos et demi de viande rouge non digérée dans ses intestins ? renchérit Magrat dont les lectures militantes en matière de nutrition avaient déjà poussé des familles entières à se cacher dans la cave jusqu'à son départ. Alors que les pignons et les graines de tournesol...

— Il n'y aurait pas des rivières dans le coin qu'on pourrait vous aider à traverser, des fois ? demanda désespérément Tomjan.

— Dites donc pas de bêtises. J'suis qu'une humble ramasseuse de bois, mes seigneurs, je récupère quelques

brindilles et des fois j'indique à des voyageurs égarés la route de Lancre.

— Ah, fit Hwel, je savais bien qu'on y arriverait.

— Vous bifurquez à gauche plus loin et vous prenez à droite au gros rocher fendu, vous pouvez pas le manquer.

— Parfait, grogna Hwel. Bon, on ne va pas vous retarder. Vous avez sûrement beaucoup de bois à ramasser, tout ça. »

Il siffla et les mules reprirent leur cheminement pendant qu'il grommelait tout seul.

Quand une heure plus tard le chemin déboucha dans un paysage de rochers gros comme des maisons, Hwel reposa doucement les rênes et croisa les bras. Tomjan le regarda les yeux écarquillés.

« À quoi tu joues ? demanda-t-il.

— J'attends, répondit le nain, sinistre.

— Il va bientôt faire noir.

— On n'va pas rester longtemps. »

Nounou Ogg finit par capituler et sortit de derrière son rocher.

« C'est du porc salé, vu ? lança sèchement le nain. Que ça vous plaise ou non, okay ? Maintenant... c'est par où, Lancre ?

— Tout droit, à gauche au ravin, puis suivez le sentier jusqu'à un pont, vous pouvez pas l'manquer », s'empessa de répondre Nounou.

Hwel saisit les rênes. « Vous avez oublié le coup des seigneurs.

— Merde. Pardon. Mes seigneurs.

— Et vous êtes une humble ramasseuse de bois, j'imagine.

— Dans l'mille, mon gars, fit joyeusement Nounou. J'commence juste, à vrai dire. »

Tomjan donna un coup de coude au nain.

« Tu as oublié, pour la rivière », dit-il. Hwel lui lança un regard noir.

« Oh, oui, marmonna-t-il, est-ce que vous pouvez attendre ici le temps qu'on trouve une rivière ?

— Pour vous aider à traverser », expliqua prudemment Tomjan.

Nounou lui adressa un sourire radieux. « Y a un pont excellent, fit-elle. Mais si vous m'emmenez, j'dis pas non. Poussez-vous. »

Au grand déplaisir de Hwel, Nounou Ogg releva ses jupes, se hissa comme elle put sur le banc, s'inséra entre Tomjan et le nain puis se tortilla comme un couteau à huîtres jusqu'à ce qu'elle occupe la moitié du siège.

« Vous avez parlé de porc salé, dit-elle. Y aurait pas de la moutarde, des fois ?

— Non, répondit Hwel avec humeur.

— J'supporte pas le porc salé sans condiments, poursuivit Nounou sur le ton de la conversation. Mais j'en prendrai bien quand même. » Sans un mot, Cabelan lui tendit le panier qui contenait le repas de la troupe. La sorcière souleva le couvercle et jugea en connaisseuse.

« Voťfromage, là, il date un peu, dit-elle. Faudrait se dépêcher de l'manger. Y a quoi dans la bouteille en cuir ?

— De la bière, fit Tomjan une fraction de seconde avant que Hwel ait la présence d'esprit de répondre : de l'eau.

— Manque de corps, ce truc-là », dit en fin de compte Nounou. Elle farfouilla dans sa poche de tablier et ramena sa blague à tabac.

« Vous auriez pas du feu ? »

Deux acteurs exhibèrent des bottes d'allumettes. Nounou hocha la tête et rempocha sa blague.

« Bon, fit-elle. Vous auriez pas du tabac ? »



Une demi-heure plus tard, les chariots traversaient bruyamment le pont de Lancre, les champs de quelques fermes isolées et les forêts qui formaient la majeure partie du royaume. « C'est ça ? fit Tomjan.

— Enfin, pas tout, répondit Nounou qui s'attendait à davantage d'enthousiasme. Y en a encore beaucoup derrière les montagnes, là-bas. Mais ça, c'est la partie plate.

— Vous appelez ça plat ?

— À peu près plat, concéda Nounou. Mais l'air est sain. C'est le palais, là-haut, d'où on a des vues imprenables sur le paysage tout autour.

— Vous voulez dire les forêts.

— Ça va vous plaire, fit Nounou, encourageante.

— C'est un peu petit. »

Nounou réfléchit. Elle avait passé presque toute sa vie dans le périmètre de Lancre. Le royaume lui avait toujours paru de la bonne dimension.

« C'est coquet, rectifia-t-elle. Bien pratique pour aller partout.

— Partout où ? »

Nounou céda. « Partout pas loin », répondit-elle.

Hwel ne disait rien. L'air était effectivement sain, il dévalait les pentes ingravissables des montagnes du Bélier comme une solution pour sinus, teinté de la térébenthine des forêts en altitude. Ils franchirent une porte pour entrer dans ce que les habitants devaient appeler une ville ; le cosmopolite qu'il était désormais se dit que, plus bas dans les plaines, on aurait pris ça pour un espace dégagé.

« Il y a une auberge », fit Tomjan, pas très sûr.

Hwel suivit son regard.

« Oui, dit-il enfin. Oui, sans doute.

— Quand est-ce qu'on va jouer la pièce ?

— Je n'en sais rien. Je crois qu'on va envoyer annoncer au château qu'on est là. » Hwel se gratta le menton. « Le fou a dit que le roi ou je ne sais qui voudrait lire le texte. »

Tomjan fit des yeux le tour de la ville de Lancre. Elle avait plutôt l'air paisible. Pas du genre à flanquer les acteurs dehors à la tombée de la nuit. Elle avait besoin de population.

« C'est la capitale du royaume, dit Nounou Ogg. Des rues bien tracées, vous remarquerez.

— Des rues ? fit Tomjan.

— Une rue, corrigea Nounou. Et aussi des maisons bien entretenues, à un jet de pierre de la rivière...

— Un jet ?

— Un lâcher, concéda Nounou. Des tas de fumier bien rangés, regardez, et vastes...

— Madame, on vient pour distraire la ville, pas pour l'acheter », fit Hwel.

Nounou Ogg jeta un regard en coin à Tomjan.

« J'voulais juste vous montrer qu'elle est belle.

— Votre fierté civique vous honore, dit Hwel. Et maintenant, s'il vous plaît, descendez du chariot. Je suis sûr que vous avez du bois à ramasser. Juste ciel.

— Merci beaucoup pour l'en-cas, fit Nounou qui descendit.

— Les repas », rectifia le nain.

Tomjan lui donna un coup de coude. « Tu devrais être plus poli, dit-il. On ne sait jamais. » Il se tourna vers Nounou. « Merci, bonne... Oh, elle est partie. »



« Ils sont venus faire du théâtre », dit Nounou.

Mémé Ciredutemps continua d'écosser des haricots au soleil, au grand déplaisir de sa collègue.

« Alors ? Tu veux rien dire ? J'ai découvert des choses, moi, fit-elle. J'ai recueilli des renseignements. J'suis pas restée là, assise, à faire de la soupe...

— Du ragoût.

— M'est avis que c'est très important, renifla Nounou.

— Quel genre de théâtre ?

— Ils l'ont pas dit. Quelque chose pour le duc, je crois.

— Pourquoi il veut du théâtre, lui ?

— Ils l'ont pas dit non plus.

— C'est sans doute une ruse pour entrer dans le château, fit Mémé d'un air entendu. Très finaud, comme idée. T'as vu quelque chose dans les chariots ?

— Des malles, des paquets, tout ça.

— Pleins d'armes et d'armures, j'te l'garantis. »

Nounou Ogg n'avait pas l'air convaincue.

« Ils m'ont guère fait l'effet de soldats. Ils sont tout jeunes et boutonneux.

— Finaud. J'imagine qu'au milieu de la pièce le roi dévoilera son destin, en plein devant tout le monde. Bon plan.

— Y a autre chose, fit Nounou qui ramassa une cosse de haricot et la mâcha. Il a pas l'air de beaucoup aimer le pays.

— Bien sûr que si. Il a ça dans le sang.

— Je l'ai fait passer par où c'est joli. Il a pas eu l'air très impressionné. »

Mémé hésita.

« Sans doute qu'il se méfiait de toi, conclut-elle. Sans doute qu'il était trop saisi pour parler, en fait. »

Elle posa la jatte de haricots et regarda les arbres d'un air songeur.

« T'as toujours de la famille qui travaille au château ? demanda-t-elle.

— Shirl et Daff donnent un coup de main aux cuisines depuis que le chef a perdu la boule.

— Bien. J'vais en causer à Magrat. Je crois qu'on devrait voir ce théâtre. »



« Parfait, dit le duc.

— Merci, fit Hwel.

— Vous avez vu tout à fait juste à propos de ce terrible accident. Comme si vous y étiez. Ha. Ha.

— Vous n'y étiez pas, hein ? demanda lady Kasqueth qui se pencha en avant et fusilla le nain des yeux.

— Je me suis seulement servi de mon imagination », répondit précipitamment Hwel. Le regard mauvais de la duchesse laissait entendre que son imagination pouvait s'estimer heureuse qu'on ne la traîne pas dans la cour pour une explication devant quatre chevaux sauvages furieux et une longueur de chaîne.

« Exactement ça, reprit le duc en feuilletant les pages d'une seule main. C'est exactement, exactement ainsi que ça s'est passé.

— *Que ça se serait passé* », jeta sèchement la duchesse.

Le duc tourna une autre page.

« Vous y êtes aussi, dit-il. Étonnant. C'est mot pour mot ce que je vais me rappeler. Je vois que vous faites également intervenir la Mort.

— Un personnage toujours populaire, répondit Hwel. Très attendu du public.

— Quand pouvez-vous la jouer ?

— La monter, corrigea Hwel avant d'ajouter : On l'a rodée. Quand vous voulez. » Et après, qu'on s'en aille, poursuivit-il dans son for intérieur, pour ne plus voir tes yeux comme deux œufs crus, cette montagne de bonne femme en robe rouge et ce château qui a l'air d'attirer le vent comme un aimant. Ça ne passera pas à la postérité comme une de mes meilleures pièces, Ça, je le sais.

« Combien avons-nous dit que nous allions vous payer ? demanda la duchesse.

— Je crois que vous avez parlé d'encore cent pièces d'argent, répondit Hwel.

— Le prix est justifié », fit le duc.

Hwel se dépêcha de partir avant que la duchesse ne se mette à marchander. Mais il se sentait prêt à payer, et de bon cœur encore, pour se trouver loin de ce pays. Coquet, songea-t-il. Dieux, comment pouvait-on aimer un royaume pareil ?



Le fou attendait dans le pré autour du lac. Il contemplait le ciel avec mélancolie et se demandait où pouvait bien être Magrat. C'était leur coin à eux, avait-elle dit ; que plusieurs douzaines de vaches le partagent aussi pour l'instant n'y changeait rien.

Elle apparut en robe verte et d'une humeur massacranche.

« C'est quoi, cette histoire de pièce ? » fit-elle.

Le fou s'affaissa sur un rondin de saule.

« Vous n'êtes pas contente de me voir ? demanda-t-il.

— Ben, oui. Évidemment. Bon, cette pièce...

— Mon seigneur veut quelque chose pour convaincre le peuple qu'il est le roi de Lancre légitime. Surtout se convaincre lui, je crois.

— C'est pour ça que vous êtes parti en voyage ?

— Oui.

— C'est dégoûtant ! »

Le fou garda son calme. « Vous préférez la méthode de la duchesse ? À son avis, il faudrait tuer tout le monde. Elle est forte pour ça. Ce seraient bagarres et compagnie. Des tas de gens mourraient, en tout cas. Ce serait peut-être plus simple comme ça.

— Oh, où est votre cran, mon vieux ?

— Pardon ?

— Vous voulez donc pas mourir noblement pour une juste cause ?

— D'abord, j'aimerais mieux vivre tranquille. Pour vous autres, les sorcières, c'est très bien, vous faites ce que vous voulez, mais moi, je n'ai pas les coudées franches », dit le fou.

Magrat s'assit près de lui. Découvre tout ce que tu peux sur cette pièce, avait ordonné Mémé. Va trouver ton copain à clochettes. Elle avait répliqué : Il est d'une grande loyauté. Il me dira peut-être rien. Et Mémé : C'est pas l'heure de faire les choses à moitié. S'il le faut, séduis-le.

« Quand est-ce qu'on va donner la pièce, alors ? demanda-t-elle en se rapprochant.

— Foi de fou, je suis sûr que je n'ai pas le droit de vous le dire. Le duc, il m'a dit comme ça : ne dis pas aux sorcières que c'est demain soir, il a dit.

— Faut pas le dire, alors, convint Magrat.

— À huit heures.

— Je vois.

— Mais il y a un pot avant, à sept heures et demie, avec du sherry, ma foi.

— J'imagine que vous devez pas non plus me dire qui est invité, fit Magrat.

— Évidemment. La plupart des dignitaires de Lancre. Pas le droit de vous le dire, vous comprenez.

— Évidemment.

— Mais je crois que vous avez le droit de savoir en quoi consiste ce qu'on ne vous dit pas.

— Très juste. Il y a toujours la petite porte par-derrière, celle qui conduit aux cuisines ?

— Et qu'on laisse souvent sans garde ?

— Oui.

— Oh, on la surveille à peine ces temps-ci.

— Vous croyez qu'il risque d'y avoir un garde vers huit heures demain ?

— Ben, moi, je risque d'y être.

— Bon. »

Le fou repoussa les naseaux humides d'une vache indiscreète.

« Le duc va vous attendre, ajouta-t-il.

— Vous avez dit qu'il a dit qu'on devait pas savoir.

— Il a dit que je ne devais pas vous le dire. Mais il a dit aussi : “Elles vont quand même venir, j'y compte bien. ” Très bizarre. Il avait l'air de bonne humeur en disant ça. Hum. Je vous verrai après le spectacle ?

— C'est tout ce qu'il a dit ?

— Oh, quelque chose comme quoi il allait montrer leur avenir aux sorcières. Je n'ai pas compris. J'aimerais bien vous voir après le spectacle, vous savez. J'ai acheté...

— Je crois que je vais me laver les cheveux, fit distraitement Magrat. Excusez-moi, faut vraiment que j'y aille.

— Oui, mais je vous ai apporté ce cad... » dit vaguement le fou qui regarda s'éloigner la silhouette de la sorcière.

Il s'affaissa lorsqu'elle disparut entre les arbres et baissa les yeux sur le collier roulé serré entre ses doigts nerveux. Un collier, il devait le reconnaître, de fort mauvais goût, mais du genre qu'elle aimait, tout en argent et en crânes. Il lui avait coûté cher, trop cher.

Une vache, trompée par les cornes de son chapeau, lui fourra une langue dans l'oreille.

C'est vrai, songea le fou. Les sorcières font vraiment des choses désagréables aux gens, des fois.



Le lendemain soir arriva, et les sorcières se rendirent au château par un chemin détourné, sans grand empressement.

« S'il tient à ce qu'on vienne, j'veux pas y aller, dit Mémé. Il a un plan. Il se sert de tétologie contre nous.

— Il se prépare quelque chose, dit Magrat. Il a envoyé ses hommes mettre le feu à trois chaumières de notre village la nuit

dernière. Il fait toujours ça quand il est de bonne humeur. Et le nouveau sergent, c'est un rapide des allumettes.

— Ma Daff, elle a vu les acteurs répéter ce matin, fit Nounou Ogg qui portait un sac de noix et une bouteille de cuir d'où montait une odeur forte et piquante. Ils braillaient et se poignardaient, elle a dit, puis ils se demandaient qui avait fait l'coup et passaient de longs moments à marmonner tout seuls à haute voix.

— Ces acteurs, souffla Mémé avec un profond mépris. Comme si y avait pas assez d'histoires dans le monde sans en inventer d'autres.

— En plus, ils crient tellement fort, dit Nounou. On s'entend à peine causer. » Elle portait aussi, tout au fond de sa poche de tablier, un morceau de caillou du château hanté. Le roi allait entrer à l'œil.

Mémé hocha la tête. Mais, se disait-elle, le spectacle allait valoir le coup. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que Tomjan projetait, mais son sens inné du drame l'assurait que le jeune homme allait faire quelque chose d'important. Elle se demanda s'il bondirait de la scène pour tuer le duc au couteau et s'aperçut qu'elle espérait à toute force qu'il en fût ainsi.

« Tous nos saluts, chaipasqui, fit-elle tout bas, qui plus tard seras roi.

— Grouillons-nous, dit Nounou. Va plus rester de sherry. »

Le fou attendait, l'air abattu, dans l'encadrement de la petite porte. Sa figure s'illumina à la vue de Magrat, puis se figea dans une expression de surprise polie à la vue des deux autres.

« Vous allez vous tenir tranquilles, n'est-ce pas ? fit-il. Je ne veux pas d'histoires. S'il vous plaît.

— J'vois pas du tout de quoi tu causes, répondit une Mémé royale qui passa majestueusement.

— Ça gaze, vieille cloche ? fit Nounou en lui décochant un coup de coude dans les côtes. J'espère que tu retiens pas notre jeune amie, là, tard la nuit !

— Nounou ! » s'indigna Magrat. Le fou afficha le rictus terrifié, doux, de tous les jeunes gens du monde devant la femme d'âge mûr importune qui se permet des commentaires sur leur vie intime.

Les vieilles sorcières le frôlèrent au passage. Le fou saisit la main de Magrat.

« Je sais où on sera bien placés », dit-il.

Elle hésita.

« Ça ira, se dépêcha-t-il de reprendre. Vous serez en parfaite sécurité avec moi...

— Oui. Oui, oui, fit Magrat qui cherchait à regarder derrière lui pour savoir où étaient passées les deux autres.

— Ils jouent la pièce dehors, dans la grande cour. On aura une vue superbe de l'une des tours d'entrée, et il n'y aura que nous. Je nous ai déjà monté du vin et tout. »

Comme elle conservait un air réticent, il ajouta : « Il y a aussi une réserve d'eau et une cheminée dont les gardes se servent quelquefois. Au cas où vous voudriez vous laver les cheveux. »



Le château était bourré d'invités qui traînaient avec l'air poli et penaud de ceux qui se côtoient toute la journée et se revoient dans des circonstances sociales inhabituelles, comme une soirée entre collègues de bureau. Les sorcières passèrent parmi eux sans trop se faire remarquer et trouvèrent des places sur les bancs alignés dans la cour principale devant une scène installée à la hâte.

Nounou Ogg agita son sac de noix sous le nez de Mémé.

« T'en veux une ? » proposa-t-elle.

Un alderman de Lancre passa devant elle à pas glissés et désigna poliment le siège à sa gauche.

« Cette place est prise ? demanda-t-il.

— Oui », répondit Nounou.

L'alderman regarda d'un air affolé le reste des bancs qui se remplissaient à toute vitesse, puis la place visiblement libre devant lui. Il releva ses robes d'un air décidé.

« Comme la pièce commence à démarrer, je crois que vos amis devront se trouver une place ailleurs quand ils arriveront », dit-il avant de s'asseoir.

En l'espace de quelques secondes, son visage devint tout blanc. Ses dents se mirent à claquer. Il s'agrippa le ventre et gémit²⁰.

« Je vous l'avais dit, fit Nounou tandis qu'il s'en allait en titubant. Pourquoi vous demandez si vous voulez pas écouter ? » Elle se pencha vers le siège vide. « Une noix ?

— Non, merci, répondit le roi Vérence qui agita une main spectrale. Elles me passent carrément au travers, vous voyez.

— *Oyez, vertuchou, notre histoire, noble assemblée...*

— C'est quoi, ça ? siffla Mémé. C'est qui, ce gars en collant ?

— Lui, c'est le prologue, expliqua Nounou. Il vient toujours au début, comme ça on sait de quoi cause la pièce.

— J'comprends rien de ce qu'il raconte, marmonna Mémé. Ça existe ça, des vers du chou ?

— Sans doute un genre d'asticots.

— C'est agréable, hein ? « Salut, bande d'asticots, bienvenue au spectacle. « Ça met les gens de bonne humeur, pas vrai ? »

Un chœur de *chut* lui répondit.

« Ces noix sont drôlement dures, dit Nounou qui s'en recracha une dans la main. Va falloir que j'enlève ma chaussure pour celle-là. »

Mémé s'enferma dans un silence inhabituel, mal à l'aise, et s'efforça d'écouter le prologue. Le théâtre l'inquiétait. Il avait sa propre magie, une magie qu'elle ne possédait pas, qu'elle ne maîtrisait pas. Une magie qui changeait le monde et montrait les choses autrement qu'elles n'étaient. Pire encore, c'était une magie qui n'appartenait pas aux spécialistes. Elle obéissait à des gens ordinaires ignorants des règles. Qui modifiaient le monde parce qu'ils le trouvaient mieux comme ça.

Le duc et la duchesse étaient assis sur leurs trônes juste devant la scène. Lorsque Mémé posa sur eux son regard noir, le duc se tourna à demi, et elle vit son sourire.

20 L'observateur comprendra que c'est à cause du roi qui occupait déjà le siège. Et non parce que l'homme avait employé l'expression « commence à démarrer » de sang-froid. Il aurait pourtant bien mérité d'être puni pour ça.

Moi, je veux le monde comme il est, songea-t-elle. Je veux le passé comme il était. Avant, le passé était bien mieux qu'aujourd'hui.

Et l'orchestre se mit à jouer.

Hwel jeta un coup d'œil de derrière un pilier et fit signe à Cabelan et Miochard qui clopinèrent sur scène dans la lumière des torches.

L'HOMME ÂGÉ (*un vieux*). — Qu'arrive-t-il au pays ?

LA FEMME AGÉE (*une vieille*). — C'est une terreur...

Le nain les observa quelques secondes depuis la coulisse ; ses lèvres remuaient en silence. Puis il repartit à toute vitesse vers le corps de garde où le reste de la distribution procédait encore aux dernières touches précipitées de l'habillage. Il poussa le cri de rage traditionnel du régisseur.

« En scène, ordonna-t-il. Les soldats du roi, au pas de course ! Et les sorcières... *Où sont ces foutues sorcières ?* »

Trois jeunes débutants se présentèrent.

« J'ai perdu ma verrue !

— Le chaudron est plein de beurk !

— Y a quelque chose qui vit dans cette perruque !

— On se calme, on se calme, brailla Hwel. Ce soir tout ira bien !

— On est ce soir, Hwel ! »

Hwel se saisit d'une poignée de mastic sur la table de maquillage et colla à la première sorcière une verrue comme une orange. La perruque de paille incriminée fut enfoncée sur la tête de son propriétaire, cheptel compris, le chaudron brièvement inspecté et déclaré plein du beurk qu'il fallait, il n'y avait rien à redire à ce beurk.

Sur scène, un garde lâcha son bouclier, se pencha pour le ramasser et lâcha sa lance. Hwel roula des yeux et adressa une prière muette aux dieux qui peut-être regardaient.

Ça tournait déjà mal. Les premières répétitions avaient eu leur lot de difficultés de rodage, c'était vrai, mais Hwel avait connu une ou deux horreurs monstrueuses dans sa carrière et celle-ci s'annonçait comme la pire. La compagnie était plus nerveuse qu'une marmite de homards. Du coin de l'oreille il entendit hésiter le dialogue sur scène et il fonça en coulisse.

« ...venger l'horrible mort de ton père... » souffla-t-il avant de repartir à toutes jambes vers les sorcières tremblantes.

Il gémit. Alarmes diverses. Ces trois-là étaient censées terroriser un royaume. Il lui restait en gros une minute avant la réplique.

« Bon ! fit-il en se ressaisissant. Alors, vous êtes qui ? Vous êtes des furies maléfiques, d'accord ?

— Oui, Hwel, répondirent-ils humblement.

— Dites-moi qui vous êtes ? ordonna-t-il.

— On est des furies maléfiques, Hwel.

— Plus fort !

— On est des Furies Maléfiques ! »

Hwel marcha devant le rang tremblotant, puis se retourna brusquement. « Et vous allez faire quoi ? »

La deuxième sorcière gratta sa perruque grouillante.

« On va jeter des sorts aux gens ? hasarda-t-il. Ça dit dans le texte...

— Je-ne-vous-ENTENDS-PAS !

— On va jeter des sorts aux gens ! » reprirent-ils en chœur, au garde-à-vous, les yeux braqués droit devant pour éviter le regard du nain.

Hwel repassa le rang en revue.

« Vous êtes qui ?

— Des furies, Hwel !

— Quel genre de furies ?

— Des furies noires de la nuit, Hwel ! » hurlèrent-ils. Ils commençaient à piger le coup.

« Quel genre de furies noires de la nuit ?

— Des furies noires de la nuit *maléfiques*, Hwel !

— Qui complotent ?

— Ouais !

— En secret ?

— *Ouais !* »

Hwel se redressa de toute sa taille réduite.

« Vous-êtes-quoi ?

— On est des furies noires de la nuit maléfiques qui complotent en secret, Hwel !

— Voilà ! » Il pointa un doigt frémissant vers la scène et baissa la voix à l'instant où une inspiration dramatique plongeait depuis l'espace pour lui percuter le centre créatif et l'inciter à dire : « Maintenant j'veux que vous alliez là-bas leur en faire baver. Pas pour moi. Pas pour ce putain de capitaine. » Il passa le mégot d'un cigare imaginaire d'un coin de sa bouche à l'autre, repoussa un casque en fer-blanc invisible et termina d'une voix rauque : « Mais pour le caporal Walkowski et son p'tit chien. »

Ils le fixèrent d'un regard incrédule.

En réplique, quelqu'un agita une plaque de tôle et rompit le charme.

Hwel roula des yeux. Il avait grandi dans les montagnes où les orages se déplaçaient de pic en pic sur des jambes d'éclairs. Il se rappelait des tempêtes qui changeaient les formes des massifs, qui écrasaient des forêts entières. Une plaque de tôle, ça ne rendait quand même pas pareil, quel que soit le cœur qu'on mettait à la secouer.

Une fois, songea-t-il, rien qu'une fois. Que j'y arrive au moins une fois.

Il ouvrit les paupières et fusilla les sorcières du regard.

« Qu'est-ce vous fichez ici ? hurla-t-il. Allez-y et jetez-leur des sorts ! »

Il les observa qui détalèrent pour entrer en scène, puis Tomjan le tapota sur la tête.

« Hwel, il n'y a pas de couronne.

— Hmm ? fit le nain tandis que son cerveau s'attaquait à différents moyens de construire des machines à tonnerre et éclairs.

— Il n'y a pas de couronne, Hwel. Faut que je porte une couronne.

— Bien sûr que si, il y a une couronne. La grosse avec du verre rouge, très impressionnante, on s'en est servi dans cette ville avec une grande place...

— Je crois qu'on l'a laissée là-bas. »

Il y eut un autre roulement de tonnerre métallique, mais la part de Hwel qui vivait la pièce entendit quand même une voix hésiter sur scène. Il fila comme une flèche vers la coulisse.

«... j'ai étouffé plus d'un bébé... souffla-t-il et il revint à toute vitesse. « Ben, trouves-en une autre, alors, dit-il distraitemment. Dans la malle des accessoires. Tu es le roi félon, il te faut une couronne. Allez, au boulot, mon gars, c'est à toi dans quelques minutes. Improvise. »

Tomjan revint sans se presser à la malle. Il avait grandi parmi les couronnes, de grosses couronnes dorées en bois et plâtre, serties de verre de première qualité. Il s'était fait les dents et avait bavé sur les ronds de chapeau de l'Autorité. Mais la plupart étaient restées au Dysk. Il sortit des dagues pliantes, des crânes et des vases, plusieurs années de dépôts, et ses doigts se refermèrent tout au fond sur un objet fin en forme de couronne que personne n'avait jamais voulu porter parce qu'il n'évoquait pas assez la dignité royale.

Il serait de bon ton de dire que l'objet picota sous sa main. Peut-être même serait-ce exact.



Mémé était aussi immobile qu'une statue et presque aussi froide. L'horreur de la découverte la gagnait peu à peu.

« C'est nous, dit-elle. Autour de ce chaudron ridicule. C'est nous que ça représente, Gytha. »

Nounou Ogg marqua un temps, une noix à mi-chemin de ses gencives. Elle écouta le texte.

« J'ai jamais provoqué de naufrages ! se récria-t-elle. Elles viennent de dire qu'elles ont naufragé des gens ! J'ai jamais fait ça, moi ! »

En haut de la tour, Magrat envoya son coude dans les côtes du fou.

« Du fard à joues vert, s'indigna-t-elle, les yeux braqués sur la troisième sorcière. Je ressemble pas à ça. J'y ressemble pas, hein ?

— Pas du tout, fit le fou.

— Et ces cheveux ! »

Le fou jeta un coup d'œil par les créneaux comme une gargouille empressée.

« Ils me font penser à de la paille, dit-il. Pas très propres, non plus. »

Il hésita, gratta des doigts la maçonnerie couverte de lichen. Avant leur départ de la ville, il avait demandé à Hwel quelques mots appropriés à dire à une jeune dame et les avait mémorisés sur le chemin du retour. C'était maintenant ou jamais.

« Je voudrais savoir si je pourrais vous comparer à un jour d'été. Parce que... ben, le 12 juin, c'était une belle journée, et... Oh. Vous êtes partie... »



Le roi Vérence agrippa le bord de son siège ; ses doigts passèrent au travers. Tomjan avait fait son entrée en scène, l'air important.

« C'est lui, n'est-ce pas ? C'est mon fils ? » La noix intacte tomba de la main de Nounou Ogg et roula par terre. Elle opina.

Vérence tourna vers elle un visage hagard et transparent.

« Mais qu'est-ce qu'il fait ? Qu'est-ce qu'il dit ? »

Nounou secoua la tête. Le roi écoutait, bouche bée, Tomjan qui se lançait dans sa grande tirade et traversait la scène en titubant.

« J crois qu'il doit jouer votre rôle, fit Nounou d'un air distant.

— Mais je n'ai jamais marché comme ça ! Pourquoi a-t-il une bosse sur le dos ? Qu'est-il arrivé à ses jambes ? » Il écouta encore un peu et ajouta, d'un ton horrifié : « Et ça, je ne l'ai sûrement jamais fait ! Ni ça non plus. Pourquoi dit-il que j'ai fait ça ? »

Il posait un regard suppliant sur Nounou. Elle haussa les épaules.

Le roi leva la main, se décoiffa de sa couronne spectrale et l'examina.

« Et c'est ma couronne qu'il porte ! Regardez, c'est elle ! Et il dit que j'ai commis tous ces... » Il s'arrêta une minute pour écouter le dernier distique avant d'ajouter : « D'accord. Peut-être que ça, je l'ai fait. J'ai dû mettre le feu à quelques

chaumières. Mais tout le monde fait pareil. C'est bon pour le bâtiment, d'ailleurs. »

Il se reposa la couronne fantomatique sur la tête.

« Pourquoi dit-il tout ça sur moi ? implora-t-il.

— C'est de l'art, fit Nounou. C'est un chaipasquoi, un miroir de la vie. »

Mémé se retourna lentement sur son siège pour observer le public. Les spectateurs ne perdaient pas une miette de la pièce, la figure extasiée. Les vagues de mots les submergeaient, leur coupaient le souffle. C'était réel. Plus réel même que la réalité. C'était de l'histoire. Ce n'était peut-être pas vrai, mais qu'importait ?

Mémé n'avait jamais eu beaucoup de temps à consacrer aux mots. Ils manquaient trop de substance. Aujourd'hui elle regrettait de ne pas l'avoir trouvé, le temps. Oui, les mots étaient immatériels. Aussi doux que l'eau, mais également aussi puissants. Et maintenant ils se ruaient sur le public, érôdaient les digues de la vérité et balayaient le passé.

C'est nous, là-bas, songea-t-elle. Tout le monde sait qui on est réellement, mais ce qu'ils voient sur la scène, c'est ce qu'ils retiendront : trois vieilles biques qui baragouinent en chapeau pointu. Tout ce qu'on a pu faire, tout ce qu'on a pu être cessera d'exister.

Elle se tourna vers le fantôme du roi. Bah, il n'avait pas été pire qu'un autre. Oh, il lui était arrivé de brûler une petite chaumière de temps en temps, presque sans y penser, mais seulement quand il piquait une grosse colère, et sans se laisser entraîner. Il avait infligé des blessures au monde, mais du genre qui guérissaient.

Celui qui avait écrit ce théâtre en connaissait un bout sur la magie. Même moi, je crois à ce que je vois et je sais que ça n'est pas vrai.

C'est l'Art qui tend un Miroir à la Vie. Voilà pourquoi tout est à l'envers.

On a perdu. On ne peut lutter contre ça sans devenir exactement ce qu'on n'est pas.

Nounou Ogg lui lança un violent coup de coude dans les côtes.

« T'as entendu ? fit-elle. Y en a une qu'a dit qu'on mettait des bébés dans l'chaudron ! C'est de la calomnie ! J'vais pas rester ici pour les entendre raconter qu'on met des bébés dans un chaudron ! »

Mémé la saisit par le châle lorsqu'elle voulut se lever.

« Bouge pas ! souffla-t-elle. Ça serait pire.

— “Accouchée dans un fossé par une souillon”, elles ont dit. Ça doit être la jeune Millie Gratecu, elle a pas osé le dire à sa mère et elle est partie ramasser du petit bois. J'suis restée debout toute la nuit avec celle-là, marmonna Nounou. Une belle petite fille, elle a mis au monde. C'est une calomnie ! C'est quoi, une souillon ? ajouta-t-elle.

— Des mots, fit Mémé à moitié pour elle seule. C'est tout ce qui reste. Des mots.

— Voilà un gars qu'arrive avec une trompette. Qu'est-ce qu'il va faire ? Oh. Fin du premier acte », dit Nounou.

Les mots vont rester, songea Mémé. Ils ont un pouvoir. Sacrement bons, pour des mots.

Il y eut un autre crépitement de tonnerre, lequel se termina en fracas, du genre que produit, par exemple, une plaque de tôle qui échappe à des mains et va heurter le mur.

Dans le monde hors de la scène, la chaleur oppressait comme un oreiller, absorbait toute vie. Mémé remarqua un valet de pied qui se penchait à l'oreille du duc. Non, il ne va pas arrêter la pièce. Bien sûr que non. Il veut qu'elle se joue jusqu'au bout.

Le duc dut sentir le feu du regard de la sorcière sur sa nuque. Il se retourna, arrêta ses yeux sur elle et lui adressa un petit sourire étrange. Puis il poussa son épouse du bras. Tous deux éclatèrent de rire.

Mémé Ciredutemps se mettait souvent en colère. Une de ses qualités, estimait-elle. La vraie colère est une des grandes forces créatrices du monde. Mais il faut apprendre à la maîtriser. Ce qui ne veut pas dire la laisser s'exprimer au compte-gouttes. Ça veut dire l'endiguer soigneusement, lui permettre de former une chute effective et d'envahir des vallées entières de l'esprit, puis, au moment où tout l'édifice menace de s'écrouler, ouvrir un tout petit conduit à la base et laisser le courant dur comme l'acier du courroux entraîner les turbines de la vengeance.

Elle sentit le pays sous ses pieds, même à travers un bon mètre de fondations, des dalles de pierre, une épaisseur de cuir et deux de chaussettes. Elle sentit qu'il attendait.

Elle entendit le roi qui disait : « Ma chair et mon sang ? Pourquoi m'a-t-il fait ça ? Je vais lui montrer, moi ! »

Elle prit doucement la main de Nounou Ogg.

« Viens, Gytha », dit-elle.



Lord Kasqueth se renversa dans son trône et son visage s'épanouit en un sourire dément à l'adresse de l'univers, lequel lui apparaissait à cet instant sous les meilleurs auspices. Tout fonctionnait encore mieux qu'il n'avait osé l'espérer. Il sentait le passé fondre derrière lui comme glace au dégel de printemps.

Pris d'une impulsion soudaine, il rappela le valet de pied.

« Va voir le capitaine des gardes, ordonna-t-il, dis-lui de trouver les sorcières et de les arrêter. »

La duchesse grogna.

« Vous vous rappelez ce qui s'est passé la dernière fois, espèce d'idiot ?

— Nous en avons laissé deux en liberté, répondit le duc. Cette fois... toutes les trois. Le sentiment du public penche de notre côté. Ce genre de situation affecte les sorcières, je vous assure. »

La duchesse fit craquer les articulations de ses doigts pour montrer ce qu'elle pensait de l'opinion du public.

« Vous devez admettre, mon trésor, que l'expérience semble concluante.

— On le dirait.

— Très bien. Ne reste pas là, mon vieux. Avant la fin de la pièce, dis-lui. Ces sorcières doivent se retrouver sous les verrous. »



La Mort rajusta son crâne de carton devant la glace, donna d'un coup sec la forme adéquate à son capuchon, recula et jugea

de l'effet d'ensemble. C'était son premier rôle à texte. Il tenait à le réussir.

« Tremblez maintenant, mortels éphémères, dit-il. Car je suis la Mort, devant qui aucune... aucune... aucune... Hwel, devant qui aucune quoi ?

— Oh, bon sang, Camar. « Devant qui aucune serrure ne résiste ni aucune barre de portail », je ne vois vraiment pas pourquoi tu as du mal avec... Pas par là-haut, crétins ! » Hwel traversa à grands pas la mêlée des coulisses à la poursuite de deux machinistes qui lui portaient sur les nerfs.

« D'accord », fit la Mort à personne en particulier. Il se retourna vers le miroir.

« Devant qui aucune... blablabla... ni aucune blablabla portail », dit-il sans assurance, et il brandit sa faux. La lame tomba par terre.

« Tu crois que je fais assez peur ? » demanda-t-il en s'efforçant de la remettre en place.

Tomjan, qui essayait de boire un peu de thé assis sur sa bosse, lui répondit par un signe de tête encourageant.

« Pas de souci, mon ami. À côté de toi, la Mort elle-même ne ferait pas peur. Mais tu pourrais donner un peu plus dans le caverneux.

— Comment ça ? »

Tomjan reposa sa tasse. Des ombres semblèrent lui courir sur la figure ; ses yeux s'enfoncèrent, ses lèvres se retirèrent de ses dents, sa peau se tendit et pâlit.

« JE SUIS VENU TE CHERCHER, ACTEUR EXÉCRABLE », entonna-t-il, et chaque syllabe tombait en place comme un couvercle de cercueil. Ses traits reprirent d'un coup leur aspect normal.

« Comme ça », dit-il.

Camar, qui s'était plaqué contre le mur, se détendit légèrement et laissa échapper un petit rire nerveux.

« Dieux, je ne sais pas comment tu fais, dit-il. Honnêtement, je ne serai jamais aussi bon que toi.

— Vraiment pas grand-chose. Maintenant sauve-toi, Hwel est bien assez furibard comme ça. »

Camar lui jeta un regard de gratitude et fila donner un coup de main au changement de décor.

Tomjan sirota son thé, mal à l'aise ; les coulisses bourdonnaient autour de lui, il avait l'impression de se trouver dans un brouillard de bruits. Il se sentait inquiet.

Tout était bien dans la pièce, avait dit Hwel, sauf la pièce elle-même. Et Tomjan n'arrêtait pas de penser que la pièce cherchait à toute force à prendre une autre forme. Son esprit avait perçu un texte différent, mais trop faible pour qu'il l'entende vraiment. Un peu comme lorsqu'on écoute aux portes. Il avait dû crier davantage pour couvrir le bruissement dans sa tête.

Ce n'était pas normal. Une fois qu'une pièce était écrite, elle était... eh bien, écrite, quoi. Elle n'avait pas à prendre vie et à se tortiller dans tous les sens.

Pas étonnant si les acteurs avaient tout le temps besoin qu'on leur souffle. La pièce leur gigotait dans les mains, elle essayait de se contrefaire.

Par tous les dieux, il serait content de quitter ce château hanté, loin de ce duc fou. Il jeta un regard alentour, se dit qu'il avait du temps avant l'annonce du deuxième acte et déambula sans but, en quête d'air frais.

Une porte céda sous sa pression et il émergea sur les remparts. Il la referma d'une poussée derrière lui ; aux bruits de la scène soudain coupés succéda un silence velouté. Un coucher de soleil livide s'accrochait, prisonnier, à des barreaux de nuages, mais l'air était d'huile et aussi chaud qu'un four. Dans la forêt en dessous, un oiseau de nuit lâcha son cri.

Il gagna l'extrémité des remparts et plongea le regard au fond de la gorge. Loin en contrebas, la Lancre bouillonnait dans ses brumes éternelles.

Il fit demi-tour et passa dans un courant d'air tellement glacé qu'il suffoqua.

Des souffles de vent insolites lui tiraillèrent les vêtements. Il entendit un marmonnement étrange tout contre son oreille, comme si on tentait de lui parler mais sans trouver la bonne vitesse d'élocution. Il resta figé un moment, prit son inspiration et fonça vers la porte.



« Mais on n'est pas des sorcières !

— Pourquoi vous leur ressemblez, alors ? Attachez-leur les mains, les gars ! »

— Oui, excusez-moi, mais on n'est pas des *vraies* sorcières ! »

Le capitaine des gardes les dévisagea une à une. Il enregistra les chapeaux pointus, les cheveux en bataille qui sentaient les meules de foin humide, les teints vert blafard et les bataillons de verrues. La situation de capitaine de la garde ducale n'offrait pas un grand avenir à qui faisait preuve d'initiative. On avait demandé trois sorcières, et celles-là faisaient l'affaire.

Le capitaine n'allait jamais au théâtre. Durant les tourments de son adolescence, il avait éprouvé une grande frayeur à un spectacle de Guignol et Gnafron ; depuis lors il évitait soigneusement les divertissements organisés et se tenait à l'écart de tout endroit où l'on pouvait s'attendre à tomber sur des gourdins. Il avait passé la dernière heure à déguster tranquillement un verre dans le poste de garde.

« J'ai dit de leur attacher les mains, non ? cracha-t-il.

— Est-ce qu'on les bâillonne aussi, cap'taine ?

— Mais écoutez donc, on est de la troupe...

— Oui, répondit le capitaine avec un frisson. Bâillonnez-les.

— S'il vous plaît... »

Le capitaine se pencha et fixa les trois paires d'yeux effarouchés. Il tremblait.

« Ça, fit-il, c'est la dernière fois que vous vous moquez de la maréchaussée. »

Il eut conscience que les soldats lui lançaient, à lui aussi, des regards bizarres. Il toussa et se ressaisit.

« Alors très bien, mes petites sorcières de théâtre, dit-il. Fini de jouer, maintenant, pour vous c'est relâche. »

Il arrêta ses hommes. « Mais non, vous comprenez tout de travers, les gars ; nous, on les garde. Mettez-leur les chaînes », dit-il.



Trois autres sorcières étaient assises dans la pénombre derrière la scène, les yeux dans le vide. Mémé Ciredutemps avait ramassé un exemplaire du texte qu'elle examinait de temps en temps, comme pour y chercher des idées.

« Alarmes et engagements divers, lut-elle d'une voix mal assurée.

— Ça veut dire des tas d'événements terribles, expliqua Magrat. On met toujours ça dans les pièces.

— Alarmes et quoi ? fit Nounou Ogg qui n'avait pas écouté.

— Engagements divers, répondit patiemment Magrat.

— Oh. » La figure de Nounou s'éclaira un peu. « Moi, j' préférerais m'faire engager l'été, au bord de la mer, ça doit être bien.

— La ferme, Gytha, fit Mémé Ciredutemps. C'est pas pour toi, de toutes façons. Seulement pour ceux qui posent les systèmes d'alarme, comme dit le papier. Pour qu'ils se reposent un peu, sans doute.

— On peut pas les laisser faire, dit Magrat vite et fort. Si ça s'ébruite, les sorcières resteront toujours des vieilles biques avec du fard à joues vert.

— Et qui se mêlent des affaires des rois, renchérit Nounou. Ce qu'on fait jamais, c'est bien connu.

— Se mêler des affaires des autres, j'ai rien contre, dit Mémé Ciredutemps. Tant qu'y a pas malveillance.

— Et cette cruauté envers les animaux, marmonna Magrat. Toutes ces histoires d'œil de chien et d'oreille de crapaud. Personne se sert de trucs pareils. »

Mémé Ciredutemps et Nounou Ogg évitèrent soigneusement de se regarder.

« Souillon ! lâcha amèrement Nounou.

— Les sorcières, elles sont pas comme ça, dit Magrat. On vit en harmonie avec les grands cycles de la nature, on fait de mal à personne, et c'est méchant de leur part de prétendre le contraire. On devrait leur couler du plomb fondu dans les os. »

Les deux autres la regardèrent avec une certaine admiration étonnée. Elle ne verdit pas, mais rougit et se contempla les genoux.

« Bobonne Plurniche avait une recette, confessa-t-elle. C'est très facile. Ce qu'il faut, c'est du plomb et...

— J'ai croisé pas que ce serait une bonne idée, dit lentement Mémé à l'issue d'un combat intérieur acharné. Les gens auraient mauvaise opinion.

— Pas pour longtemps, remarqua Nounou avec mélancolie.

— Non, on peut pas s'amuser à ce genre de chose, dit Mémé un peu plus fermement cette fois. On aurait pas fini d'en entendre parler.

— Pourquoi on changerait pas le texte ? fit Magrat. Quand ils vont revenir sur scène, on pourrait les influencer pour qu'ils oublient ce qu'ils disent et leur placer d'autres mots dans la bouche.

— J'imagine que t'es une experte en mots de théâtre ? railla Mémé. Faut qu'ils soient de la bonne espèce, sinon les gens vont se douter de quelque chose.

— Ça devrait pas être trop difficile, rétorqua Nounou Ogg. J'ai étudié la question. Faut faire blablabla-blablabla-blablabla. »

Mémé réfléchit un instant.

« Y a pas que ça, je crois. Certains de ces discours étaient drôlement bons. J'les ai à peine compris.

— C'est pas compliqué du tout, insista Nounou Ogg. N'importe comment, la moitié des acteurs, ils oublient leur texte. Ça sera facile.

— On pourrait leur mettre des mots dans la bouche ? » demanda Magrat.

Nounou Ogg hocha la tête. « Des mots nouveaux, j'sais pas, dit-elle. Mais on peut déjà s'arranger pour qu'ils oublient ceux-là. »

Toutes deux regardèrent Mémé Ciredutemps. Elle haussa les épaules.

« J'suppose que ça vaut le coup d'essayer, concéda-t-elle.

— Les sorcières encore à naître nous en remercieront, dit Magrat avec ardeur.

— Ah, alors... fit Mémé.

— Quand même ! À quoi vous jouez ? On vous cherche partout ! »

Les sorcières se retournèrent pour voir un nain furieux qui essayait de les dominer de sa petite taille.

« Nous ? fit Magrat. Mais on est pas dans...

— Oh, que si, rappelez-vous, on l'a rajouté la semaine dernière. Acte deux, en avant-scène, autour du chaudron. Vous n'avez rien à dire. Vous symbolisez les forces occultes à l'œuvre. Ayez l'air aussi malfaisantes que possible. Allez, vous êtes de bons petits gars. Vous vous en êtes bien tirés jusqu'ici. »

Hwel gratifia Magrat d'une claque sur les fesses. « Bonne mine que tu as là, Wilph, dit-il d'un ton encourageant. Mais, bon sang, ne lésine pas sur le rembourrage ; la silhouette, ce n'est toujours pas ça. Jolies verrues, Notelet. Je dois dire, ajouta-t-il en reculant, qu'on ne pouvait espérer meilleur ramassis de vieilles peaux. Bravo. Dommage pour les perruques. Maintenant magnez-vous. Lever de rideau dans une minute. Ouste, cassez-vous. »

Il octroya une autre claque sonore sur le postérieur de Magrat, se fit légèrement mal à la main et se dépêcha d'aller houspiller quelqu'un d'autre.

Aucune sorcière n'osait parler. Instinctivement, Magrat et Nounou Ogg se tournèrent vers Mémé.

Elle renifla. Elle regarda en l'air. Elle regarda autour d'elle. Elle regarda la scène brillamment éclairée dans son dos. Elle frappa dans ses mains avec un claquement dont l'écho se répercuta dans tout le château, puis elle les frotta.

« Ça tombe bien, dit-elle, sinistre. On va le faire, le spectacle. »

Nounou suivit Hwel d'un œil sombre. « Casse-toi toi-même », marmonna-t-elle.



Hwel, depuis la coulisse, donna le signal du lever de rideau. Et du coup de tonnerre.

Qui ne vint pas.

« Le tonnerre ! lança-t-il dans un souffle qu'entendit la moitié du public. Vas-y ! »

Une voix pleurnicha derrière le pilier le plus proche : « J'ai voulu secouer le tonnerre, Hwel ! Il fait juste *dirig-ding* ! »

Hwel resta un moment silencieux. Il comptait. La troupe l'observait, frappée de terreur à défaut de l'être par la foudre.

Il finit par lever les poings au ciel et lancer : « Je voulais une tempête ! Rien qu'une tempête. Même pas une grosse. N'importe quelle tempête. Maintenant je veux qu'on me comprenne *bien* ! J'en ai *assez* ! Je veux le tonnerre *tout de suite* ! »

L'éclair qui lui répondit comme un coup de poignard changea les ombres multicolores du château en blanc aveuglant et noir déchirant. Un roulement de tonnerre répliqua aussitôt.

C'était le fracas le plus formidable qu'avait jamais entendu Hwel. Il semblait naître dans sa tête et se frayer un chemin vers l'extérieur.

Il dura, dura, secoua chacune des pierres du château. Une pluie de poussière s'abattit. Une tourelle au loin se détacha avec une lenteur de corps de ballet et bascula doucement cul par-dessus tête dans les profondeurs affamées de la gorge.

Lorsqu'enfin le tonnerre se tut, il abandonna un silence qui résonnait comme une cloche.

Hwel leva les yeux vers le ciel. De grands nuages noirs filaient au-dessus du château et masquaient les étoiles.

La tempête était de retour.

Elle avait passé un temps fou à apprendre le métier. Des années à rester cachée dans des vallées loin de tout. Elle avait répété des heures devant un glacier. Étudié les grandes tempêtes d'autrefois. Poli son art jusqu'à la perfection. Et aujourd'hui, ce soir, devant un public visiblement au fait qui l'attendait, la tempête allait faire un... oui, un tabac.

Hwel sourit. Peut-être que les dieux écoutaient, après tout. Il regrettait de n'avoir pas demandé une bonne machine à souffler du vent par la même occasion.

Il adressa des gestes frénétiques à Tomjan.

« Vas-y ! »

Le jeune homme hocha la tête et se lança dans sa grande tirade.

« *Et désormais notre domination est sans partage...* »

Derrière lui sur la scène, les sorcières se penchèrent sur le chaudron.

« C'est que du fer-blanc, celui-là, souffla Nounou. Et il est tout plein de beurk.

— Et le feu, c'est que du papier rouge, chuchota Magrat. On aurait dit du vrai, de là-haut, c'est que du papier rouge ! Regardez, on enfonce le doigt dedans...

— Tant pis, fit Mémé. Prenez l'air occupé et attendez mon signal. »

Alors qu'ils entamaient le dialogue qui allait aboutir à la passionnante scène du duel, le méchant roi et le bon duc prirent conscience d'une certaine activité dans leur dos et de quelques gloussements dans le public. Après un éclat de rire parfaitement hors de propos, Tomjan risqua un coup d'œil en coin.

Une sorcière mettait leur feu en morceaux. Une autre essayait de nettoyer le chaudron. La troisième, assise les bras croisés, le fixait d'une prunelle noire.

« *La terre elle-même crie à la tyrannie...* » lança Cabelan, puis il remarqua soudain l'expression de Tomjan et suivit son regard. Sa voix décrut avant de s'éteindre.

« “Et me demande de la venger”, souffla Tomjan avec obligeance.

— M-mais... murmura Cabelan qui essayait de pointer discrètement sa dague.

— J'voudrais pas qu'on me trouve morte avec un chaudron pareil, chuchota Nounou Ogg dont la voix porta jusqu'au fond de la cour. Deux jours de boulot avec un tampon à récurer et un seau de sable, voilà.

— “Et me demande de la venger” ! » souffla une fois encore Tomjan. Du coin de l'œil, il vit Hwel dans la coulisse, figé dans une attitude de rage folle.

« Comment ils le font trembloter ? demanda Magrat.

— Chut, vous deux, dit Mémé. Vous gênez le monde. » Elle souleva son chapeau à l'intention de Cabelan. « Continuez, jeune homme. Faites pas attention à nous.

— Hein ? fit Cabelan.

— Aha, elle te demande de la venger, n'est-ce pas ? reprit Tomjan, au désespoir. Et le ciel crie lui aussi vengeance, j'imagine. »

La tempête répliqua par un éclair qui emporta le sommet d'une autre tour...

Au premier rang du public, le duc se tapit sur son siège ; son visage passait par toutes les couleurs de l'angoisse. Il tendit ce qui jadis avait été un doigt.

« Elles sont là, soupira-t-il. Ce sont elles. Qu'est-ce qu'elles font dans ma pièce ? Qui a dit qu'elles pouvaient jouer dans ma pièce ? »

La duchesse, moins portée sur les questions de pure forme, fit signe au garde le plus proche.

Sur scène, Tomjan transpirait sous le poids du texte. Cabelan était incohérent. Et voilà que Gensive, qui jouait le rôle de la bonne duchesse en perruque de lin, avait à son tour perdu le fil.

« Aha, tu me traites de méchant roi, mais tu le murmures afin que nulle autre oreille ne l'entende, croassa Tomjan. Et tu as *fait appeler la garde*, sans doute par un signal secret dont ni la langue ni les lèvres ne sont les instruments. »

Un garde s'approcha en crabe, encore vacillant de la poussée que venait de lui donner Hwel. Il fixa Mémé Ciredutemps.

« Hwel se demande ce que vous fichez ? siffla-t-il.

— Qu'est-ce là ? fit Tomjan. T'ai-je bien entendu dire : *Je viens, ma lady* ?

— Vire-moi ces gens, il a dit ! »

Tomjan s'approcha sur l'avant-scène.

« Tu bredouilles, mon vieux. Vois comme j'esquive ta lance aussi lente qu'une tortue. J'ai dit : vois comme j'esquive ta lance aussi lente qu'une tortue. Ta lance, mon vieux. Celle que tu tiens dans ta main sanglante, crénom. »

Le garde lui adressa un sourire figé, au désespoir.

Tomjan hésita. Trois autres acteurs autour de lui fixaient les sorcières. Il voyait arriver avec crainte l'instant du duel, aussi inévitable qu'un avis d'imposition, et il commençait à se dire qu'il allait devoir parer ses propres coups sauvages et se poignarder tout seul.

Il se tourna vers les trois sorcières. Sa bouche s'ouvrit.

Pour la première fois de sa vie, sa mémoire infailible lui faisait défaut. Il ne retrouvait pas la suite.

Mémé Ciredutemps se dressa. Elle s'avança jusqu'au bord de la scène. Les spectateurs retinrent leur souffle. Elle leva une main.

« Fantômes de l'esprit et autres faux-semblants, tous dehors. J'ordonne à la Vérité de... – elle hésita – ... de faire son blablabla. »

Tomjan sentit le froid s'engouffrer en lui. Les autres aussi reprirent vie dans un sursaut.

Des profondeurs de leurs esprits vides montèrent en flèche de nouveaux mots, des mots rouges de sang et de vengeance, des mots dont l'écho avait résonné parmi les pierres du château, des mots conservés dans le silicium, des mots qui voulaient se faire entendre, des mots qui leur forçaient tellement sur la bouche que refuser de les dire se solderait par une mâchoire brisée.

« Le craignez-vous, maintenant ? fit Gensive. Lui dont la boisson embrume l'esprit ? Prenez sa dague, mon époux... Vous êtes à une longueur de lame du royaume.

— Je n'ose, dit un Cabelan étonné qui essaya de se regarder les lèvres.

— Qui le saura ? » Gensive agita une main en direction du public. Jamais il ne rejouerait aussi bien. « Regardez, il n'y a que la nuit aveugle. La dague aujourd'hui, le royaume demain. Tentez le coup, mon ami, le coup de poignard. »

La main de Cabelan trembla.

« J'y vais, femme, dit-il. Est-ce une dague que je vois là, devant moi ?

— Évidemment, tiens, c'est une dague. Allez, faites-le maintenant. Le faible ne mérite pas la pitié. Nous dirons qu'il est tombé dans l'escalier.

— Mais on se doutera de quelque chose !

— N'y a-t-il point de cachots ? N'y a-t-il point de poucettes ? Possession vaut titre, mon époux, quand ce qu'on possède, c'est un couteau. »

Cabelan ramena le bras.

« Je ne peux pas ! Il a été la gentillesse faite homme pour moi !

— Et vous, vous serez la Mort fait homme pour lui... »



Camar entendait les voix au loin. Il rajusta son masque, vérifia son allure de Mort dans le miroir et scruta son texte dans la pénombre des coulisses vides.

« TREmblez MAIntenant, MORTels ÉPHémères, dit-il. JE suis LA MORT, DEvant QU... DEvant QU...

— Qui.

— Oh, merci, fit distraitement le jeune homme. DEvant QUI AUcune serrure N'Existe...

— NE RÉSISTE.

— Ne *Résiste* NI AUcune Barre DE PORTail, ET JE viens... je viens...

— ET JE VIENS PRENDRE MON DÛ EN CETTE NUIT DES ROIS. »

Camar s'affaissa.

« Tu y arrives tellement bien, toi, gémit-il. Tu as la voix qu'il faut et tu te souviens du texte. » Il se retourna. « Je n'ai que trois lignes à dire, et Hwel... va... m'étriper. »

Il se figea. Ses yeux s'écarquillèrent : deux soucoupes de terreur. La Mort claqua des doigts devant la figure pétrifiée du gamin.

« OUBLIE » ordonna-t-il avant de faire demi-tour et de se diriger d'un pas digne et silencieux vers les coulisses.

Son crâne dépourvu d'yeux embrassa la rangée de costumes, les débris cireux de la table de maquillage. Ses narines vides humèrent les odeurs mêlées de boules de naphthaline, de crasse et de sueur.

Il y avait en ces lieux, songea-t-il, quelque chose qui s'apparentait au divin. Dans un monde les humains en avaient bâti un autre qui le réfléchissait un peu comme une goutte d'eau réfléchit le paysage. Et pourtant... Et pourtant...

Dans ce petit monde ils avaient mis tout ce à quoi on aurait cru qu'ils voulaient échapper : haine, peur, tyrannie et ainsi de suite. La Mort était intrigué. Les humains se croyaient désireux

de sortir d'eux-mêmes, et tous les arts qu'ils imaginaient les y faisaient entrer davantage. Il était fasciné.

Il se trouvait ici dans un but bien précis. Il venait réclamer une âme. Le temps n'était pas aux vaines réflexions. Mais qu'était le temps, après tout ?

Ses pieds se livrèrent involontairement à un petit pas de danse cliquetante sur les pierres. Seul dans les ombres grises, la Mort faisait des claquettes.

...DEMAIN SOIR ON ACCROCHERA UNE ÉTOILE À LA PORTE DE TA LOGE...

Il se ressaisit, raffermi sa faux et attendit en silence son entrée en scène.

Il n'en avait encore jamais manqué une seule.

Il allait apparaître et les faire mourir de rire.



« Et vous serez la Mort fait homme pour lui. Maintenant ! »
La Mort entra, et ses pieds cliquetèrent sur la scène.
« TREMBLEZ MAINTENANT, MORTELS ÉPHÉMÈRES, CAR JE SUIS LA MORT, DEVANT QUI AUCUNE... AUCUNE... DEVANT QUI... »

Il hésita. Il hésita pour la première fois dans l'éternité de son existence.

Parce que la Mort du Disque-monde a beau s'occuper de millions de gens, chaque mort reste intime et personnelle. La Mort est le plus souvent invisible, sauf à ses clients et aux professionnels de l'occulte. Si personne ne le voit, c'est que le cerveau humain est assez malin pour effacer les visions horribles qu'il ne supporterait pas ; mais il se posait maintenant un problème : plusieurs centaines de personnes s'attendaient vraiment à voir la Mort à ce moment-là, et du coup elles le voyaient.

Il se retourna et contempla des centaines d'yeux attentifs.

Même sous l'emprise de la Vérité, Tomjan reconnut un collègue en difficulté et lutta pour reprendre la maîtrise de ses lèvres.

« "...serrure ne résiste..." » chuchota-t-il entre ses dents figées dans une grimace.

L'autre lui fit un sourire dément, mort de trac.

« QUOI ? murmura-t-il d'une voix comme une enclume qu'on frapperait avec un petit marteau de plomb.

— « ...serrure ne résiste, ni aucune barre... l'encouragea Tomjan.

— ...SERRURE NE RÉSISTE, NI AUCUNE BARRE... EUH... répéta la Mort, désespéré, suspendu aux lèvres du jeune homme.

— ... de portail !...

— DE PORTAIL.

— Non, je ne peux pas ! fit Cabelan. On va me voir ! Là-bas, dans le hall, il y a quelqu'un qui observe !

— Il n'y a personne !

— Je sens son regard !

— Crétin de froussard ! Dois-je porter le coup à votre place ? Tenez, il a le pied sur la plus haute marche ! »

Le visage de Cabelan se tordit de peur et de doute. Il retira sa main.

« *Non !* »

Le cri venait du public. Le duc était à moitié levé de son siège, ses phalanges torturées écrasaient sa bouche. Au vu de tous, il s'avança d'un pas titubant entre les spectateurs choqués.

« Non ! Je ne l'ai pas fait ! Ce n'était pas comme ça ! Vous ne pouvez pas dire que c'était comme ça ! Vous n'y étiez pas ! » Il parcourut les visages qui l'entouraient, levés vers lui, et s'affaissa.

« Moi non plus, gloussa-t-il nerveusement. Je dormais, à ce moment-là, vous savez. Je m'en souviens très bien. Il y avait du sang sur la courtepointe, il y avait du sang par terre, impossible de nettoyer le sang, mais ces questions n'intéressent pas l'enquête. Je ne peux permettre qu'on débâte de la sûreté de l'État. Ce n'était qu'un rêve, et quand je me serais réveillé demain, il serait en vie. Et demain il ne se serait rien passé parce qu'il ne serait rien arrivé. Et demain on aurait dit que je ne savais pas. Et demain on aurait dit que je ne me souvenais de rien. Quel bruit il a fait en tombant ! Assez fort pour réveiller les

morts... Qui aurait cru qu'il avait autant de sang en lui ?... » Il avait maintenant grimpé sur scène et il fit un grand sourire radieux à la troupe rassemblée.

« J'espère que ça règle la question, dit-il. Ha. Ha. »

Dans le silence qui suivit, Tomjan ouvrit la bouche pour proposer quelques mots de circonstance, quelques mots apaisants, et découvrit qu'il n'avait rien à dire.

Mais une autre personnalité entra en lui, s'empara de ses lèvres et s'exprima ainsi :

« Avec ma propre dague, espèce de salaud ! Je savais que c'était toi ! Je t'ai vu en haut des marches, qui suçais ton pouce ! Je te tuerais maintenant, si l'idée de devoir t'entendre pleurnicher jusqu'à la fin des temps ne me retenait pas. Moi, Vérence, ancien roi de...

— Quelle déposition est-ce là ? » fit la duchesse. Elle se dressait devant la scène, flanquée d'une demi-douzaine de soldats.

« Ce ne sont que des calomnies, ajouta-t-elle. Et de la trahison par-dessus le marché. Des rodomontades d'acteurs détraqués.

— J'étais le roi de Lancre, merde ! brailla Tomjan.

— Auquel cas, tu es la présumée victime, fit calmement la duchesse. Donc dans l'incapacité de soutenir l'accusation. Il n'y a pas de précédent. »

Le corps de Tomjan se tourna vers la Mort.

« Vous y étiez, vous ! Vous avez tout vu !

— JE NE PENSE PAS ÊTRE LE TÉMOIN IDÉAL.

— Donc, il n'y a pas de preuve, et sans preuve, pas de crime », conclut la duchesse. Elle fit signe aux soldats d'avancer. « Tant pis pour ton expérience, lança-t-elle à son mari. Je crois ma méthode meilleure. »

Son regard parcourut la scène et tomba sur les sorcières.

« Arrêtez-les, ordonna-t-elle.

— Non, fit le fou qui sortit des coulisses.

— Qu'est-ce que tu dis, toi ?

— J'ai tout vu, répondit simplement le fou. J'étais dans la grand-salle, cette nuit-là. Vous avez tué le roi, monseigneur.

— C'est pas vrai ! se récria le duc. Tu n'y étais pas. Je ne t'ai pas vu ! Je t'ordonne de ne pas y avoir été !

— Tu n'as pas osé le dire jusqu'à présent, fit lady Kasqueth.

— Oui, madame. Mais aujourd'hui je ne peux plus me taire. »

Le duc posa sur lui un regard chancelant.

« Tu as juré fidélité jusqu'à la mort, mon fou, siffla-t-il.

— Oui, monseigneur, pardon.

— Tu es *mort*. »

Le duc arracha d'un geste vif une dague de la main docile de Cabelan et se précipita pour la plonger jusqu'à la garde dans le cœur du fou. Magrat hurla.

Le fou vacilla d'avant en arrière.

« Dieux merci, c'est fini », dit-il tandis que Magrat se frayait un passage à travers les acteurs pour le serrer contre ce qu'on appellera charitablement sa poitrine. Il vint à l'esprit du fou qu'il n'avait jamais regardé une poitrine en face, du moins depuis sa prime enfance, et que le monde était particulièrement cruel d'avoir attendu sa mort pour lui faire vivre cette expérience.

Il déplaça délicatement un bras de Magrat, se décoiffa du chapeau cornu méprisable et le jeta aussi loin qu'il put. Il n'avait plus besoin d'être fou ni, s'aperçut-il, de s'embarrasser de serments ni rien. Et, prodigue de poitrines, la mort avait des avantages.

« Ce n'est pas moi », dit le duc.

Aucune douleur, songea le fou. Marrant, ça. Remarquez, on ne ressent évidemment pas la douleur quand on est mort. Ce serait en pure perte.

« Vous avez tous vu que je n'ai rien fait », reprit le duc.

La Mort lança au fou un regard intrigué. Puis il fouilla dans les replis de ses robes et sortit un sablier orné de clochettes. Il donna une petite secousse à l'objet qui tintinnabula.

« Je n'ai pas donné d'ordres en ce sens », fit calmement le duc.

Sa voix venait de très loin, de là où vagabondait désormais son esprit. La troupe le fixait sans rien dire. Il n'était pas possible de haïr quelqu'un de pareil, seulement de se sentir

terriblement gêné de se trouver dans son voisinage. Même le fou se sentait gêné, et pourtant il était mort.

La Mort tapota le sablier et le scruta pour en vérifier le bon fonctionnement.

« Vous mentez tous, reprit le duc d'une voix tranquille. C'est vilain de mentir. »

Il poignarda plusieurs des acteurs les plus proches d'un geste nonchalant, comme dans un rêve, puis brandit la lame.

« Vous voyez ? Pas de sang ! Ce n'est pas moi. » Il leva les yeux sur la duchesse qui l'écrasait de toute sa taille comme un tsunami rouge prêt à engloutir un petit village de pêcheurs.

« C'est elle, dit-il. C'est elle qui l'a fait. »

Il lui porta un ou deux coups de dague, pour le principe, puis se poignarda lui-même avant de laisser l'arme lui échapper des doigts.

Au bout d'un moment de réflexion, d'une voix qui s'était rapprochée des rivages de la raison, il lança : « Vous ne m'aurez pas, maintenant. »

Il se tourna vers la Mort. « Y aura-t-il une comète ? demanda-t-il. Il faut une comète quand un prince meurt. Je vais aller voir, d'accord ? »

Il s'en alla sans se presser. Le public applaudit.

« Faut reconnaître, ça, c'est de la vraie royauté, dit enfin Nounou Ogg. Y a pas de doute, dans l'excentricité la royauté surpasse largement les gens comme nous. »

La Mort leva le sablier devant ses orbites vides ; son crâne exprimait la perplexité.

Mémé Ciredutemps ramassa la dague par terre et en éprouva la pointe de l'index. La lame coulissa facilement dans le manche avec un petit couinement.

Elle la transmit à Nounou.

« La voilà, ton épée magique. »

Magrat posa les yeux dessus, puis les ramena vers le fou.

« Vous êtes mort ou pas ? demanda-t-elle.

— Il y a des chances, répondit-il d'une voix légèrement assourdie. Je crois que je suis au paradis.

— Non, écoutez, je parle sérieusement.

— Je ne sais pas. Mais j'aimerais bien respirer.

— Alors, vous êtes sûrement vivant.

— Tout le monde est vivant, dit Mémé. C'est une dague truquée. On peut sans doute pas en confier des vraies à des acteurs.

— Après tout, ils sont même pas capables d'avoir un chaudron propre, dit Nounou.

— C'est à moi de dire si tout le monde est vivant ou non, fit la duchesse. En tant que gouvernante, je décide comme il me plaît. Visiblement, mon époux a perdu l'esprit. » Elle se tourna vers ses soldats. « Et j'ordonne...

— Maintenant ! souffla le roi Vérence dans l'oreille de Mémé. Maintenant ! »

Mémé Ciredutemps se dressa.

« Tais-toi, femme ! dit-elle. Le vrai roi de Lancre se tient devant toi ! »

Elle donna une tape sur l'épaule de Tomjan.

« Quoi, lui ?

— Qui, moi ?

— Ridicule, fit la duchesse. C'est une espèce de saltimbanque.

— Elle a raison, mademoiselle, dit Tomjan au bord de la panique. Mon père dirige un théâtre, pas un royaume.

— C'est le vrai roi. On peut le prouver, dit Mémé.

— Oh, non, fit la duchesse. Pas de ça. Pas question d'héritiers mystérieux qui réapparaissent dans le royaume. Gardes... saisissez-vous de lui. »

Mémé Ciredutemps leva la main. Les soldats titubèrent d'un pied sur l'autre, hésitants.

« C'est une sorcière, non ? hasarda l'un d'eux.

— Certainement », répondit la duchesse.

Les gardes s'agitèrent, mal à l'aise.

« On a vu quand elles changent les gens en salamandres, dit l'un.

— Et puis qu'elles les naufragent.

— Ouais, et qu'elles alarment les engagements.

— Ouais.

— Ça mérite discussion. Nous faut une prime de sorcières.

— Elle pourrait nous faire n'importe quoi, remarquez. Peut-être même que c'est une souillon.

— Ne soyez pas stupides, dit la duchesse. Les sorcières ne font rien de tout ça. Ce ne sont que des fables pour faire peur aux gens. »

Le garde secoua la tête.

« À moi, ça m'a paru plutôt convaincant.

— Évidemment, c'était *censé*... » commença la duchesse. Elle soupira et arracha sa lance au garde. « Je vais te montrer le pouvoir de ces sorcières », dit-elle avant de jeter avec force l'arme à la figure de Mémé.

La main de Mémé se déplaça latéralement à la vitesse d'un serpent qui se détend et attrapa la lance juste derrière le fer.

« Bon, fit-elle, c'est comme ça, hein ?

— Vous ne me faites pas peur, les sorcières », répliqua la duchesse.

Mémé la fixa au fond des yeux quelques secondes. Elle poussa un grognement de surprise.

« Vous avez raison, reconnut-elle. On vous fait pas peur du tout, on dirait...

— Vous croyez que je ne vous ai pas étudiées ? Votre sorcellerie, ce n'est qu'artifice et illusion pour impressionner les esprits faibles. Je ne crains rien de ce côté-là. Essaye toujours. »

Mémé la considéra un moment.

« Que j'essaye ? » finit-elle par dire. Magrat et Nounou Ogg s'écartèrent tout doucement d'un pas glissé.

La duchesse éclata de rire. « Tu n'es pas bête, dit-elle. Je te l'accorde. Et tu es vive. Vas-y, vieille sorcière. Lance tes crapauds et tes démons, je vais... »

Elle s'arrêta, sa bouche s'ouvrit et se referma doucement sans qu'un seul mot n'en sorte. Ses lèvres se retroussèrent dans un rictus de terreur, ses yeux regardèrent au-delà de Mémé, au-delà du monde, vers autre chose. Son poing vola vers sa bouche d'où s'échappa un petit gémissement. Elle se figea, comme un lapin qui tombe sur une hermine et sait sans le moindre doute que c'est la dernière qu'il verra jamais.

« Vous lui avez fait quoi ? » demanda Magrat, la première à oser parler. Mémé eut un petit sourire suffisant.

« Têtologie, répondit-elle d'un air satisfait. Pas besoin de la magie d'Aliss la Noire pour ça.

— Oui, mais vous avez fait *quoi* ?

— On devient pas comme elle sans dresser des murs à l'intérieur de sa tête, dit Mémé. J'ies ai seulement démolis. Pour libérer tous les cris. Toutes les supplications. Les tourments de culpabilité. Les remords. Tout lui est revenu d'un coup. C'est un p'tit truc à connaître. »

Elle fit à Magrat un sourire condescendant. « J'te montrerai un jour, si tu veux. »

Magrat réfléchit un instant. « C'est affreux, fit-elle.

— Dis donc pas de bêtises. » Le sourire de Mémé était terrible. « On cherche tous à savoir ce qu'on est réellement. Elle, maintenant, elle le sait.

— Des fois, faut rendre service pour faire du mal, approuva Nounou Ogg.

— Je crois qu'il peut rien arriver de pire à quelqu'un, dit Magrat tandis que la duchesse vacillait d'avant en arrière.

— Par pitié, sers-toi de ton imagination, ma fille, dit Mémé. Il y a bien pire. Les aiguilles sous les ongles, par exemple. Le machin avec les tenailles.

— Les couteaux chauffés au rouge dans le popotin, fit Nounou Ogg. Avec le manche en premier ; on se coupe les doigts quand on veut les retirer...

— Moi, c'est tout simplement le pire dont je suis capable, dit Mémé Ciredutemps d'un air compassé. Et puis c'est que justice. C'est comme ça que doit agir une sorcière, tu sais. Pas besoin d'effets dramatiques. Le plus gros de la magie, ça se passe dans la tête. C'est de la têtologie. Maintenant, si tu... »

Un bruit comme une fuite de gaz s'échappa des lèvres de la duchesse. Sa tête partit soudain en arrière. Elle ouvrit les yeux, battit des paupières et son regard tomba sur Mémé. La haine pure lui envahit la figure.

« Gardes ! lança-t-elle. Je vous ai dit de vous emparer d'elles ! »

La mâchoire de Mémé s'affaissa. « Quoi ? Mais... mais je vous ai montré qui vous étiez vraiment...

— Et je suis censée ne pas m'en remettre, hein ? » Tandis que les gardes saisissaient d'un air penaud les bras de Mémé, la duchesse mit sous le nez de la sorcière sa figure dont les sourcils

effrayants formaient un V de haine triomphante. « Je suis censée me rouler par terre, c'est ça ? Eh bien, vieille femme, j'ai vu exactement ce que je suis, tu comprends, et j'en suis fière ! Je suis prête à tout recommencer, mais plus fort et plus longtemps ! J'ai aimé ça, et je l'ai fait parce que je le voulais ! »

Elle donna un coup sourd sur sa poitrine volumineuse.

« Espèces d'idiots ébahis ! dit-elle. Vous êtes tellement *faibles*. Vous croyez réellement qu'au fond les gens sont gentils, n'est-ce pas ? »

La foule sur scène recula devant la seule force de son exultation.

« Eh bien, moi, j'ai regardé au fond, dit la duchesse. Je sais ce qui pousse les gens. C'est la peur. La peur brute, viscérale. Il n'y en a pas un d'entre vous qui ne me craigne pas. Je peux vous faire pisser de terreur dans votre culotte, et maintenant je vais prendre... »

C'est alors que Nounou Ogg lui flanqua un coup de chaudron derrière la tête.

« Elle arrête jamais, hein ? dit-elle sur le ton de la conversation tandis que la duchesse s'écroulait. Un brin excentrique, si vous voulez mon avis. »

Un silence long, embarrassé, s'ensuivit.

Mémé Ciredutemps toussa. Puis elle fit aux soldats qui la tenaient un grand sourire amical et désigna du doigt le tas qu'était désormais la duchesse.

« Emmenez-la et bouclez-la dans une cellule quelque part », ordonna-t-elle. Les hommes se mirent au garde-à-vous dans un claquement, attrapèrent la duchesse par les bras et la relevèrent avec beaucoup de mal.

« Doucement, quand même », fit Mémé.

Elle se frotta les mains et se tourna vers Tomjan qui la regardait, bouche bée.

« Je te l'garantis, siffla-t-elle. Maintenant, mon garçon, t'as pas le choix. T'es le roi de Lancre.

— Mais je ne sais pas comment m'y prendre !

— On t'a tous vu ! Tu t'y es pris comme il fallait, même pour crier.

— Je jouais, c'est tout !

— Ben, joue, alors. Être roi, c'est... c'est... » Mémé hésita et claquait des doigts en direction de Magrat. « Comment tu les appelles, ces machins, là... y en a toujours cent dans tout ? »

Magrat parut ahurie. « Vous voulez dire des pour cent ? fit-elle. »

— Voilà, abonda Mémé. La plupart des pour cent, quand on est roi, c'est du jeu d'acteur, si tu veux mon avis. Tu devrais réussir là-dedans. »

Tomjan chercha secours des yeux dans les coulisses où aurait dû se tenir Hwel. Le nain s'y tenait effectivement, mais ne prêtait guère attention au jeune homme. Le texte sous le nez, il récrivait furieusement.



« MAIS JE VOUS ASSURE, VOUS N'ÊTES PAS MORT. VOUS POUVEZ M'EN CROIRE. »

Le duc gloussa. Il avait trouvé un drap quelque part, s'en était recouvert et parcourait furtivement certains des couloirs les plus déserts du château. De temps en temps, il lançait un « hou-ou » à voix basse.

Ce qui inquiétait la Mort. Les clients dont il avait l'habitude prétendaient *ne pas* être morts, parce que le trépas les mettait toujours dans un état de choc et que beaucoup d'entre eux avaient du mal à l'accepter. Mais des gens qui se voulaient morts à chacune de leurs respirations, voilà qui était une expérience troublante.

« Je vais sauter sur tout le monde, fit le duc d'un air rêveur. Je vais agiter mes os toute la nuit, je vais grimper sur le toit et prédire une mort dans la maison... »

— ÇA, CE SONT LES BANSHEES.

— Je le ferai si je veux, dit le duc dont la voix retrouva des accents de son ancienne détermination. Je flotterai à travers les murs, je cognerai sur les tables et je laisserai tomber des gouttes d'ectoplasme sur tous ceux qui ne me plaisent pas.

Ha. Ha.

— ÇA NE MARCHERA PAS. LES VIVANTS N'ONT PAS LE DROIT D'ÊTRE DES FANTÔMES. JE REGRETTE. »

Le duc essaya sans succès de traverser un mur, renonça et ouvrit une porte qui donnait sur une partie éboulée des remparts. La tempête s'était un peu calmée, et une mince écorce de lune se tapissait derrière les nuages comme un revendeur au marché noir de billets pour l'éternité.

La Mort le suivit en passant à travers le mur d'une enjambée.

« Bon, alors, fit le duc, si je ne suis pas mort, qu'est-ce que vous faites ici ? »

Il bondit sur le rempart et fit claquer son drap.

« J'ATTENDS.

— Attends toujours, face d'os ! jeta le duc, triomphant. Je vais errer dans le monde nébuleux, je vais trouver des chaînes à secouer, je vais... »

Il recula, perdit l'équilibre, atterrit lourdement sur le mur et glissa. L'espace d'un instant, ce qu'il restait de sa main droite racla en vain la maçonnerie puis disparut.

La Mort peut évidemment se trouver partout à la fois, et dans un sens il n'est pas plus juste de le situer sur les remparts, où il retirait des particules inexistantes de métal brillant sur le fil de sa lame de faux, que plongé jusqu'à la taille dans les eaux écumantes hérissées de rochers au fond de la gorge de la Lancre pendant que son regard calcaire suivait le courant pour s'arrêter soudain là où le torrent passait traîtreusement à quelques centimètres au-dessus d'un lit de galets anguleux.

Au bout d'un moment, le duc s'assit, transparent dans les vagues phosphorescentes.

« Je vais hanter leurs couloirs, dit-il, et chuchoter sous les portes par les nuits sans vent. » Sa voix s'estompa, se perdit presque dans le rugissement incessant de la rivière. « Je vais faire horriblement grincer les fauteuils en osier, vous allez voir ça. »

La Mort lui fit un grand sourire.

« À LA BONNE HEURE. »

Il se mit à pleuvoir.



La pluie des montagnes du Bélier possède un pouvoir curieusement pénétrant qui fait paraître la pluie ordinaire presque aride. Elle tomba à verse sur les toits du château et donna l'impression de passer carrément à travers les tuiles pour baigner la grand-salle d'une humidité chaude et désagréable²¹.

La moitié de la population de Lancre avait envahi la salle. Dehors, la pluie battante dominait même le rugissement lointain de la rivière. Elle imbiba la scène. Les couleurs dégoulinèrent et se mélangèrent sur la toile de fond ; l'un des rideaux ploya, sortit de son rail et voltigea dans une flaque.

À l'intérieur, Mémé Ciredutemps finissait de parler.

« T'as oublié la couronne, chuchota Nounou Ogg.

— Ah. Oui, la couronne. Il l'a sur la tête, t'vois. On l'a cachée parmi les autres quand les acteurs sont partis, pour la bonne raison que personne la chercherait là. Regarde comme elle lui va bien. »

Il fallait reconnaître ça aux extraordinaires pouvoirs de persuasion de Mémé : tout le monde voyait qu'elle allait bien à Tomjan. En fait, il ne s'en trouvait qu'un d'un autre avis : Tomjan lui-même ; il sentait bien que seules ses oreilles empêchaient la couronne de lui tenir lieu de collier.

« Imagine l'effet que ça lui a fait, la première fois qu'il l'a coiffée, poursuivit-elle. Un effet de picotement fantasmagorique, j'suppose.

— En réalité, ça m'a plutôt... » commença Tomjan, mais personne ne l'écoutait. Il haussa les épaules et se pencha vers Hwel, lequel griffonnait toujours activement.

« Est-ce que « fantasmagorique », ça veut dire désagréable ? » souffla-t-il.

Le nain posa sur lui un regard absent.

« Quoi ?

— J'ai demandé : est-ce que « fantasmagorique », ça veut dire désagréable ?

— Hein ? Oh. Non. Non, je ne crois pas.

— Ça veut dire quoi, alors ?

21 Comme Bognor, sur la côte sud de l'Angleterre.

— Chais pas. Pédestre, je crois. » Les yeux de Hwel retournèrent à son gribouillage, comme magnétisés. « Tu te souviens de ce qu'il a dit après tous les « demain » ? Je n'ai pas bien saisi après...

— Et tu n'avais pas besoin de répéter à tout le monde que j'étais... adopté, fit Tomjan.

— C'est pourtant la vérité, tu vois, fit distraitement le nain. Il vaut mieux être honnête avec ces choses-là. Alors, est-ce qu'il l'a vraiment poignardée ou seulement accusée ?

— Je ne veux pas être roi ! murmura Tomjan d'une voix rauque. Tout le monde dit que je tiens de mon père !

— Marrant, ça, toutes ces histoires de ressemblances, fit vaguement le nain. Je veux dire, si moi, je tenais de mon père, je serais trente mètres sous terre à creuser la roche, alors que... » Sa voix mourut. Il fixa la pointe de sa plume, comme si elle exerçait une fascination extraordinaire.

« Alors que quoi ?

— Hein ?

— Tu n'écoutes donc pas ?

— Je savais que ça ne collait pas quand je l'écrivais. Je savais que je m'y prenais mal... Quoi ? Oh, oui. Roi. Très bon boulot. On dirait que la compétition est dure, en tout cas. Je suis très content pour toi. Une fois roi, tu pourras faire tout ce que tu veux. »

Tomjan parcourut les visages des notables de Lancre autour de la table. Ils avaient un air pénétrant, calculateur, comme le public d'un défilé d'animaux de boucherie. Ils le jugeaient. Le sentiment froid, suintant, le gagna peu à peu qu'une fois roi il pourrait faire tout ce qu'il voudrait. À condition d'avoir envie d'être roi.

« Tu pourrais faire construire ton propre théâtre, suggéra Hwel dont les yeux s'allumèrent un instant. Avec autant de trappes que tu voudrais et des costumes magnifiques. Tu pourrais jouer dans une pièce différente tous les soirs. Le Dysk, à côté, aurait l'air d'une cabane.

— Qui viendrait me voir ? demanda Tomjan qui se tassa sur son siège.

— Tout le monde.

— Quoi ? Tous les soirs ?

— Tu pourrais le leur ordonner », fit Hwel sans lever les yeux.

Je savais qu'il allait dire ça, songea Tomjan. Il ne le pense pas réellement, ajouta-t-il, charitable. Il est dans sa pièce. Il n'a pas vraiment les pieds sur terre, pas en ce moment.

Il ôta sa couronne, la tourna et la retourna dans ses mains. Elle ne contenait pas beaucoup de métal, mais elle paraissait lourde. Il se demanda quel poids elle pesait quand on la portait tout le temps.

En bout de table se trouvait une chaise vide où siégeait, lui avait-on assuré, le fantôme de son vrai père. Il aurait bien aimé dire qu'il avait ressenti, lorsqu'on l'avait présenté, autre chose qu'une impression de froid glacial et de bourdonnement dans les oreilles.

« J'imagine que je pourrais aider père à rembourser ce qu'il doit pour le Dysk.

— Ce serait gentil, oui », approuva Hwel.

Il fit tourner la couronne entre ses doigts et, l'air maussade, écouta les conversations qui lui passaient au-dessus de la tête.

« Quinze ans ? s'étonnait le maire de Lancre.

— Fallait bien, répondait Mémé Ciredutemps.

— J'ai trouvé le boulanger un peu en avance la semaine dernière.

— Non, non, fit la sorcière avec impatience. Ça marche pas comme ça. Personne a rien perdu.

— Moi, ce que je comprends, dit l'homme qui cumulait les fonctions de bedeau, de secrétaire de mairie et de fossoyeur, c'est qu'on a tous perdu quinze ans.

— Non, on les a tous gagnés, contesta le maire. Ça tombe sous le sens. Le temps, c'est comme une espèce de route sinueuse, vous voyez, mais on a pris un raccourci à travers champs.

— Pas du tout, rétorqua le secrétaire en poussant une feuille de papier à travers la table. Regardez... »

Tomjan laissa les eaux du débat se refermer sur lui.

Tout le monde le voulait roi. Personne ne se souciait de savoir ce qu'il voulait, lui.

Son avis ne comptait pas.

Oui, c'était ça. Personne ne voulait qu'il soit roi, lui en particulier. Il était commode, voilà tout.

L'or ne ternit pas, du moins matériellement, mais Tomjan sentit que la mince bande de métal dans ses mains avait un lustre d'une profondeur déplaisante. Elle avait coiffé trop de têtes dérangées. Quand on se l'approchait de l'oreille, on entendait les cris.

Il prit conscience qu'on l'observait, que des yeux s'attardaient sur son visage comme une lampe à souder sur une sucette. Il leva les siens.

C'était la troisième sorcière, la jeune... la plus jeune, celle à l'expression concentrée et à la coiffure en haie de jardin. Assise près du brave fou comme si elle détenait une participation majoritaire.

Ce n'était pas seulement son visage qu'elle examinait. C'étaient ses traits. Les prunelles de la sorcière les parcouraient de la nuque aux narines comme un compas. Il lui adressa un petit sourire vaillant qu'elle ignora. Comme tout le monde, songea-t-il.

Seul le fou le remarqua et lui rendit son sourire avec un air d'excuse et un discret mouvement complice des doigts qui disait : « Qu'est-ce que deux êtres sensibles comme nous font ici ? » La femme le regardait encore, penchait la tête d'un côté puis de l'autre, plissait les yeux. Des yeux qui passaient sans cesse du fou à Tomjan. Puis elle se tourna vers la plus vieille sorcière, la seule dans la salle humide et chaude à s'être déniché une chope de bière, et lui chuchota à l'oreille.

Toutes deux se lancèrent dans une conversation animée à voix basse. C'était, se dit Tomjan, une manière typiquement féminine de discuter. Le genre de conversation que les femmes tiennent sur le pas des portes, debout les bras croisés, et qu'elles interrompent à l'arrivée du moindre passant indélicat qu'elles suivent alors des yeux en silence jusqu'à ce qu'elles soient à nouveau hors de portée d'oreilles.

Il s'aperçut que Mémé Ciredutemps s'était tue et que toute la salle le regardait, l'air d'attendre.

« Hein ? fit-il.

— Ce serait une bonne idée de célébrer le couronnement demain, dit Mémé. C'est pas bon pour un royaume de rester sans dirigeant. Il aime pas ça. »

Elle se leva, repoussa sa chaise, s'approcha et prit la main de Tomjan. À sa suite, il traversa la salle sans protester et monta les marches qui menaient au trône, où elle lui posa les mains sur les épaules et le força doucement à s'asseoir sur les coussins de peluche rouge élimés.

Il y eut des raclements de bancs et de chaises. Il promena autour de lui un regard paniqué.

« Il se passe quoi, maintenant ? demanda-t-il.

— T'inquiète pas, dit Mémé d'un ton ferme. Tout le monde va venir te jurer fidélité. Contente-toi de hocher gracieusement la tête et demande à chacun ce qu'il fait et si ça lui plaît. Oh, vaudrait mieux leur rendre la couronne. »

Tomjan l'ôta prestement.

« Pourquoi ? voulut-il savoir.

— Ils veulent te la présenter.

— Mais je l'ai déjà ! » fit-il, désespéré.

Mémé lâcha un soupir patient.

« Seulement au chaipasquoi, au... sens propre, expliqua-t-elle. S'ils te la présentent, c'est plus cérémonieux.

— Vous voulez dire que ce ne sera pas propre ?

— Oui. Mais beaucoup plus important. »

Tomjan agrippa les bras du trône.

« Allez me chercher Hwel, fit-il.

— Non, tu dois faire les choses dans l'ordre. C'est la coutume, tu vois, d'abord tu fais la connaissance du...

— J'ai dit : allez me chercher Hwel. Tu m'entends, femme ? » Cette fois, Tomjan avait trouvé l'effet et le timbre de voix adéquats, mais la sorcière se ressaisit magnifiquement.

« T'as pas l'air de bien comprendre à qui tu t'adresses, jeune homme. »

Tomjan se leva à demi de son siège. Il avait joué un grand nombre de rois, et la plupart n'étaient pas du genre à serrer gracieusement des mains et à demander aux gens s'ils aimaient leur travail, davantage à les lancer dans une bataille à cinq heures d'un matin glacé et à les convaincre quand même que ça

valait mieux que de rester au lit. Il leur fit appel à tous et considéra Mémé Ciredutemps avec une hauteur, une fierté, une arrogance toutes royales.

« Nous pensions nous adresser à un *sujet*, dit-il. Maintenant, fais ce que nous t'avons demandé ! »

La figure de Mémé resta figée quelques secondes tandis qu'elle hésitait à réagir. Puis elle sourit toute seule, lança d'un ton désinvolte : « Comme vous voulez », et s'en alla décrocher Hwel de la table où il écrivait toujours.

Le nain salua Tomjan avec raideur.

« Pas de ça, dit sèchement le jeune homme. Qu'est-ce que je fais après ?

— Je ne sais pas. Tu veux que je t'écrive un discours d'accueil ?

— Je te l'ai dit : je ne veux pas être roi !

— Le discours d'accueil pourrait poser un problème, alors, convint le nain. Est-ce que tu as bien réfléchi ? Être roi, c'est un grand rôle.

— Mais c'est le seul qu'on joue !

— Hmm. Ben, refuse, alors.

— Comme ça ? Et ça marchera ?

— Essaie toujours. »

Un groupe de dignitaires de Lancre s'approchait, la couronne sur un coussin. Leurs visages exprimaient un respect constipé teinté d'un soupçon d'auto-satisfaction. Ils portaient la couronne comme s'il s'agissait d'un cadeau à un enfant sage.

Le maire de Lancre toussa derrière sa main. « L'organisation d'un couronnement digne de ce nom va prendre un certain temps, commença-t-il, mais nous aimerions...

— Non », le coupa Tomjan.

Le maire hésita. « Pardon ?

— Je refuse. »

Le maire hésita encore. Ses lèvres remuèrent et ses yeux se voilèrent légèrement. Il se dit qu'il s'était fourvoyé quelque part et conclut qu'il valait mieux reprendre à zéro.

« L'organisation d'un couronnement digne... se risqua-t-il.

— Pas la peine, fit Tomjan. Je ne serai pas roi. »

Le maire ouvrait et refermait la bouche comme une carpe.

« Hwel, lança Tomjan, désespéré. Tu t'y connais, toi, en discours.

— Le problème qui se pose, dit le nain, c'est que "non" ne doit pas figurer parmi les réponses possibles quand on reçoit une couronne. Je crois que "peut-être" lui conviendrait mieux. »

Tomjan se leva et prit la couronne. Il la tint au-dessus de sa tête comme un tambourin.

« Ecoutez-moi, vous tous. Je vous remercie pour votre offre, c'est un grand honneur. Mais je ne peux pas accepter. J'ai porté plus de couronnes que vous ne pouvez en compter, et le seul royaume que je sais gouverner a des rideaux pour frontières. Je regrette. »

Un silence de mort accueillit ces paroles. Ce n'était apparemment pas ce qu'il fallait dire.

« L'autre problème, fit Hwel sur le ton de la conversation, c'est que tu n'as pas vraiment le choix. Tu es le roi, tu vois. C'est un boulot auquel tu es destiné depuis ta naissance.

— Je n'y connais rien !

— Aucune importance. Le roi n'a pas besoin de s'y connaître, il est le roi.

— Tu ne vas pas me laisser là ! Il n'y a que des forêts ! »

Tomjan éprouva encore une sensation de froid suffocant et le lent bourdonnement dans ses oreilles. L'espace d'un instant il crut distinguer, aussi ténu qu'une brume, un homme grand et triste devant lui, qui tendait une main suppliante. « Je regrette, murmura-t-il. Vraiment. » À travers la forme qui s'évanouissait, il vit les sorcières ; elles le regardaient avec insistance.

« Ta seule chance, fit Hwel à côté de lui, ce serait qu'il existe un autre héritier. Tu ne te souviens pas d'un frère ni d'une sœur, des fois ?

— Je ne me souviens de personne ! Hwel, je... » Une autre discussion violente opposa les sorcières. Puis Magrat traversa la salle à grandes enjambées tel un raz-de-marée ou un afflux de sang à la tête ; elle se débarrassa d'une secousse de la main de Mémé Ciredutemps qui tentait de la retenir et fonça vers le trône comme un piston. Elle traînait le fou dans son sillage.



« Dites ?

— Euh. Hou-ou !

— Hé, dites, excusez-moi, y a quelqu'un ? »

Là-haut, dans le château, ce n'étaient que brouhaha et grande liesse, et personne n'entendait les voix polies et affolées qui rebondissaient en écho dans les couloirs des cachots, de plus en plus polies et affolées à chaque heure qui passait.

« Hum, dites ? Excusez-moi ? Notelet... il a une peur affreuse des rats, s'il vous plaît. Ohé ! »

Laissons l'objectif de l'esprit effectuer un lent travelling panoramique arrière le long des vieux couloirs sombres, embrasser les champignons suintants, les chaînes rouillées, l'humidité, les ombres...

« Y a quelqu'un ? Écoutez, vraiment, ça suffit. C'est une erreur ridicule, regardez, les perruques, elles s'enlèvent... »

Laissons les échos plaintifs se perdre dans les recoins envahis de toiles d'araignées et les tunnels peuplés de rongeurs, s'étouffer en un murmure ténu à la limite de l'audible. « *Dites ? Dites, excusez, au secours ?* » Quelqu'un finira bien par redescendre un de ces quatre.



À quelque temps de là, Magrat demanda à Hwel s'il croyait aux engagements durables. Le nain s'arrêta de charger le chariot²².

« Une semaine maximum, dit-il enfin. Avec les matinées, évidemment. »



Un mois passa. Les premières odeurs humides et terreuses de l'automne s'étendirent sur le velours sombre de la lande où la

²² En tout cas de superviser le chargement du chariot. Il avait un peu de mal à donner physiquement le moindre coup de main parce que la veille il avait glissé et s'était cassé la jambe.

lumière d'un feu solitaire faisait pendant à la clarté embrumée des étoiles.

Le menhir avait retrouvé sa place habituelle mais se tenait toujours prêt à déguerpir au moindre comptable en vue.

Les sorcières restaient assises dans un silence prudent. Leur réunion de convent n'allait pas figurer dans les cent plus passionnantes de tous les temps. Si Moussorgsky les avait vues, sa nuit sur le mont chauve n'aurait pas excédé l'heure du thé.

Mémé Ciredutemps lança alors : « C'était un bon banquet, j'ai trouvé.

— Presque malade, j'étais, dit fièrement Nounou Ogg. Ma Shirl a aidé en cuisine et m'a ramené quelques restes.

— J'en ai entendu causer, répliqua Mémé avec froideur. Un demi-cochon et trois bouteilles de vin mousseux ont disparu, à ce qu'on dit.

— C'est bien qu'y ait des gens pour penser aux vieux, reprit Nounou, nullement décontenancée. J'ai aussi une chope du couronnement. » Elle la montra. « Ça dit : "Viva Vérence II Rex". C'est chic comme nom, Rex. Je la trouve pas très ressemblante, remarquez. Autant que j'me rappelle, il a pas d'anse qui lui sort de l'oreille. »

Suivit une autre longue pause, terriblement polie. Puis Mémé la rompit : « Ça nous a un peu étonnées que t'y sois pas, Magrat.

— On te croyait en bout de table, quelque chose comme ça, dit Nounou. On croyait que tu t'étais installée là-bas. »

Magrat se regardait fixement les pieds.

« J'étais pas invitée, fit-elle humblement.

— J'ai jamais entendu dire qu'on nous *invitait*, répliqua Mémé. Personne nous a *invitées*. Les gens sont pas obligés d'inviter les sorcières, ils savent bien qu'on vient si ça nous chante. Ils ont vite fait de nous trouver d'ia place, ajouta-t-elle avec une certaine satisfaction.

— Vous voyez, il a eu beaucoup à faire, dit Magrat à ses pieds. Tout remettre en ordre, vous savez. Il est très intelligent, vous savez. Par en dessous.

— Un gars très sobre, fit Nounou.

— Bref, c'est la pleine lune, se hâta de dire Magrat. Faut aller à la réunion du convent à la pleine lune, même si on a d'autres engagements urgents.

— Tu as... ? commença Nounou avant que Mémé ne lui décoche un méchant coup de coude dans les côtes.

— C'est très bien qu'il se soucie autant de remettre le royaume en marche, dit Mémé d'un ton apaisant. Ça prouve son sérieux. Il y arrivera sûrement tôt ou tard. C'est très exigeant d'être roi.

— Oui », fit Magrat dans un souffle à peine audible.

Suivit un silence presque solide. Ce fut Nounou qui le brisa d'une voix aussi lisse et peu sûre que de la glace.

« Ben, j'ai apporté du vin mousseux. Au cas où il vien... au cas... au cas où on aurait envie de boire un coup, se rattrapa-t-elle, et elle brandit la bouteille devant les deux autres.

— J'en veux pas, fit Magrat, boudeuse.

— Tu vas boire, ma fille, dit Mémé Ciredutemps. La nuit est fraîche. Ça te fera du bien aux bronches. »

Elle plissa les yeux pour examiner Magrat alors que la lune se dégageait de derrière son nuage.

« Dis donc, fit-elle. Tes cheveux m'ont pas l'air très propres. On dirait que tu t'ies es pas lavés depuis un mois. »

Magrat éclata en sanglots.



La même lune brillait sur la ville par ailleurs quelconque de Rham Nitz, à cent cinquante kilomètres de Lancre.

Tomjan sortit de scène sous un tonnerre d'applaudissements au dernier acte du *Troll d'Ankh*. Cent personnes rentreraient ce soir chez elles en se demandant si les trolls étaient vraiment aussi mauvais qu'elles l'avaient cru jusque-là, ce qui ne les empêcherait évidemment pas de les détester quand même.

Hwel lui donna une tape dans le dos lorsqu'il s'assit à la table de maquillage et entreprit de gratter la boue grise et épaisse censée le faire ressembler à un rocher ambulant.

« Bravo, fit le nain. La scène d'amour... rien à dire. Et quand tu t'es retourné et que tu as rugi devant le mage, je suis sûr qu'il n'y avait pas un siège de sec dans la salle.

— Je sais. »

Hwel se frotta les mains.

« On peut s'offrir une taverne, ce soir. Alors si on...

— On va dormir dans les chariots, le coupa fermement Tomjan qui louchait sur son reflet dans un bout de miroir.

— Mais tu sais combien le fo... le roi nous a donné ! On pourrait se payer des lits de plumes pendant tout le voyage !

— On aura des matelas de paille et un gros bénéfice, dit Tomjan. Ce qui te paiera des dieux du ciel, des démons de l'enfer, du vent, des vagues et plus de trappes que tu ne peux en ouvrir, mon petit nain de jardin. »

La main de Hwel se posa un instant sur l'épaule de Tomjan. Puis il reconnut : « T'as raison, patron.

— Évidemment, tiens. Comment elle marche, la pièce ?

— Hmm ? Quelle pièce ? » fit innocemment Hwel.

Tomjan se retira prudemment une arcade sourcilière en plâtre.

« Tu sais, dit-il. L'autre. *Le Roi de Lancre*.

— Oh. Ça avance. Ça avance, tu sais. J'y arriverai un de ces jours. » Hwel changea vite de sujet. « Dis donc, on pourrait rejoindre le fleuve et prendre un bateau jusque chez nous. Ça serait bien, non ?

— Mais on pourrait rentrer par voie de terre et récolter encore un peu d'argent. Ça serait mieux, non ? » Tomjan eut un large sourire. « On a fait une bonne recette ce soir ; j'ai compté les têtes pendant la tirade du jugement. Ça nous laisse une pièce d'argent une fois les frais déduits.

— Tu es bien le fils de ton père, pas d'erreur. »

Tomjan se renversa sur sa chaise et se regarda dans le miroir.

« Oui, fit-il, je me suis dit que ça vaudrait mieux. »



Magrat n'aimait pas les chats et détestait la seule idée des souricières. Elle avait toujours cru possible de parvenir à un arrangement avec des créatures comme les souris, aussi les vivres étaient-ils rationnés au mieux des intérêts de toutes les parties. C'était une conception très humanitaire, entendez par là

que les souris ne partageaient pas, et voilà pourquoi sa cuisine débordait de vie au clair de lune.

Lorsqu'on frappa à la porte, tout le plancher parut se ruer vers les murs.

Au bout de quelques secondes, on frappa encore.

Une autre pause. Puis les coups secouèrent le battant sur ses gonds et une voix cria : « Ouvrez, au nom du roi ! »

Une deuxième voix offensée protesta : « Vous n'êtes pas obligé de crier comme ça. Pourquoi vous criez comme ça ? Je ne vous ai pas ordonné de crier comme ça. Vous allez faire peur à tout le monde, à crier comme ça.

— Pardon, sire ! C'est le boulot qui veut ça, sire !

— Frappez encore. Un peu moins fort, s'il vous plaît. »

Le coup fut peut-être un peu plus léger. Le tablier de Magrat tomba de son crochet derrière la porte.

« Vous êtes sûr que je ne peux pas frapper moi-même ?

— Ça ne se fait pas, sire, des rois qui frappent aux portes d'humbles chaumières. Vaut mieux que ce soit moi. OUVREZ, AU NOM...

— Sergent !

— Pardon, sire. Je me suis oublié.

— Essayez le loquet. »

Suivit le bruit d'une grande hésitation.

« Ça ne me plaît pas, sire, dit le sergent invisible. Pourrait être dangereux. Si vous voulez un conseil, sire, moi, je mettrais le feu au chaume.

— Le feu ?

— Ouissire. On fait toujours ça quand personne ne répond à la porte. Ça les fait sortir tout de suite.

— Je ne crois pas que ce serait une bonne idée, sergent. Je crois que je vais essayer le loquet, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Ça me fend le cœur de vous voir faire ça, sire.

— Eh bien, je regrette.

— Vous pourriez au moins me laisser le brûler.

— Non !

— Ben, et si je mettais le feu aux cabinets...

— Sûrement pas !

- Le poulailler, là-bas, je crois qu'il prendrait bien...
- *Sergent !*
- Sire !
- Retournez au château !
- Quoi ? Et vous laisser tout seul, sire ?
- C'est une affaire extrêmement délicate, sergent. Je suis sûr que vous êtes un homme de confiance, mais dans certaines circonstances même un roi a besoin d'être seul. Il s'agit d'une jeune femme, vous comprenez.
- Ah. Vu, sire.
- Merci. Aidez-moi à descendre de cheval, je vous prie.
- Excusez-moi pour tout, sire. Manque de tact de ma part.
- N'en parlons plus.
- Si vous avez besoin d'aide pour l'allumer...
- *S'il vous plaît*, retournez au château, sergent.
- Oui, sire. Si vous êtes sûr, sire. Merci, sire.
- Sergent ?
- Oui, sire ?
- Je vais avoir besoin qu'on rapporte mon chapeau et mes clochettes à la Guilde des Fous à Ankh-Morpork, maintenant que je quitte le métier. Il me semble que vous êtes l'homme idéal.
- Merci, sire. Merci mille fois.
- Vous... euh... brûlez d'envie de rendre service.
- Oui, sire ?
- Veuillez à ce qu'ils vous installent dans une chambre d'hôte.
- Oui, sire. Merci, sire. »

On entendit un cheval s'éloigner au trot. Quelques secondes plus tard le loquet fit *clac* et le fou se glissa à l'intérieur.

Il faut un grand courage pour entrer dans la cuisine d'une sorcière dans le noir, mais sans doute pas plus que pour porter une chemise violette à manches de velours et bordures festonnées. Un bon point en faveur de la chemise, pourtant : elle n'avait pas de clochettes.

Il avait apporté une bouteille de vin pétillant et un bouquet de fleurs, également éventés après le voyage. Il les posa sur la table et s'assit près des braises du feu.

Il se frotta les yeux. La journée avait été longue. Il ne faisait pas un bon roi, se disait-il, mais il avait passé son existence à travailler dur pour un métier qui ne lui convenait pas et il persévérerait. Pour ce qu'il en savait, aucun de ses prédécesseurs n'avait même essayé. Tant à faire, tant à réparer, tant à organiser...

Par-dessus tout, il y avait le problème de la duchesse. Son sort l'avait suffisamment ému pour qu'il lui affecte une cellule correcte dans une tour aérée. Elle était veuve, après tout. Il se sentait tenu de se montrer aimable avec les veuves. Mais se montrer aimable avec la duchesse n'avait pas l'air d'arranger les choses, elle ne comprenait pas, elle prenait ça pour de la faiblesse. Il craignait fort d'avoir à lui faire couper la tête.

Non, quand on est roi, il n'y a pas de quoi rire. Cette pensée le dérida. On pouvait au moins en dire ça.

Et au bout d'un moment, il s'endormit.



La duchesse, elle, ne dormait pas. Pour l'heure elle s'accrochait à une corde de draps noués, à mi-hauteur du mur du château, après avoir passé la veille à racler le mortier autour des barreaux de sa fenêtre, alors qu'en vérité on pouvait s'ouvrir une brèche dans n'importe quel mur du château de Lancre avec un morceau de fromage. Quel idiot, ce fou ! Il lui avait donné des couverts et quantité de draps ! Voilà comme ils réagissaient, ces gens-là. Ils laissaient la peur raisonner à leur place. Ils avaient peur d'elle, la duchesse, quand bien même ils la croyaient en leur pouvoir (et le faible ne tient jamais le fort en son pouvoir, jamais vraiment). Si elle s'était elle-même jetée en prison, elle aurait pris un grand plaisir à se faire regretter d'être née. Mais ils s'étaient contentés de lui fournir des couvertures et de s'inquiéter pour elle.

Eh bien, elle allait revenir. Le monde était grand, et elle s'y entendait pour tirer les ficelles qui forçaient les gens à faire selon sa volonté. Elle ne s'encombrerait pas non plus d'un mari, cette fois. Quel faible, celui-là ! Le pire de tous, aucun courage

pour se montrer à la hauteur de la malveillance qu'il savait en lui-même.

Elle atterrit lourdement sur la mousse, marqua un temps pour reprendre son souffle puis, le couteau au poing, s'éloigna discrètement le long du mur d'enceinte et s'enfonça dans la forêt.

Elle la traverserait jusqu'à la rivière en contrebas et nagerait, ou peut-être construirait-elle un radeau. Au matin elle serait trop loin pour qu'on la retrouve ; elle doutait même qu'on se lance à sa recherche.

Les faibles !

Elle se déplaçait dans la forêt à une vitesse surprenante. Il y avait des pistes, après tout, assez larges pour des chariots, et elle était douée d'un bon sens de l'orientation. D'ailleurs, tout ce qu'elle avait à faire, c'était descendre la colline. Dès qu'elle arriverait à la gorge, elle n'aurait plus qu'à suivre le courant.

Soudain, les arbres parurent plus nombreux que la normale. La piste était toujours là et elle allait plus ou moins dans la bonne direction, mais les troncs de chaque côté étaient plantés plus serrés qu'on aurait cru, et lorsque la duchesse voulut se retourner, elle ne retrouva plus du tout de piste derrière elle. Elle se retourna plusieurs fois d'un bloc, s'attendant à moitié à voir les arbres bouger, mais ils se dressaient toujours stoïquement, solidement enracinés dans la mousse.

Elle ne sentait pas de vent, mais on soupirait à la cime des arbres.

« D'accord, fit-elle tout bas. D'accord, je m'en vais, de toutes façons. C'est moi qui veux m'en aller. Mais je reviendrai. »

À cet instant la piste déboucha sur une clairière qui n'existait pas la veille et n'existerait plus le lendemain, une clairière où le clair de lune se réfléchissait sur un rassemblement d'andouillers, de crocs et de rangs serrés d'yeux luisants.

Des faibles qui se regroupent, ça se méprise, mais la duchesse comprit que des forts qui s'allient risquent de poser un problème beaucoup plus épineux.

Il y eut plusieurs secondes de silence complet seulement troublé par un léger halètement, puis la duchesse se fendit d'un grand sourire, brandit le couteau et chargea la multitude.

Les premiers rangs des créatures massées s'ouvrirent pour la laisser passer ; ensuite ils se refermèrent. Même les lapins.
Le royaume relâcha son souffle.



Sur la lande dans l'ombre même des pics, le puissant chœur nocturne de la nature s'était tu. Les grillons avaient cessé leur grésillement, les chouettes s'étaient hué de garder le silence, et les loups avaient d'autres affaires en train.

Une chanson rebondit en écho, renvoyée d'un à-pic à l'autre, et résonna jusque dans les hautes vallées cachées, au prix de quelques avalanches miniatures. Elle s'engagea dans les tunnels secrets sous les glaciers et perdit toute signification tandis qu'elle retentissait entre les parois de glace.

Pour savoir ce qu'on chantait en réalité, il faudrait redescendre tout en bas, jusqu'au feu mourant près du menhir, là où les résonances croisées et les vagues d'échos opposés convergeaient sur une petite vieille qui agitait une bouteille vide.

«... avec un escargot si on ralentit le mouvement, mais le hérisson...

— C'est meilleur au fond de la bouteille, j crois bien, dit Magrat en essayant de couvrir le refrain.

— C'est vrai, dit Mémé qui vida sa tasse.

— Il en reste ?

— Je crois que Gytha l'a fini, d'après ce que j'entends. »

Assises sur la bruyère odorante, elles contemplaient la lune.

« Enfin, on a un roi, fit Mémé. Et voilà.

— C'est grâce à vous et à Nounou, en vérité, dit Magrat dans un hoquet.

— Pourquoi ?

— Personne m'aurait crue si vous aviez rien dit.

— Seulement parce qu'on nous a demandé de parler.

— Oui, mais tout le monde sait que les sorcières, elles mentent pas, c'est ça l'important. J'veux dire, tout le monde avait remarqué qu'ils se ressemblaient beaucoup, mais ç'aurait pu être une coïncidence. Vous voyez, fit Magrat en rougissant,

j'ai regardé à « *droit de cuissage* ». Bobonne Plurniche avait un dictionnaire. »

Nounou Ogg s'arrêta de chanter.

« Oui, dit Mémé Ciredutemps. Bon. »

Magrat prit conscience d'un malaise dans l'air.

« Vous avez dit la vérité, hein ? demanda-t-elle. Ils sont vraiment frères, n'est-ce pas ?

— Oh, oui, répondit Nounou Ogg. Absolument. Je m'suis occupée de sa mère quand ton... quand le nouveau roi est né. Et de la reine quand le petit Tomjan est né, et elle m'a dit qui était le père.

— Gytha !

— Pardon. »

Le vin lui montait à la tête, mais les rouages du cerveau de Magrat arrivaient encore à tourner. « Une minute, fit-elle.

— Je m'souviens du père du fou, dit Nounou Ogg d'une voix lente et mesurée. Présentait bien, comme jeune homme, c'est sûr. Il s'entendait mal avec son père, tu sais, mais il passait de temps en temps. Pour revoir de vieilles connaissances.

— Il se liait facilement, fit Mémé.

— Avec les dames, convint Nounou. Très athlétique, qu'il était, hein ? Grimpait aux murs comme personne, à ce qu'on m'a raconté.

— L'était très apprécié à la cour, renchérit Mémé. Ça, je l'sais.

— Oh, oui. D'la reine, en tout cas.

— Le roi allait si souvent à la chasse, dit Mémé.

— C'était ce droit qu'il avait, fit Nounou. Toujours dehors à cause de ça. Rarement chez lui le soir.

— Une minute », répéta Magrat.

Elles la regardèrent.

« Oui ? fit Mémé.

— Vous avez dit à tout le monde qu'ils étaient frères et que Vérence était l'aîné !

— C'est vrai.

— Et vous avez laissé tout le monde croire que... »

Mémé Ciredutemps ramena son châle autour d'elle.

« Faut toujours qu'on dise la vérité, fit-elle. Mais y a pas de raison d'être honnêtes.

— Non, non, ce que vous dites, c'est que le roi de Lancre, il est pas vraiment...

— Ce que j'dis, moi, fit Mémé avec fermeté, c'est qu'on a un roi pas pire que la plupart et meilleur que beaucoup d'autres, et qu'il a la tête bien vissée sur les épaules...

— Même si c'est à l'envers, dit Nounou.

— ... On a enterré content le fantôme du vieux roi, y a eu un beau couronnement, *certaines* d'entre nous ont eu des chopes auxquelles on avait pas droit, vu que c'était pour les p'tits enfants, et tout compte fait, y a pas de quoi se plaindre, ça pourrait être pire. Voilà ce que moi, j'dis. On se fiche de savoir comment les choses devraient ou pourraient être. L'important, c'est ce qu'elles sont.

— Mais il est pas vraiment un roi !

— Il l'est peut-être... dit Nounou.

— Mais vous venez de dire...

— Qui sait ? La défunte reine, elle comptait pas très bien. N'importe comment, il ignore qu'il est pas de sang royal.

— Et tu vas pas lui répéter, hein ? » fit Mémé Ciredutemps.

Magrat contempla la lune devant laquelle passaient quelques nuages.

« Non, dit-elle.

— Bon, d'accord. De toutes façons, j'vais te dire : la royauté, faut qu'ça démarre quelque part. Elle pourrait aussi bien démarrer avec lui. On dirait qu'il prend son rôle au sérieux, la plupart peuvent pas en dire autant. Il fera l'affaire. »

Magrat sut qu'elle avait perdu. On perdait toujours contre Mémé Ciredutemps, la seule surprise, c'était comment on allait perdre exactement.

« Mais vous m'étonnez, toutes les deux, vraiment, dit-elle. Vous êtes des sorcières. Ça veut dire que vous devez vous soucier de la vérité, de la tradition, de la destinée, des choses dans le genre, non ?

— C'est là que tu te trompes complètement, dit Mémé. La destinée, oui, c'est important, t'vois, mais les gens se trompent s'ils se figurent qu'elle les dirige. C'est le contraire.

— Fait chier, la destinée », approuva Nounou.

Mémé lui jeta un regard noir.

« Après tout, t'as jamais cru que ce serait facile de devenir une sorcière, hein ? »

— J'apprends », fit Magrat. Son regard embrassa la lande, où une mince pelure d'aurore rougeoyait sur l'horizon.

« Je crois que je ferais mieux d'y aller, dit-elle. Il commence à se faire tôt.

— Moi aussi, fit Nounou Ogg. Ma Shirl, elle s'inquiète si j'suis pas à la maison quand elle vient me faire mon petit-déjeuner. »

Mémé piétina prudemment les restes du feu.

« Quand nous revoyons-nous, toutes les trois ? demanda-t-elle. Hmm ? »

Les sorcières échangèrent des regards penauds.

« J'suis pas mal prise le mois prochain, dit Nounou. Des anniversaires, tout ça. Hum. Et le travail s'est drôlement accumulé avec tout ce ramdam. Vous savez ce que c'est. Et puis j'dois m'occuper de tous les fantômes.

— J'croyais que tu les avais renvoyés au château.

— Ben, ils ont pas voulu partir, fit vaguement Nounou. Pour être honnête, je m'suis habituée à les avoir chez moi. Le soir, ça me fait de la compagnie. Ils crient presque plus, maintenant.

— Ça, c'est bien, dit Mémé. Et toi, Magrat ?

— On dirait qu'il y a toujours plein de choses à faire à cette époque de l'année, vous trouvez pas ?

— Tout juste, répondit aimablement Mémé. Ça vaut rien de se retrouver tout l'temps coincées par des rendez-vous, hein ? On laisse la question en plan, d'accord ? »

Elles approuvèrent du chef. Puis, tandis que la journée nouvelle se glissait sur le paysage, les trois sorcières, tout à leurs réflexions, chacune seule au monde, s'en retournèrent chez elles²³.

AINSI PREND FIN
TROIS SÆURCIÈRES,
SIXIÈME LIVRE DES
ANNALES DU DISQUE-MONDE.

²³ Une école de pensée prétend que les sorcières et les mages ne peuvent jamais retourner chez eux. Mais elles y retournèrent tout de même.